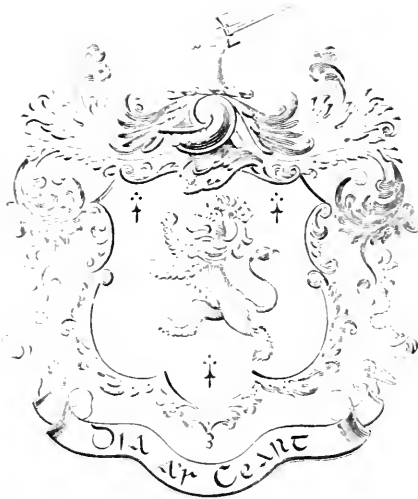


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 04053 0495



Felix Carbray.

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR

TRANSFERRED



JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by  
**The Redemptorists of  
the Toronto Province**  
from the Library Collection of  
Holy Redeemer College, Windsor

University of  
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED





# L'APOCALYPSE

## SE VEND AU PROFIT

- 1° Du Denier de Saint-Pierre;
- 2° Des Séminaires du Diocèse de Moulins;
- 3° De la Propagation de la Foi;
- 4° D'une École libre.





A. F. B. DUPRAT

---

# L'APOCALYPSE

OU

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST GLORIFIÉ

ET

L'HISTOIRE DE SON ÉGLISE

JUSQU'À LA FIN DES TEMPS

« Ce livre de l'*Apocalypse* comprend tout le temps qui s'écoule depuis le premier avènement du Christ jusqu'à la fin des temps où sera son second avènement »

(S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, liv. XX, ch. VIII, alinéa 1.)

---

TOME TROISIÈME

---

LYON

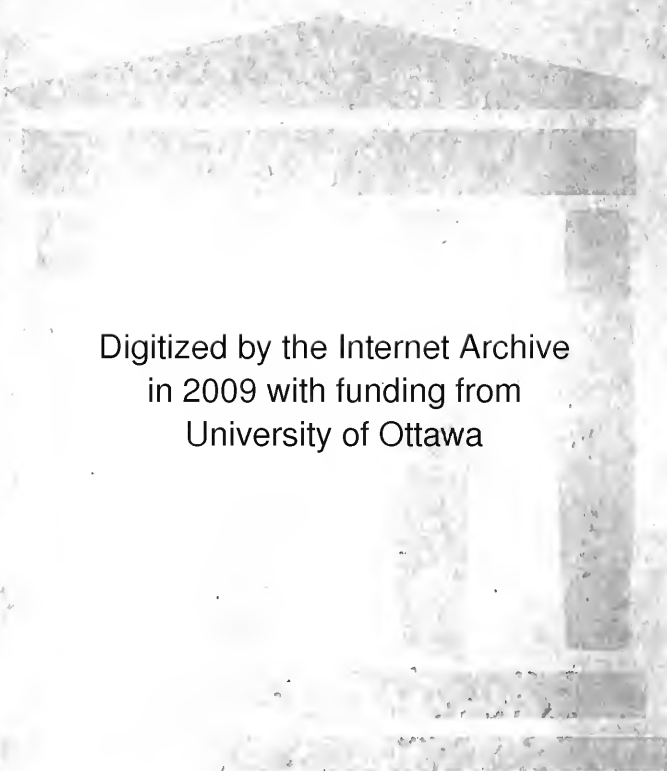
LIBRAIRIE & IMPRIMERIE VITTE & PERRUSSEL

Imprimeurs-libraires de l'Archevêché et des Facultés catholiques

3, place Bellecour, et rue Condé, 30

---

1889



Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

## CHAPITRE XVIII

---

### SUITE DE LA SIXIÈME SÉRIE DE VISIONS

Ruine de la grande Babylone. — Dieu exhorte son peuple à en sortir.  
— Lamentations des rois et de tous ceux qu'elle a séduits. —  
Figures et causes de sa ruine totale.

1. Après cela je vis un autre Ange descendant du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut illuminée de sa gloire.

2. Et il cria d'une voix puissante disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, et elle est devenue la demeure des démons et le repaire de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau immonde et odieux,

3. Parce que toutes les nations ont bu le vin de la fureur de sa prostitution, et les rois de la terre se sont prostitués avec elles, et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de ses voluptés.

4. Et j'entendis une autre

Et post hæc vidi alium Angelum descendentem de cœlo, habentem potestatem magnam; et terra illuminata est a gloria ejus.

2. Et exclamavit in fortitudine, dicens : Cecidit, cecidit Babylon magna, et facta est habitatio dæmoniorum, et custodia omnis spiritus immundi, et custodia omnis volucris immundæ et odibilis;

3. Quia de vino iræ fornicationis ejus biberunt omnes gentes; et reges terræ cum illa fornicati sunt; et mercatores terræ de virtute deliciarum ejus divites facti sunt.

4. Et audivi aliam vocem

voix du ciel disant : Sortez de Babylone, mon peuple, afin que vous n'ayez point part à ses crimes, et que vous ne partagiez pas ses plaies,

5. Parce que ses crimes sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est ressouvenu de ses iniquités.

6. Rendez-lui comme elle-même vous a rendu, et rendez-lui double selon ses œuvres : dans le calice mélangé où elle vous a fait boire, faites-la boire deux fois autant.

7. Autant elle s'est glorifiée et a vécu dans les délices, autant donnez-lui de tourment et de deuil : parce qu'elle dit dans son cœur : je suis reine à jamais, et je ne suis point veuve et je ne verrai point de deuil.

8. C'est pourquoi en un seul jour ces plaies viendront fondre sur elle, la mort et le deuil et la faim, et elle sera brûlée par le feu : parce qu'il est fort le Dieu qui la jugera.

9. Et sur elle pleureront et se lamenteront les rois de la terre qui se sont prostitués avec elle et ont vécu avec elle dans les délices, lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement,

de cœlo, dicentem : Exite de illa, populus meus ; ut ne participes sitis delictorum ejus, et de plagis ejus non accipiatis.

5. Quoniam pervenerunt peccata ejus usque ad cœlum, et recordatus est Dominus iniquitatum ejus.

6. Reddite illi sicut et ipsa reddidit vobis ; et duplicate duplicia secundum opera ejus ; in poculo, quo miscuit, miscete illi duplum.

7. Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum ; quia in corde suo dicit : Sedeo regina, et vidua non sum ; et luctum non videbo.

8. Ideo in una die venient plagæ ejus, mors, et luctus, et fames, et igne comburetur ; quia fortis est Deus, qui judicabit illam.

9. Et flebunt, et plangent se super illam reges terræ, qui cum illa fornicati sunt, et in deliciis vixerunt, cum viderint fumum incendii ejus ;

10. Se tenant de loin dans l'épouvante de ses tourments disant : Malheur, malheur, Babylone la grande cité, la cité puissante, parce qu'en une heure est venu ton jugement.

11. Et les marchands de la terre pleureront et se désoleront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises,

12. Marchandises d'or et d'argent et de pierres précieuses et de perles et de byssus et de pourpre et de soie et d'écarlate, et tout bois de Thya, et tout meuble en ivoire et tout meuble de pierres précieuses et d'airain et de fer et de marbre,

13. Et le cinnamome et les aromates et les parfums et l'encens et le vin et l'huile et la fleur de farine et le blé et les bêtes de somme et les brebis, et les chevaux et les chariots et les esclaves, les hommes libres.

14. Et les fruits, délices de ton âme, sont passés pour toi, et toutes les délicatesses et les magnificences sont perdues pour toi, et on ne les trouvera plus jamais.

15. Les marchands de ces marchandises, qui s'en sont

10. Longe stantes propter timorem tormentorum ejus, dicentes : Væ, væ civitas illa magna Babylon, civitas illa fortis; quoniam una hora venit judicium tuum.

11. Et negotiatores terræ flebunt et lugebunt super illam; quoniam merces eorum nemo emet amplius;

12. Merces auri et argenti, et lapidis pretiosi, et margaritæ, et byssi, et purpuræ, et serici, et cocci, et omne lignum thyinum, et omnia vasa eboris, et omnia vasa de lapide pretioso, et æramento, et ferreo, et marmore,

13. Et cinnamomum, et odoramentorum, et unguenti, et thuris, et vini, et olei, et similæ, et tritici, et jumentorum, et ovium, et equorum, et rhedarum, et mancipiorum, et animarum hominum.

14. Et poma desiderii animæ tuæ discesserunt à te, et omnia pingua et præclara perierunt a te, et amplius illa jam non inveniunt.

15. Mercatores horum, qui divites facti sunt, ab ea

enrichis, se tiendront loin d'elle dans l'épouvante de ses tourments, pleurant et se désolant.

16. Et ils diront : Malheur, malheur, la grande cité qui était vêtue de fin lin et de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles,

17. Parce qu'en une heure tant de richesses ont été détruites ; et tous les pilotes et tous ceux qui voyagent par mer et les navigateurs et ceux qui travaillent sur la mer, se tenaient loin d'elle,

18. Et ils criaient en voyant le lieu de son embrasement, disant : Quelle cité fut semblable à cette grande cité ?

19. Et ils ont jeté de la poussière sur leurs têtes et ils ont crié, pleurant et se désolant, en disant : Malheur, malheur, cette grande cité où se sont enrichis de son opulence tous ceux qui avaient des navires sur la mer, parce qu'en une heure elle a été détruite.

20. Réjouissez-vous sur elle, ô ciel, et vous, saints Apôtres et Prophètes, parce que Dieu a jugé selon votre jugement contre elle.

21. Et un Ange fort sou-

longe stabunt propter timorem tormentorum ejus flentes ac lugentes.

16. Et dicentes : Væ, væ, civitas illa magna, quæ amicta erat bysso, et purpura, et cocco, et deaurata erat auro, et lapide pretioso, et margaritis :

17. Quoniam una hora destitutæ sunt tantæ divitiæ ; et omnis gubernator, et omnis qui in lacum navigat, et nautæ, et qui in mari operantur, longe steterunt :

18. Et clamaverunt videntes locum incendii ejus, dicentes : Quæ similis civitati huic magnæ ?

19. Et miserunt pulverem super capita sua, et clamaverunt flentes et lugentes, dicentes : Væ, væ civitas illa magna, in qua divites facti sunt omnes qui habebant naves in mari de pretiis ejus ! quoniam una hora desolata est.

20. Exulta super eam, cœlum, et sancti Apostoli et Prophetæ ; quoniam judicavit Deus judicium vestrum de illa.

21. Et sustulit unus An-

leva une pierre comme une grande meule, et la lança dans la mer en disant : avec cette impétuosité sera précipitée Babylone, la grande cité, et on ne la trouvera plus.

22. Et la voix des joueurs de harpe et des musiciens et des joueurs de flûte et de trompette nes'entendra plus en toi, et aucun artisan d'aucun art ne se trouvera plus en toi, et le bruit de la meule ne s'entendra plus en toi,

23. Et la lumière de la lampe ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'entendra plus en toi ; parce que tes marchands étaient les princes de la terre, parce que par tes enchantements se sont égarees toutes les nations,

24. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre.

gelus fortis lapidem quasi molarem magnum, et misit in mare, dicens : Hoc impetu mittetur Babylon civitas illa magna, et ultra jam non inveniatur.

22. Et vox citharædorum, et musicorum, et tibia cantantium, et tuba, non audietur in te amplius ; et omnis artifex omnis artis non inveniatur in te amplius ; et vox molæ non audietur in te amplius ;

23. Et lux lucernæ non lucebit in te amplius ; et vox sponsi et sponsæ non audietur adhuc in te, quia mercatores tui erant principes terræ, quia in veneficiis tuis erraverunt omnes gentes.

24. Et in ea sanguis prophetarum et sanctorum inventus est ; et omnium qui interfecti sunt in terra.

¶ 1. « Et après cela je vis un autre ange descendant du ciel, ayant une grande puissance, et la terre fut illuminée de sa gloire. »

« Et après cela » ; après la vision précédente où l'ange a montré « le mystère de la femme assise sur les grandes eaux et portée par la bête à sept têtes et dix

cornes », un autre ange vient décrire le châtement « de cette grande prostituée, la grande Babylone, mère des fornications et des abominations de la terre. » Ces deux visions, quoique à la suite l'une de l'autre, sont fort différentes l'une de l'autre. Dans la première est figurée l'histoire des crimes et des séductions de la grande Babylone ou du monde, dans la seconde est dépeint son châtement, son universelle conflagration et sa fin, comme le prophète va nous en convaincre par l'énergie de ses expressions et de ses figures.

— « Je vis un autre ange descendant du ciel » : Quelques interprètes voient ici Jésus-Christ ; les protestants avaient cru y voir leur Luther ! Nous devons y reconnaître un ange véritable, qui vient aussi remplir une haute mission, mais tout autre que celle du premier.

— « Ayant une grande puissance, et la terre fut illuminée de sa gloire » : « Il a une grande puissance » parce qu'il annonce la ruine et l'embrasement de la grande Babylone, cette universelle conflagration qui, « au jour du Seigneur et du châtement des impies : *in diem judicii et perditionis impiorum hominum* », dissoudra les cieus et fondra les éléments pour les renouveler et faire place à de nouveaux cieus et à une terre nouvelle où habite la justice : « *expectantes et properantes in adventum diei Domini, per quem cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent. Novos vero cœlos et novam terram secundum promissa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat* » (11 Petr., III, 7, 12, 13).

Il a aussi une grande puissance, parce qu'il est l'un de ces principaux anges qu'enverra le Fils de Dieu pour recueillir dans son royaume tous les scandales



et ceux qui commettent l'iniquité et les jeter dans la fournaise ardente où seront les pleurs et les grincements de dents : « *Mittet Filius hominis Angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem : et mittent eos in caminum ignis. Ibi erit fletus et stridor dentium* » (Matth., XIII, 41, 42).

— « Et la terre est illuminée de sa gloire », parce qu'il avertira les élus par les signes les plus éclatants de lever leur cœur et la tête en haut dans l'attente de leur prochaine délivrance : « *his autem fieri incipientibus, respicite et levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra* » (Luc., XXI, 28); et parce que, par sa propre gloire, il figure la gloire dont brilleront les élus dans les splendeurs de l'éternité et le royaume de leur Père : « *tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum* » (Matth., XIII, 43 ; Sap., III, 7 ; Dan., XII, 3).

v̄ 2. « Et il cria d'une voix puissante disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, et elle est devenue la demeure des démons et le repaire de tout esprit immonde et le repaire de tout oiseau immonde et odieux. »

« Et il cria d'une voix puissante disant : Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone » : Tout le monde remarque cette sublime répétition où il nous semble entendre la chute de l'univers.

Allusion aux prophètes Isaïe, XXI, 9, et Jérémie, LI, 8, annonçant la ruine de la capitale des Chaldéens, figure de celle du monde.

— « Et elle est devenue la demeure des démons et le repaire de tout esprit immonde et le repaire de tout oiseau immonde et odieux » :

Toutes ces expressions, même les oiseaux immondes et odieux, désignent les démons. Le divin Maître compare, en effet, ces intelligences déchues et ennemies de tout bien aux oiseaux du ciel qui dévorent le bon grain ou la parole de Dieu tombée dans le cœur des hommes qui ne la mettent point en pratique : « *et venerunt volucres cœli, et comederunt ea* » (Matth., XIII, 4, 19), et saint Paul les appelle les malices spirituelles, les puissances de l'air : « *spiritualia nequitiae in cœlestibus* » (Ephes., VI, 12). Or, de même que Dieu habite dans le cœur de ses élus : « *vos enim estis templum Dei vivi* » (II Cor., VI, 16), tous les démons font leur demeure dans la société des méchants et avaient fait comme leur repaire de la grande Babylone. Et c'est pourquoi elle tombera. Car ce n'est pas parce qu'elle est tombée qu'elle devient leur retraite, mais parce qu'elle était déjà leur effroyable, leur impure et abominable demeure, qu'elle a mérité d'être à jamais effacée du livre des vivants : « *et ideo cadet quia facta est per peccatum habitatio dæmoniorum,* » dit la Glose, qui exprime toujours le sentiment commun. Ici nous est montrée non la conséquence, comme le veut Bossuet, mais la cause de sa condamnation, comme l'entendent saint Ambroise, Primase, Arethas, saint Thomas et Albert le Grand : « *in hoc ostenditur causa damnationis* ». Ce qui est confirmé par le verset suivant :

ϣ 3. « Parce que toutes les nations ont bu le vin de la fureur de sa prostitution, et les rois de la terre se sont prostitués avec elle, et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de ses voluptés. »

« Parce que toutes les nations ont bu le vin de la fureur de sa prostitution » : Non seulement elle a

délaissé le vrai Dieu pour se faire comme le temple ou le cloaque de tous les démons, mais elle s'est comme étudiée à entraîner toutes les nations dans l'enivrement de ses erreurs et de ses abominations.

— « Le vin de la fureur ou de la colère de sa prostitution » est un hébraïsme pour exprimer que, par ses débordements, elle a excité au plus haut degré l'irritation et la vengeance de Dieu. Car, de même que le vin allume la fureur et toutes les passions, « *vina parant animos* », le vice et l'erreur poussent à la démence et au délire et à tous les crimes, et attirent les célestes vengeances.

— « Et les rois de la terre se sont prostitués avec elle » : « Les rois de la terre », ce sont tous les rois orgueilleux, ambitieux, voluptueux, qui ne cherchent que les jouissances de la terre et que la gloire de ce monde, et ils se prostituent avec Babylone toutes les fois qu'ils s'abandonnent à leurs coupables passions. Certes, jamais ils ne se prostituèrent avec Rome, puisqu'elle leur faisait de cruelles guerres, les humiliait, les dépouillait de leurs sceptres et de leurs couronnes, les chargeait de chaînes et de tributs, et les égorgeait.

— « Et les marchands de la terre se sont enrichis de l'excès de ses voluptés » :

« Les marchands de la terre », ce sont tous ces marchands qui sacrifient le ciel pour la terre, leur âme et leur Dieu à la matière. L'amour du lucre et des richesses va rarement sans le culte et l'adoration du veau d'or, sans une véritable idolâtrie : « *avaritiam, quæ est simulacrorum servitus* » (Ephes., III, 2), et fut toujours, au dire même des païens, le stimulant sinon la source de tous les crimes :

« *Quid non mortalia pectora cogis,  
Auri sacra fames !* »

Memphis, Tyr, Sidon, Babylone, Rome et Carthage, toutes les grandes villes marchandes, furent toujours des foyers actifs et empoisonnés de la grande prostituée. Les marchands impies, effrénés adorateurs de Mammon, spéculent sur son luxe et ses plaisirs, escomptent ses infâmes voluptés, la provoquent à de plus infâmes, ne la trouvant jamais ni assez corruptrice ni assez corrompue, et sont toujours prêts à lui vendre leur âme et à lui livrer leur Dieu en échange de son or : « *Nihil est iniquius quam amare pecuniam ; hic enim et animam suam venalem habet, quoniam in vita sua projecit intima sua* » (Eccli., x, 10). Aussi est-ce à cette immense foule d'insensés trafiquants que le Sauveur criait avec tant de force : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? ou que donnera-t-il en échange de son âme perdue ? » (Matth., xvi, 26.) Et tous les saints, pour gagner Jésus-Christ leur Dieu, né dans une étable et mort sur une croix, regardaient le monde entier comme de la boue : « *Omnia arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam* » (Philipp., iii, 8).

‡ 4. « Et j'entendis une autre voix du ciel disant : Sortez de Babylone, mon peuple, afin que vous n'ayez point part à ses crimes, et que vous ne partagiez pas ses plaies. »

Qui ne reconnaît cette fois la voix du divin Maître, à qui seul appartient le peuple des élus, la société des saints, qu'il s'est acquise par son sang, « *quam acquisivit sanguine suo* » ? (Act., xx, 28.)

— « Sortez de Babylone, mon peuple... » : Allu-

sion aux prophètes : Isaïe, XLVIII, 20; Zacharie, II, 7, et Jérémie, LI, 6 : « Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme; ne soyez pas complices, par votre silence, de ses iniquités : car voici le temps où le Seigneur va se venger d'elle et lui rendre lui-même selon ses œuvres. » Ce que saint Paul explique ainsi : « Ne faites point alliance avec les infidèles. Car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle? Quel pacte entre le temple de Dieu et les idoles? Car vous êtes le temple du Dieu vivant, comme Dieu dit lui-même : J'habiterai en eux, et je m'y promènerai, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est pourquoi sortez du milieu des méchants, et séparez-vous d'eux, dit le Seigneur, ne touchez point à ce qui est impur » (II Cor., VI, 14-17).

Ce qu'il faut entendre moralement et non physiquement. « Autrement, dit le même saint Paul, il faudrait sortir du monde entier : *alioquin debueratis de hoc mundo existiisse* » (I Cor., V, 10).

Celui-là sort donc efficacement de Babylone, qui se préserve des maximes pernicieuses et des mauvaises œuvres du siècle, qui se sépare du monde d'esprit et de cœur, fuit ses scandales, ses désordres et sa corruption, selon ces paroles du Psalmiste : « Je ne me suis point assis dans les assemblées de mensonge, et je n'entrerai pas avec ceux qui font le mal. J'ai en aversion la société des méchants, et je ne m'assoierai point avec les impies » (Ps. xxv, 4, 5).

Ainsi l'entendait le prophète Daniel, qui restait au milieu de Babylone et au sein de la cour de Baltassar

la nuit même où ce roi sacrilège fut mis à mort par Cyrus, et son peuple demeura aussi dans la terre de Sennaar jusqu'au temps où Zorobabel le ramena de la captivité.

En vain Bossuet, pour le besoin de son système, voudrait qu'on prît cette expression : « Sortez de Babylone » à la lettre, et l'appliquer à Rome. Tous les papes, à l'instar de Daniel, restaient à la tête de leur troupeau, et les fidèles se réfugiaient dans les églises à l'heure du danger. On sait que saint Léon allait lui-même au-devant d'Attila, et que Totila, donnant le dernier assaut à la ville pendant la nuit, fit sonner tout à coup toutes ses trompettes à la fois, afin d'avertir tous les fidèles de se réfugier dans leurs sacrés asiles et de lui épargner un massacre affreux. Les papes modéraient et arrêtaient souvent la fureur du vainqueur, et sauvèrent les restes de Rome et de ses habitants, au lieu « de fuir et d'accomplir cette prophétie à la lettre ». Et Rome ne devint ou ne resta la capitale de la chrétienté que parce que ses pontifes, leur clergé et leur troupeau furent toujours là pour en maintenir la possession, la relever de ses ruines et y baptiser les barbares.

Non, non, ce n'est pas de Rome, où la chaire de Pierre s'élevait déjà au-dessus de tous les trônes, d'où la voix du vicaire de Jésus-Christ se faisait entendre de tout l'univers, et où la foi était conservée et enseignée dans toute sa pureté, que la « voix du ciel a dit » à la lettre : « Sortez de Babylone, ô mon peuple, de peur que vous n'ayez part à ses crimes et que vous ne partagiez ses plaies. » Et serait-ce davantage à la Rome de saint Léon le Grand que pourrait s'appliquer à la lettre le verset suivant?

ψ 5. « Parce que ses crimes sont montés jusqu'au ciel et le Seigneur s'est ressouvenu de ses iniquités. »

« Parce que ses crimes sont montés jusqu'au ciel » :  
Allusions :

1° Au chap. iv, 10, de la Genèse : « La voix du sang de ton frère est montée de la terre jusqu'à moi : *vox sanguinis fratris tui clamat ad me de terra* » ;

2° Au chap. xviii, 20, *ejusdem* : « Le cri de Sodome et de Gomorrhe s'est multiplié et leur péché s'est aggravé d'une manière effroyable : *clamor Sodomorum et Gomorrhæ multiplicatus est, et peccatum eorum aggravatum est nimis* » ;

3° Aux gémissements des Hébreux sous le joug de Pharaon, qui montent jusqu'à Dieu : « *ascendit clamor eorum ad Deum ab operibus* » (Exod., II, 23).

Mais ici ce n'est plus la voix du sang d'Abel, ni les clameurs des abominations de Sodome et de Gomorrhe, ni les cris et les gémissements des Hébreux sous le fouet des préposés de Pharaon, ce sont les péchés mêmes de la grande Babylone qui montent jusqu'au ciel. Car le verbe grec *εκολληθησαν* signifie que ses crimes et ses iniquités se sont entassés en adhérant et en se collant les uns sur les autres, pour former comme une immense montagne qui s'élève jusqu'aux cieux. Ce qu'avaient projeté ses premiers fondateurs, leur audacieuse et criminelle postérité l'a donc enfin réalisé par son impiété et ses abominations : « *Faciamus nobis civitatem et turrim, cujus culmen pertingat ad cœlum* » (Gen., XI, 4). Tous ses crimes, depuis le commencement du monde, forment donc comme une prodigieuse et incalculable montagne dont le sommet atteint le ciel même : « *et delicta nostra creverunt usque ad cœlum* » (I Esdr., IX, 6).

— « Et le Seigneur s'est ressouvenu de ses iniquités » : Ce n'est donc que lorsque cette immense multitude d'iniquités menace, pour ainsi dire, de déborder jusque sur son trône, qu'il paraît s'en souvenir ; non qu'il les ait jamais oubliées, car l'oubli ne tombe pas dans la mémoire de Dieu : « Le Dieu tout-puisant, dit saint Ambroise, voit toujours les iniquités de Babylone ; mais comme il n'en tire pas vengeance, il paraît ne pas voir ce qu'il voit : *iniquitates Babylonis Omnipotens Deus semper intuetur; sed cum vindictam non exerit, videtur non videre quod videt* ». Patient parce qu'il est éternel, il respecte tellement notre libre arbitre, source de mérite et de démérite, de gloire et d'opprobre, qu'il paraît insensible aux plus horribles attentats à son nom trois fois saint dans un monde livré à la plus affreuse corruption. Il faut que la mesure déborde de toutes parts pour que sa colère éclate enfin, et qu'il paraisse sortir comme d'un profond sommeil : « *et excitatus est tanquam dormiens Dominus, tanquam potens crapulatus a vino* » (Ps. LXXVII, 65) ; comme s'il ne voyait que pour la première fois l'audacieuse Babel s'élever contre lui, et menacer sa majesté et la gloire de ses saints.

‡ 6. « Rendez-lui comme elle-même vous a rendu, et rendez-lui double selon ses œuvres : dans le calice mélangé où elle vous a fait boire, faites-la boire deux fois autant. »

Allusion à Jérémie, I, 29 : « Rendez-lui selon ses œuvres : traitez-la selon tous les crimes qu'elle a commis, parce qu'elle s'est élevée contre le Seigneur, contre le saint d'Israël : *Reddite ei secundum opus suum, juxta omnia quæ fecit facite illi, quia contra Dominum erecta est, adversum sanctum Israel.* » Saint



Jean s'en approprie le sens allégorique et anagogique pour en faire son propre sens littéral.

« Rendez-lui comme elle vous a rendu, et rendez-lui double selon ses œuvres » : Il est évident que le Seigneur continue de s'adresser ici à ses élus auxquels il a dit, au verset 4, plus haut : « Sortez de Babylone, mon peuple... », et il est non moins évident que la Babylone sur laquelle il les invite et les exhorte à exercer la plus terrible des vengeances, ne saurait être une ville proprement dite, même persécutrice, ni un seul peuple ennemi quelconque sur la terre.

Depuis Jésus-Christ, toute vengeance sur la terre et dans le temps est défendue, et tous les justes doivent obéir au divin Maître, suivre son exemple, pardonner à leurs ennemis, prier pour leurs bourreaux, ne jamais rendre le mal pour le mal, mais toujours faire le bien pour le mal, afin d'être les fils de notre Père qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants : « *Ego autem dico vobis : diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos, et orate pro persequentibus et calumniantibus vos, ut sitis filii Patris vestri qui in cœlis est, qui solem suum oriri facit super bonos et malos* » (Matth., v, 44, 45).

Ces paroles : « Rendez-lui comme elle vous a rendu, et rendez-lui double selon ses œuvres, » nous transportent donc à la fin des temps et du monde, au châtement de la grande Babylone, au grand jour des justices et aussi des vengeances, où « les justes jugeront les nations : *et justii judicabunt nationes* » (Sap., vi, 7, 8); où « tous ceux qui auront suivi Jésus-Christ seront élevés sur des trônes pour juger les tribus d'Israël : *Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cum sederit Filius hominis in sede majes-*

*tatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel* » (Matth., xix, 28) ; où « tous les saints seront les juges des hommes impies et des anges pervers » : « *An nescitis quoniam sancti de hoc mundo judicabunt?... Nescitis quoniam angelos judicabimus?* » (I Cor., vi, 2, 3.)

C'est en effet ce que demandaient, au chap. vi, 9-11, les âmes des martyrs : « Jusques à quand, Seigneur, saint et véritable, ne jugez-vous pas et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent la terre ? » Et il leur était répondu « d'attendre encore un peu de temps, jusqu'à ce que fût parfait le nombre de leurs frères serviteurs de Dieu, qui devaient être aussi mis à mort comme eux ». Alors, formant tous ensemble le formidable tribunal du souverain Juge, et ne jugeant plus selon les passions aveugles et injustes des hommes, mais aux éclatantes lumières et selon la souveraine droiture de la justice du Fils de Dieu, leur chef, ils traiteront la grande Babylone comme elle les a traités, et lui rendront le double selon ses œuvres, vengeant la gloire de Dieu et leur propre gloire, lui infligeant les supplices du corps et les tourments de l'âme, la dépouillant de toute puissance dans le temps et la condamnant à l'opprobre dans l'éternité.

Bossuet, qui à la place des saints ne voit ici que « les Goths, à qui il est dit *avec raison*, dit-il : Faites à Rome comme elle vous a fait », commet une triple erreur :

1° Rien dans le texte et le fil du discours, qui ne parle que du « peuple de Dieu », ne désigne les Goths;

2° Rome, qui alors était plus chrétienne que païenne, usait de légitime défense en repoussant les

barbares ; un Etat idolâtre ou chrétien ne saurait être répréhensible pour repousser d'injustes envahisseurs. Car quel était le droit des Goths pour venir piller Rome et martyriser les chrétiens ?

3° Il prête au disciple une maxime tout opposée à celle du divin Maître. Il n'y a pas deux morales. La vengeance n'est permise qu'au tribunal de Dieu. Même les anciens prophètes, quand ils parlent de la ruine de Babylone, avaient en vue, dans le sens anagogique, ce grand jour des justices et des vengeances légitimes.

— « Dans le calice mélangé où elle vous a fait boire, faites-la boire deux fois autant, » Calice est pris ici pour affliction extrême : « *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste* » (Matth., xxvi, 39). Mais, si à un vin violent on mêle un vin plus violent encore, et si on en fait boire deux fois autant, c'est l'affliction et le châtement élevés au suprême degré. Babylone éprouvera donc toutes les douleurs, toutes les amertumes, tous les tourments, et de plus violents encore, qu'elle a fait éprouver aux saints et aux martyrs depuis le commencement du monde.

ψ 7. « Autant elle s'est glorifiée et a vécu dans les délices, autant donnez-lui de tourment et de deuil ; parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis reine à jamais, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil. »

« Autant elle s'est glorifiée et a vécu dans les délices, autant donnez-lui de tourment et de deuil » : Autant doit s'entendre, non d'une mesure d'égalité et de durée, mais d'une mesure de proportion ; car de même que les délices des élus dans le ciel seront éternelles et bien au-dessus de tous les maux qu'ils

ont endurés : « *non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* » (Rom., VIII, 18) ; les tourments des réprouvés dans l'enfer seront aussi éternels et bien au-dessus de toutes les voluptés qu'ils auront goûtées, et plus leurs crimes auront été graves et nombreux, plus leurs supplices seront violents et appropriés à chaque espèce de péché, comme l'exprime si énergiquement l'auteur de l'Imitation : « Là les paresseux seront percés par des aiguillons ardents, et les intempérants tourmentés par une faim et une soif extrêmes. Là les voluptueux et les impudiques seront plongés dans une poix brûlante et un soufre fétide ; comme des chiens furieux, les envieux hurleront de douleur. Chaque vice aura son tourment propre. Là les orgueilleux seront remplis de confusion et les avares réduits à la plus misérable indigence. Là une heure sera plus terrible au milieu des supplices que cent ans ici dans la plus dure pénitence. Ici, quelquefois le travail cesse, on se console avec ses amis ; là nul repos, nulle consolation pour les damnés. » (Liv. I, chap. xxiv, 3, 4.)

Ainsi seront plongés dans les douleurs et dans le deuil Babylone et tous les enfants de Babylone.

— « Parce qu'elle a dit dans son cœur : Je suis reine à jamais, et je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil : » Allusion à Isaïe, XLVII, 7, 8 : « Je serai éternellement souveraine... Je suis, et il n'y a que moi : je ne serai point veuve, et j'ignorerai la stérilité : *In sempiternum ero domina... Ego sum, et non est præter me amplius : non sedebo vidua, et ignorabo sterilitatem.* » Saint Jean est plus concis et non moins sublime : « *Sedeo regina, et vidua non*

*sum, et luctum non videbo.* » Personne ne peut exprimer l'emphase de *καθήμεναι βασιλεύουσα*, *sedeo regina* : « Je suis sur le trône comme reine » (Carrières) ; « Je suis assise reine » (Wuilleret, C. d'Holhauser) ; « je suis reine sur le trône » (Bayle) ; « je suis reine » (Bossuet). Mais il y a tant de reines, et de reines sur le trône ! Et aucune de ces traductions n'exprime la souveraine et universelle domination, l'immutabilité et l'éternité que s'attribue la grande Babylone. C'est pourquoi nous croyons pouvoir emprunter l'expression d'Isaïe « *in sempiternum ero domina* » et traduire « Je suis reine à jamais », sans prétendre avoir rendu tout le sens de l'expression de saint Jean « *sedeo regina* ».

Telle est en effet la folie ou la démence de la grande Babylone, de tous les enfants du siècle qui s'abandonnent à leurs passions, qui vivent dans les délices et les plaisirs, le vice et la volupté, de détourner leurs regards de leur fin, de ne jamais penser à l'avenir, ou de n'y penser que pour s'en promettre de nouvelles jouissances, de nouvelles joies, de nouvelles voluptés, et de se croire éternels.

— « Et je ne suis point veuve » : En effet tous les voluptueux, depuis les plus hauts potentats jusqu'au dernier impie et au dernier libertin, sont ses amants, et elle ne connut jamais d'époux.

— « Et je ne verrai point de deuil. » En vain Celui qui est le seul éternel et l'immuable vérité, dont elle ne voulut jamais pour époux mais qu'elle sera forcée de recevoir comme souverain juge, lui a-t-il dénoncé sa fin terrible : « Malheur à vous qui êtes dans la joie maintenant, parce que vous pleurerez et vous serez dans le deuil ; *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis* » (Luc., vi, 25) ; elle continue

de se réjouir et de croire que sa joie n'aura pas de fin : « *Mundus autem gaudebit* » (Joan., xvi, 20).

ψ. 8 « C'est pourquoi en un seul jour ces plaies viendront fondre sur elle, la mort et le deuil et la faim, et elle sera brûlée par le feu : parce qu'il est fort le Dieu qui la jugera. »

Telle sera la rapidité avec laquelle s'accomplira le jugement et le châtement de Babylone et des enfants de Babylone, si souvent prédit par le divin Maître et par ses apôtres et par les prophètes : « Le jour du Seigneur, dit en effet saint Paul résumant l'Évangile et les Écritures, viendra comme un voleur au milieu de la nuit. Car lorsqu'ils diront : Paix et sécurité, alors ils seront saisis par une ruine soudaine, comme la femme par les douleurs de l'enfantement, et il ne restera aucun moyen d'échapper : *quia dies Domini sicut fur in nocte, ita veniet. Cùm enim dixerint : pax et securitas; tunc repentinus eis superveniet interitus, sicut dolor in utero habenti, et non effugient.* » (I Thess., v, 3.)

« Ils disaient, insultant au Seigneur, à ses apôtres et à ses prophètes, ajoute saint Pierre : Qu'est devenue sa promesse ou son avènement ? Depuis que nos pères dorment leur sommeil de mort, toutes choses persévèrent comme au commencement... Mais le jour du Seigneur viendra comme un voleur, et alors, dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront et la terre avec tout ce qu'elle contient sera consumée. » (II Petr., iii, 4, 10.)

Et voilà comment en un seul jour fondront ces plaies sur Babylone et tout le peuple de Babylone, la mort et la mort éternelle, le deuil et le deuil univer-

sel, la faim et la faim qui ne s'apaisera plus dans l'abîme et la solitude de l'éternité, au milieu des bra-siers ardents qui ne s'éteindront jamais.

— « Parce qu'il est fort le Dieu qui la jugera. »  
« Il est fort le Dieu qui la jugera », non seulement parce qu'il est le Maître souverain du ciel et de la terre et des enfers, mais aussi parce qu'il n'a cessé de la combler de ses grâces et de ses bienfaits, de lui offrir son amour et ses récompenses, de l'avertir dans ses mauvaises voies, et de vouloir la ramener de ses égarements, lui promettant pardon et miséricorde, et qu'elle n'a cessé de le braver, de le mépriser, violant ses lois, outrageant son nom, persécutant ses saints et les foulant aux pieds, se réjouissant de leurs larmes et s'abreuvant de leur sang. Il est donc fort, parce qu'il est dans tous ses droits de Créateur outragé et de Rédempteur méprisé, pour lui demander compte de tous ses bienfaits qu'elle a tournés contre lui, et de tout son sang inutilement versé pour elle, et l'accabler de ses vengeances et de son courroux.

¶ 9. « Et sur elle pleureront et se lamenteront les rois de la terre qui se sont prostitués avec elle et ont vécu avec elle dans les délices, lorsqu'ils verront la fumée de son embrasement. »

Les rois de la terre, avons-nous dit, sont tous les princes voluptueux, égoïstes, impies, qui cherchent leur gloire dans les flatteries et les applaudissements des hommes et leur bonheur dans la satisfaction de leurs passions; qui élèvent leurs droits de Césars bien au-dessus des droits de Dieu et de son Eglise, et sacrifient les âmes de leurs peuples pour plaire au monde, leur idole, la grande prostituée.

Ils se lamenteront et se désoleront au milieu de son

embrasement, parce qu'ils perdront tout en la perdant, après s'être perdus eux-mêmes avec elle.

Mais ne serait-il pas puéril de prêter tant de pleurs et de lamentations aux rois barbares, Alaric, Genséric, Odoacre et Totila, pendant qu'ils dévastaient eux-mêmes la ville de Rome? car il n'y avait plus d'autres rois que les rois barbares dans tout l'empire.

ψ 10. « Se tenant de loin dans l'épouvante de ses tourments, disant : Malheur, malheur, Babylone la grande cité, la cité puissante, parce qu'en une heure est venu ton jugement. »

« Se tenant de loin dans l'épouvante de ses tourments » : Pour bien saisir le sens et l'énergie de ce membre de phrase, nous devons nous figurer, ce qui arrivera réellement, deux théâtres au supplice de la grande Babylone : sa fin dans l'universelle conflagration de l'univers, et la continuation de son supplice dans les feux de l'enfer :

1° Il en sera du déluge de feu, qui à la fin consumera le monde, comme du déluge d'eau qui, au temps de Noé, engloutit le genre humain. De même que ces grands impies et ces géants du crime au premier âge voyaient les eaux diluviennes monter, monter toujours jusqu'aux plus hautes montagnes, et en calculaient de loin, en se lamentant et en se désolant, les effrayants progrès ; ainsi les rois et les impies des derniers jours verront de loin s'embraser et se consumer les villes, les capitales, les royaumes, tout ce qui fait l'orgueil de la grande Babylone, et ils se lamenteront et ils s'abandonneront à tous les emportements du désespoir, jusqu'à ce que le déluge de feu les enveloppe, les consume à leur tour, et les entraîne avec toute la grande prostituée dans l'abîme des feux éternels ;



2° Là ils continueront de se désoler, de se désespérer, se tenant loin d'elle, non physiquement, de corps et d'acte, puisqu'ils en seront éternellement les membres, mais moralement, de volonté ou de désir, par l'horreur et l'effroi de son supplice : « *stabunt longe*, dit saint Thomas, *voluntate, non actu, scilicet interiùs voto sive affectu, licet non exteriùs in effectu, et in hoc notatur magnus horror pœnæ quam vellent fugere si possent.* »

« *Stabunt longè*, dit encore saint Ambroise, *per desiderium aliud desiderantes, id est requiem, et aliud patientes, id est tormenta æterna.* » (*Ita et alii.*)

— « Disant : Malheur, malheur » : Double malheur, à cause de la perte du ciel et des supplices de l'enfer, à cause des souffrances du corps et des tourments de l'âme ; à cause du temps heureux qui finit et de l'éternité malheureuse qui commence ;

— « Babylone », parce qu'elle était le théâtre de toutes les jouissances et de toutes les voluptés ;

— « La grande cité », parce qu'elle était la société de tous les pécheurs ;

— « la cité puissante », parce qu'elle était composée de toutes les puissances de ce monde, de tous les peuples et de tous les rois voluptueux et corrompus, et qu'elle avait semblé prévaloir contre la cité de Dieu et faire oublier Dieu lui-même.

— « Parce qu'en une heure est venu ton jugement. » C'est l'heure si souvent annoncée par Jésus-Christ : « *quâ horâ non putatis Filius hominis veniet* » (Luc., XII, 40) ; « *de die autem illâ et horâ nemo scit* » (Matth., XXIV, 36 ; Marc., XIII, 32). Et son jugement est venu comme la soudaine invasion du voleur pendant la nuit : « *sicut fur in nocte, ita veniet.* »

ψ 11. « Et les marchands de la terre pleureront et gémiront sur elle, parce que personne n'achètera plus leurs marchandises, »

Après les rois voluptueux et persécuteurs, qui sont la première force de Babylone, parce qu'ils la soutiennent et corrompent tout par leur exemple :

« *Regis ad exemplar totus componitur orbis* »,

viennent les marchands avides, qui en sont la seconde force, parce qu'ils offrent et procurent, pour s'enrichir, tous les moyens de corruption, parce que l'or et l'argent, autant que les mauvais rois, gouvernent et corrompent le monde, et lui attirent la vengeance de Dieu : « *propter iniquitatem avaritiæ ejus iratus sum, et percussi eum* » (Isaïæ, LVII, 17). Aussi se lamentent-ils et se désolent-ils avec les rois sur la ruine de Babylone, et leur supplice éternel sera-t-il de ne plus faire d'affaires avec elle, et d'avoir manqué la grande affaire de leur salut.

ψ 12. « Marchandises d'or et d'argent et de pierres précieuses et de perles, et de byssus, et de pourpre, et de soie et d'écarlate, et tout bois de Thya, et tous meubles en ivoire, et tous meubles de pierres précieuses et d'airain, et de fer, et de marbre, »

ψ 13. « Et le cinnamome, et les aromates, et les parfums, et l'encens, et le vin, et l'huile, et la fleur de farine, et le blé, et les bêtes de somme, et les brebis, et les chevaux, et les chariots, et les esclaves, et les hommes libres. »

Cette énumération comprend en général tout ce qui entre dans les échanges et le commerce entre les peuples et les individus, depuis l'or et l'argent jusqu'aux

hommes esclaves et libres; car tout s'est toujours vendu dans ce vaste marché de la grande Babylone, hommes et choses, corps et âmes.

Ψ 14. « Et les fruits, délices de ton âme, sont passés pour toi, et toutes les délicatesses et les magnificences sont perdues pour toi, et on ne les trouvera plus jamais. »

« Et les fruits », en grec *ἡ σπορά*, et en latin *poma*, désignent tous les fruits à écorce tendre, dont la saveur est aussi délicieuse que la corruption en est facile. Ils sont l'emblème des choses qui séduisent et délectent, et qui passent en se corrompant. Ainsi se sont corrompues et évanouies les jouissances et les voluptés de Babylone, et tout est perdu à jamais pour elle. « Heureux, dit saint Bernard, celui qui ne court pas après les choses dont la possession le charge, dont l'amour le souille, et dont la perte fait son supplice : *Beatus qui post illa non abiit quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant* » (Ep. 103).

« Dieu seul, dit saint Grégoire pape, demeure toujours, pendant que tout passe; quiconque donc ne veut point disparaître, doit fuir ce qui disparaît : *stante Deo in perpetuum, omnia transeunt; quisque ergo defluere devitat, superest ut quod defluit fugiat.* »

Ψ 15. « Les marchands de ces marchandises, qui s'en sont enrichis, se tiendront loin d'elle dans l'épouvante de ses tourments, pleurant et se désolant. » (Voyez ci-dessus, Ψ 10.)

Ψ 16. « Et ils diront : Malheur, malheur, la grande cité qui était vêtue de fin lin et de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles. »

« Et ils diront : Malheur, malheur, la grande cité » : (Voyez encore plus haut, Ψ 10.)

— « Qui était vêtue de fin lin et de pourpre et d'écarlate, et parée d'or et de pierres précieuses et de perles » : Allusion au mauvais riche, qui était pareillement vêtu de pourpre et de fin lin et vivait également dans l'opulence : « *Homo quidam erat dives qui induebatur purpurâ et bysso et epulabatur quotidie splendide* » (Luc., xvi, 19).

Le monde vivant en sybarite ou en sadducéen, et jouissant de tous les biens de la nature et de l'art sans jamais élever un regard de reconnaissance vers le ciel, ni penser à son âme immortelle, est admirablement représenté par ces deux énergiques figures de Babylone et du mauvais riche, qui sont ensevelis à la fin dans l'enfer, où ils crient pareillement : « *crucior in hâc flammâ* » (*ibid.*, 24).

‡ 17. « Parce qu'en une heure tant de richesses ont été détruites : et tous les pilotes et tous ceux qui voyagent sur la mer, et les navigateurs, et tous ceux qui travaillent sur la mer, se tenaient loin d'elle. »

« Parce qu'en une heure tant de richesses ont été détruites » : Le monde périssant, tous les biens de ce monde périssent avec lui ou ne seraient plus que des épaves de nul prix. Aussi la sagesse fait-elle dire aux impies dans l'enfer : « Que nous a servi notre orgueil ? ou qu'avons-nous retiré de l'ostentation de nos richesses ? Toutes ces choses ont passé comme une ombre » (Sap., v, 8).

— « Et tous les pilotes et tous ceux qui voyagent sur la mer, et les navigateurs, et tous ceux qui travaillent sur la mer, se tenaient loin d'elle » : Par la mer, d'après le contexte (xiii, 1 ; xvii, 15, et *passim*), et les saintes Ecritures et les Pères, nous devons entendre non le liquide élément, mais le siècle présent,

inconstant et mobile, par opposition à l'immuable éternité ; et par les pilotes et les voyageurs, et les navigateurs, et les travailleurs sur la mer, tous les partisans du monde, les diverses classes dirigeantes et dirigées qui, « avec les rois et les marchands de la terre », composent la grande Babylone, l'immense cité des réprouvés. Saisis d'épouvante et d'horreur à la vue de son supplice et de son universelle conflagration, « ils se tiennent loin d'elle », non de corps, mais d'esprit et de cœur, non effectivement mais affectivement : « *interiùs voto sive affectu, licet non exteriùs in effectu* », selon l'heureuse expression de saint Thomas et la pensée des Pères. C'est, en effet, une règle dans l'interprétation des figures et des paraboles de l'Écriture de ne pas en prendre toujours tous les termes à la lettre, et c'est l'oubli de cette règle élémentaire qui a induit quelques interprètes à se détourner du sentiment commun pour ne voir dans Babylone qu'une ville particulière, Rome ou Byzance.

ψ 18. « Et ils criaient en voyant le lieu de son embrasement, disant : Quelle cité fut semblable à cette grande cité ? »

Ils n'ont que l'impure Babylone dans l'esprit et dans le cœur ; elle occupe toutes leurs pensées, fait l'objet de tous leurs amours, réveille tous leurs regrets ; ils ne voient qu'elle, que ses joies, ses magnificences et ses voluptés perdues, tant leurs cœurs sont corrompus et pervertis !

ψ 19. « Et ils ont jeté de la poussière sur leurs têtes et ils ont crié pleurant et se désolant, en disant : malheur, malheur, cette grande cité où se sont enrichis de son opulence tous ceux qui avaient des navires sur la mer, parce qu'en une heure elle a été détruite. »

On peut comparer les lamentations des réprouvés dans ce chapitre, avec celles qu'ils font entendre au chapitre v de la Sagesse : « Saisis d'horreur et d'épouvante et de regrets à la vue de leurs affreux supplices et de la gloire des justes, ils disent au milieu de leurs angoisses et de leurs remords... Insensés que nous étions, nous nous sommes donc trompés : *videntes turbabuntur timore horribili... dicentes intra se, pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritus gementes... Nos insensati... Ergo erravimus.* » Là ils font un retour sur eux-mêmes et en déplorant leur vie criminelle ils reconnaissent leur propre folie ; tandis qu'ici ils sont tellement pleins de l'amour de Babylone et de ses voluptés, qu'ils semblent s'oublier eux-mêmes pour ne penser qu'à elle, pour ne regretter qu'elle, sans reconnaître leur propre démence. On ne conçoit pas que le continuateur d'Holzhauser ait vu ici les Juifs pénitents. Ils ne témoignent aucun regret de leurs fautes, aucun amour de Dieu, aucun soupir pour la céleste Jérusalem.

ÿ 20. « Réjouissez-vous sur elle, ô ciel, et vous, saints apôtres et prophètes, parce que Dieu a jugé selon votre jugement contre elle. »

« Réjouissez-vous sur elle, ô ciel, et vous, saints apôtres et prophètes » : Par le ciel, il faut entendre les anges et les saints ; tout le ciel est invité à se réjouir non du malheur des réprouvés, mais du triomphe de la cité de Dieu sur la cité de Satan ; et les apôtres et les prophètes sont ici nommés parce que tout est arrivé selon qu'ils l'avaient annoncé.

« Parce que Dieu a jugé selon votre jugement contre elle » : Il est dit « selon votre jugement », parce que c'est le jugement qu'avaient réclamé les âmes des

saints et des martyrs qui criaient sous l'autel : « Jusques à quand, Seigneur, ne jugez-vous pas et ne venez-vous pas notre sang de ceux qui habitent sur la terre : *usquequo, Domine, non judicas et non vindicas sanguinem nostrum de iis qui habitant in terra?* » (VI, 9, 10) Tout arrive selon les oracles des apôtres et des prophètes, parce que ce sont les oracles de Dieu, et selon les prières et la volonté des saints, parce que c'est aussi la volonté de Dieu : « *Voluntatem timentium se faciet* » (Ps. CXLIV, 19).

¶ 21. « Et un ange fort souleva une pierre comme une grande meule, et la lança dans la mer en disant : avec cette impétuosité sera précipitée Babylone, la grande cité, et on ne la trouvera plus. »

Allusion 1<sup>o</sup> à l'armée de Pharaon précipitée comme une pierre au fond de la mer : *descenderunt in profundum quasi lapis* (Exod., xv, 4-5); 2<sup>o</sup> au livre de sa prophétie que Jérémie fait lancer dans l'Euphrate avec une pierre, en disant : ainsi sera submergée Babylone et elle ne reparaitra plus (LI, 63-64).

Quelle image sublime de la fin du monde pervers ! Qu'on se figure le puissant archange soulevant comme une grande meule l'immense Babylone, la pierre de tous les scandales, et la précipitant, avec tout le poids de ses crimes, dans l'éternel abîme. Ainsi disparaîtra à jamais, aux yeux des anges et des saints, la société des impies, le monde infidèle à la grâce et à la Rédemption, la véritable Babylone, comme une grande meule au fond de la mer. Elle a fini de broyer le bon grain, le pur froment dont Jésus-Christ formait ses élus. Elle est désormais inutile, et n'est plus propre qu'à être broyée à son tour sous la verge de fer de la justice divine dans les noirs et insondables abîmes de l'éternité.

« Par la grande pierre meulière, dit en effet saint Ambroise, on désigne toute la multitude des impies ; quant à la mer, elle figure l'enfer où tous les impies seront engloutis. L'ange donc jettera la grande meule dans la mer, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, au jour du jugement, précipitera par une juste sentence toute la multitude des impies dans l'enfer. »

‡ 22. « Et la voix des joueurs de harpe et des musiciens et des joueurs de flûte et de trompette ne s'entendra plus en toi, et aucun art d'aucun artisan ne se trouvera plus en toi, et le bruit de la meule ne s'entendra plus en toi, »

C'est la cessation de tout art, de toute science, de tout métier, de toute vie, puisque le pain même ne se prépare plus : « *quoniam non est apud inferos invenire cibum* » (Eccli., xiv, 17).

23. « Et la lumière de la lampe ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'entendra plus en toi, parce que tes marchands étaient les princes de la terre, parce que par tes enchantements se sont égarées toutes les nations. »

« Et la lumière de la lampe ne luira plus en toi, et la voix de l'époux et de l'épouse ne s'entendra plus en toi » : Plus aucune joie, figurée par la lumière de la lampe ; et la famille est éteinte, figurée par l'extinction de la voix de l'époux et de l'épouse. C'est la solitude et le silence du néant, et Babylone ou le monde n'est plus.

Bossuet a donc raison de se faire à lui-même cette objection : « On dira que Rome ne fut pas si entièrement désolée par Alaric. » — Oui, en vérité, quiconque se rappelle l'histoire, le dira ; car, après chaque invasion d'Alaric, de Genséric, d'Odoacre et de Totila,



les Romains se hâtaient de relever les brèches et les murailles de leur ville, et Totila, qui en fut le dernier dévastateur, répara lui-même les ruines qu'il y avait faites, et y passa les dernières et les meilleures années de son règne, « vivant au milieu des Romains comme un père au milieu de ses enfants » (Darras, tom. XIV, pag. 495). La lumière de la lampe continua donc d'y luire, le bruit de la meule et la voix de l'époux et de l'épouse de s'y faire entendre, et les sciences et les arts d'y fleurir et d'y répandre souvent plus d'éclat que jamais. Non, ce n'est pas sur la Rome des saints Léon le Grand et Grégoire le Grand et de Léon X que s'est accomplie cette terrible prophétie.

« Parce que tes marchands étaient les princes de la terre, parce que par tes enchantements se sont égarées toutes les nations » :

Les marchands de Ninive, de Tyr et de Sidon, et de bien d'autres villes antiques, furent les princes de la terre, et par leur luxe, leur opulence, leurs magnificences voluptueuses et leurs enchantements, avaient égaré les nations ; et les prophètes avaient condamné cet empoisonnement et ce délire des nations, et Homère avait chanté les mystères de l'Olympe qui constataient cette corruption des nations, bien avant que la Rome des empereurs idolâtres, devenue la Rome des pontifes chrétiens, eût conquis le monde, et que l'Olympe fût descendu sur son Capitole. Et, depuis, bien d'autres villes sont venues, qui, par leur luxe et leurs enchantements, ont continué et continuent d'égarer les nations. Cette description de la grande Babylone ne saurait donc convenir proprement à Rome ni la caractériser. Ce n'est donc pas elle qui « par ses enchantements a égaré toutes les nations ».

ÿ 24. « Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre. »

Voilà qui caractérise la grande cité de Satan, le monde entier des impies et des pervers, cette immense Babylone où règne celui qui fut homicide dès le commencement : « *Ille homicida erat ab initio* » (Joan., VIII, 44).

« Par Babylone, disent en effet le V. Bède, Arétas, et beaucoup d'autres, il ne faut pas entendre Rome, mais le monde entier et la société des impies ; parce que tous les saints n'ont pas été mis à mort à Rome, mais beaucoup ailleurs et çà et là dans l'univers entier : *Per Babylonem intelligi debet non Roma, sed totus mundus et cœtus impiorum ; quia non omnes sancti cæsi sunt Romæ, sed multi alibi, idque sparsim per totum orbem.* »

L'univers entier, la société entière des méchants depuis Caïn jusqu'à l'Antechrist : voilà donc la grande Babylone où a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre, et qui a été condamnée aux flammes éternelles.

---

## CHAPITRE XIX

---

### COMPLÉMENT DE LA 6<sup>e</sup> SÉRIE DE VISIONS

Réjouissances dans le ciel sur la ruine de Babylone. — Préparation des noces de l'Agneau. — Le Verbe de Dieu descend avec toutes les armées célestes. — Il combat contre la bête et les rois de la terre. — Grand châtiment de tous ses ennemis.

1. Après cela j'entendis comme la voix d'une multitude nombreuse dans le ciel, disant : Alleluia, le salut et la gloire et la puissance à notre Dieu ;

2. Parce que ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a jugé la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et il a vengé le sang de ses serviteurs qu'elle a répandu de sa main.

3. Et ils dirent une seconde fois : Alleluia, et la fumée de son supplice monte dans les siècles des siècles.

4. Et les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent, et ils adorèrent Dieu qui est

Post hæc audivi quasi vocem turbarum multarum in cælo dicentium : Alleluia : Salus, et gloria, et virtus Deo nostro est ;

2. Quia vera et justa judicia sunt ejus, qui judicavit de meretrice magna quæ corrupit terram in prostitutione sua, et vindicavit sanguinem servorum suorum de manibus ejus.

3. Et iterum dixerunt : Alleluia. Et fumus ejus ascendit in sæcula sæculorum.

4. Et ceciderunt seniores viginti quatuor, et quatuor animalia, et adoraverunt Deum sedentem super thro-

assis sur le trône, disant : Amen, alleluia.

5. Et une voix sortit du trône, disant : Louez notre Dieu, vous tous ses serviteurs et vous qui le craignez, petits et grands.

6. Et j'entendis comme la voix d'une multitude nombreuse et comme la voix de grandes eaux et comme la voix de puissants tonnerres, disant : Alleluia, puisque règne désormais le Seigneur notre Dieu le tout-puissant,

7. Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse, et rendons-lui gloire ; parce que les noces de l'Agneau sont venues et son épouse s'est préparée,

8. Et il lui fut donné de se vêtir de byssus resplendissant et pur, car le byssus ce sont les bonnes œuvres des saints.

9. Et il me dit : Ecris : Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'agneau. Et il me dit : Ces paroles de Dieu sont véritables.

10. Et je me jetai à ses pieds pour l'adorer. Et il me dit : Garde-toi de le faire ; je suis serviteur comme toi et comme tes frères qui ren-

num, dicentes : Amen : Alleluia.

5. Et vox de throno exivit, dicens : Laudem dicite Deo nostro, omnes servi ejus ; et qui timetis eum pusilli et magni.

6. Et audivi quasi vocem tubæ magnæ, et sicut vocem aquarum multarum, et sicut vocem tonitruorum magnorum, dicentium : Alleluia : quoniam regnavit Dominus Deus noster omnipotens.

7. Gaudeamus, et exultemus ; et demus gloriam ei ; quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se.

8. Et datum est illi ut cooperiat se byssino splendenti et candido. Byssinum enim justificationes sunt sanctorum.

9. Et dixit mihi : Scribe : Beati, qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt : et dixit mihi : Hæc verba Dei vera sunt.

10. Et cecidi ante pedes ejus, ut adorarem eum. Et dicit mihi : Vide ne feceris : conservus tuus sum, et fratrum tuorum habentium

dent témoignage à Jésus. Adore Dieu. Car le témoignage de Jésus, c'est l'esprit de la prophétie.

11. Et je vis le ciel ouvert. Et voici un cheval blanc, et celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Vérable, et il juge et il combat selon la justice.

12. Or, ses yeux étaient comme une flamme de feu, et il avait sur sa tête beaucoup de diadèmes, et un nom écrit que personne ne connaît que lui.

13. Et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom, c'est le Verbe de Dieu.

14. Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, revêtus de byssus blanc et pur.

15. Et de sa bouche sort un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations. Et c'est lui-même qui les gouvernera avec une verge de fer, et c'est lui-même qui foule là cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant.

16. Et il porte sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

17. Et je vis un ange debout dans le soleil, et il cria

testimonium Jesu. Deum adora. Testimonium enim Jesu est spiritus prophetiæ.

11. Et vidi cœlum apertum, et ecce equus albus, et qui sedebat super eum vocabatur Fidelis et Verax, et cum justitia judicat et pugnat.

12. Oculi autem ejus sicut flamma ignis, et in capite ejus diademata multa, habens nomen scriptum, quod nemo novit nisi ipse.

13. Et vestitus erat veste aspersa sanguine; et vocatur nomen ejus Verbum Dei.

14. Et exercitus qui sunt in cœlo, sequebantur eum in equis albis, vestiti bysino albo et mundo.

15. Et de ore ejus procedit gladius ex utraque parte acutus; ut in ipso percutiat Gentes. Et ipse reget eas in virga ferrea; et ipse calcet torcular vini furoris iræ Dei omnipotentis.

16. Et habet in vestimento et in femore suo scriptum: Rex regum, et Dominus dominantium.

17. Et vidi unum Angelum stantem in sole, et cla-

d'une grande voix, disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu du ciel : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu,

18. Pour manger les chairs des rois et les chairs des tribuns et les chairs des forts et les chairs des chevaux et de ceux qui les montent, et les chairs de tous les hommes libres et esclaves et petits et grands.

19. Et je vis la bête, et les rois de la terre et leurs armées rassemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval et à son armée.

20. Et la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait devant elle des prodiges, par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête et qui avaient adoré son image. Tous deux furent jetés vivants dans l'étang brûlant de feu et de soufre.

21. Et les autres furent tués par le glaive qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs.

mavit voce magna, dicens omnibus avibus quæ volabant per medium cœli : Venite, et congregamini ad cœnam magnam Dei.

18. Ut manducetis carnes regum, et carnes tribunorum, et carnes fortium, et carnes equorum, et sedentium in ipsis, et carnes omnium liberorum et servorum, et pusillorum et magnorum.

19. Et vidi bestiam, et reges terræ, et exercitus eorum congregatos ad faciendum prælium cum illo qui sedebat in equo, et cum exercitu ejus.

20. Et apprehensa est bestia, et cum ea pseudo-propheta, qui fecit signa coram ipso, quibus seduxit eos qui acceperunt characterem bestię, et qui adorerunt imaginem ejus. Vivi missi sunt hi duo in stagnum ignis ardentis sulphure.

21. Et cæteri occisi sunt in gladio sedentis super equum, qui procedit de ore ipsius ; et omnes aves saturatę sunt carnibus eorum.

·Ÿ 1. « Après cela j'entendis comme la voix d'une multitude nombreuse dans le ciel, disant : *Alle-*

*luia*, le salut et la gloire et la puissance à notre Dieu. »

« Après cela j'entendis comme la voix d'une multitude nombreuse dans le ciel, disant : *Alleluia* » : Au chap. précédent, ¶ 20, le ciel, c'est-à-dire les anges et les saints et les apôtres et les prophètes sont conviés à se réjouir sur le jugement et le châtiment de Babylone : « *Exulta super eam, cœlum et sancti apostoli et prophetæ ; quoniam judicavit Deus judicium vestrum de illâ.* » Ici sont décrits les chants de victoire et de triomphe et les réjouissances de cette immense multitude des habitants célestes. « *Alleluia* », qui, en hébreu, signifie à la lettre : « Louez Dieu », exprime surtout la joie, l'allégresse et les tressaillements de la victoire et du triomphe. C'est de ce passage, selon saint Jérôme et saint Isidore, ainsi que de Tobie, xiii, 22, et de quelques psaumes, que l'Église l'a introduit dans ses offices, depuis Pâques jusqu'à la Septuagésime.

— « Le salut et la gloire et la puissance à notre Dieu » : On pourrait attribuer le salut ou la victoire au Père, la gloire ou les mérites de la Rédemption au Fils, et la puissance ou la vertu de la sanctification et de la béatification des élus au Saint-Esprit.

¶ 2. « Parce que ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a jugé la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution, et il a vengé le sang de ses serviteurs, qu'elle a répandu de sa main. »

« Parce que ses jugements sont véritables et justes », véritables et justes, parce qu'il accomplit toutes ses promesses et toutes ses menaces, récompensant les justes avec toute la magnificence de son amour et bien au delà de leurs mérites : « *ultra condignum* »,

et punissant les impies selon la grandeur de leurs crimes, mais non au delà, mais plutôt en deçà de la gravité de leur faute : « *non ultra sed citra culpam* », dit saint Thomas, en sorte que, même au milieu de leurs affreux supplices, ils seront encore redevables à la divine miséricorde et forcés de reconnaître qu'ils ne doivent tout leur malheur qu'à eux-mêmes, et qu'ils sont consumés par leur propre malice : « *Nos insensati... Lassati sumus in viâ iniquitatis et perditionis... in malignitate autem nostrâ consumpti sumus* » (Sap. v, 4, 7, 13).

— « Parce qu'il a jugé la grande prostituée qui a corrompu la terre par sa prostitution » : Avant Jésus-Christ elle avait plongé le monde dans la plus abominable idolâtrie, et depuis, elle ne cessa de le séduire et de le pervertir par les schismes, les hérésies, et par toutes sortes d'impiétés et de prostitutions nouvelles. Car quelle effrayante quantité d'âmes n'a-t-elle pas entraînée dans l'abîme avec elle !

— « Et il a vengé le sang de ses serviteurs qu'elle a répandu de sa main. » Fille de Satan et de Caïn, elle fut à la fois la corruptrice des âmes et la meurtrière des corps, oubliant doublement que l'homme fut fait à l'image de Dieu ; c'est pourquoi tout ce sang lui est sévèrement redemandé : « *Quicumque effuderit humanum sanguinem, fundetur sanguis illius ; ad imaginem quippe Dei factus est homo.* » (Gen. ix, 6.)

ψ 3. « Et ils dirent une seconde fois Alleluia, et la fumée de son supplice monte dans les siècles des siècles. »

« Et ils dirent une seconde fois : *Alleluia* » : Dans les transports de leur joie et de leur reconnaissance ils disent et redisent *Alleluia* jusqu'à quatre fois (ψψ 1,



3, 4, 6) : « trois fois, dit Richard de Saint-Victor, pour glorifier les trois personnes divines, et une fois pour exprimer leur unité », et aussi pour signifier leur éternelle allégresse : « *Beati qui habitant in domo tuâ Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te* » (Ps. LXXXIII, 5).

— « Et la fumée de son supplice monte dans les siècles des siècles. » Allusion au chap. xxxiv, 10 d'Isaïe : « *in sempiternum ascendet fumus ejus* ». Quelle image pour figurer le nombre et l'énormité des crimes de Babylone et la grandeur de son châtement !

« De même, dit Albert le Grand, que la fumée se dégage du bois jeté dans la fournaise, ainsi ne cessera de s'élever la fumée des péchés et des iniquités de Babylone toute l'éternité. Eternité formidable ! Qui pourrait s'en faire une idée ? »

« Qu'on se figure, dit un autre interprète, une montagne remplissant l'univers, dont on ôterait un grain de poussière à chaque siècle ; ou les vastes abîmes de l'océan, où l'on puiserait une goutte d'eau tous les mille ans : la montagne aurait disparu et les profondeurs de l'Océan seraient taries, que l'éternité serait toujours à son commencement ainsi que la fumée des péchés et des tourments de Babylone, la société des réprouvés. »

¶ 4. « Et les vingt-quatre vieillards et les quatre animaux se prosternèrent, et ils adorèrent Dieu qui est assis sur le trône, disant *Amen, alleluia*. »

Les vingt-quatre vieillards représentent, ne l'oublions pas, tous les saints de l'Ancien et du Nouveau testament, qui ont cru ; et les quatre animaux « pleins d'yeux *ante et retro* », tous les écrivains sacrés qui ont annoncé la ruine de Babylone et le triomphe de la

céleste Jérusalem. Tous se prosternent devant Dieu assis sur son trône, et l'adorent pour reconnaître son omniscience et sa toute puissance, sa souveraine justice et ses infinies miséricordes.

— « Disant : *Amen, alleluia.* » A l'Alleluia de la victoire et du triomphe ils joignent l'Amen, autre mot hébreu, qui exprime la plus haute et la plus ferme affirmation, et signifie aussi « vérité sans voile ». C'est pourquoi le Fils de Dieu l'employait pour affirmer ses plus solennels et ses plus sublimes enseignements : « *Amen, amen dico vobis* », et son Eglise, pour terminer ses plus pressantes supplications.

ÿ 5. « Et une voix sortit du trône, disant : Louez notre Dieu, vous tous ses serviteurs et vous qui le craignez, petits et grands. »

Dans cette voix venant du trône, nous devons reconnaître la voix de notre divin Sauveur. Lui seul est dans le trône, assis à la droite du Père, parce qu'à lui seul il a été dit : « Asseyez-vous à ma droite : *sede a dextris meis* » (Ps. cix, 1).

Mais pourquoi dit-il : « Louez notre Dieu », puisqu'il est Dieu lui-même ? — Parce qu'il s'est fait homme, semblable à nous et notre frère, comme il nous l'enseignait après avoir triomphé, par sa résurrection, de la mort et du tombeau : « Allez vers mes frères, et dites-leur : Je vais vers mon Père et votre père, vers mon Dieu et votre Dieu : *vade autem ad fratres meos, et dic eis : ascendo ad Patrem meum et patrem vestrum, Deum meum, et Deum vestrum.* » (Joan. xx, 17.)

ÿ 6. « Et j'entendis comme la voix d'une multitude nombreuse et comme la voix de grandes eaux et comme la voix de puissants tonnerres, disant : Alleluia,

puisque règne désormais le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant. »

A l'invitation du Sauveur, éclate dans toute la cour céleste un immense *alleluia* qui fait retentir tout l'empyrée. C'est comme la voix d'une multitude innombrable, comme la voix des grandes eaux, comme la voix de puissants tonnerres. « Mais il n'est pas dit simplement « la voix », remarque très bien Richard de Saint-Victor, mais « comme la voix », *sicut vocem*, pour exprimer que les choses qui s'accomplissent dans le ciel surpassent infiniment par leur sublimité tout ce qui se passe sur la terre. » Néanmoins chacune de ces expressions a un sens qui mérite d'être approfondi :

— « Comme la voix d'une multitude nombreuse » : Ce sont tous les adorateurs que le divin Rédempteur promis a procurés à son Père, depuis Abel jusqu'à la consommation des siècles. Cette multitude est petite comparée à ceux qui se perdent, néanmoins elle est innombrable : « *quam dinumerare nemo poterat* ».

— « Et comme la voix des grandes eaux » : « Les eaux sont les peuples et les nations et les langues (xvii, 15) », et désignent tous les élus, qui n'ont cessé de se former au milieu de tous les peuples, de toutes les nations et langues diverses, de génération en génération, par la foi, l'espérance et la charité, et d'accroître le royaume de Dieu.

« Et comme la voix de puissants tonnerres » : Ce sont les prophètes, les apôtres, les docteurs, les pontifes, les prédicateurs de l'Évangile, qui furent comme des tonnerres faisant entendre la voix de Dieu dans l'Église militante, et dont la voix éclate dans toute sa majesté et sa sublimité dans l'Église triomphante, et

fait trembler l'enfer jusqu'au plus profond de ses abîmes.

— « Disant : Alleluia, puisque règne désormais le Seigneur notre Dieu le Tout-Puissant. » Nous traduisons *regnavit* par règne désormais. Le parfait du latin, comme l'aoriste du grec, est une tournure biblique pleine d'emphase et d'énergie, exprimant que Dieu, après le jugement, ne régnera plus comme un Dieu caché, « *Deus absconditus* », mais d'une manière éclatante, absolue, immuable. Allusion aux psaumes xii, 1 ; xcvi, 1 ; xcvi, 1 : « *Dominus regnavit.* »

« Dieu, dit en effet saint Thomas, régnait avant son jugement par sa puissance, pouvant faire ce qu'il voulait ; mais il n'exerçait pas et ne manifestait pas toujours l'acte même de sa toute-puissance, puisqu'il permettait souvent de persécuter son culte et ses adorateurs. Mais après son jugement, il exercera le plein acte de sa puissance souveraine, parce qu'il ne permettra plus aux méchants de régner, et c'est là le sens du verbe *regnavit.* » Son règne sera donc désormais manifeste, éclatant, exercé dans toute la plénitude de sa souveraineté, toutes les puissances de ce monde et de l'enfer étant détruites, enchaînées et reléguées à jamais au fond de l'abîme.

ÿ 7. « Réjouissons-nous et soyons dans l'allégresse, et rendons-lui gloire : parce que les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'est préparée. »

Après le châtement de la grande prostituée et de toute puissance ennemie, voici un nouveau sujet de joies et de réjouissances dans le ciel : les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse est prête. Elle est parée de tous ses trésors, de toutes ses richesses, ornée de tous les mérites et de toutes les vertus, et sa

beauté est sans égale. Elle brille de toute la gloire des apôtres, de la plus éclatante pourpre des martyrs, de toute la pureté des vierges, de toute l'humilité des confesseurs, et brûle de l'ardent amour de tous les saints. Elle est dans toutes ses splendeurs : « *quàm pulchra es, amica mea, quàm pulchra es!* » (Cant., iv, 1.)

Jusqu'à présent elle n'était que la fiancée de l'Agneau, ne lui était unie que par la grâce. L'heure est donc venue de lui être unie dans la gloire, et, comme épouse, d'être introduite dans le palais nuptial et d'être couronnée par le Père céleste. Car elle a triomphé par sa foi, par sa patience et sa charité, de tous ses ennemis, recueilli tous les élus et enrichi le ciel de la gloire et de l'élite des peuples et des nations : « *Tota pulchra es, amica mea* » (ibid., 7).

Elle n'aurait plus aucun nouveau mérite à acquérir sur la terre, ayant soutenu tous les combats, remporté par la grâce de son Epoux toutes les victoires, et n'y serait plus l'Eglise militante, n'y ayant plus aucun ennemi à combattre. Voici donc l'heure d'allumer tous les flambeaux célestes et de célébrer les noces éternelles : « *Veni de Libano sponsa mea, veni de Libano, veni; coronaberis* » (ibid., 8).

Mais on se demande : Pourquoi les noces du Christ sont-elles appelées les noces de l'Agneau et non les noces de l'Epoux ou de l'Homme-Dieu? — « Avec raison, répond saint Thomas; parce que c'est pour consommer cette union dans la gloire que Jésus-Christ s'est immolé : *rectè hìc nominatur Agnus, quia pro illâ conjunctione consummandâ in gloriâ immolatus est* »; et nous pourrions ajouter : parce que, pour mériter cette union céleste, l'Eglise, à l'instar du

divin Agneau, s'est immolée elle-même pendant tout le cours des siècles.

ψ 8. « Et il lui fut donné de se vêtir de byssus resplendissant et pur. Car le byssus, ce sont les bonnes œuvres des Saints. »

Le byssus est le double symbole et de la sainteté acquise par l'Épouse sur la terre, et de la félicité et de la gloire dont elle resplendira dans le ciel. Le byssus des anciens était le lin le plus pur, le plus fin, d'une blancheur éclatante et du plus haut prix. Nous lisons dans l'Exode qu'il figurait, avec l'or et la pourpre, parmi les matières les plus précieuses consacrées au tabernacle; dans Ezéchiel (xvi, 10) et dans l'Évangile (Luc, xvi, 19), que les vêtements de byssus étaient réservés aux riches opulents; et dans les auteurs profanes, qu'il paraît les vainqueurs dans leur triomphe. « Le byssus, dit Pline, acquérait son éclat et toute sa perfection par de laborieuses et longues préparations : *maceratione, tunsione, carminatione semper melius, putà purius, candidius et splendidius evadit* (lib. xviii, cap. 1). »

Le byssus, dont est vêtue l'Épouse, est donc un admirable emblème de sa justice et de sa sainteté, et de tous ses mérites acquis par sa correspondance à la grâce sur la terre, aussi bien que de la gloire qu'elle va recevoir dans le ciel. Car il a fallu qu'elle passât, avec tous ses membres les élus, par l'exercice de la mortification et de toutes les vertus, par toutes les péripéties de l'épreuve, de la persécution, de la douleur et du martyre, figurées par les laborieuses préparations du byssus, avant d'arriver à la gloire du triomphe et au bonheur de l'immortalité : « *byssinum enim justificationes sunt sanctorum.* »

La grâce nécessaire pour acquérir tant de mérites est exprimée par ces mots :

— « et il lui fut donné de se vêtir de byssus. »

Le « *datum est*, il lui fut donné », renferme toutes les grâces ordinaires et extraordinaires, y compris la persévérance finale, la grâce des grâces, qui couronne toutes les autres dans la voie, *in viâ*, et la vision béatifique qui est la récompense de tous les mérites dans la patrie, *in patriâ*.

¶ 9. Et il me dit : Ecris : Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau. Et il me dit : Ces paroles de Dieu sont véritables. »

« Et il me dit » : C'est l'ange chargé depuis le commencement (chap. 1, ¶ 1), d'interpréter à l'apôtre tous les mystères de cette Révélation, qui dit :

— « Ecris » : Ecris pour l'instruction de toute l'Eglise militante et l'encouragement et l'affermissement de tous les chrétiens au milieu des épreuves.

— « Heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau. » Le souper des noces de l'Agneau, c'est la souveraine béatitude et la gloire éternelle. « Après le souper, dit saint Thomas, il n'y a plus d'autre réfection, et c'est pourquoi la réfection éternelle, qui ne finira jamais, à laquelle n'en succédera point d'autre, est bien nommée souper : *post cœnam non restat alia refectio, et ideo æterna refectio, quæ non finietur, nec alia ei succedet, recte cœna vocatur.* »

« Il ne dit pas, observe aussi saint Grégoire le G., qu'ils sont appelés au dîner, mais au souper, parce que le repas de la fin du jour, c'est le souper. Ceux donc qui, le temps de la vie présente étant fini, arrivent à la réfection de l'éternelle contemplation,

ne sont pas appelés au dîner, mais au souper de l'Agneau. »

Ainsi l'entendent les saints docteurs.

Cette interprétation est fondée sur les mœurs antiques. Le souper, non seulement chez les Hébreux, mais aussi chez les Grecs et les Romains, était le grand repas où l'on se reposait de tous les labeurs de la journée : « Compagnons, disait en effet Léonidas à ses trois cents Spartiates, déjeûnons maintenant, nous souperons aux enfers : *prandete hîc, commilitones, in inferno cœnaturi.* » C'est au ciel, au contraire, que que Jésus-Christ invite tous ses disciples à se reposer et à souper avec lui.

C'était aussi à l'éclatante lumière des nombreux flambeaux du souper que l'on célébrait la solennité des noces. De là cette métaphore qui a passé des anciens poètes chez les modernes, où l'on prend les flambeaux pour l'hymen :

« Un pudique flambeau nous donna l'un à l'autre :  
*Me tibi, teque mihi teda pudica dedit.* » (Ovide.)

Aussi le divin Maître conserve-t-il admirablement dans son Evangile la propriété de cette expression figurée. S'il compare la vie éternelle à un festin, c'est toujours le festin du soir, *δειπνον*, *cœna* : « *Dico autem vobis, quod nemo virorum illorum qui vocati sunt, gustabit cœnam meam* (Luc, XIV, 24). » Et c'est parce que les vierges prudentes tenaient leurs flambeaux allumés au milieu de la nuit pour recevoir l'Époux, qu'elles sont introduites dans la chambre nuptiale ; tandis que les vierges insensées en sont bannies, parce que leurs flambeaux étaient éteints. Quand, au contraire, il n'appelle



qu'à la connaissance de l'Évangile et à la pratique de sa loi dans l'Église militante, c'est le repas de la journée, *αριστον*, *prandium*, qui en est la figure : « *Ecce prandium meum paravi... illi autem neglexerunt* » (Matth., xxii, 4, 5). — « Heureux donc ceux qui sont appelés au souper des noces de l'Agneau », à cause de l'immensité et de l'inamissibilité de la gloire et du bonheur dont y jouiront tous les conviés !

— « Et il me dit : Ces paroles de Dieu sont véritables. » C'est-à-dire, quelque prodigieux, inconcevable que soit l'honneur d'être admis au festin des noces éternelles du Fils de Dieu, quelque magnifiques et ravissantes que soient les promesses, elles n'en sont pas moins certaines, indubitables, immuables. Ce sont les paroles des prophètes, les propres paroles de l'Évangile, les paroles de Dieu même.

Ψ 10. « Et je me jetai à ses pieds pour l'adorer, et il me dit : Garde-toi de le faire. Je suis serviteur comme toi, et comme tes frères qui rendent témoignage à Jésus. Adore Dieu, car le témoignage de Jésus c'est l'esprit de la prophétie. »

« Et je me jetai à ses pieds pour l'adorer » : Reconnaissant et ravi de toutes les merveilles que son céleste guide vient de lui révéler depuis le commencement, et en particulier du châtement de Babylone et des noces de l'Agneau, qui paraissent devoir tout terminer, et croyant que l'ange va le quitter, l'apôtre se prosterne à ses pieds pour lui rendre ses actions de grâces ; car se prosterner, adorer, en style biblique et oriental, ne désigne pas seulement le culte que l'on rend à Dieu, mais aussi tout honneur ; tout hommage que l'on doit à un supérieur, ange ou homme.

— « Et il me dit : Garde-toi de le faire. Je suis ser-

viteur comme toi et comme tes frères qui rendent témoignage à Jésus » : Mais pourquoi l'ange refuse-t-il ici de la part de l'apôtre un hommage si légitime et si bien mérité, et que d'autres anges avaient si souvent reçu et agréé de la part des patriarches et des prophètes ? — Les commentateurs répondent diversement :

1° Quelques-uns, après saint Athanase, supposent que l'apôtre, trompé par la splendeur de son céleste conducteur, l'aurait pris pour Jésus-Christ lui-même et aurait voulu lui rendre un honneur divin. Mais cette erreur est inadmissible : le disciple bien-aimé, habitué aux visions surnaturelles, ne pouvait confondre Dieu et ses anges. Au reste, ayant voulu renouveler plus loin le même hommage auprès de son céleste conducteur, il nous dit expressément que c'était un ange : « *cecidi, ut adorarem, ante pedes angeli qui mihi hæc ostendebat* (xxii, 8). »

2° Selon saint Ambroise, saint Grégoire le G., le V. Bède, saint Thomas et la Glose, « c'est par vénération pour la nature humaine, qui, dans le Christ, fut élevée au-dessus des anges, ce qui n'avait pu avoir lieu sous les patriarches, le Verbe divin ne s'étant pas encore incarné. »

3° « L'ange, dit saint Pierre Damien, ne voulut pas recevoir l'adoration de saint Jean, parce qu'ayant été le disciple vierge et bien-aimé du Sauveur et le glorieux gardien de sa divine Mère, il était élevé au-dessus des hommes et des anges. »

4° L'ange, disent plusieurs autres, ne voulut pas voir l'apôtre à ses pieds, parce qu'étant prêtre et pontife de la nouvelle loi, il avait le pouvoir de consacrer le corps adorable du Sauveur et de remettre les péchés,

pouvoir que n'ont pas les anges, et qui rendait la dignité de l'apôtre supérieure à la sienne.

5<sup>o</sup> Baronius ajoute que « l'ange refusa les hommages de l'apôtre, pour réfuter, en le relevant, l'hérésie naissante de Cérinthe, qui plaçait les anges au-dessus de Jésus-Christ. »

Toutes ces raisons sont admirables et les quatre dernières ne sont pas sans fondement. Mais la principale, c'est l'ange qui nous la donne lui-même, ici et au chap. xxii, 8, 9, disant : « Garde-toi de le faire. Je suis serviteur de Dieu comme toi et comme tes frères qui rendent témoignage à Jésus... et comme tes frères les prophètes, et comme ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre. » L'ange veut donc élever, pour ainsi dire, dans la personne de saint Jean, les apôtres et les prophètes, les martyrs et tous ceux qui gardent fidèlement la parole de Dieu, à la hauteur des anges, et montrer que tous les membres de Jésus-Christ ne forment avec les anges, dans le royaume de son Père, qu'une immense et glorieuse famille de frères.

Quant aux protestants, qui voudraient tirer de ce texte un argument contre le culte des anges et des saints, ils le torturent vainement. Il confirme au contraire la doctrine de l'Eglise et prouve invinciblement contre eux. Car saint Jean, apôtre et évangéliste de Jésus-Christ, infallible comme les autres apôtres et évangélistes dans l'enseignement de la véritable doctrine, savait ce qu'il faisait, et en rendant cet honneur à l'ange, il montre que cet honneur était légitime, et pratiqué du temps des apôtres aussi bien qu'au temps des patriarches et des prophètes, quoique l'ange le refuse par vénération pour saint Jean, et pour les au-

tres raisons alléguées par les Pères et par les saints docteurs.

— « Adore Dieu », c'est-à-dire, c'est à Dieu et non pas à moi que tu dois toutes tes actions de grâces ; car c'est lui qui m'envoie vers toi pour t'accompagner au milieu de toutes les merveilles qu'il te révèle. Reconnaissons ensemble ses ineffables bontés, publions ses infinies miséricordes.

— « Car le témoignage de Jésus c'est l'esprit de la prophétie » : c'est-à-dire, faire connaître Jésus en publiant ses grandeurs et sa divinité, le faire craindre en annonçant les terribles effets de sa justice, et le faire aimer en manifestant son inénarrable amour et ses miséricordes infinies, voilà l'esprit, l'objet et la fin de toute prophétie, et c'est le témoignage que lui ont rendu tous les Prophètes : « *Huic omnes prophetæ testimonium perhibent* » (Act., x, 43). Et voilà aussi la morale et la pratique de l'Évangile éternel parmi les anges et les hommes. Les hommes fidèles et craignant Dieu, représentés par saint Jean, regardent les anges, les messagers et les plus sublimes créatures de Dieu, comme dignes d'un honneur et d'un culte particulier, et les anges veulent élever les hommes, déjà relevés par la grâce du Sauveur, jusqu'à eux ; et tous ensemble rapportent tout honneur, toute gloire et toute action de grâces à Dieu lui-même : « *Deum adora.* »

ÿ 11. « Et je vis le ciel ouvert. Et voici un cheval blanc, et celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, et il juge et il combat pour la justice. »

Cette nouvelle vision, depuis le ÿ 11 jusqu'au ÿ 21, est la récapitulation de toute la sixième série comprenant les chap. xvii, xviii et xix, et nous montre dans la

plus vive peinture l'éclatant triomphe de Jésus-Christ sur l'Antechrist et sur tous les peuples et les rois composant le corps de la grande Babylone.

« Et je vis le ciel ouvert » : Le ciel est ouvert pour laisser passer le souverain Juge, dans tout l'appareil de sa puissance et de sa majesté, environné de tous ses anges et de tous ses élus. Car c'est le second avènement du Fils de Dieu. Il va sortir de sa sainte cité pour remporter sa suprême victoire sur tous ses ennemis avant de célébrer ses noces éternelles avec l'Épouse, qui depuis si longtemps s'y est préparée : « *quia venerunt nuptiæ Agni et uxor ejus præparavit se* ».

— « Et voici un cheval blanc, et celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et le Véritable, et il juge et il combat selon la justice » : Le cheval blanc, on l'a vu, chap. vi, 2, figurait les apôtres portant Jésus-Christ avec l'Évangile dans le monde ; ici, selon S. Thomas, « il figure l'humanité sainte et immaculée dont s'est revêtu le Fils de Dieu pour combattre les puissances infernales », et, nous ajoutons, la rapidité avec laquelle il va triompher de ses ennemis, et la gloire et l'immortalité dont il va revêtir ceux qui ont fidèlement combattu avec lui. Les chevaux blancs passaient, en effet, dans l'antiquité sacrée et profane, pour les plus rapides et les plus belliqueux. C'est montés sur des chevaux blancs que le prophète Zacharie représente les anges gardiens de la cité sainte : « *Et post eum equi rufi, varii et albi* » (1, 8). Homère dit aussi des chevaux de Rhésus, et Virgile de ceux de Turnus, qu'ils étaient plus blancs que la neige et plus rapides que les vents :

*Poscit equos...*

*Qui candore nives anteirent, cursibus auras.*

C'étaient aussi des chevaux blancs qui étaient choisis pour conduire, à Rome, les triomphateurs au Capitole, et l'on représentait aussi le maître des dieux porté sur un char attelé de chevaux d'une blancheur éclatante. Car, selon Plutarque et Platon, Suétone et Cicéron, la blancheur est la couleur qui convient à la divinité : « *Color albus præcipuè decorus est Deo* » (Cicero, lib. II *de Legibus*).

Nous lisons, en effet, dans Daniel que l'Ancien des jours avait des vêtements blancs comme de la neige et les cheveux de sa tête comme la laine la plus blanche : « *Et Antiquus dierum sedit; vestimentum ejus candidum quasi nix, et capilli capitis ejus quasi lana munda* » (VII, 9). C'est aussi ce qui est dit du Fils de Dieu au commencement de cette Révélation (I, 14).

Tous ces emblèmes figurent donc l'éclatante et rapide victoire que va remporter l'Homme-Dieu, et le triomphe et la gloire et l'immortalité que vont partager avec lui, après le jugement, tous ceux qui lui furent fidèles. Et c'est pourquoi il est appelé lui-même le Fidèle par excellence, parce qu'il les récompense selon toute l'étendue de ses promesses, et le Véritable, parce qu'il punira les impies dans toute la vérité et la rigueur de ses menaces; et il est ajouté « qu'il juge et combat selon la justice » : Les hommes aveugles et passionnés jugent sans discernement et combattent avec emportement, s'exposant à toute heure à violer les règles de l'équité; mais lui, placé dans les célestes hauteurs, d'où il sonde les abîmes, les cœurs et les reins, il ne juge qu'à l'éclatante lumière de la vérité et ne combat que selon les règles de sa loi immaculée : « *Lex Domini immaculata* », pour venger l'honneur de ses élus et la gloire de son Père.

§ 12. « Or ses yeux étaient comme une flamme de feu, et il avait sur sa tête beaucoup de diadèmes, et un nom écrit que personne ne connaît que lui. »

« Or ses yeux étaient comme une flamme de feu » : Les yeux sont le miroir de l'âme et en expriment toutes les tendresses comme toutes les fureurs. Les anciens leur attribuaient la faculté de donner la vie ou la mort. « L'autruche et la tortue, dit Pline, regardant amoureusement leurs œufs, les font éclore, et le basilic tue de son regard » (liv. IX, chap. x). — La flamme de feu réchauffe et réjouit aussi en même temps qu'elle brûle et consume. Ainsi lorsqu'il viendra dans toute sa puissance et sa majesté, les yeux de celui qui est assis sur le cheval blanc, comme une flamme de feu, porteront à la fois et la confiance et la joie dans le cœur des justes, et la terreur et la mort dans l'âme des impies.

— « Et il avait sur sa tête beaucoup de diadèmes » : Au chap. vi, 2, il n'est figuré qu'avec une seule couronne : « *et data est ei corona* », parce que, tout en sortant, par sa résurrection, glorieux du tombeau, il n'a encore triomphé que de la mort ou de l'enfer. Mais depuis, marchant de victoire en victoire : « *exivit vincens ut vinceret* », il a vaincu le judaïsme, le paganisme, toutes les hérésies, toutes les formes de l'erreur et de l'impiété, fait tomber tous ses ennemis à ses pieds, et il vient les citer et les faire amener enchaînés à son redoutable tribunal.

— « Et un nom écrit que personne ne connaît que lui » : Ce nom inconnu à toute créature est évidemment le même que le nom nouveau dont il est parlé au chap. iii, 12 : « Celui qui vaincra... J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon

Dieu, la nouvelle Jérusalem... et mon nom nouveau. »

Ce nom inconnu ou nouveau ne fut donc jamais prononcé ni au ciel, ni sur la terre, ni par les anges, ni par les hommes, et l'Esprit-Saint, qui le connaît, ne le révéla jamais.

Ce n'est donc pas son nom de Verbe de Dieu, nom de sa toute-puissance et de son éternelle essence, par lequel tout a été créé : « *In principio erat Verbum... omnia per ipsum facta sunt* » (Joan., 1, 1, 3); ni son nom de Jésus, nom de l'infinie miséricorde, dont la mélodie ravit déjà l'empyrée, dont la douceur est l'espérance et l'amour de la terre, et dont la puissance jette la terreur au fond des enfers : « *ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum* » (Philip., 11, 10).

Ce n'est qu'après l'universelle régénération, dans les splendeurs de l'éternel triomphe, que le souverain Libérateur manifestera ce nom mystérieux et l'écrira sur tous ses élus, à la gloire de son Père et au ravissement de toute la cour céleste : nom ineffable, symbole et résumé de tous les noms divins, de tous les bienfaits, de toutes les victoires et de toutes les gloires de notre divin Sauveur.

‡ 13. « Et il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom, c'est le Verbe de Dieu. »

« Et il était vêtu d'une robe teinte de sang » : Sa robe teinte de sang, comme le cheval blanc, figure son humanité sainte ; seulement celui-ci représente son humanité glorieuse et triomphante de la mort et de l'enfer, et conquérant l'univers ; tandis que sa robe teinte de sang rappelle son humanité souffrante, ensanglantée, déchirée, couverte de plaies par les Juifs,



dont il porte, même après sa Résurrection et son Ascension, les glorieuses cicatrices. Sa robe teinte de sang figure aussi son corps mystique, tous ses membres, les martyrs, dont le sang répandu pour sa cause criera pareillement vengeance, comme celui d'Abel, au jour du jugement : « *Ecce venit cum nubibus et videbit eum omnis oculus, et qui eum pupugerunt* » (1, 7). Car il est remarquable que Jésus-Christ ne sépare point son jugement de sa passion, et c'est lorsque son heure de souffrir et de mourir est venue, qu'il dit hautement : « C'est maintenant le jugement du monde : *nunc iudicium est mundi* » (Joan., XII, 31). — « Vous verrez désormais le Fils de l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et venant sur les nuées du ciel : *amodo videbitis Filium hominis sedentem a dextris Dei, et venientem in nubibus cœli* » (Matth., xxvi, 64). Ces deux grands événements, sa mort sanglante et son jugement, ont entre eux une telle connexité qu'ils n'en font, pour ainsi dire, qu'un et dans l'Évangile et dans les Prophètes, comme on le voit particulièrement dans ce passage d'Isaïe :

« Pourquoi donc, dit le prophète au Sauveur, votre robe est-elle rouge de sang, et vos vêtements comme les vêtements de ceux qui foulent le raisin dans le pressoir ?

« C'est, répond le Sauveur, que j'ai été seul à fouler la cuve, sans qu'aucun homme d'entre les nations fût avec moi ; je les ai foulés dans ma fureur et écrasés sous mes pieds dans ma colère, et leur sang a jailli sur ma robe, et tous mes vêtements en sont ensanglantés. Car le jour de ma vengeance est dans mon cœur, et l'année de ma Rédemption est venue. J'ai regardé autour de moi, et je n'ai vu aucun auxiliaire ;

j'ai cherché, et personne qui vînt à mon aide ; et mon bras a été ma seule ressource, et mon indignation même m'a secouru. Et j'ai foulé les peuples dans ma colère, et je les ai enivrés dans ma fureur, et j'ai jeté par terre toute leur puissance » (XLIII, 2-6.)

Qui ne voit ici, malgré la profondeur du double sens prophétique, la continuelle liaison de la mort du Sauveur et du dernier jugement, et que la terrible guerre qu'il entreprend seul pour racheter son peuple, commence au Calvaire, où, au prix de son propre sang, il renverse l'empire du démon, et finit au jugement suprême par le sang même, c'est-à-dire, par le châtiment et la destruction de tous ses ennemis ?

— « Et son nom, c'est le Verbe de Dieu » — « Verbe, dit saint Augustin, est la même chose que Fils : *eo dicitur Verbum quo Filius* », mais avec une nuance, selon saint Thomas : « Car, dit-il, pour exprimer qu'il est connaturel au Père, il est appelé Fils ; pour exprimer qu'il est coéternel, il est appelé Splendeur ; pour exprimer qu'il est entièrement semblable, il est appelé image ; pour exprimer qu'il est immatériellement engendré, il est appelé Verbe. On ne pouvait en effet trouver aucun nom pour exprimer toutes ces propriétés » (I. P. quæst. xxxiv, art. II, ad 3). Mais nous ajoutons qu'il est appelé le Verbe de Dieu, parce qu'il est la parole substantielle, vivante, toute-puissante de Dieu ; car c'est par lui que tout a été créé, par lui que tout a été régénéré, restauré, et son Père connu dans le monde : « *omnia per ipsum facta sunt* ». Et c'est pourquoi le Père lui a donné le pouvoir de faire le jugement, parce qu'il s'est fait le Fils de l'homme pour sauver les hommes, pour publier sa loi et lui

donner son éternelle sanction : « *Et (Pater) potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est* » (Joan., v, 27).

¶ 14. « Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, revêtus de byssus blanc et pur. »

« Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient » : Ces armées, ce sont les innombrables phalanges des saints et des martyrs, qui viennent avec Jésus-Christ clore l'ère des siècles par le dernier jugement. Ils sont appelés les armées du ciel, parce que c'est par leur sainte milice et les généreux combats qu'ils combattirent dans l'Eglise militante, qu'ils ont conquis le royaume des cieus. « Ils suivent » leur chef et leur roi, dont ils sont les membres mystiques, non plus pour s'exposer avec lui aux traits sanglants des persécuteurs et des impies, mais pour les juger avec lui, pour être, dans ces formidables assises, ses témoins et ses assesseurs, et participer à sa dernière victoire, à son suprême triomphe.

— « Sur des chevaux blancs, revêtus de byssus blanc et pur » : Par les chevaux blancs nous devons entendre, avec saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, Gagnée et plusieurs autres, les corps des saints ressuscités et glorifiés. Ils sont revêtus de byssus blanc et pur, parce qu'ils viennent de recevoir la seconde robe de gloire et d'immortalité, leurs âmes ayant déjà reçu la première pour prix de leurs bonnes œuvres ; « *et datæ sunt illis singulæ stolæ albæ* » (VI, 11).

« Le cheval blanc », dit admirablement saint Grégoire, « c'est le corps de toute âme sainte, qui a su tantôt le retenir par le frein de la continence et le préserver des choses illicites, tantôt le pousser par l'im-

pulsion de la charité dans l'exercice des bonnes œuvres. Le cavalier est donc l'âme sainte qui gouverne son corps comme un animal docile, parfaitement dompté. Et de là saint Jean dit, en contemplant le Seigneur dans son Apocalypse : Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs; car c'est avec raison qu'il appelle une armée la multitude des saints, qui avaient tant souffert dans ce combat des martyrs. C'est pourquoi ils sont représentés portés sur des chevaux blancs, parce que leurs corps ont brillé et de la lumière de la justice, et de la candeur de la chasteté » (Moral. liv. XXXI, chap. ix).

ÿ 15. « Et de sa bouche sort un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations. Et c'est lui-même qui les gouvernera avec une verge de fer, et c'est lui-même qui foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant. »

« Et de sa bouche sort un glaive à deux tranchants, pour en frapper les nations. » Allusion à Isaïe : « Et il frappera la terre de la verge de sa bouche, et du souffle de ses lèvres il tuera l'impie : *et percutiet terram virgâ oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium* » (xi, 4).

« Le glaive qui sort de la bouche du Verbe, c'est sa parole : « *gladium Spiritûs, quod est Verbum Dei* » (Ephes., vi, 17). Il est à deux tranchants pour exprimer sa puissance judiciaire, parce qu'il vient pour absoudre et condamner, récompenser et punir, faire le terrible discernement des boucs et des brebis, du froment et de l'ivraie ou de la paille impure : « *si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris* » (Jerem., xv, 19).

« Il en frappera les nations qui se sont soulevées

contre lui et contre sa loi », parce que c'est maintenant qu'il va dire à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père ; possédez le royaume qui vous a été préparé : « *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum* » ; et à ceux qui seront à sa gauche : « Retirez-vous de moi, maudits, dans les feux éternels : « *discedite a me, maledicti, in ignem æternum* » (Matth., xxv, 34, 41).

— « Et c'est lui-même qui les gouvernera avec une verge de fer : » Verge est ici la même chose que sceptre. Une verge est droite pour marquer la droiture et l'équité qui doit présider à l'exercice de la souveraineté. Dans les Prophètes, le sceptre est d'or, de fer ou de bois pour figurer la félicité, la force ou la fragilité des empires (Ezéch., xix, 14). Ici il est dit de fer, et signifie la toute-puissance et l'inflexible justice, la rigoureuse équité avec lesquelles le Verbe de Dieu châtiara les coupables.

— « Et c'est lui-même qui foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant » : La cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant, nous l'avons vu (chap. xiv, 19, 20), c'est l'enfer, parce que là tous les réprouvés seront rassemblés et foulés comme les raisins dans le pressoir. Il est dit que le Verbe de Dieu foule lui-même la cuve, parce que, en vertu de sa formidable sentence : « *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* », ils seront comme écrasés sous le poids de l'éternelle justice, leur vie n'étant plus qu'une violente mort, et leur mort une vie intolérable, mourant toujours et ne cessant jamais de vivre : « *Torquebit eos in Gehenna, ita ut semper videantur mori et occisi nunquam tamen moriantur, sed semper in pœnis mortiferis vivant,*

*mortaliter immortales et immortaliter mortales* » (ex multis, Corn. à Lap.).

‡ 16. « Et il porte sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

« Ce nom écrit, dit saint Thomas, désigne le caractère de perpétuité de la domination du Seigneur : *per hoc quod dicitur scriptum, notatur perpetuitas dominicæ dominationis.*

« Sa puissance, dit en effet Daniel, est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et sa royauté une royauté qui ne sera point détruite : *potestas ejus potestas æterna quæ non auferetur, et regnum ejus quod non corrumpetur* » (VII, 14).

Mais en quel sens ce nom : Roi des rois et Seigneur des seigneurs, est-il écrit sur son vêtement et sur sa cuisse ?

Par son vêtement, presque tous les interprètes entendent la sainte humanité dont s'est revêtu le Verbe de Dieu.

Mais s'ils se partagent pour savoir sur quelle partie du vêtement est écrit ce nom, le prophète Isaïe ne nous laisse aucune incertitude :

« Un petit enfant, dit-il, nous est né et un fils nous a été donné, et la principauté a été mise, c'est-à-dire écrite, sur son épaule; et il se nommera l'Admirable, le Conseiller, Dieu, Fort, le Père du siècle futur, ou, selon l'hébreu, le Père de l'éternité » (IX, 6).

Or le Verbe divin écrivit lui-même ce nom, lorsque, Pilate l'interrogeant : « Vous êtes donc Roi : *Ergo rex es tu?* il répondit : « Oui, vous l'avez dit, je suis roi » (Jo., XVIII, 37), et que prenant sa croix avec tout le poids de nos iniquités sur son épaule, il y grava en

traits indélébiles le titre de sa royauté : « *manante ex humeris undique sanguine.* » (*Commem. Passionis.*)

Ce nom écrit sur son vêtement signifie donc qu'il le possède par droit de conquête, l'ayant acquis par ses propres mérites et au prix de tout son sang.

Mais en quel sens est-il écrit sur sa cuisse et que signifie cette figure ?

Quelques modernes prétendent qu'elle signifie simplement que son nom était écrit sur la garde de son épée, parce que cette arme, disent-ils, est ordinairement suspendue vers cette partie du corps. — Mais ils oublient que les armes du Christ sont toutes spirituelles, et que son épée ou glaive à deux tranchants, qui sort de sa bouche, est sa divine parole. Laissons donc aux rationalistes ces puérides interprétations.

La cuisse, dans les saintes Ecritures et d'après tous les saints docteurs, symbolise la naissance et la génération.

Son nom écrit « *in femore suo* » signifie donc qu'il le tient de sa génération inénarrable ; de sa nature divine, étant le Fils unique du seul Seigneur et dominateur de toutes choses, dès l'éternité, et de sa nature humaine, étant Fils de David et né d'une Vierge Mère : « *Generationem ejus quis enarrabit ?* » (Isaïæ, LIII, 33.)

C'est donc pour avoir été engendré avant l'étoile du matin, par sa génération éternelle, qu'il est le principe et le dépositaire de toute autorité, et qu'il est investi du pouvoir de dominer au milieu de ses ennemis dans les splendeurs des saints : « *Dominare in medio inimicorum tuorum... in splendoribus sanctorum ex utero ante Luciferum genui te* » (Ps. CIX, 3-4) ; et c'est par sa génération humaine qu'il est l'héritier, le principe et la fin de toutes les promesses faites à David et aux

Patriarches, et Dieu a constitué entre ses mains tous ses droits, en le constituant le Sauveur du genre humain.

Il est donc Roi des rois et Seigneur des seigneurs par droit de conquête et par droit de naissance, et non, comme le remarque très bien Maldonat, par usurpation, par tyrannie, ni par élection ou adoption ; et c'est pourquoi il porte ce double nom écrit sur son vêtement, c'est-à-dire, sur son épaule et sur sa cuisse : « *et habet in vestimento et in femore suo scriptum : Rex regum, et Dominus dominantium.* »

Mais quels sont les rois et les seigneurs dont il se proclame le Roi et le Seigneur ? Ne le serait-il que de ce petit nombre de saints rois qui ont combattu pour sa gloire et défendu l'honneur de son Eglise ? ou bien lui, qui se glorifie d'être le Dieu d'Abraham et des saints patriarches, se glorifierait-il aussi de l'être des mauvais princes et des tyrans qui ont opprimé ses saints et corrompu le monde ? Loin de nous cette interprétation !

D'après mille passages des Ecritures, les rois et les seigneurs dont il se proclame le Roi et le Seigneur, ce sont tous ses élus. Car, selon le pape S. Grégoire, le V. Bède, Gagnée et beaucoup d'autres, la même figure qui désigne son inénarrable génération, signifie aussi la vertu d'engendrer dans le nouveau Jacob, et de se pouvoir donner une société spirituelle et une postérité qui lui ressemble : « *in femore enim propagatio generis intelligitur.* » C'est en effet la fin nécessaire de l'Incarnation. Or, toutes les âmes saintes, tous les élus viennent de cette nouvelle et divine propagation : « *Cunctæ animæ... egressæ sunt de femore illius* » (Gen., XLVI, 26).



Mais si tous sont nés de Dieu, ils sont donc aussi tous enfants de Dieu : « *dedit potestatem filios Dei fieri his qui credunt in nomine ejus ; qui... ex Deo nati sunt* » (Joan., I, 12-13). Et s'ils sont nés de Dieu, enfants de Dieu, ils ne peuvent être que rois et seigneurs comme lui, et semblables à lui : « *Similes ei erimus* » (I Joan., III, 2), en sorte que, lorsqu'il les présentera à son Père, « venant de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, pour les faire asseoir dans son royaume » (Luc., XIII, 29), il pourra dire : « Me voici et les enfants que vous m'avez donnés : *Ecce ego et pueri mei quos dedit mihi Dominus* (Is., VIII, 18) ; je veux que où je suis ils soient avec moi... que tous ne soient qu'un comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, qu'ils ne soient aussi qu'un en vous : *Volo ut ubi sum ego et illi sint mecum... ut omnes unum sint sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* » (Joan., XVII, 21-24).

Je vous les présente comme d'autres moi-même : comme seigneurs pour dominer les peuples : *dominabuntur populis* (Sap., III, 8), et régir les nations avec le sceptre de la droiture et de la justice : *qui... custodierit usque in finem opera mea, dabo illi potestatem super Gentes, et reget eas in virgâ ferreâ* (II, 26-27) ; comme juges, pour juger ces nations : *judicabunt nationes* (Sap., III, 8) ; car les saints doivent juger le monde ; *quoniam sancti de hoc mundo judicabunt* (I Cor., VI, 2) ; comme rois, pour les faire asseoir sur mon trône après qu'ils ont combattu et vaincu, de même qu'après avoir vaincu moi-même, je me suis assis sur le trône de mon Père : *qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus* (III, 21).

A quelles hauteurs le nouvel Adam a donc placé sa postérité, qu'avait perdue le premier Adam !

ϣ 17. « Et je vis un ange debout dans le soleil : et il cria d'une grande voix, disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu du ciel : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu. »

Ici nous devons reconnaître une de ces interversions rares dans S. Jean, mais si communes dans les autres prophètes, qui placent souvent après ce qui, dans l'ordre historique, était avant. Or, la destruction des armées de l'Antechrist et son châtement et celui de son faux prophète, décrits à la fin de ce XIX<sup>e</sup> chap., 17-21, doivent être placés avant la ruine de Babylone, ou la fin et le jugement du monde, et leur place naturelle est à la fin de l'effusion de la sixième coupe, chap. xvi, où nous avons vu, ϣϣ 13, 16, « les esprits des démons sortant sous la figure de grenouilles de la bouche du dragon et de la bouche de la bête et de la bouche du faux prophète, pour rassembler les rois de toute la terre au combat du grand jour du Dieu tout-puissant, et pour les réunir au lieu qui, en hébreu, est appelé Armagédon ».

Armagédon est donc le théâtre du grand drame, « du grand souper de Dieu » décrit dans ces quatre derniers versets.

« Et je vis un ange debout dans le soleil » : Par l'ange debout dans le soleil, on peut entendre l'archange Michel. Il y a en effet dans le grec *ενα, unum*, nombre cardinal qui en hébreu est employé pour le nombre ordinal, comme dans la Genèse, 1, 5, *dies unus*, le premier jour, et peut signifier le premier, le principal, le chef des anges. On peut appuyer cette interprétation par ce passage de Daniel parlant du même

événement, de la grande persécution et du châtement de l'Antechrist : « en ce temps-là, dit-il, se lèvera Michel le grand prince qui est debout pour protéger les enfants de ton peuple : *in tempore autem illo con-surget Michael princeps magnus qui stat pro filiis populi tui* » (xii, 1).

Il est dit que l'ange est debout dans le soleil, pour signifier que sa puissante protection et le châtement qu'il fera tomber sur l'Antechrist, se manifesteront aux yeux de tout l'univers. Par le soleil, on peut aussi entendre l'Eglise, selon cette parole du Sauveur : « *Vos estis lux mundi.* » C'est en effet en faveur et au sein de l'Eglise que l'ange protecteur fera éclater la toute-puissance de Dieu.

— « Et il cria d'une grande voix, disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu du ciel : Venez, et assemblez-vous au grand souper de Dieu. » Double allusion :

1° A Jérémie : « Venez, assemblez-vous, toutes les bêtes de la terre, hâtez-vous pour dévorer : *venite, congregamini, omnes bestix terræ, properate ad devorandum* » (xii, 9);

2° A Ezéchiel : « Toi donc, fils de l'homme, voici ce que dit le Seigneur Dieu : Dis à tous les oiseaux, et à tout ce qui vole dans l'air, et à toutes les bêtes de la terre : rassemblez-vous, hâtez-vous, accourez de toutes parts à ma victime, que j'immole pour vous, à ma grande victime sur les montagnes d'Israël, afin que vous mangiez la chair, et que vous buviez le sang. Vous mangerez les chairs des forts, et vous boirez le sang des princes » (xxxix 1, 7, 18).

Ezéchiel parle précisément des immenses multi-

tudes de Gog et Magog, le principal corps des armées de l'Antechrist.

Toutes les bêtes voraces et carnassières du ciel et de la terre, convoquées au grand souper de Dieu, signifient l'effroyable carnage qui va se faire de toutes les troupes et armées antichrétiennes. Ce grand souper de Dieu est donc bien différent du souper des noces de l'Agneau : l'un est le perpétuel festin de l'amour et de la miséricorde, l'autre le formidable châtement de l'inflexible et éternelle justice.

ϣ 18. « Pour manger les chairs des rois et les chairs des tribuns et les chairs des forts et les chairs des chevaux et de ceux qui les montent, et les chairs de tous les hommes libres et esclaves et petits et grands. »

A la lettre, toute cette prodigieuse armée de l'Antechrist, si orgueilleuse dans sa puissance et si féroce dans son impiété, qui faisait trembler l'univers, devient tout-à-coup la pâture des vautours et des corbeaux.

Au figuré, dans cette énumération sont compris les réprouvés de tous les états, de toutes les classes, de toutes les conditions. Le mot chair y est répété jusqu'à cinq fois pour signifier que c'est pour avoir fait prédominer la chair sur l'esprit, pour avoir vécu dans la chair et dans le sang « *quia caro est* », que tous sont devenus l'éternelle proie des démons.

ϣ 19. « Et je vis la bête et les rois de la terre et leurs armées rassemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. »

Nous n'avons plus besoin de rappeler que la bête c'est l'Antechrist ; les rois de la terre, ses dix rois feudataires figurés par ses dix cornes (xvii, 12) ; leurs armées, toutes les nations séduites, parmi lesquelles

Gog et Magog, comme on le verra plus loin (xx, 7); et que le lieu de leur rassemblement est la plaine d'Armagedon (xvi, 16).

— « pour faire la guerre à celui qui était assis sur le cheval et à son armée » : On se souvient aussi que celui qui est assis sur le cheval, c'est Jésus-Christ, et son armée son Eglise et ses disciples. Il est évident qu'il ne paraît pas ici d'une manière visible, puisqu'il ne reparaitra sur la terre, dans son éclat et sa majesté, qu'à l'heure du jugement. Mais on lui fait la guerre personnellement toutes les fois qu'on la fait à son Eglise et à ses saints, selon sa propre interprétation : « *Saule, Saule, quid me persequeris?.... Ego sum Jesus quem tu persequeris* (Act., ix, 4, 5). » Mais s'il ne reparait pas encore visiblement, il n'en fera pas moins éclater sa toute-puissance, puisque, du seul souffle de sa bouche, il tuera l'impie avec toutes ses infernales armées : « *et tunc revelabitur ille iniquus quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui* (II Thess., II, 8). » Ce souffle de sa bouche sera l'ordre donné à l'archange Michel de descendre au secours de son Eglise; et l'Archange, vainqueur de Lucifer, appesantira aussi sur l'Antechrist et sur ses armées la force de son bras.

— « et la bête fut prise » : Et la bête qui avait ravagé l'univers, le monstre qui l'avait épouvanté, le tyran qui l'avait fait trembler, le suppôt de Satan qui avait séduit les nations, subjugué les peuples et les rois, et corrompu la terre, blasphémant le Très-Haut, usurpant la place de son Christ, opprimant son Eglise et versant par torrents le sang de ses martyrs, fut enfin saisi comme un voleur, appréhendé comme une bête fauve;

— « Et avec elle le faux prophète qui avait fait en sa présence des prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de la bête et qui avaient adoré son image » : Voyez au chap. XIII, 11, 17, la description de cet insigne imposteur appelé aussi la seconde bête.

— « Tous deux furent jetés vivants dans l'étang brûlant de feu et de soufre » : C'est le châtimeut de Coré, Dathan et Abiron, qui descendirent aussi vivants dans l'enfer : « *descenderuntque vivi in infernum* » (Num., xvi, 33).

Tous deux y sont précipités vivants, soit qu'ils parviennent en corps et en âme au fond du brûlant abîme, ce qui n'est pas improbable, le texte paraissant l'insinuer; soit qu'ils expirent foudroyés laissant dans le trajet leurs cadavres inanimés, jusqu'à la résurrection générale, ce qui est plus conforme au souverain décret frappant de mort tous les enfants d'Adam : « *Statutum est hominibus semel mori* » (Hebr., xi, 27). Ce qui est certain, c'est qu'ils sont pleins de vie au moment où la terre, s'entr'ouvrant, les engloutit aux yeux de tout l'univers, les bannissant de tous les éléments de ce monde, pour qu'ils ne souillent plus ni l'air de leur respiration, ni le ciel de leur regard, ni la mer par leur contact, ni la surface du globe par leur tombeau : « *ita ab omnibus mundi hujus ablegantur elementis, ut nec aerem haustu, nec cœlum visu, nec mare tactu, nec terram contaminarent sepulcro* » (S. Ambr., Epist. 82).

ÿ 21. « Et les autres furent tués par le glaive qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs. »

« Et les autres » : Par « les autres », il faut entendre toutes les innombrables multitudes rassemblées par l'Antechrist dans la plaine d'Armagedon (xvi, 16), et dont nous allons voir décrire d'un dernier trait, dans le chapitre suivant (xx, 7, 9), la formidable composition et l'affreux châtement.

— « Furent tués par le glaive qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval » : Le glaive du Seigneur, c'est sa parole. D'une seule parole il créa l'univers, d'une seule parole il pourrait l'anéantir : en vain donc toutes les puissances conjurées du monde et de l'enfer lui déclarent la guerre. Il n'a qu'à dire un mot, et toutes joncheront le champ du combat de leurs cadavres.

— « Et tous les oiseaux du ciel se rassasièrent de leurs chairs. » : Energique figure pour marquer l'immense carnage de tous ces impies et la vanité de leurs complots.

Mais nous devons remarquer dans ce 21<sup>e</sup> verset une nouvelle et importante hystérogie ou inversion.

Car sa place naturelle serait immédiatement avant le 20<sup>e</sup> verset.

En effet, ce ne sont pas les armées antichrétiennes qui survivent à l'Antechrist et qui sont immolées les dernières, mais l'Antechrist qui survit à ses armées et qui, pour son premier châtement, les voit toutes périr sous ses yeux ; et ce n'est pas à Armagedon, théâtre de cet horrible désastre, dont il se hâte de fuir la vallée toute fumante de la vengeance de Dieu, mais sur le mont des Oliviers qu'il va recevoir son suprême châtement. Ainsi l'entendent les saints Docteurs et les Pères, fondés sur le texte de Daniel, ou à propos de plusieurs autres passages de l'Écriture :

1° L'ange Gabriel, révélant à Daniel les mystères des derniers temps, après avoir annoncé que cet impie « dressera ses tentes entre les deux mers (la mer Morte et la Méditerranée), sur la montagne illustre et sainte (Sion et le mont des Oliviers) », autrement qu'il s'emparera de toute la Judée, ajoute qu'il viendra jusqu'au sommet de la montagne, et qu'il ne trouvera personne pour le secourir : « *et figet tabernaculum suum Apadno inter maria, super montem inclytum et sanctum : et veniet usque ad summitatem ejus ; et nemo auxiliabitur* » (xi, 45). Ce que saint Jérôme commente ainsi, alléguant la Tradition : « Alors l'Antechrist viendra au sommet de la montagne des Oliviers, qui est appelée illustre parce que de là le Seigneur et Sauveur monta vers son Père ; personne ne pourra secourir l'Antechrist, parce que Dieu sévira contre lui. On affirme qu'il périra là où le Seigneur est monté vers les cieux. » Et il périra par la puissance de l'archange Michel ; car il est dit immédiatement dans Daniel : « *in tempore autem illo consurget Michael princeps magnus, qui stat pro filiis populi tui* » (xii, 1).

2° Haymon expliquant ce texte d'Isaïe : « il tuera l'impie du souffle de ses lèvres : *et spiritu labiorum suorum interficiet impium* » (xi, 4), et alléguant aussi la Tradition, dit pareillement qu'il périra sur le mont des Oliviers.

3° Saint Anselme, saint Thomas et la Glose qui n'est qu'un écho de la Tradition, expliquant le verset de S. Paul : « *ille iniquus, quem Dominus Jesus interficiet spiritu oris sui* » (II Thess., ii, 8), disent aussi que l'Antechrist sera détruit sur la montagne des Oliviers, à l'endroit même d'où le Sauveur est monté au ciel.

Ainsi, plus endurci que Caïn, plus désespéré que



---

Judas, plus impie qu'Antiochus, dans sa haine satanique pour le Christ qu'il voudrait détrôner et pour le genre humain qu'il voudrait séduire jusqu'au bout, après avoir vu de ses yeux tomber sous les coups éclatants de la justice divine toutes ses armées et tous les peuples et les rois séduits, il se voue une dernière fois aux puissances infernales et demande à Lucifer un dernier « prestige, un dernier prodige menteur », pour plonger l'univers dans l'éternelle perdition.

Après avoir entraîné la terre entière par son imitation de la mort et de la résurrection du Christ : « *et admirata est universa terra post bestiam* » (xiii, 3), il voudra le surpasser dans l'éclat et la gloire de son Ascension. Jésus-Christ ne monta au ciel qu'en présence de ses disciples, il voudra paraître y monter en présence du monde entier. Déjà les anges de ténèbres, changés en anges de lumière, lui forment, en l'élevant dans les airs, comme une brillante couronne. C'est alors que Jésus-Christ le détruit du souffle de sa bouche. Il commande à l'archange Michel, et l'archange, entr'ouvrant la terre jusqu'aux enfers, y précipite le fourbe audacieux avec son faux prophète, aux yeux de tout l'univers. Et le monde séduit est détrompé, et l'Eglise délivrée de la plus formidable conspiration qui fût jamais.

---



## CHAPITRE XX

---

### SEPTIÈME SÉRIE DE VISIONS

Ce chapitre xx est le résumé des dix-neuf précédents, et cette 7<sup>e</sup> série de visions, la récapitulation des six autres ou de toute l'Apocalypse depuis le premier jusqu'au second avènement de Jésus-Christ. — Dragon enchaîné pour mille ans et règne des âmes des martyrs et des saints avec Jésus-Christ pendant mille ans. — Le dragon déchaîné séduit les nations, Gog et Magog ; — leurs armées dévorées par le feu du ciel. — Jugement général.

1. Et je vis un ange descendre du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne à sa main

2. Et il saisit le dragon, l'antique serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans,

3. Et il le jeta dans l'abîme, et l'enferma et mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que fussent accomplis les mille ans ; et après il faut qu'il soit délié pour un peu de temps.

4. Et je vis des trônes, et ceux qui s'y assirent, et le pouvoir de juger leur fut donné, et les âmes de ceux qui ont eu la tête tranchée

Et vidi Angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi, et catenam magnam in manu sua.

2. Et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et satanas, et ligavit eum per annos mille ;

3. Et misit eum in abyssum, et clausit, et signavit super illum, ut non seducat amplius gentes, donec consummentur mille anni ; et post hæc oportet illum solvi modico tempore.

4. Et vidi sedes, et sederunt super eas, et iudicium datum est illis : et animas decollatorum propter testimonium Jesu, et propter

par la hache pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, et qui n'ont pas adoré la bête ni son image et n'ont pas reçu son caractère sur leurs fronts et sur leurs mains ; et ils ont vécu et régné avec le Christ mille ans.

5. Les autres morts n'ont pas vécu jusqu'à ce que soient accomplis les mille ans. C'est la première résurrection.

6. Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection ; la seconde mort n'a point pouvoir sur eux, mais ils seront les prêtres de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans.

7. Et lorsque les mille ans seront accomplis, Satan sera délié de sa prison, et il sortira pour séduire les nations aux quatre coins de la terre, le Gog et Magog, pour les assembler au combat, leur nombre est comme le sable de la mer.

8. Et ils montèrent sur la face de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la cité bien-aimée.

9. Et un feu venant de Dieu descendit du ciel et les dévora ; et le diable qui les séduisait fut jeté dans l'étang

verbum Dei, et qui non adoraverunt bestiam, neque imaginem ejus, nec acceperunt characterem ejus in frontibus aut in manibus suis, et vixerunt, et regnaverunt cum Christo mille annis.

5. Cæteri mortuorum non vixerunt, donec consummentur mille anni : hæc est resurrectio prima.

6. Beatus et sanctus, qui habet partem in resurrectione prima ; in hissecunda mors non habet potestatem ; sed erunt sacerdotes Dei et Christi, et regnabunt cum illo mille annis.

7. Et cum consummati fuerint mille anni, solvetur satanas de carcere suo, et exhibit, et seducet Gentes, quæ sunt super quatuor angulos terræ, Gog et Magog, et congregabit eos in prælium, quorum numerus est sicut arena maris.

8. Et ascenderunt super latitudinem terræ, et circumcuerunt castra sanctorum et civitatem dilectam.

9. Et descendit ignis à Deo de cælo, et devoravit eos ; et Diabolus, qui seducebat eos, missus est in sta-

de feu et de soufre, où est aussi la bête

10. Et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles.

11. Et je vis un grand trône blanc et celui qui y était assis, devant la face duquel s'enfuirent la terre et le ciel, et leur place ne se trouva plus.

12. Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts ; et il fut ouvert un autre livre qui est le livre de vie ; et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans les livres selon leurs œuvres.

13. Et la mer rendit les morts qui étaient en elle, et la mort et l'enfer rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon leurs œuvres.

14. Et la mer et l'enfer furent jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort.

15. Et celui qui ne se trouva pas écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu.

gnum ignis et sulphuris, ubi et bestia.

10. Et pseudopropheta cruciabuntur die ac nocte in sæcula sæculorum.

11. Et vidi thronum magnum candidum, et sedentem super eum, à cujus conspectu fugit terra et cælum, et locus non est inventus eis.

12. Et vidi mortuos magnos et pusillos stantes in conspectu throni, et libri aperti sunt ; et alius Liber apertus est qui est vitæ ; et judicati sunt mortui ex his quæ scripta erant in libris secundum opera ipsorum.

13. Et dedit mare mortuos qui in eo erant ; et mors et infernus dederunt mortuos suos qui in ipsis erant ; et judicatum est de singulis secundum opera ipsorum.

14. Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis. Hæc est mors secunda.

15. Et qui non inventus est in Libro vitæ scriptus, missus est in stagnum ignis.

¶ 1. « Et je vis un ange descendre du ciel, ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne à sa main »

« Cette dernière vision, dit ici Bossuet, est la plus

obscur de toutes celles de saint Jean. » Nous allons voir qu'elle est la plus claire et la plus simple ; seulement n'oublions pas qu'elle est la sublime récapitulation de toute la prophétie et non une prophétie nouvelle.

« Et je vis un ange descendre du ciel » : Il descend et ne tombe pas du ciel comme les sinistres étoiles des chap. VIII, 10, et IX, 1 ; mais il franchit les célestes espaces avec la majesté des messagers du Très-Haut, pour exécuter ses ordres souverains.

— « Ayant la clef de l'abîme et une grande chaîne à sa main » : Quelles images ! et quelle idée le prophète nous donne de la puissance de cet ange et de la grandeur de sa mission ! Il a la clef de l'abîme pour l'ouvrir et le fermer, et une grande chaîne pour en lier et en délier à volonté les puissances infernales. Ce n'est pas néanmoins Jésus-Christ lui-même, comme l'ont cru quelques-uns éblouis par sa gloire ; mais le prince de ses bons anges dont il fait ses ministres, au zèle de flamme et de feu pour exécuter ses ordres en faveur de ceux qui participeront à l'héritage du salut : « *qui facit angelos suos spiritus et ministros suos flammam ignis... In ministerium missi propter eos qui hæreditatem capient salutis* » (Hebr. 1, 7, 14).

¶ 2. « Et il saisit le dragon, l'antique serpent, qui est le diable et Satan, et l'enchaîna pour mille ans. »

Quelle supériorité de l'Archange fidèle sur l'Archange déchu, de Michel sur Lucifer ! Il le saisit comme un esclave révolté, impuissant, le terrasse et l'enchaîne. Car le Christ l'a frappé du bois de sa croix et brisé ses forces et son empire, et ce fort si puissamment armé, qui séduisait les nations et dominait le monde, n'est plus qu'un vil ennemi gisant à terre,

qui va être jeté dehors et confiné dans les ténèbres extérieures : « *nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* » (Joan. XII, 31).

C'est en effet depuis la passion du Sauveur que son pouvoir a été détruit dans le monde, et qu'il n'a plus que celui que veulent encore lui accorder les peuples indociles et les cœurs pervers : « Pourquoi les hommes me maudissent-ils ? disait-il un jour, prosterné aux pieds du grand solitaire de la Thébaidé. Qu'ils s'imputent à eux-mêmes s'ils tombent, car je ne puis rien sans leur consentement et s'ils ne se soumettent spontanément à moi. » « En effet, ajoute saint Antoine, rendu impuissant par la vertu de la croix, pris à l'hameçon comme un dragon par le Seigneur, muselé comme une brute, garrotté comme un esclave fugitif, il n'a de lui-même aucun pouvoir sur les fidèles. Celui qui s'applaudissait d'avoir soumis les mers, qui se promettait de tenir l'univers dans sa main, le voilà foulé comme un vil jouet, le voilà qui gémit sous les pieds des chrétiens (*vie de saint Antoine par saint Athanase*).

— « Et l'enchaîna pour mille ans » : Ces mille ans de l'enchaînement du dragon, nous ne devons pas les prendre à la lettre pour un nombre arithmétique, mais au figuré pour un nombre mystique parfait et indéterminé, pour signifier tout l'espace de temps qui doit s'écouler entre les deux avènements du Fils de Dieu, depuis sa Passion et son Ascension jusqu'au règne de l'Antechrist et au jugement dernier. Ainsi l'entendent, si l'on excepte les millénaires anciens et nouveaux, tous les Pères et les interprètes, entre autres saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. XX, chap. VII et VIII), saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, saint Anselme,

saint Thomas, le V. Bède, André de Césarée, Arethas, Rupert, Albert le Grand, Malvenda, Suarez, Gagnée et Bossuet.

« Saint Augustin, dit Bossuet, nous apprend que les mille ans de saint Jean ne sont pas un nombre préfixe, mais un nombre où il faut entendre tout le temps qui s'écoulera jusqu'à la fin des siècles, conformément à cette parole du Psalmiste : « La parole qu'il a commandée jusqu'à mille générations » ; ce qui ne veut dire autre chose que toutes les générations qui seront jamais. A quoi il faut ajouter la perfection du nombre mille, très propre à nous faire entendre tout ce long temps que Dieu emploiera à former le corps entier de ses élus jusqu'au dernier jour, à commencer depuis le temps de la prédication et de la passion de Notre-Seigneur, car ce fut alors que le fort armé, qui est le diable, fut lié et désarmé par un plus fort, qui est Jésus-Christ (Matth. XII, 29 ; Luc, XI, 21), et que les puissances de l'enfer furent désarmées et menées en triomphe (Coloss. II, 15). Saint Pierre nous donne aussi des mille ans à peu près le même sens que saint Jean, ; réfutant l'objection des impies qui nient le jour du jugement parce qu'il tarde à venir : « Mais il est une chose, dit-il, que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés, qui est qu'aux yeux du Seigneur, un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Le Seigneur n'a donc pas retardé sa promesse comme quelques-uns se l'imaginent (II Petr. III, 8, 9). »

Le prince des apôtres prend donc aussi les mille ans pour tout le temps qui s'écoule depuis que le Sauveur « fut élevé en croix jusqu'au jour où il aura fini d'attirer tout à lui », c'est-à-dire tous ceux qui veulent



avoir part à la Rédemption, et que le nombre des élus soit complet.

Voilà l'antique et presque unanime interprétation, à laquelle on n'oppose que des interprétations particulières, singulières, arbitraires, qui ne sont fondées ni sur l'Écriture ni sur la tradition, et qui sont démenties par l'histoire.

La première remonte au second siècle. Quelques-uns prenant le chiffre à la lettre, d'où leur est venu le nom de millénaires, en grec chiliastes, ne faisaient commencer les mille ans qu'à la ruine de l'Antechrist où devait avoir lieu, d'après eux, la première résurrection, c'est-à-dire la résurrection des saints et des martyrs, et les terminaient au jugement dernier, où se ferait la seconde résurrection ou résurrection générale, c'est-à-dire celle de tous les réprouvés. Ils supposaient que, pendant ces mille ans, Jésus-Christ viendrait, dans toute sa gloire, régner visiblement au milieu des élus, dans la Jérusalem terrestre rebâtie avec une magnificence toute céleste, et que ce serait pour qu'il ne vînt pas troubler la paix et les joies de la cité sainte, que le démon serait enchaîné pendant ces mille ans. Mais à la fin, le dragon étant déchaîné, et ayant séduit et poussé Gog et ses armées à venir attaquer et assiéger la sainte cité, le feu du ciel dévorerait tous ces impies, et alors se ferait le dernier jugement.

On regarde Papias comme l'auteur et le propagateur de cette rêverie. « C'était, dit Eusèbe, un homme d'une extrême médiocrité d'esprit, comme on peut le voir dans ses livres : *fuit enim admodum mediocris ingenio, sicut ex libris ejus licet conjicere.* » Non seulement il expliquait en conséquence les écrits des Prophètes, confondant les divers sens : mystique et litté-

ral, allégorique et anagogique, regardant comme devant s'accomplir sur la terre la gloire et toutes les promesses qui ne doivent se réaliser que dans le ciel, mais il donnait comme de tradition ce qui n'avait aucun rapport avec la Tradition, et comme paroles et enseignements du Sauveur, ce qui ressemblait beaucoup plus à des fables : « *fabulis propiora* » (id.). Bossuet dit aussi de lui : « Papias, très ancien auteur, mais d'un très petit esprit, ayant pris trop grossièrement certains discours des Apôtres, que leurs disciples lui avaient rapportés, introduisit dans l'Eglise ce règne de Jésus-Christ, durant mille ans, dans une terrestre Jérusalem. »

Quelques Pères, saint Justin, saint Irénée et Lactance furent séduits par cette perspective de jouissances spirituelles en compagnie de leur Sauveur glorifié descendu au milieu de ses Saints ressuscités sur la terre ; et s'autorisant de l'ancienneté de son auteur : « *antiquitate viri se munientibus* » (Eusèb.), ils adoptèrent cette opinion pieuse, tout en vénérant la croyance contraire, comme on le voit par saint Justin lui-même dans son Dialogue avec Tryphon. Mais les Gnostiques et les judaïsants, et en tête Cérinthe, faisaient de leur Jérusalem pendant ces mille ans un paradis immonde comparable seulement à celui qu'imaginait à leur suite l'impur Mahomet. Ils n'y voyaient que festins, débauches et luxure, tous les plaisirs, toutes les satisfactions, toutes les voluptés des sens. Aussi les pasteurs et les Pères combattirent-ils constamment cette erreur pernicieuse, qui traversa à peine le troisième siècle et disparut à la grande lumière du quatrième.

Il n'en fut plus question jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle, où

l'abbé Joachim, puis plus tard, à sa suite, Jean-Pierre d'Oliva, Ubertin de Casale, Coelius Pannonius, Séraphin de Fermo, et au XVIII<sup>e</sup> siècle l'abbé Joubert, s'en rapprochèrent à divers degrés, prétendant, en somme, « que la magnificence des expressions des Prophètes et des promesses de Jésus-Christ sur la paix et la félicité de son Eglise, se réaliserait après la destruction de l'Antechrist, époque de l'enchaînement du démon, et que pendant plusieurs siècles, signifiés par les mille ans, il n'y aurait plus ni épreuves, ni combats, ni séductions d'aucune sorte; que les fidèles n'auraient plus besoin de corrections ni de réforme de mœurs; que tous seraient saints et enseignés par le Seigneur, et la terre une parfaite image du ciel. »

Nous n'examinerons pas jusqu'à quel point cette interprétation est opposée à l'Écriture et à l'Évangile disant « que le Seigneur enseignera toujours par son Eglise et par le même magistère apostolique; que la vie de l'homme n'est qu'un combat continu, perpétuel, sur la terre; que Satan rôdera toujours autour de nous comme un lion rugissant, et qu'il faudra toujours veiller et prier pour ne pas tomber dans la tentation; que le royaume de Dieu sur la terre sera toujours composé de boucs et de brebis, de vierges sages et de vierges insensées, de justes et de pécheurs, et que le monde entier ne sera jamais un seul peuple de saints; qu'aussitôt après la grande tribulation (Matth., xxiv, 29), qui n'est autre que la persécution de l'Antechrist, le monde touchera à sa fin, le Fils de l'homme paraîtra sur les nuées du ciel dans toute sa puissance et sa majesté, et ce n'est que dans le ciel qu'il accomplira toute la magnificence de ses promesses et des figures de ses Prophètes ».

Mais nous disons que leur interprétation est entièrement contraire au texte et au contexte de l'Apocalypse. Car nous voyons : 1° ici même, dans ce chap. xx, qu'aussitôt après la séduction des nations, de Gog et de Magog par le dragon déchaîné, et leur destruction par le feu du ciel, l'Apôtre passe immédiatement à la description du jugement des morts ou jugement dernier.

Or Gog est le principal lieutenant et Magog le principal corps des armées de l'Antechrist. Aussi est-il dit non plus simplement que Satan est enchaîné, « mais qu'il est jeté avec l'Antechrist et son faux prophète dans l'étang de feu et de soufre, où ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles ». Entre la ruine de l'Antechrist et le jugement il n'y a donc pas mille ans, mais fort peu de temps.

2° La septième épître (iii, 14-20) figure précisément ce peu de temps, 7<sup>e</sup> âge, qui s'écoule « entre la grande tentation » (ibid., 10) et le jugement : « Je suis à la porte, dit le Seigneur, et je frappe ; celui qui entendra ma voix et m'ouvrira la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. » Or les fidèles, loin d'y être tous des saints, y sont tombés dans une tiédeur telle que le Seigneur va se hâter de les rejeter de sa bouche : « *sed quia tepidus es, et nec frigidus, nec calidus, incipiam te evomere ex ore meo.* »

3° Au septième sceau (viii, 1) qui s'ouvre immédiatement après la grande tribulation (vii, 14-17), la persécution de l'Antechrist, il se fait un silence dans le ciel, comme d'une demi-heure, par laquelle il faut entendre le calme et le peu de durée du 7<sup>e</sup> et dernier âge.

Or la demi-heure étant la quarante-huitième partie du jour du Messie, qui est de deux mille ans envi-

ron : « *duo millia dies Messiaë* », ne fait pas même un demi-siècle.

4° Au chap. x, 5-7, « un Ange, debout, un pied sur la mer et l'autre sur la terre, et la main levée vers le ciel, jure, par Celui qui vit dans les siècles des siècles, qu'il n'y aura plus de temps, mais qu'aux premiers sons de la 7<sup>e</sup> trompette, le mystère de Dieu sera consommé. » En effet, à la fin de la 6<sup>e</sup> trompette paraissent les deux témoins, Enoch et Elie, et, le temps de leur témoignage étant fini, « ils sont mis à mort par la bête, l'Antechrist, et au bout de trois jours et demi ils ressuscitent et montent au ciel en présence de leurs ennemis » (xi, 3-13). Alors la 7<sup>e</sup> trompette sonne, « les morts sont jugés, les Prophètes et les Saints récompensés, et ceux qui ont corrompu la terre exterminés » (*ibid.*, 14-19).

5° A l'effusion de la 6<sup>e</sup> coupe, Satan, l'Antechrist et son faux prophète rassemblent toutes leurs forces à Armagédon, lieu de leur carnage (xvi, 12-16). A l'effusion de la 7<sup>e</sup> et dernière, une grande voix part du trône de Dieu, disant : tout est consommé : « *Factum est.* » Nouvelle description du jugement dernier et du châtimement des méchants (*ibid.*, 17-21).

Il est donc aussi clair que le jour, par tout le contexte, que les mille ans de l'enchaînement du diable ont lieu avant et non après la ruine de l'Antechrist, et qu'entre le châtimement de celui-ci et le jugement dernier il n'y aura qu'un temps très court, formant le 7<sup>e</sup> âge, et si court que l'Eglise aura le temps à peine de respirer, de relever la génération tombée dans une si violente tribulation, et de recueillir les nations ébranlées et déjà converties par de si prodigieux événements.

Comment l'abbé Joachim et son école ne l'ont-ils pas vu ?

Nous ne dirons pas qu'ils ont été plus esclaves de leur imagination que de leur fidélité au texte ; mais on peut assurer qu'ils ont ignoré ou méconnu le plan de la divine prophétie ; qu'ils ont pris particulièrement ce chap. xx pour la continuation des précédents et pour une vision nouvelle, tandis que ce chapitre est la récapitulation des dix-neuf autres, et cette vision le résumé de toutes les visions précédentes. Ils ont donc commis l'erreur de l'auditeur peu attentif qui prendrait la péroration du discours le plus achevé et le plus parfait pour un discours nouveau.

C'est l'écueil où se sont jetés et où ont aimé à se jeter tous les millénaires anciens et nouveaux qui recourent à l'Apocalypse pour autoriser leurs erreurs. Car l'Apocalypse, si l'on en comprend bien la marche, le plan et les divisions, rend impossible toute espèce de millénarisme. Car il en est de bien des sortes ; et particulièrement une troisième que nous appellerons le millénarisme de juste-milieu, sans que l'on puisse dire : « *in medio stat virtus.* » Et il n'est fondé sur aucun texte, ni sur le contexte, ni sur l'Écriture ou la Tradition, puisqu'il ne remonte qu'au xiv<sup>e</sup> siècle. Ce fut le Franciscain Ubertain de Casale qui en fut l'inventeur.

N'aimant point le pape Jean XXII, qui ne favorisait point à son gré les ordres mendiants, il imagina le premier d'enchaîner le dragon en 316, sous l'empereur Constantin, et de le déchaîner en 1316 sous ce pape qu'il traitait d'Antechrist mystique. Une nouvelle interprétation apocalyptique, l'interprétation pamphlétaire, était créée. Les uns, croyant aux calom-

nies de l'allemand Burchard, de Guichardin et de Paul Jove, l'historien aux deux plumes, l'une d'or, disait-il, pour ceux qui le payaient généreusement, l'autre de fer pour ses ennemis, enchaînaient le diable sous le roi arien Théodoric, en 492, et le déchaînaient sous le pape Alexandre VI, en 1492. D'autres rivèrent la chaîne de Satan sous Charlemagne en 800, et la brisèrent sous Napoléon en 1800. Mais ce sont surtout les protestants qui usent et abusent de ce pont aux ânes : ils enchaînent leur diable plus tôt ou plus tard selon qu'ils veulent faire mourir plus tard ou plus tôt le pape ou la papauté, qui pour eux est le seul Antechrist; et les incrédules qui ne croient à rien, croient à l'interprétation de l'Apocalypse par les protestants. Laissons ces artifices aux pasteurs réformés : ils sont dans leur rôle, n'ayant d'autres ressources pour repaître et retenir leurs ouailles. Mais les interprètes catholiques sont impardonnables d'y recourir. Rien n'égale le non-sens et l'absurdité de ces interprétations. Ils laissent le tyran des enfers et l'ennemi du genre humain dans toute sa puissance et toute sa liberté pendant que l'Eglise est encore au berceau, faible, née à peine, incapable de lui résister, et ils ne s'avisent de l'enchaîner que lorsqu'elle a grandi, qu'elle est déjà victorieuse, et qu'elle est capable de le combattre et de continuer de le vaincre. Ils oublient donc l'Evangile, la parole même du Maître disant : « Comment peut-on entrer dans la maison du fort et lui enlever ses dépouilles, à moins de l'enchaîner auparavant ? » (Matth., xii, 29). Et c'est ce qu'il disait encore à l'heure de sa passion et de sa mort : « C'est maintenant que le prince de ce monde sera jeté dehors : *Nunc princeps hujus mundi*

*ejicietur foras* » (Joan., XII, 31). Jésus-Christ a donc commencé par enchaîner lui-même le fort, et non seulement en principe, mais en réalité et plus étroitement au commencement que jamais, parce que son Eglise était plus faible, afin qu'elle eût le temps de grandir et de se fortifier, afin qu'il puisse par elle lui enlever ses dépouilles, c'est-à-dire les nations que le diable tenait auparavant captives. Et c'est pourquoi, parce qu'il était étroitement enchaîné, elle a pu lui enlever, dès le berceau, la fleur de Juda et des Gentils, puis vaincre les grands hérésiarques et les barbares, civiliser les peuples, réparer les ravages des hérésies et de l'impiété modernes ; et c'est lorsqu'elle aura triomphé de la grande Révolution, qui lui fait aujourd'hui une guerre si déloyale et si acharnée dans tout l'univers, et qu'elle sera parvenue à toute sa force et à toute sa puissance, que son ennemi sera déchaîné, afin qu'elle puisse le combattre, le vaincre et en triompher, tout délié qu'il sera. »

Ainsi l'entendent les saints docteurs d'après l'Evangile.

ÿ 3. « Et il le jeta dans l'abîme et l'enferma, et mit un sceau sur lui, afin qu'il ne séduisît plus les nations, jusqu'à ce que fussent accomplis les mille ans ; et après il faut qu'il soit délié pour un peu de temps. »

« Et il le jeta dans l'abîme et l'enferma, et mit le sceau sur lui » : L'archange fidèle ayant ainsi enchaîné l'archange homicide des nations, faisant sur lui plusieurs tours de sa longue chaîne, le précipita dans l'inférieur abîme, « et une porte impénétrable, dit Bossuet, fut fermée sur lui, et encore le sceau mis dessus : sceau que nul ne peut ni n'ose rompre, puisque ce n'est autre chose que les ordres inviolables de Dieu, dont



l'Ange était porteur, et la marque de son éternelle volonté ; tel est le sceau sous lequel Satan est enfermé, et telle est encore la chaîne de fer qui le lie. Il semble que les démons sentaient approcher le temps où ils devaient être renfermés avec leur prince, quand ils demandaient à Jésus-Christ qu'il ne leur commandât pas d'aller dans l'abîme (Luc, VIII, 31). Ce qui confirme que la volonté de Dieu est après tout la force invincible qui les y renferme. »

— « Afin qu'il ne séduisît plus les nations » : Il les avait séduites avant la Rédemption et l'établissement de l'Eglise, et les avait entraînées dans une idolâtrie universelle, plongées dans une corruption profonde. « Il est lié et enfermé, dit encore saint Augustin, de manière à ne pouvoir plus séduire les nations qui appartiennent à Jésus-Christ et qu'il séduisait ou retenait auparavant. Car Dieu les a choisies avant la constitution du monde pour les délivrer de la puissance des ténèbres et les transférer dans le royaume du fils de sa dilection, comme dit l'apôtre (Eph., I, 4; Coloss., I, 13). En effet, qu'il séduise encore maintenant les nations et les entraîne avec lui au supplice éternel, celles du moins qui ne sont pas prédestinées à l'éternelle vie, quel fidèle l'ignore ? Et qu'on ne s'arrête pas à ce que le diable séduit souvent ceux mêmes qui, régénérés en Jésus-Christ, marchent dans les voies de Dieu. Car le Seigneur connaît ceux qui sont à lui (II Tim., II, 19), et de ceux-là Satan n'en séduit aucun jusqu'à le faire tomber dans la damnation éternelle... Le diable est donc enfermé dans l'abîme, afin qu'il ne séduise plus les nations qui composent l'Eglise, qu'il séduisait auparavant, lorsque l'Eglise n'était pas encore. Car il n'est pas dit afin qu'il ne séduisît plus per-

sonne ; mais afin qu'il ne séduisît plus les nations, par lesquelles il a voulu, sans nul doute, qu'on entendît l'Eglise (*Cité de Dieu*, liv. XX, chap. vii, 3). »

« Le démon, conclut saint Thomas, ne séduit que ceux qui ne veulent pas bien user des armes que leur a données Jésus-Christ, ou qui leur seraient données s'ils voulaient. Avant sa Passion, les hommes n'avaient pas tant de secours, parce qu'ils n'avaient pas des grâces si abondantes, ni des sacrements si efficaces, ni l'exemple de Jésus-Christ, ni les mérites de sa Passion, ni le ciel ouvert par sa Résurrection et son Ascension. Le démon est donc lié maintenant par comparaison au temps qui a précédé la venue et la Passion du Rédempteur. »

— « Jusqu'à ce que soient accomplis les mille ans » : c'est-à-dire, continue saint Augustin, « jusqu'à ce que soit accompli le reste du sixième jour figuré par les mille ans ou ce qui reste de la durée du monde. Et quant à ce qu'il dit : afin qu'il ne séduise plus les nations jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis, il ne faut pas l'entendre comme si ensuite il devait séduire les nations qui composent l'Eglise des prédestinés, et qu'il lui est défendu de séduire dans ses chaînes et dans sa prison... Car ceux-là il ne les séduira jamais » (*ibid.*, XX, vii, 3, 4). Jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre l'Eglise, pas même au milieu des plus grandes violences et des plus redoutables séductions de l'Antechrist et de Satan déchaîné.

— « Et après il faut qu'il soit délié pour un peu de temps » : Ce peu de temps est de trois ans et demi, d'après le texte même de saint Jean et de Daniel, et l'unanime interprétation des Pères. Car le déchaînement de Satan n'est autre que le règne même de

l'Antechrist, où le prince des anges rebelles exercera par ce pervers, le Lucifer de la race humaine, toute sa malice, toutes ses séductions et ses fureurs, mettant à sa disposition toutes les ressources de sa puissance et de son génie infernal : « *et dedit illi draco virtutem suam et potestatem magnam* » (XIII, 2).

Mais pourquoi faut-il, « *oportet* », qu'il soit délié ce peu de temps? Ne valait-il pas mieux qu'il fût retenu sous le poids de sa chaîne au plus profond de l'abîme, puisqu'il n'en sortira que pour soulever toutes les puissances du mal, et former contre l'Eglise la plus dangereuse des séductions et la plus épouvantable des persécutions qui fût jamais?

L'Ecriture et les Pères nous en donnent les raisons :

1° « Alors, dit saint Paul, se révélera cet impie... qui doit venir, accompagné de toute la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et toutes les séductions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas aimé ni voulu recevoir la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une opération d'erreur, afin qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux qui n'ont point cru à la vérité et qui ont consenti à l'iniquité, soient condamnés » (II Thess., II, 8-11).

2° « Si le diable n'était jamais délié, dit saint Augustin, on ne connaîtrait pas si bien sa puissance et sa méchanceté, ni la patience et la fidélité de la cité sainte; et enfin l'on verrait moins avec quelle admirable sagesse le Tout-Puissant a pu se servir de tant de malice : d'une part, il ne l'a pas empêché tout à fait de tenter les saints, pour exercer leur vertu; et d'une autre part, en l'enchaînant, il ne lui a pas per-

mis d'user de toute sa méchanceté, de peur qu'il ne détournât de la foi et ne renversât une infinité de personnes faibles dont l'Eglise devait être multipliée et remplie, en les en faisant sortir ou en les empêchant d'y entrer. Mais à la fin il sera déchaîné..., parce que ceux à qui il aura affaire seront tels, qu'il ne pourra les vaincre ni par force ni par artifice..., et que l'Eglise se sera tellement accrue et fortifiée, qu'elle deviendra capable de lui enlever ses dépouilles lors même qu'il sera délié., afin que la cité de Dieu reconnaisse, à la gloire infinie de son Rédempteur, de son Défenseur et de son Libérateur, de quel terrible adversaire elle aura triomphé. Que sommes-nous donc en comparaison des saints et des fidèles qui seront alors, puisque, pour les éprouver, sera déchaîné un si redoutable ennemi, que nous avons tant de peine et de danger à combattre, tout enchaîné qu'il est! » (*Cité*, XX, VIII.)

ÿ 4. « Et je vis des trônes, et ceux qui s'y assirent, et pouvoir de juger leur fut donné, et les âmes de ceux qui ont eu la tête tranchée par la hache pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu, et qui n'ont pas adoré la bête ni son image, et n'ont pas reçu son caractère sur leurs fronts et sur leurs mains : et ils ont vécu et régné avec le Christ mille ans. »

« Et je vis des trônes, et ceux qui s'y assirent, et pouvoir de juger leur fut donné » : Les trônes désignent la gloire des élus dans la patrie céleste; les trônes ne sont pas comptés, parce que tous les élus sont assis sur des trônes, et tous sont rois.

— « Et ceux qui s'y assirent » : Ce sont tous les saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, comme il a été déjà dit au chap. iv, 4.

— « Et pouvoir de juger leur fut donné » : Tous les

saints sont associés aux jugements de Dieu et jugent avec Jésus-Christ, leur divin chef : « Vous serez assis sur douze trônes, dit-il à ses disciples, et vous jugerez les douze tribus d'Israël » (Matth., xix, 28). Il ne parlait alors, il est vrai, qu'à ses Apôtres et de douze trônes ; mais l'Esprit-Saint, au livre de la Sagesse, étend ce pouvoir de juger à tous les justes : « Les justes brilleront... Ils jugeront les nations, et ils domineront les peuples : *Fulgébunt justii... Judicabunt nationes, et dominabuntur populis* » (Sap., iii, 7, 8).

C'est la doctrine formelle de saint Paul, interprète infaillible des Ecritures : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde?... Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges ? » (I Cor., vi, 2, 3.)

Les saints ne sont donc pas assis sur des trônes seulement en ce sens qu'ils partagent le repos et la gloire de Jésus-Christ leur chef, mais aussi en ce sens qu'ils participent à sa puissance judiciaire, et cette puissance ils ne l'exerceront pas seulement au jugement dernier, mais ils deviennent les assesseurs du souverain Juge et jugent avec lui dès leur entrée dans le ciel : ils jugent, lorsqu'ils lui présentent, pour être exaucées, les prières de leurs frères exilés sur la terre, les protègent contre la justice de Dieu et leur obtiennent ses miséricordes ; ils jugent, lorsqu'ils intercèdent pour les besoins de l'Eglise militante au milieu des épreuves et qu'ils demandent que le pouvoir des méchants soit abrégé ou diminué, et leur audace et leur impiété réprimées : « Jusques à quand, Seigneur saint et véritable, ne jugez-vous pas, et ne vengez-vous pas notre sang de ceux qui habitent la terre ? » Et nous voyons par la réponse du Seigneur que leur jugement est efficace, mais il leur révèle pour-

quoi il tarde de leur rendre justice et de venger sa gloire : « Et il leur fut répondu de reposer encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de leurs frères qui devaient souffrir comme eux, fût accompli » (VI, 10, 11).

— « Et les âmes de ceux qui ont eu la tête tranchée par la hache pour le témoignage de Jésus et pour la parole de Dieu » : Après avoir vu les trônes et, d'une manière générale, ceux qui s'y assirent, l'Apôtre voit et nomme particulièrement les martyrs, ceux qui, selon l'expression grecque, ont eu la tête tranchée par la hache. On sait que la hache entourée de verges composait les faisceaux que portaient les licteurs devant les magistrats romains : consuls, dic-tateurs ou empereurs. Elle figurait le terrible droit de vie et de mort de la puissance civile, et Dieu même semblait incliner sa puissance devant cette puissance des princes de la terre, ce qui frappait les chrétiens. Les saints confesseurs étaient souvent épargnés au milieu des autres supplices : par les flammes qui formaient comme un berceau rafraîchissant autour de leurs corps ; par les bêtes féroces qui venaient se prosterner à leurs pieds ; par les flèches qui s'é-mous-saient sur leurs chairs sacrées ; par les roues et les chevalets qui se brisaient à leur contact ; par les fleuves et les mers qui refusaient de les engloutir, mais jamais par la hache, le supplice légal quoique injuste. La hache est donc ici la plus haute expression du martyr en même temps que du pouvoir de César. C'est pourquoi, pour ranimer le courage et la foi des chrétiens au milieu des plus violentes persécutions, l'évangéliste ne nomme que ceux qui sont tombés sous la hache, pour montrer que tous les tyrans et

puissances de la terre ne peuvent empêcher les âmes de ceux qui meurent pour le témoignage de Jésus et la parole de Dieu, de vivre, de régner et de juger le monde. « Ne craignez pas, avait dit aussi le chef, ceux qui tuent le corps, mais qui ne peuvent tuer l'âme : mais craignez plutôt celui qui peut perdre et l'âme et le corps dans la Géhenne » (Matt., x, 28). « Il n'est fait mention que des âmes des martyrs, dit aussi saint Augustin, parce que ceux-là règnent principalement avec Jésus-Christ, après leur mort, qui ont combattu jusqu'à la mort pour la vérité. Mais, en prenant la partie pour le tout, nous entendons aussi les autres morts appartenant à l'Eglise, qui est le royaume du Christ » (*Cité*, XX, ix, 2).

Enfin il n'est parlé ici que des âmes, parce que seules elles vivent et règnent en attendant la résurrection de leurs corps.

« Et qui n'ont pas adoré la bête ni son image, et n'ont pas reçu son caractère sur leurs fronts et sur leurs mains » : Dans cette énumération on comprend non seulement les âmes de ceux qui mourront dans les supplices au temps de l'Antechrist, mais aussi celles de tous ceux qui sont tombés sous les coups de ses précurseurs. « Car, remarque très bien Denys le Chartreux, quoique par la bête il faille entendre proprement l'Antechrist et par son image sa statue, nous devons comprendre aussi sous ces expressions tous ceux qui furent ses types et ses figures, qui opprimèrent le peuple de Dieu et voulurent le porter à l'idolâtrie ou à l'apostasie. » Tous ceux qui furent fidèles à Dieu et au Christ jusqu'à la mort sont donc les saints et les martyrs qui n'ont pas adoré la bête ni son image et n'ont pas reçu son caractère ; car

l'image et le caractère de la bête, c'est avant tout le péché.

— « Et ils ont vécu et régné avec le Christ mille ans » : c'est-à-dire, les âmes séparées de leurs corps ont vécu et régné avec Jésus-Christ mille ans ou dans le cours des mille ans, les unes plus, les autres moins. Il est évident que les âmes de ceux qui ont souffert depuis Hérode et Néron jusqu'à Dioclétien ont vécu et régné une plus grande partie des mille ans que les âmes de ceux qui souffriront sous l'Antechrist.

Notons encore, pour plus de clarté, que les mille ans de l'enchaînement du dragon commencent à la Passion et à la mort du Sauveur, et finissent à l'avènement de l'Antechrist, et que les mille ans du règne des âmes des saints et des martyrs commencent à l'Ascension pour finir au jugement dernier. Alors elles continueront de vivre et de régner avec Jésus-Christ mais réunies à leurs corps glorieux pour l'éternité.

En vain donc « leur vie était estimée une folie et leur fin sans honneur aux yeux des insensés » (Sap., v, 4) ; en vain leurs corps étant mutilés par le fer des bourreaux, broyés par la dent des bêtes, réduits en cendres par la flamme et leurs cendres dispersées aux quatre vents, on les disait voués corps et âme à une entière destruction : « *Visi sunt oculis insipientium mori* » (ibid., III, 2), à mesure qu'ils tombaient sous les coups des tyrans, leurs âmes s'envolaient dans l'éternelle vie, pour posséder les trônes qui leur étaient préparés, jusqu'à la fin des siècles, où leurs corps leur seront rendus glorieux et immortels ; car les âmes des justes sont dans les mains de Dieu : « *justorum autem animæ in manu Dei sunt* » (id., III, 1), et pas une



parcelle de leurs restes ne périra, parce qu'ils sont l'objet des tendresses et des sollicitudes du Très-Haut : « *Justi autem in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum* » (ibid., v, 16). Saint Jean dans ce chap. anéantit toute espèce de millénarisme et de matérialisme.

ψ 5. « Les autres morts n'ont pas vécu jusqu'à ce que soient accomplis les mille ans. C'est la première résurrection. »

« Les autres morts n'ont pas vécu » : Les autres morts, ce sont tous ceux qui ne sont morts ni en Jésus-Christ, ni pour Jésus-Christ, tous les impies et les réprouvés : « *omnes improbi et reprobi* ». Ils n'ont pas vécu ni de la vie du corps, puisqu'ils ont subi la loi commune, ni de la vie de l'âme, puisque leur âme, déjà morte par le péché, a été condamnée à la mort éternelle, à l'éternelle séparation de Dieu, qui seul « est la vérité et la vie ».

— Jusqu'à ce que soient accomplis les mille ans » : c'est-à-dire, jusqu'à la résurrection générale. Alors leurs corps ressusciteront, il est vrai, puisque nous ressusciterons tous, bons et méchants : « *omnes quidem resurgemus* », mais non pour être tous glorifiés : « *sed non omnes immutabimur* » (I Cor., xv, 51). Et ils ne seront réunis à leurs âmes que pour entrer avec elles dans la mort éternelle.

— « C'est la première résurrection » : Cette phrase fait suite à la fin du 4<sup>e</sup> verset : « et ils ont vécu et régné avec le Christ mille ans. » Ce qui la précède immédiatement : « les autres morts n'ont pas vécu... » doit être lu comme entre parenthèse.

La première résurrection c'est l'entrée de l'âme

seule séparée du corps, et la seconde résurrection c'est l'entrée de l'âme réunie à son corps dans la vie éternelle, de même que la première mort c'est la condamnation de l'âme seule et la seconde mort la condamnation de l'âme avec le corps aux supplices de l'enfer. Pendant les mille ans, c'est-à-dire depuis l'Ascension jusqu'au jugement général, la première résurrection se fait donc tous les jours pour les âmes des saints qui vont droit au ciel et pour toutes les âmes des justes qui ont achevé leur expiation en Purgatoire, de même que la première mort frappe toutes les âmes des réprouvés qui tombent dans l'enfer. La seconde résurrection et la seconde mort n'auront lieu qu'au jugement général, où tous les élus entreront corps et âmes dans la vie éternelle et tous les réprouvés corps et âmes dans l'opprobre éternel. La vie et la mort ne se prennent donc pas ici pour la vie et la mort physiques ou temporelles. Mais il est clair que la vie de la grâce est le germe de la première et de la seconde résurrection, de même que le péché mortel est la cause de la première et de la seconde mort.

ÿ 6. « Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection : la seconde mort n'a point pouvoir sur eux, mais ils seront les prêtres de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans. »

« Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection » : A ceux qui ont part à la première résurrection, on attribue la béatitude, parce que leur bonheur est immense, et la sainteté, non seulement parce qu'ils sont à jamais délivrés du péché et impeccables, mais aussi parce que rien ne peut plus les déposséder du souverain bonheur ; car, remarque saint Thomas, saint est en un sens la même chose que

ferme ou confirmé : « *Sanctus enim uno modo idem est quod firmus, vel confirmatus.* » C'est pourquoi

— « La seconde mort n'a point pouvoir sur eux » : La première résurrection n'est donc pas simplement, comme l'entendent quelques-uns, la régénération ou la justification par le Baptême ou la Pénitence. Ceux mêmes qui sont régénérés et justifiés peuvent retomber dans des fautes mortelles et mourir dans la haine de Dieu, par conséquent la seconde mort aurait pouvoir sur eux, et au jour du jugement ils pourraient être placés non à la droite avec les brebis, mais à la gauche avec les boucs pour entendre la terrible parole : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel. » La première résurrection ne s'accomplit donc qu'au couronnement de la persévérance finale par une mort précieuse devant Dieu, la mort dans l'état de grâce, et souvent même après que l'âme juste a passé par les flammes expiatrices du purgatoire. Aussi l'Eglise ne fête-t-elle que la glorieuse mort de ses saints comme leur véritable naissance, qui est le synonyme de la première résurrection.

— « Mais ils seront prêtres de Dieu et du Christ » : Il a déjà été dit, au chap. v, 10 : « Vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu : *fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes.* » Tous les élus sont donc prêtres de Dieu et du Christ dans le ciel. C'est pourquoi saint Pierre dit, s'adressant à tous les chrétiens : « Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium* » (I Petr., II, 9). Ce qu'il ne faut évidemment pas entendre du pouvoir de remettre les péchés, de consacrer l'auguste victime de nos autels et d'exercer les fonctions sacrées dans l'Eglise militante, comme l'ont

avancé certains hérétiques, Jésus-Christ ayant institué un ministère spécial pour cela. Mais en quel sens ?

1° Parce qu'ils sont tous les membres du souverain prêtre, de même que, par le chrême mystique auquel ils ont eu part, ils sont tous comme d'autres christes : « *sicut omnes Christianos dicimus propter mysticum chrisma, sic omnes sacerdotes, quoniam membra sunt unius sacerdotis* » (S. Aug. Civ., XX, x);

2° Parce que, s'étant offerts eux-mêmes à Dieu sur la terre, ils continuent de s'offrir à lui dans le ciel ;

3° Parce qu'ils ne cessent de lui offrir des sacrifices de louanges et d'action de grâces pour eux-mêmes, et de lui présenter leurs prières et leurs supplications pour leurs frères exilés sur la terre ;

4° Mais nous en trouvons une autre raison dans l'antiquité la plus reculée, tant sacrée que profane, où le sacerdoce était, avec la royauté, la plus haute dignité de ce monde et la précédait. C'est en vertu de son titre de prêtre du Très-Haut, que Melchisédech était au-dessus d'Abraham lui-même, et le bénissait. « Car celui qui reçoit la bénédiction, dit saint Paul, est sans aucun doute inférieur à celui qui la donne : *sine ulla autem contradictione, quod minus est, a meliore benedicitur* » (Hebr., vii, 7). Les anciens rois d'Égypte devaient être de race sacerdotale, et les pontifes chez les Romains avaient le pas sur tous les autres magistrats. C'est en considération de la grandeur de cette dignité que les triumvirs Lépide et Cassus et les empereurs, depuis Auguste, se firent nommer souverains pontifes. Aussi dans les Écritures le mot *prêtre* est-il souvent synonyme de grand, d'illustre et de prince. Nous lisons en effet, au livre II des Rois, viii,

18, que les fils de David, l'ancêtre et la figure par excellence du Messie, étaient prêtres : « *fili autem David sacerdotes erant* », ce que le chaldéen traduit par *magnates*, et les Septante par *aulæ principes*, c'est-à-dire, grands et princes de la cour. Or il est évident qu'ils n'étaient pas prêtres proprement dits, puisqu'ils descendaient de Juda, la tribu royale, et non de Lévi, la tribu sacerdotale. Cette expression, *sacerdotes*, signifie donc là qu'ils étaient les princes, les familiers et les amis en même temps que les enfants du roi. C'est donc le même sens que nous devons donner ici à la même expression, et dire que les élus seront les grands, les princes de la cour céleste, les familiers et amis de Dieu et de son Christ, en même temps que ses enfants. C'est en effet ce qu'assurait le Sauveur à ses disciples : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son Maître. Mais je vous ai appelés mes amis, parce que je vous ai confié tous les secrets que j'ai ouïs de mon Père : *Jam non dicam vos servos; quia servus nescit quid faciat Dominus ejus. Vos autem dixi amicos: quia omnia quæcumque audivi a Patre meo nota feci vobis* » (Joan., xv, 15). « Voyez, dit ailleurs le disciple et l'ami du Sauveur, qui connaissait si bien les secrets de son Maître, quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet ses enfants... Mes bien-aimés, nous sommes déjà les enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que, lorsque Jésus-Christ nous apparaîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui » (I Joan., iii, 1, 2). C'est-à-dire, nous serons les prêtres du souverain prêtre, les princes, les amis, les familiers du Roi des

rois, en même temps que ses enfants : « *erunt sacerdotes Dei et Christi* ».

— « Et ils régneront avec lui mille ans » : Et leurs âmes, en attendant la résurrection glorieuse de leurs corps, seront revêtues de toutes les splendeurs des pontifes et des rois, inondées de toute la gloire de leur chef, rassasiées de toutes les délices, enivrées de toutes les saintes voluptés du ciel, qu'elles partageront avec les anges, ces purs esprits qui sont aussi l'honneur de la cour céleste.

‡ 7. « Et lorsque seront accomplis les mille ans, Satan sera délié de sa prison, et il sortira pour séduire les nations aux quatre coins de la terre, le Gog et Magog, pour les assembler au combat, leur nombre est comme le sable de la mer. »

*Nota* : Avant de passer aux suprêmes événements qui suivent, nous devons remarquer, avec Cornelius a Lapide et divers interprètes, cette répétition des mille ans pendant six fois dans ce court résumé de toute l'Apocalypse, et cette brève description de la fin du monde et du jugement dernier. Car comment l'écrivain le plus concis de tous les écrivains sacrés répéterait-il ce nombre si souvent, sans nécessité, s'il ne voulait fixer notre attention sur son sens symbolique et nous amener à en découvrir l'important mystère ?

Aussi ces interprètes y voient-ils une allusion à l'Écriture qui insinue et à l'antique tradition qui enseigne que la durée du monde sera de six mille ans.

Le monde, disent-ils, a été créé en six jours, donc il durera six mille ans ; car mille ans aux yeux de Dieu, selon l'Écriture, sont comme un jour : « *quoniam mille anni aute oculos tuos, tanquam dies* (Ps. LXXXIX, 4). »

« Un jour, dit aussi saint Pierre, est devant Dieu

comme mille ans et mille ans comme un jour. C'est pourquoi Dieu ne retarde pas la promesse de son avènement, comme quelques-uns se l'imaginent : *quia unus dies apud Dominum sicut mille anni, et mille anni sicut dies unus. Non tardat Dominus promissionem suam sicut quidam existimant* (II Petr. III, 8-9). »

Saint Paul dit aussi dans son épître aux Hébreux « que le peuple de Dieu entrera dans son grand repos, « *sabbatismus* », et s'y reposera comme le Seigneur de ses travaux (IV, 9-10). »

Or les travaux du Seigneur étant de six jours, ou selon l'interprétation commune, de six mille ans, il en faudrait conclure que les labeurs et les épreuves de cette vie dureraient six mille ans.

Tous les docteurs juifs et les hébraïsants ont remarqué que le texte hébreu du premier verset de la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », contient six Aleph, lettre numérale qui en hébreu vaut mille, et plusieurs en ont conclu que le monde fut créé pour six Aleph, c'est-à-dire pour durer six mille ans.

Moïse remarque pareillement que les six premiers patriarches, Adam, Seth, Enos, Caïnán, Malaléel, Jared, sont morts, et que le septième, Enoch, fut transféré vivant dans le ciel, pour figurer, selon plusieurs interprètes, qu'après les six millénaires des travaux et de la mort, succédera le repos et la vie immortelle.

Au chapitre VI, 3, de la Genèse, Dieu dit que « les hommes n'auraient plus que cent vingt ans à vivre ». Ce qu'il faut entendre à la lettre des hommes avant le déluge. Mais si nous prenons aussi ces cent vingt ans pour les grandes années mosaïques ou jubilaires, qui étaient de cinquante ans, nous avons 6 mille ans ; car

cent vingt multipliés par cinquante, donnent juste les six mille ans présumés de la durée du monde.

Saint Matthieu et saint Marc racontant la transfiguration de Notre-Seigneur, qui est proprement la figure de la résurrection et de la transfiguration de nos corps à la fin du monde, nous disent expressément qu'il fut transfiguré après six jours : « *Et post dies sex... transfiguratus est ante eos* (Matth., xvii, 1-2) » ; « *Et post dies sex... transfiguratus est coram ipsis* (Marc., ix, 1). »

Saint Luc, il est vrai, diffère beaucoup en apparence dans le récit du même mystère, puisqu'il ne place la Transfiguration qu'environ huit jours après les paroles du Sauveur : « *post hæc verba ferè dies octo* (ix, 28). » Mais cette variante confirme et fortifie la thèse au lieu de l'infirmier. Car les deux premiers évangélistes ne parlent encore que de l'avènement du Sauveur et de son royaume : « *donec videant Filium hominis venientem* (Matth., xvi, 28) » ; « *Regnum Dei veniens* (Marc, viii, 39) » ; tandis que saint Luc parle du royaume de Dieu déjà venu et des disciples qui en contemplant la gloire : « *donec videant regnum Dei* (ix, 28). » C'est pourquoi l'Esprit-Saint, le divin Inspirateur qui dirige la plume de ses écrivains sacrés, inspire aux deux premiers de ne compter que les six jours pleins pour figurer les six jours de la création et de la durée du monde, tandis qu'il inspire au troisième de compter le reste du jour où le Sauveur fit sa promesse à ses disciples, et la partie du huitième où commença sa transfiguration, pour former le nombre octonaire qui figure l'éternité et la gloire éternelle, tout en étant, selon la manière commune de compter, aussi exacts les uns que les autres.



On pourrait citer d'autres passages des Ecritures et de l'Évangile non moins frappants.

Aussi cette opinion est-elle très ancienne et fut très commune chez les docteurs juifs comme chez les chrétiens, disant que de même qu'il s'écoula deux mille ans sous la loi de nature, depuis Adam jusqu'à Abraham et Moïse, et deux mille ans depuis Abraham où commença la circoncision et Moïse où commença la loi écrite, jusqu'au Messie, le jour du Messie sera aussi de deux mille ans. Le premier qui la formula fut au moins Rabbi Elie, qui vivait 150 ans après le rétablissement du temple ou le retour de la captivité. Il la formula ainsi : « *Duo millia inanitas, duo millia lex, duo millia dies Messia.* » Les Juifs n'ayant pas reconnu le Messie, les Rabbins ont aussi abandonné Rabbi Elie. Mais les docteurs et les Pères chrétiens n'y sont pas moins restés fidèles. Tels sont saint Irénée, saint Justin, saint Victorin, saint Hippolyte, saint Cyprien, Lactance, saint Jérôme, saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, son meilleur ouvrage, quoiqu'il y paraisse moins favorable sur le psaume LXXXIX, saint Gaudence de Bresse, saint Hilaire, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, saint Germain, patriarche de Constantinople, qui s'appuie sur les Pères grecs, saint Isidore, qui se fonde sur les Pères latins, puis Raban Maur, Pic de la Mirandole, Bellarmin, Viégas, Générard, Feuardent, Pierre Bongus et beaucoup d'autres que nomme Cornelius à Lapide.

« Je pense, dit saint Jérôme sur le psaume LXXXIX, 4, que mille ans ont coutume d'être pris ici pour un jour, parce que le monde fut créé en six jours, et que l'on croit qu'il ne durera que six mille ans, et qu'après viendra le nombre septenaire et octonaire où sera

célébré le véritable et grand repos. » (*Ad Cyprianum.*)

Nous attendons, dit saint Gaudence de Bresse, ce jour vraiment saint du septième millénaire, qui viendra après ces six jours, c'est-à-dire après les six mille ans de cette vie, lesquels étant accomplis, le repos sera donné à la véritable sainteté et à ceux qui ont fidèlement cru à la résurrection du Christ. Car il n'y aura plus de combat contre le démon, qui alors sera emprisonné et relégué dans les supplices. » (Tract. x.)

Quelques-uns, il est vrai, combattent ce sentiment, comme saint Ambroise qui, se fondant sur une fausse chronologie, prétendait que les six mille ans étaient déjà passés.

D'autres parce qu'ils craignaient que cette opinion ne favorisât le millénarisme. Mais elle le renverse, au contraire, de fond en comble, puisqu'elle place après les six mille ans la résurrection générale et le jugement dernier.

D'autres, enfin, allèguent la parole du Sauveur : « personne n'en connaît ni le jour ni l'heure : *de die autem illâ vel horâ nemo scit.* » Et ils ont raison ; personne ne connaît ni l'heure, ni le jour, ni même l'année de l'avènement du Fils de Dieu. Les deux derniers mille ans ne doivent être pris que moralement, de même que l'on ne suppose qu'approximativement les deux mille ans de la loi de nature et les deux mille ans de la loi écrite. Et c'est ce que demandent quelques autres Pères qui y paraissent opposés. Mais on serait aussi contraire à l'esprit des Ecritures et de l'Évangile qu'à la parole même de Jésus-Christ, si, entendant mal cette parole, on négligeait ses autres avertissements et les signes qu'il nous donne sur la

fin des temps et sa prochaine venue. Les hommes aussi, au temps de Noé, ne voulurent pas connaître les approches du déluge et faire pénitence, et c'est pourquoi ils périrent tous. « *Et non cōgnoverunt donec venit diluvium, et tulit omnes* (Matth., xxiv, 39). » Aussi reproche-t-il aux Juifs de ne pas vouloir reconnaître les signes de son premier avènement : « Comment ne pouvez-vous pas reconnaître les signes des temps ? *Signa autem temporum non potestis scire?* (Matth., xvi, 4.) » C'est pourquoi, dans les chap. xxiv de saint Matthieu, xiii de saint Marc et xxi de saint Luc, après avoir donné les signes de la ruine de Jérusalem et de son temple, il nous donne les signes précurseurs les plus éclatants de la fin du monde et de son second avènement, disant expressément :

« Instruisez-vous sur la parabole du figuier : lorsque ses branches sont déjà tendres et que ses feuilles poussent, vous savez que l'été est proche ; ainsi lorsque vous verrez arriver toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à la porte (Matth., xxiv, 32, 33). »

Or nous ne montrerons pas l'Évangile d'une main et les interprétations des plus profonds penseurs de l'autre, que déjà éclatent ces signes précurseurs.

« Il y a des guerres et des bruits de guerres : *audieturi enim estis prœlia, et opinionones prœliorum.* »

« L'Évangile est prêché dans le monde entier et dans le monde entier l'Église est l'objet de la haine des nations à cause du nom de Jésus : *Tunc tradent vos in tribulationem, et occident vos, et eritis odio omnibus Gentibus propter nomen meum... Et prædicabitur*

*hoc Evangelium regni in universo orbe in testimonium omnibus Gentibus : et tunc veniet consummatio. »*

« Les faux prophètes remplissent les tribunes, les instituts, les académies et la presse, et l'enseignement n'est plus qu'une chaire de pestilence : *Et multi pseudo-prophetæ surgent et seducunt multos. »*

« L'iniquité abonde et la charité se refroidit et se corrompt au souffle glacé et empesté de l'égoïsme et de l'impiété : *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum »* (Matth. xxiv, 6, 9, 11, 12, 14).

« La grande apostasie finit de s'opérer dans tous les Etats et chez toutes les nations autrefois catholiques : il y a des individus mais plus d'Etats ni de nations catholiques : car le jour du Seigneur ne sera pas imminent avant l'accomplissement de cette grande apostasie : *nisi venerit discessio primum, η αποστασια πρωτον »* (II Thess. II, 3).

Toutes les hérésies elles-mêmes, qui retenaient encore quelques parcelles de la vérité, sont épuisées et de nouvelles sont impossibles. Les novateurs qui dominent les sociétés reniant le Dieu créateur et rédempteur, et se donnant pour origine les animaux les plus immondes, sont tombés dans l'athéisme et le matérialisme le plus hideux, et dans l'adoration de la chair infecte.

Vienne donc enfin la bête, la plus haute expression de l'orgueil, de l'impiété et de l'abrutissement, et l'aîné de tous les enfants de Satan, afin qu'ils tombent à ses pieds pour l'adorer et lui demander l'assouvissement de leurs passions animales.

Toute la marche de l'Apocalypse démontre que nous arrivons à la fin des temps. Car nous sommes, à

l'heure actuelle dans la dernière moitié du sixième âge.

Or, à la fin de la sixième épître, du sixième sceau, de la sixième trompette et de la sixième coupe, qui décrivent les évènements du sixième âge, paraît toujours l'Antechrist et la suprême persécution, et la septième épître, le septième sceau, la septième trompette et la septième coupe décrivant le septième âge qui est très court, annoncent toujours le jugement dernier.

Que les grandes cités se hâtent de s'agrandir encore, d'élever leurs palais, leurs monuments, leurs théâtres, tous les temples de l'orgueil et de l'impiété, et d'écraser les peuples de tributs ; que les rois et les chefs des Etats se hâtent d'étendre leur domination par des guerres gigantesques ; qu'ils se hâtent par leurs lois iniques et leurs universités d'Etat de corrompre les peuples, et les peuples de se laisser corrompre. Le Fils de l'homme, dont ils ont voulu faire un homme comme eux, se hâte aussi de les appeler à son tribunal et de leur demander compte de leur orgueil, de leur impiété, et d'avoir corrompu la terre en corrompant tant d'âmes qui avaient été faites à l'image de Dieu.

Mais revenons à notre texte :

« Et lorsque seront accomplis les mille ans, Satan sera délié de sa prison » : c'est-à-dire Satan sera délivré de ses chaînes et de sa prison, lorsque sera fini tout le temps qui doit s'écouler depuis le premier avènement de Jésus-Christ, où il fut enchaîné et jeté dans l'abîme, jusqu'à l'avènement de l'Antechrist qui sera la manifestation éclatante et le résultat terrible de ce déchaînement de Satan et de l'ouverture de sa prison.

— « Et il sortira pour séduire les nations aux quatre coins de la terre, le Gog et Magog, pour les assembler au combat, leur nombre est comme le sable de la mer » : c'est-à-dire il séduira toutes les nations en général, et principalement le Gog et Magog ; car il est évident que le Gog qui est le chef et Magog la nation particulière commandée par ce chef, ne sont pas toutes les nations, quoi qu'en disent quelques-uns.

Allusion à cette prophétie d'Ezéchiel : « Fils de l'homme, tourne le visage contre Gog, contre la terre de Magog, contre ce chef de Mosoch et de Thubal ; et prophétise sur lui, » verset 2, chap. xxxviii : « Voici ce que dit le Seigneur : Je viens à toi, ô Gog... Tu seras visité après un long temps : tu viendras dans les années dernières dans une terre qui a été retirée du glaive et ramenée de plusieurs peuples sur les montagnes d'Israël, qui étaient restées toujours désertes : et tous y habitaient avec confiance... Et tu viendras de ton pays des climats de l'aquilon, toi, et beaucoup de peuples avec toi, tous montés sur des chevaux, troupe immense, armée formidable. Et tu fondras sur mon peuple d'Israël comme un tourbillon, pour couvrir la terre : Tu seras dans les derniers jours et je t'amènerai sur ma terre, afin que les nations me connaissent, lorsque je me serai sanctifié à leurs yeux par l'éclat de ma puissance sur toi, ô Gog » (*ibid.*, 3, 8, 15, 16).

Cette prophétie d'Ezéchiel est simplement la même que celle de saint Jean, visant la même époque et le même objet : la suprême persécution des puissances liguées du monde et de l'enfer contre l'Eglise à la fin des temps : « *In novissimo annorum... in novis-*

*simis diebus.* » Dans ses autres allusions à Moïse et aux prophètes, l'apôtre n'en retient ordinairement que le sens allégorique ou anagogique; ici il prend tout le sens historique et littéral, et se l'identifie absolument, parce que cette prophétie, différente de beaucoup d'autres, n'eut jamais d'accomplissement dans les temps passés. Qu'on lise bien, pour s'en convaincre, ce chapitre xxxviii et tout le chapitre suivant, xxxix.

En vain plusieurs en ont cherché un premier accomplissement avant Jésus-Christ ou même après Jésus-Christ, dans les siècles antérieurs aux derniers temps : ils n'ont rien trouvé ou ils ne nous ont donné que des conjectures sans bases que renverse le texte formel d'Ezéchiel.

Quelques-uns ont voulu voir le Gog dans Antiochus Epiphane, mais jamais son armée ne fut anéantie dans la Judée, et lui-même mourut bien loin de cette contrée. Or, selon le texte précis d'Ezéchiel, la Judée même sera le tombeau de Gog et de sa multitude et portera le nom de la multitude de Gog : « *et vocabitur vallis multitudinis Gog* » (xxxix, 11).

Dom Calmet et Rondet dans la Bible de Vence suent sang et eau pour démontrer que ce pourrait bien être Cambyse, prince violent, cruel et emporté. Mais outre que l'on ne trouve rien dans Esdras et Néhémias mentionnant les ennemis du peuple de Dieu depuis son retour de la captivité, ni dans l'histoire pour établir que le fils de Cyrus aurait eu seulement l'intention de faire la guerre à ce peuple et de le piller, il mourut d'une mort obscure et accidentelle, s'étant blessé mortellement de son épée en montant à cheval. Or le Seigneur dit dans Ezéchiel que, par la mort de Gog, il fera éclater sa puissance et sa gloire

et se fera connaître par la multitude des nations, xxxviii, 23 et *passim*.

De plus ces interprètes oublient que les Prophètes n'appellent jamais les temps mosaïques, mais les temps messianiques, les derniers temps. Or il est répété dans la prophétie : « *in novissimo annorum... in novissimis diebus.* » Elle n'a donc pas eu [d'accomplissement avant Jésus-Christ.

Depuis elle ne s'est accomplie ni dans les Romains, ni dans les Goths, ni dans les Turcs, comme d'autres l'entendent, aucun de leurs empereurs, rois ou sultans n'ayant eu son sépulcre en Judée et le peuple juif n'y ayant jamais été rétabli, ce qui n'arrivera qu'à la fin des temps, selon cette autre parole de la prophétie : « Et je ne leur cacherai plus mon visage, parce que je répandrai mon esprit sur toute la maison d'Israël, dit le Seigneur Dieu » (xxxix, 29).

Concluons donc avec Maldonat, l'abbé de Vence et beaucoup d'autres, qu'en cherchant comme passé ce qui n'était point passé, il était nécessaire que l'on ne trouvât rien ou que l'on prît le faux pour le vrai, parce que la prophétie d'Ezéchiel, étant la même que celle de saint Jean, ne doit s'accomplir qu'à la fin des temps.

C'est bien, au reste, la constante et presque unanime tradition : « Cette persécution, dit en effet saint Augustin, sera la dernière que souffrira l'Eglise par toute la terre, c'est-à-dire que toute la cité de Dieu sera persécutée par toute celle des impies (*Cité de Dieu*, XX, xi). » Mais que sont précisément Gog et Magog ? Grande question parmi les Pères aussi bien que parmi les interprètes modernes.

Théodoret avait dit « que le Gog et Magog d'Ezé-



chiel étaient Alexandre le Grand et ses successeurs les rois de Syrie et d'Égypte, dont le peuple juif eut tant à souffrir. » Mais le livre des Machabées nous dit que ce peuple, malgré de grandes victoires, ne put jamais pleinement en triompher et qu'il en fut toujours affligé, ce qui ne répond point au texte d'Ezéchiel. Et nous venons de voir que cette prophétie ne fut accomplie ni dans Antiochus Epiphane, le plus violent et le plus impie des rois grecs, ni dans Cambyse, qui le précéda, et qu'elle ne doit s'accomplir que dans les derniers temps : « *in novissimo annorum* ».

Quelques-uns ont prétendu que le Gog et Magog désignent les combats de Lucifer et des démons contre Michel et ses bons anges. Mais il serait par trop violent de faire dévorer, après leur défaite, les chairs des anges rebelles par les bêtes de la terre et les oiseaux voraces. Ce sens est plus digne d'Origène ou du poète Milton que d'un sage interprète.

Eusèbe croit que Gog ce sont les empereurs romains et Magog l'empire romain ; saint Ambroise, que ce sont les Goths et les barbares inondant cet empire, et quelques modernes, que ce sont les Turcs et le mahométisme. Aucune de ces interprétations, nous l'avons déjà vu, ne remplit pleinement le sens de la prophétie, et d'ailleurs elle ne doit s'accomplir que dans les derniers jours : « *in novissimis diebus* ».

Pour le luthérien David Chytrée, Gog et Magog sont saint Grégoire VII, Godefroy de Bouillon et les princes chrétiens qui ont recouvré la terre sainte, et naturellement les Turcs sont les saints et le mahométisme la sainte cité. Pour les calvinistes, Gog et Magog sont le pape et les catholiques, car pour ces honnêtes interprètes le pape seul est l'Antechrist. On cite,

on ne réfute pas ces ineptes blasphèmes des protestants.

Saint Augustin prend ces deux noms dans un sens tout symbolique : « Il ne faudrait pas entendre, dit-il, par Gog et par Magog des peuples barbares d'une certaine contrée, comme quelques-uns qui pensent que ce sont les Gètes et les Massagètes à cause des premières lettres de ces noms... Nous avons appris que Gog signifie toit, maison, et Magog, du toit, de la maison, comme qui dirait le toit, la maison, et celui qui sort de la maison. Ces nations sont donc comme l'abîme où le diable est enfermé, et c'est lui-même qui en sort, de sorte qu'elles sont la maison et lui celui qui sort de la maison. Ou bien, si nous entendons ces deux mots plus expressément des nations, elles sont la maison, parce que l'antique ennemi y est enfermé maintenant et comme à couvert ; et elles seront de la maison, ou elles sortiront de la maison, lorsqu'elles feront éclater la haine qu'elles couvent (*Cité*, XX, xi). » Autrement ce sont les nations infidèles qui sont aujourd'hui le Gog, parce qu'elles sont la maison, l'abîme où le diable est enchaîné, et d'où il ne sort qu'autant que le lui permet la longueur de sa chaîne, ce qui fait qu'il n'est encore que le Magog. Mais il deviendra Gog à son tour, lorsqu'il sera déchaîné et qu'il sortira du sein des nations pour les entraîner à l'assaut de la cité sainte.

Voilà un sens mystique très beau, et très profond comme sens mystique ; mais il a le malheur d'être simplement contraire au texte. Car le texte de saint Jean dit expressément que le diable n'est ni Gog ni Magog, puisqu'il séduit le Gog et Magog avec toutes les autres nations. Le diable qui séduit, et le Gog et

Magog qui sont séduits, sont donc trois choses parfaitement distinctes.

Saint Jérôme, par l'horreur que lui inspire également le millénarisme, abandonne pareillement le sens littéral pour le sens mystique et ne voit dans Gog que les hérésiarques, et dans Magog que ceux qui les suivent : « Les Juifs et nos judaïsants pensent que Gog sont les nations de la Scythie, féroces et innombrables, qui s'étendent au delà du mont Caucase et du Palus-Méotide, et aux environs de la mer Caspienne jusqu'aux Indes, et qu'après le règne de mille ans, le diable les soulèvera et les fera venir dans la terre d'Israël, pour combattre avec leurs multitudes rassemblées contre les saints... Et c'est aussi ce que dit saint Jean dans son Apocalypse... ne comprenant pas que ce livre de saint Jean intitulé Révélation, est mystique... Gog signifie en latin *tectum* (toit, maison). Or Magog veut dire *de tecto* (du toit, de la maison)... Tous ceux qui sont soumis à Gog sont donc appelés Magog. Tout orgueil, tout ce qui porte un faux nom de science, est donc désigné par ces noms (sur Ezéchiel xxxviii). »

La peur des Juifs et des judaïsants ou des millénaires fait donc aussi oublier au saint docteur le sens prophétique.

Enfin d'autres prétendent que le Gog est l'Antechrist lui-même, ce qui est contredit par les deux prophètes, par Ezéchiel aussi bien que par saint Jean. Gog, selon Ezéchiel, ne règne que sur la terre de Magog et sur Mosoch et Thubal, et il n'est chargé d'envahir que la Judée; tandis que la bête ou l'Antechrist, selon saint Jean, dominera sur toute tribu et peuple et langue et nation, et se fera adorer du monde entier : « *et data est illi potestas in omnem tribum, et populum, et lin-*

*guam, et gentem; et adoraverunt eam omnes qui inhabitant terram* (Ap., XIII, 7, 8). »

De plus, « l'Antechrist, selon saint Jean, est précipité tout vivant avec son faux prophète dans l'étang de feu et de soufre (*ibid.*, XXI, 20) », et n'a d'autre sépulcre, comme Coré et Abiron, que l'enfer; tandis que dans Ezéchiél on retrouve le corps de Gog, et « qu'Israël l'ensevelit avec ses troupes dans la vallée célèbre appelée désormais la vallée de la multitude de Gog » (Ezech., XXXIX, 11, 12).

Mais si Gog avec Magog n'est ni Lucifer et les démons combattant contre les bons anges, ni aucun des persécuteurs de la cité de Dieu avant le déchaînement de Satan et l'avènement de l'Antechrist, ni Satan, ni l'Antechrist lui-même, tout en étant leur plus terrible instrument, quel est-il donc, sinon la plus redoutable des dix cornes de la bête, le principal de ces dix rois feudataires de l'Antechrist, qui reçoivent pour une heure leur royauté à sa suite : « *Et decem cornua, quæ vidisti, decem reges sunt, qui potestatem tanquam reges unâ horâ accipient post bestiam* » (XVII, 12)? Et Magog, quel est-il lui-même sinon la formidable nation qui marche sous ses ordres? C'est ce que nous voyons en effet dans Ezéchiél : « Fils de l'homme, tourne le visage contre Gog, contre la terre (ou la nation) de Magog, contre ce prince et ce chef de Mosoch, et de Thubal (ou, selon l'hébreu, contre ce prince de Ros, de Mosoch et de Thubal), et prophétise sur lui. Et tu lui diras : Voici ce que dit le Seigneur : Je viens à toi, Gog; je te ferai tourner de toutes parts, et je te mettrai un frein aux mâchoires : et je te ferai sortir, toi, et toute ton armée, et tes chevaux et tes cavaliers tout couverts de cuirasses, multitude immense, armés

de lances et de boucliers et d'épées, les Perses, les Ethiopiens et les Lybiens avec eux, munis du bouclier et le casque en tête, Gomer et tous ses bataillons, la maison de Thogorma, vers l'aquilon et toutes ses forces, et plusieurs peuples avec toi. Prépare-toi et range tes troupes, et toute cette multitude qui s'est rassemblée autour de toi; et sois le chef dont ils prennent les ordres (xxxviii, 2, 7). » Gog est donc d'abord le souverain de la terre ou nation de Magog et cette nation la postérité de Magog, second fils de Japheth (Genèse, x, 2; I Paral., 1, 5), l'un des plus féconds enfants du troisième fils de Noé, et la souche de toutes ces vastes hordes connues dans l'antiquité sous les noms de Scythes, de Gètes, de Massagètes et de Goths, et dans les temps modernes sous ceux de Mongols, Mandchoux et Tartares. Le Gog n'est pas un nom propre individuel mais dynastique, comme le pharaon chez les Egyptiens, le César chez les Romains, le czar ou tzar chez les Russes, et le grand kan ou grand mongol chez les descendants de Magog, dont il est précisément ici question. Gog, la dernière syllabe de Magog, a pu être à l'origine le nom propre de l'un des chefs de cette race, mais il est devenu ensuite le nom dynastique et le titre de ses souverains, comme César et Auguste chez les Romains.

Il est remarquable que ces vieilles et barbares populations furent toujours fières de leur premier ancêtre Magog, et de leur chef, le Gog; car c'est une tradition constante parmi elles qu'elles descendent de Magog. Aussi y trouve-t-on de nombreux vestiges de Gog et de Magog dans les noms des provinces, des villes et des hommes, comme l'ont remarqué les commentateurs et les voyageurs et, particulièrement, le célèbre

vénitien Marc Paul. Il y a vu les provinces de Mangug, corruption de Magog, de Cangigu et Gingui, et les villes de Cugui, Corgangui et Caigui, altération de Gog, et d'autres noms semblables. Le favori du grand Kan se nommait Gog-aca, et le troisième fils du Kan Hoccota Gohagaday. Pline mentionne, dans la Célé-syrie envahie par les Scythes, une ville appelée Magog, et nous voyons, dans les dernières croisades, que dans les bandes mogoles campées en Syrie et en Perse se trouvait un roi nommé Magog, qui était en bonnes relations avec les croisés et les chrétiens. Le nom de Gengis-Kan (Roi des rois), ce grand conquérant mogul qui étendit son empire depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer de Chine, n'est aussi qu'une extension du nom de Gog, de même que le nom de Mogli ou Mogols n'est qu'une corruption de Magog. Les mots se dénaturent chez les barbares aussi bien que chez les civilisés, qui souvent ignorent l'origine et l'étymologie des expressions les plus vulgaires. Or qu'on se figure deux noms hébreux qui ont passé par la bouche de toutes les hordes barbares depuis la division de la terre entre les trois enfants et petits-enfants de Noé, Gog et Magog ne sont-ils pas encore très reconnaissables dans les dénominations de Gètes et de Massagètes, de Mogols, Mangug, Gengis-Kan et autres semblables ?

Le Gog sera donc le chef de l'immense postérité de Magog second fils de Japhet. Mais il est aussi, selon le texte hébreu, le prince de Ros, de Mosoch et de Tubal, Mosoch et Tubal étant deux autres fils de Japhet toujours unis à leur frère, et Ros un autre fécond rejeton de cette redoutable souche. Et il entraîne avec lui, outre les Perses, les Ethiopiens et les

Lybiens, Gomer son aîné et tous ses bataillons, c'est-à-dire tous les peuples de la Germanie.

Car on sait que le génie de la langue hébraïque n'admet point de voyelles dans l'idiome écrit, et de Gomer, fils aîné de Japhet, que l'on doit écrire Gmr, Cmr, Kmr, on fait dériver naturellement Germain, Cimbres, Cimmériens, les *Kυμμερισι* des anciens Grecs, formant ensemble les populations d'une grande partie de l'Europe, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Danemark. Il commandera aussi « à la maison de Thogorma vers l'Aquilon ». C'est un fils de Gomer, et père des Turcomans encore dispersés dans la Tartarie, la Perse et la Turquie d'Asie : « *Ab Aquilone pandetur malum super omnes habitatores terræ* (Jerem., 1, 14) ».

Le Gog n'est donc que l'un des dix lieutenants, des dix rois feudataires de l'Antechrist ; mais de quelle prodigieuse puissance il sera investi ! Il dominera sur toutes ces vastes hordes qui s'étendent depuis Ros (la Russie), Mosoch (la Moscovie), Tubal (Tobolsk ou la Sibérie) jusqu'au fond des Indes et de la Chine, et qui remplissent les immenses empires des Czars et des fils du ciel ; sur ces barbares populations qui, depuis saint Thomas, leur premier apôtre, furent toujours réfractaires à la pure lumière de l'Évangile. Elles ont pu embrasser l'arianisme, le nestorianisme, le schisme grec, le mahométisme, mais jamais la vraie doctrine de Jésus-Christ, malgré les nouveaux apôtres que n'ont cessé de leur envoyer les successeurs de Pierre. Et aujourd'hui elles paraissent accessibles à l'irréligion européenne, à l'impiété, à l'athéisme, au nihilisme, qui semble y pénétrer avec une activité d'autant plus redoutable qu'elle est plus secrète et comme invisible.

Ni le schisme grec ni l'omnipotence des czars n'en arrêteront la contagion, et elle sera terrible lorsqu'elle éclatera. Que ne feront point, une fois enivrés des idées d'impiété et de destruction modernes, ces peuples qui forcèrent Cyrus et Alexandre de reculer, qui, sous Alaric et Attila, écrasèrent l'empire romain, et qui sous leurs Gogs Gengis-Kan (1206) et Tamerlan (Timour le boiteux, vainqueur de Bajazet le borgne 1402) firent trembler le monde et le couvrirent de sang? Que ne feront-ils pas, lorsque, sous leur Gog, âme damnée de Satan et de l'Antechrist, ils entreprendront de renouveler l'univers, faisant voler en éclats tous les anciens trônes, toutes les anciennes idoles, et détruisant tous les anciens cultes en même temps qu'ils marcheront à la ruine d'Israël et de la cité du vrai Dieu, entraînant avec eux tous les mécréants, apostats et renégats enfants de Gomer, c'est-à-dire une grande partie de l'Europe! Car le grand progrès de l'Europe et de sa civilisation incrédule, à la fin des temps, sera d'égorger, sous les ordres d'un Scythe, tout ce qui veut conserver sa vertu, son honneur et sa foi. Après les expulseurs et les politiques athées et leurs professeurs sans Dieu, les égorgeurs au service des fureurs de Satan.

— « Et il les rassemblera » : C'est Satan déchaîné qui rassemblera toutes les nations, c'est-à-dire les impies et les pervers de toutes les nations, par le moyen de l'Antechrist dans le monde entier, et par le moyen de Gog en Orient, contre Israël récemment converti et rentré dans les promesses et l'héritage de ses pères ;

— « Pour le combat » : Pour ce combat suprême qu'il doit livrer à Jésus-Christ et à son Eglise dans tout l'univers ;



— « Et leur nombre est comme le sable de la mer. » Car tous les méchants et les pervers se déclareront et passeront hautement du côté de l'Antechrist. Le monde sera comme une mer furieuse soulevée par la plus effroyable tempête, qui couvre toutes ses plages de sables impurs.

v̄ 8. « Et ils montèrent sur la surface de la terre, et ils environnèrent le camp des saints et la cité bien-aimée. »

« Et ils montèrent sur la surface de la terre » : Autrement, ils se répandirent sur la terre habitée et s'emparèrent de toutes les cités.

— « Et ils environnèrent le camp des saints et la cité bien-aimée » : C'est l'Eglise chérie de Dieu.

« Mais il ne faudrait pas s'imaginer, dit saint Augustin, que l'Eglise soit réduite à un seul lieu où elle soit assiégée. » Et d'ailleurs le camp des saints et la cité bien-aimée ne serait ni Jérusalem, comme le veulent quelques-uns, puisque saint Jean l'appelle Sodome et l'Egypte, parce que c'est là que sont mis à mort les deux grands saints prophètes Enoch et Elie, et que le Seigneur y fut crucifié : « *quæ vocatur spiritualiter Sodoma et Ægyptus, ubi et Dominus eorum crucifixus est* » (xi, 8), ni Rome, comme le prétendent quelques autres, qui voudraient en faire à la fois la grande Babylone et la cité sainte. Il serait au surplus par trop violent de vouloir rassembler tous les saints de l'univers dans une seule ville et toutes les nations ennemies autour de cette ville. « L'Eglise, ajoute le saint Docteur, sera toujours répandue par toute la terre et ses ennemis se trouveront toujours aussi partout; et c'est là qu'ils exerceront la plus cruelle des persécutions et qu'ils déploieront contre elle toute

leur rage et leur malice, sans pouvoir triompher de son courage, ce qui est exprimé par le mot camp » (*Cité de Dieu*, XX, xi).

Or elle triomphera dans ce suprême combat par ses armes ordinaires : la foi, la prière, la patience et son amour pour Dieu, et l'héroïsme du martyr au milieu des plus affreux supplices.

Néanmoins, on peut penser qu'il ne faudrait pas prendre le camp des saints dans une acception uniquement spirituelle, et il serait difficile de croire que parmi les princes et les peuples qui formeront ce camp, il ne se lèvera pas de nouveaux Machabées et de nouveaux croisés, et pendant que les pontifes et les pasteurs et des troupes de vierges, d'enfants et de vieillards verseront leur sang sur les échafauds et tomberont sous le glaive des persécuteurs, que de généreux guerriers ne voleront pas au secours de leur foi outragée et de leurs autels renversés, donnant leur vie en invoquant le Dieu des armées.

Les armées formidables que lèvera l'Antechrist dans tout l'univers, et dont il convoquera une grande partie sur les montagnes d'Israël, ne s'expliquent pas seulement par le retour des Juifs dans leur terre à la voix d'Elie, et par le réveil de la foi parmi les nations à la voix d'Enoch ; mais aussi par une forte et généreuse résistance, même les armes à la main, de tous les Juifs et de tous les chrétiens fidèles réunis. Si l'Eglise dispersée au fond des déserts et ses enfants perdus au sein des solitudes n'osaient se rallier autour de la croix et faire trembler le tyran, à quoi bon de si puissants armements ?

ÿ 9. « Et un feu venant de Dieu descendit du ciel et les dévora ; et le diable qui les séduisait fut jeté

dans l'étang de feu et de soufre, où est aussi la bête

Ψ 10. « et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit dans les siècles des siècles. »

« Et un feu venant de Dieu descendit du ciel et les dévora. » Saint Jean ne mentionne que le principal fléau qui anéantit ces formidables armées. Il prend le principal pour le tout. Ezéchiel, moins concis, les énumère tous : « J'appellerai le glaive contre Gog sur toutes mes montagnes, dit le Seigneur Dieu; et chacun tournera son glaive contre son frère. Et j'exercerai mes jugements sur eux par la peste et le sang, et les pluies violentes et des pierres énormes (grêle de pierres selon les Septante et le chaldéen); et je répandrai des pluies de feu et de soufre sur Gog, et sur son armée, et sur la multitude des peuples qui sont avec lui. Et je me glorifierai, et je me sanctifierai; et je serai connu aux yeux de la multitude des nations, et ils sauront que c'est moi qui suis le Seigneur » (xxxviii, 21-23).

Tous ces fléaux divers dont le Seigneur frappe les armées de Gog et de l'Antechrist et les anéantit à la fois, sont une allusion aux divers fléaux dont il frappa ses ennemis dans les temps anciens : « Chacun tourna ses armes contre son frère » rappelle la démence subite des Philistins qui tournèrent leurs propres armes les uns contre les autres : « *Et ecce versus fuerat gladius uniuscujusque ad proximum suum, et cædes magnanimis* » (I Reg., xiv, 20); les pluies violentes et la grêle de pierres énormes, celles qui tombèrent sur les Amorrhéens, et en firent plus périr que l'épée de Josué et des enfants d'Israël : « *Et mortui sunt multo plures lapidibus grandinis, quam quos gladio percus-*

*serunt filii Israel* » (Josue, x, 11); elles rappellent aussi les plaies d'Égypte ainsi que la peste et le sang : « *percussit cuncta quæ fuerunt in agris ab homine usque ad jumentum* » (Exod., ix, 24, 25); « *Et pestis valdè gravis* » (ibid., 3); « *Et fuit sanguis in totâ terrâ Ægypti* » (ibid., vii, 21). Quant à la pluie de feu et de soufre, elle avait déjà consumé Sodome et Gomorrhe et tous leurs habitants (Gen., xix, 24, 25). Tous ces fléaux frapperont ensemble les impies des derniers temps, parce que sous l'Antechrist les impies réuniront toute la méchanceté et toute la corruption de tous les mécréants des temps passés. Et l'on ensevelira Gog avec toutes ses troupes dans la vallée célèbre appelée la multitude de Gog. Et la maison d'Israël mettra sept mois à les ensevelir pour purger la terre : « *Et sepelient ibi Gog, et omnem multitudinem ejus, et vocabitur vallis multitudinis Gog. Et sepelient eos domus Israel, ut mundent terram septem mensibus* » (Ezech., xxxix, 11, 12).

— « Et le diable qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où est aussi la bête et le faux prophète, et ils seront tourmentés jour et nuit, dans les siècles des siècles » : Nous voyons ici clairement la fin des quatre grands fauteurs de la suprême persécution : Gog mis à mort, avec son immense corps d'armée, par le feu du ciel ou par la justice divine, et son cadavre retrouvé et enseveli dans la vallée célèbre qui prend le nom de cet événement : « vallée de la multitude de Gog » et, par abréviation, « Amona » (ibid., 16); elle s'appelait auparavant Armagédon (Ap., xvi, 16); la bête, ou l'Antechrist, et son faux prophète jetés vivants dans l'étang brûlant de feu et de soufre : « *vivi missi sunt hi duo*

*in stagnum ignis ardentis sulphure* » (id., XIX, 20), et le diable précipité aussi dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Voilà bien là quatre êtres individuels bien distincts et non quatre êtres collectifs, et nous ne voyons pas trop comment Bossuet, qui par la bête entend l'empire romain, et par le pseudo-prophète la philosophie néoplatonicienne, pourrait, sans faire violence au texte, jeter la philosophie néoplatonicienne vivante et l'empire romain vivant « dans l'étang brûlant de feu et de soufre, et les y tourmenter jour et nuit pendant les siècles des siècles ». On peut en dire autant de tous les autres qui rejettent ici le sens naturel.

Ainsi seront précipitées vivantes dans les flammes éternelles ces trois personnes infernales : Satan l'auteur, l'Antechrist l'exécuteur, et le faux prophète le fomentateur de la plus vaste et de la plus audacieuse des conspirations contre Dieu, contre son Christ et ses saints, et de la plus effroyable des épreuves qui fût jamais pour son Eglise, tandis que le Gog, plus séduit que séducteur, malgré son atroce férocité, recevra un tombeau. Sans doute son âme n'en sera guère mieux traitée ; elle aura à répondre des flots de sang qu'elle aura fait couler. Mais enfin son cadavre recevra un tombeau avec toutes ses multitudes barbares, pour attester aux nations, pendant le peu de temps qui reste, la toute-puissance de Dieu et l'éclat de sa justice, afin que, l'ayant connu pour le seul Seigneur, celles qui sont tombées puissent se relever et se préparer au jugement : « *Et notus ero in oculis multarum gentium, et scient quia ego Dominus* » (Ezech., xxxviii, 23).

En effet, nous avons remarqué souvent dans l'Apocalypse que le 7<sup>e</sup> âge sera court, mais que néanmoins

le temps qui s'écoule entre la ruine de l'Antechrist et le jugement, et qui forme ce 7<sup>e</sup> âge, aura une certaine durée ; c'est aussi ce que dit Ezéchiel : « La maison d'Israël ensevelira les morts de l'armée de Gog pendant sept mois » (xxxix, 12), « et pendant sept ans les habitants des villes se chaufferont du bois et des débris de ces armements, sans recourir au bois des forêts, et s'enrichiront des dépouilles de ceux qui les avaient pillés » (ibid., 9, 10).

C'est dans cet âge si court que tous les peuples, Juifs et Gentils, ne formeront plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

ÿ 11. « Et je vis un grand trône blanc, et celui qui y était assis, devant la face duquel s'enfuirent le ciel et la terre, et leur place ne se trouva plus. »

La figure de ce monde est passée, les siècles finis, et Jésus-Christ s'avance sur son formidable tribunal.

« Et je vis un grand trône blanc, et celui qui y était assis » : La grandeur du trône signifie la puissance et la majesté du souverain Juge, et la blancheur sa sainteté, sa gloire et son incorruptible justice. Allusion à l'Évangile : « Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté » (Matth., xxiv, 30 ; Luc., xxi, 27).

— « Devant la face duquel s'enfuirent le ciel et la terre » : Rien d'impur et de défectueux, aucune créature ayant servi au péché ne saurait subsister devant la face de celui qui est la beauté souveraine, la sainteté parfaite et la perfection infinie. C'est pourquoi un feu marchera devant sa face pour tout purifier et tout renouveler : « *Ignis ante ipsum præcedet* » (Ps. xcvi, 3), et « dans le bruit d'une effroyable tem-

pête les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre et tous les ouvrages qu'elle contient seront consumés : « *cœli magno impetu transient, elementa vero calore solventur, terra autem et quæ in ipsa sunt opera exurentur* » (II Petr., III, 10). C'est l'universel et rénovateur embrasement prédit par les prophètes et consigné dans toutes les traditions sacrées et profanes : « *teste David cum Sibyllâ.*

— « Et leur place ne se trouva plus » : non qu'ils fussent détruits ou anéantis, puisqu'il est dit seulement qu'ils s'enfuirent ; mais leur place ne se trouva plus dans le temps, parce qu'il n'y aura plus de temps : « *quia tempus non erit amplius* » (x, 6).

Le ciel et la terre, entièrement purifiés et renouvelés par le feu de Dieu, sont donc sortis du temps et de sa mobilité, pour entrer, avec l'homme glorifié, dans l'immuable repos de l'immuable éternité : « *Motus cœli, divinâ voluntate id faciente, homine glorificato cessabit* » (S. Thom., de Resurr., q. xci, art. 11 Concl). Leur mouvement n'est plus nécessaire « pour présider au jour et à la nuit, et séparer la lumière et les ténèbres » (Gen., I, 18) ; car il n'y aura plus de nuit ni de ténèbres, mais le grand jour et l'éclatante lumière de l'éternité. Ce sont désormais « ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre que nous attendons, selon la promesse du Seigneur, dans lesquels habite la justice ; où la lune ne diminuera plus et aura la clarté du soleil, et où le soleil ne se couchera plus et aura une lumière sept fois plus resplendissante : *Et erit lux lunæ sicut lux solis, et lux solis erit septupliciter* » (Is., xxx, 26). Tous les éléments auront leur clarté, et la terre elle-même sa lumière propre et radieuse : « *novos vero cœlos et novam ter-*

*ram secundum promissa ipsius (Domini) expectamus, in quibus justitia habitat »* (II Pet., III, 13).

‡ 12. « Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône, et des livres furent ouverts ; et il fut ouvert un autre livre, qui est le livre de vie : et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans les livres selon leurs œuvres. »

Allusions : 1° à Daniel : « Et le jugement se tint, et les livres furent ouverts : *Et iudicium sedit, et libri aperti sunt* » (VII, 16) ; 2° à saint Paul : « Il faut que nous paraissions tous au tribunal de Jésus-Christ : *omnes enim nos manifestari oportet ante tribunal Christi* » (II Cor., V, 10).

« Et je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le trône. » Par les grands il faut entendre les princes et les rois, et tous ceux qui sont élevés au-dessus des autres ; et par les petits tous ceux qui vécutent dans les rangs inférieurs. Tous sont debout devant le trône, parce que tous sont ressuscités, et qu'à la voix de la dernière trompette, ils viennent de sortir de la poussière des tombeaux, et pas un n'a manqué au tout-puissant appel : « *in ictu oculi, in novissimâ tubâ... mortui resurgent* » (I Cor., XV, 52) ; et ils attendent leur jugement, debout devant le redoutable tribunal.

— « Et des livres furent ouverts ; et il fut ouvert un autre livre, qui est le livre de vie » : Les premiers livres sont l'Évangile et l'enseignement de l'Église pour les chrétiens, Moïse et les prophètes pour les fils d'Israël, la loi naturelle pour les autres hommes, et la conscience de chacun, le dictamen de la raison pour tous les enfants d'Adam : « car, dit saint Paul, lorsque les Gentils, qui n'ont point la loi, font natu-



rellement (sans loi écrite, mais la grâce aidant) les choses que la loi commande, n'ayant pas la loi, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi ; ils font voir que ce qui est prescrit par la loi est écrit dans leurs cœurs, leur propre conscience leur rendant témoignage, et leurs pensées (le dictamen de la raison) les accusant (s'ils font mal), ou aussi les défendant (s'ils font bien), (ce qui apparaîtra) au jour où Dieu jugera par Jésus-Christ, selon l'Évangile que je prêche, tout ce qui est caché dans le cœur des hommes » (Rom., II, 14-16).

En vain les hommes, dans l'emportement des passions ou sous le masque de l'hypocrisie, étouffent aujourd'hui le cri de la conscience, ou faussent cette conscience et éteignent les lumières de la raison pour s'abandonner au vice et au péché sans remords : alors tous les livres de la loi et de la vie de chacun seront ouverts, et tous y liront en caractères éclatants non seulement leurs propres fautes, mais aussi les fautes de tous les autres hommes, et non seulement leurs actions, mais toutes leurs pensées les plus intimes, tous leurs secrets les plus cachés :

« *Cunctaque cunctorum cunctis arcana patebunt.* »

« Car, dit le Seigneur, il n'y aura rien de secret qui ne soit révélé, rien de caché qui ne soit connu de tous : *nihil enim est opertum quod non revelabitur, et occultum quod non scietur* » (Matth., x, 26).

Il faut, disent saint Thomas et saint Bonaventure et Richard de Saint-Victor et Suarez, et les meilleurs théologiens et commentateurs, cette pleine manifestation de toutes les consciences en présence de tous les hommes ; car la sentence du souverain Juge assu-

rant aux uns un bonheur infini et condamnant les autres à un malheur éternel, il faut que tous en reconnaissent la parfaite justice et la souveraine équité. Aujourd'hui, il est vrai, il nous est défendu de juger nos semblables et même de nous juger nous-mêmes, parce que ce n'est pas le temps, parce que nous ne voyons pas au fond de leurs cœurs, et que nous ne savons pas si nous sommes dignes d'amour ou de haine : « *itaque nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus* » ; mais alors il viendra illuminer tout ce qui était caché dans les ténèbres et manifester les plus secrètes pensées des cœurs, nous faire connaître dans quels desseins, à quelles fins et avec quelles intentions chacun avait agi, et nous faire apprécier à l'éclatante lumière de sa justice le degré de vertu ou de malice de chacun et la parfaite équité de ses jugements : « *qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium ; et tunc laus erit unicuique a Deo* » (I Cor., iv, 5).

« Ce que nous rougissons de confesser maintenant, dit saint Bernard, sera donc écrit en caractères éclatants dans ces livres, et manifesté aux yeux de tout l'univers » (*de Animâ*, cap. 11).

— « Et il fut ouvert un autre livre, qui est le livre de vie » : Le livre de vie est celui où se trouveront écrits comme en lettres d'or les noms glorieux et immortels de tous les élus, de tous ceux qui n'ont pas souillé la robe de leur innocence baptismale : « *qui non inquinaverunt vestimenta sua* » (iii, 4), ou qui l'ont lavée dans les larmes de la pénitence et le sang de l'Agneau : « *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni* » (xxii, 14), qui ont combattu vaillamment les combats du Seigneur et lui sont restés fidèles jusqu'à

la mort. Ceux-là seuls ne seront jamais effacés du livre de vie, et le Seigneur confessera eur nom devant son Père et devant ses anges : « *qui vicerit... non delebo nomen ejus de libro vitæ, et confitebor nomen ejus coram Patre meo, et coram angelis ejus* » (III, 5).

— « Et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans les livres selon leurs œuvres. » Ce sont nos œuvres, et nos œuvres seules, qui nous amènent devant le redoutable tribunal, qui sont nos témoins à charge ou à décharge, nos accusateurs et nos défenseurs, et qui déterminent l'éternelle sentence. Or, non seulement les actes consommés, mais encore un bon désir et une bonne pensée, comme un mauvais désir et une pensée illicite, sont aussi des œuvres, et tout cela est écrit dans les livres.

ψ 13. « Et la mer rendit les morts qui étaient en elle, et la mort et l'enfer rendirent les morts qui étaient en eux, et ils furent jugés chacun selon leurs œuvres. »

Tout le monde remarque ici que les deux premières phrases sont une interversion, et que leur place naturelle serait avant le 12<sup>e</sup> verset ; car il est visible que la résurrection a lieu avant le jugement. Mais comme l'écrivain sacré décrivait la gloire du souverain juge, il a été amené à parler aussitôt de ceux qui devaient être jugés. C'est pourquoi il revient ici, dit saint Augustin, à ce qu'il avait omis ou plutôt remis : « *ad id rediens quod præterierat, potiusve distulerat* » (*Civit.*, XX, XIV). Et il reprend : « Et chacun fut jugé selon ses œuvres », pour bien marquer cet ordre et pour exprimer avec une nouvelle énergie que ce sont les œuvres seules qui règlent et fixent le jugement et son éternelle sanction.

Mais tous se demandent quels sont les morts que rend la mer, et quels sont ceux que restituent la mort et l'enfer. Et ils sont très partagés, les uns prenant la mer, la mort et l'enfer dans un sens figuré, les autres dans le sens propre.

Par la mer, saint Augustin, Ticonius, saint Anselme, entendent le siècle présent « *hoc sæculum* », qui présentera tous les hommes trouvés vivants au dernier jour ; la mort rendra les gens de bien, qui l'avaient soufferte sans aller en enfer, et l'enfer les réprouvés qui souffraient déjà dans ses supplices » (*Cité de Dieu*, XX, xv).

Mais la première partie de cette interprétation est opposée à ce décret absolu : « il est arrêté que tous les hommes mourront ; et après, le jugement : *statutum est hominibus semel mori, post hoc autem iudicium* » (Heb., ix, 27).

Selon quelques-uns, avec saint Ambroise, « la mer figure le baptême et restitue tous les élus ; la mort les corps des damnés, et l'enfer leurs âmes. » Mais la première partie de cette interprétation offre aussi une difficulté : tous ceux qui sont baptisés ne sont pas sauvés, et la mer, prise pour le baptême, contiendrait aussi des réprouvés.

Selon saint Méthode et Arétas, « la mer, la mort et l'enfer représentent les trois principaux éléments qui reçoivent nos corps après leur dissolution, et qui devront les rendre à leur résurrection : la mer rendra l'élément humide, *humorem* ; la mort (c'est-à-dire la terre, qui reçoit tout ce qui est frappé de mort), la cendre ou la poussière, *pulverem* ; et l'enfer (c'est-à-dire l'air et le feu), ce qui avait paru se dissoudre et s'évanouir dans les airs, *id quod in auras evanuit et resolu-*

*tum est.* » On pourrait trouver cette interprétation un peu subtile ; elle s'explique néanmoins chez ces deux auteurs grecs, les anciens Grecs ayant longtemps employé la crémation pour leurs morts, et saint Méthode, qui vivait au fort de la persécution de Dioclétien, voyant tous les jours des milliers de chrétiens consumés sur les bûchers.

Pour nous, avec l'abbé Rupert et d'autres anciens et modernes, nous prenons la mer, la mort et l'enfer dans leur sens propre : 1<sup>o</sup> la mer comme l'un des plus grands réceptacles des morts, puisque depuis le déluge elle n'a cessé d'en engloutir et le nombre en est incalculable ; or, pour rappeler la résurrection, la mer dit plus que la terre, quoique la terre soit leur plus commun sépulcre. Tous les peuples, depuis le commencement du monde, ont cru, d'une manière vague sans doute, mais incontestable, à la résurrection des morts, comme l'attestent leurs soins religieux à les ensevelir, la magnificence de leurs tombeaux et leur respect profond à conserver leurs précieux restes. Mais ils doutaient de la résurrection de ceux qui sont engloutis dans l'abîme des mers, dévorés par les monstres marins, et dont il ne restait plus ni traces ni atome. Mais si la mer elle-même rend ses morts, qui y paraissaient à jamais perdus, à plus forte raison la terre, qui en conserve encore la poussière et les ossements, sera docile à la voix du Créateur et rendra sa proie.

La mer rendra donc tous ses morts indistinctement, justes et pécheurs, tous ceux qui y furent ensevelis depuis le déluge jusqu'à la consommation des temps.

— « Et la mort » : La mort rend aussi sans distinction, outre les morts de la mer, tous les autres morts, c'est-à-dire tous les corps des élus et des réprouvés,

qu'ils aient été la proie des flammes ou de la dent des bêtes féroces ou déposés dans des tombeaux. Depuis la terrible sentence que porta le Créateur contre l'homme coupable : « tu mourras de mort, *morte morieris* » (Gen., II, 7), la mort, impitoyable exécutrice de l'arrêt du Très-Haut, frappait indistinctement sur toute la postérité d'Adam, la réduisant en poussière : « *pulvis es, et in pulverem reverteris* » (*ibid.*, III, 19). Son glaive ne s'émoussa qu'une fois sur le corps du Fils de Dieu et de sa glorieuse Mère. La ruine du genre humain formait donc son vaste royaume. Ce sont toutes ces innombrables victimes qu'elle est sommée de rendre au jugement.

— « Et l'enfer » : La mer et la mort ont rendu tous les corps qu'ils retenaient, il faut aussi que l'enfer relâche toutes les âmes réprouvées qu'il contient et se vide comme un instant pour qu'elles aillent reconnaître leurs corps, se réunir à eux et subir avec eux l'éternel arrêt : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* » (Matth., xxv, 41).

Mais il n'est pas dit que le ciel rendit aussi ses morts, parce que dans le ciel il n'y a que des vivants, et il a été dit en effet, plus haut (4-5), que les âmes des justes et des martyrs sont entrées dans la vie par la première résurrection, et qu'elles règnent déjà et jugent avec Jésus-Christ : « *Et vixerunt, et regnaverunt cum Christo mille annis... Hæc est resurrectio prima.* »

— « Et chacun fut jugé selon ses œuvres » : Nouvelle et énergique répétition, pour inculquer profondément que ce sont les œuvres, et les œuvres seules, qui dictent et fixent l'irrévocable jugement.

¶ 14. « Et la mort et l'enfer furent jetés dans l'étang de feu. C'est la seconde mort. »

« Et la mort » : La mort, la dernière ennemie, dit saint Paul, sera détruite : « *novissima autem inimica destruetur mors* » (I Cor., xv, 26). Jésus-Christ l'avait déjà vaincue en lui-même par sa propre résurrection ; mais il finira de la détruire par la résurrection de tous ses élus, revêtant leurs corps d'immortalité et les faisant entrer dans la vie et la gloire éternelle. Alors sera pleinement accomplie cette parole de l'Écriture : « La mort a été absorbée en une victoire. Où est ta victoire, ô mort ? ô mort, où est ton aiguillon ? *cùm autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est : absorpta est mors in victoriâ. Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus ?* » (*ibid.*, 54, 55). Et afin qu'elle ne paraisse plus jamais parmi les vivants, elle sera précipitée pour toujours : « *præcipitabit mortem in sempiternum* » (Is., xxv, 8), dans l'étang de feu, où elle n'aura d'autre proie que des morts toujours vivants et des vivants toujours mourants : « *Mors depascet eos* » (Ps. XLVIII, 15), dont elle ne pourra jamais terminer la vie, de son impuissant aiguillon.

— « Et l'enfer ». L'enfer, par une haute et énergique métonymie, est ici le contenant pris pour le contenu, l'enfer pour tous les habitants de l'enfer, comme on dit la terre pour tous les habitants de la terre et le ciel pour tous les habitants du ciel. L'enfer est donc ici Satan et tous les démons et tous les réprouvés. Tous

— « Furent jetés dans l'étang de feu. » L'étang de feu, c'est proprement l'enfer lui-même, cet affreux contenant que Jésus-Christ, dans son Évangile,

nomme la fournaise de feu : « *caminum ignis* » (Matth., xiii, 42), la géhenne du feu inextinguible : « *gehennam ignis inextinguibilis* » (Marc., ix, 44).

La mort, le dernier ennemi, le diable, le premier ennemi, avec tous les démons, le péché, cet autre ennemi, avec tous ceux qui ont commis l'iniquité jusqu'à la fin, qui ont souillé la terre et qui ont été le scandale du royaume de Dieu, tous seront donc recueillis par les anges, et aussitôt après leur sentence : « *discedite a me, maledicti, in ignem æternum* », prononcée, seront jetés dans l'étang de feu : « *Mittet Filius hominis angelos suos, et colligent de regno ejus omnia scandala, et eos qui faciunt iniquitatem : et mittent eos in caminum ignis* » (Matth., xiii, 41, 42.) Et ils y seront emprisonnés et enchaînés pour toujours, et l'air et toute la surface de la terre, et tout le royaume de Dieu seront purifiés pour jamais.

— « C'est la seconde mort » : Avant le jugement, les âmes des méchants séparées de leurs corps étaient jetées seules dans l'enfer, mais après la résurrection et le jugement, elles y seront précipitées avec leurs corps. Alors commenceront les pleurs et l'éternel grincement de dents : « *Ibi erit fletus et stridor dentium* » (ibid., 42).

ψ 15. « Et celui qui ne se trouva pas écrit dans le livre de vie, fut jeté dans l'étang de feu. »

« Le livre de vie », on vient de le voir, ψ 12, est celui où sont écrits les noms de tous les élus. On s'y inscrit, pour ainsi dire, soi-même, par la foi, l'espérance et la charité, par l'observance des commandements de Dieu et de l'Eglise : « *Serva mandata* » (Matth., xix, 17), et la persévérance finale : « *qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* » (Matth.,



xxiv, 13), moyennant la grâce de Dieu, qui la donne à tout homme de bonne volonté abondamment : « *qui dat omnibus affluenter* » (Jacob, I, 5). Car cette vie n'est qu'une profusion de grâces. Quiconque donc n'est pas écrit dans le livre de vie, ne peut s'en prendre qu'à soi-même, qu'à son indifférence pour les bienfaits de son Créateur, qu'à son insensibilité pour les tendresses de son Rédempteur et les sollicitudes maternelles de l'Eglise; et s'il est perdu, il ne pourra que dire éternellement : C'est ma faute : « *Perditio tua ex te, Israel* » (Osée, XIII, 9).

— « Fut jeté dans l'étang de feu. » Remarquons cette nouvelle répétition : « il fut jeté dans l'étang de feu ». C'est la troisième à la fin de ce xx<sup>e</sup> chapitre (9, 14, 15). L'apôtre insiste, à l'exemple de son divin Maître parlant de la géhenne de feu, du feu éternel, de ce feu qui ne s'éteindra jamais, parce que l'enfer est la terrible sanction de toute la loi, et qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant : « *horrendum est incidere in manus Dei viventis* » (Hebr., x, 31).

« O jour du jugement de Dieu, s'écrie saint Augustin, jour épouvantable pour les méchants à cause du châtiment; mais jour désirable aux bons à cause de la couronne !... Craignons-nous ? convertissons-nous, et nous ne craignons plus. Qui que tu sois donc, toi qui redoutes le juge qui va venir, corrige ta conduite dès aujourd'hui. »

Le souverain Juge, en effet, ne condamnera que nos péchés, de même que le feu éternel ne brûlera que nos péchés, que les corps et les âmes souillés par le péché.

Craignons aujourd'hui, pour paraître alors avec confiance et sécurité, pour éviter alors de mortelles

angoisses ; jugeons-nous avec sévérité, pour n'être pas condamnés sans miséricorde : « *Quod si nosmetipsos dijudicemus, non utique judicemur* » (I Cor., XI, 31).

---

# CHAPITRE XXI

---

## L'OCTAVE ÉTERNELLE

OU LA HUITIÈME SÉRIE DE VISIONS : XXI ET XXII

Ciel nouveau et terre nouvelle. — Splendeurs de la nouvelle Jérusalem. — Les apôtres en sont les fondements. — Ses murailles de pierres précieuses et ses places toutes d'or. — Dieu et l'Agneau en sont le temple et la lumière. — Il n'y entre rien d'impur.

1. Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'est plus.

2. Et moi Jean, je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle descendant du ciel, venant de Dieu, parée comme une épouse ornée pour son époux.

3. Et j'entendis une grande voix venant du trône disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu,

4. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la

Et vidi cœlum novum et terram novam. Primum enim cœlum, et prima terra abiit, et mare jam non est.

2. Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam, descendentem de cœlo à Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo.

3. Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus ;

4. Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis

mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil ni cris ni douleur ; parce que le premier état est passé.

5. Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici que je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit : Ecris, parce que ces paroles sont fidèles et véritables.

6. Et il me dit : C'est fait. Je suis l'A et l'Ω, le commencement et la fin. A celui qui a soif je donnerai à boire de la source des eaux de la vie gratuitement.

7. Celui qui vaincra héritera de tous ces biens, et je serai son Dieu et il sera mon fils.

8. Mais pour les lâches et les incrédules et les exécrables et les homicides et les fornicateurs et les empoisonneurs et les idolâtres et tous les menteurs, leur partage sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

9. Et l'un des sept anges ayant les coupes pleines des sept dernières plaies vint, et il me parla disant : Viens, et je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau.

10. Et il me transporta en esprit sur une grande et

eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt.

5. Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. Et dixit mihi : Scribe quia hæc verba fidelissima sunt, et vera.

6. Et dixit mihi : Factum est. Ego sum alpha et omega, initium et finis. Ego sitienti dabo de fonte aquæ vitæ gratis.

7. Qui vicerit, possidebit hæc, et ero illi Deus, et ille erit mihi filius.

8. Timidis autem, et incredulis, et execratis, et homicidis, et fornicatoribus, et veneficis, et idololâtris, et omnibus mendacibus, pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure ; quod est mors secunda.

9. Et venit unus de septem Angelis habentibus phialas plenas septem plagis novissimis, et locutus est mecum, dicens : Veni, et ostendam tibi sponsam, uxorem Agni.

10. Et sustulit me spiritu in montem magnum et altum,

haute montagne, et il me montra la cité, la sainte Jérusalem, descendant du ciel venant de Dieu,

11. Ayant la clarté de Dieu : et sa lumière était semblable à une pierre la plus précieuse, telle qu'une pierre de jaspé transparent comme du cristal ;

12. Et elle avait une grande et haute muraille, ayant douze portes, et aux portes douze anges, et des noms inscrits, qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël.

13. Il y avait trois portes à l'orient, et trois portes au septentrion, et trois portes au midi, et trois portes à l'occident.

14. Et la muraille de la cité avait douze fondements et dans les fondements les douze noms des douze apôtres de l'Agneau.

15. Et celui qui me parlait avait pour mesure un roseau d'or, pour mesurer la cité et ses portes et sa muraille.

16. Et la cité est construite en carré, et sa longueur est aussi grande que sa largeur. Et il mesura la cité avec le roseau jusqu'à douze mille stades. Et sa longueur et sa

et ostendit mihi civitatem sanctam Jerusalem descendentem de cœlo à Deo,

11. Habentem claritatem Dei ; et lumen ejus simile lapidi pretioso tanquam lapidi jaspidis, sicut crystallum.

12. Et habebat murum magnum et altum, habentem portas duodecim ; et in portis Angelos duodecim, et nomina inscripta, quæ sunt nomina duodecim tribuum filiorum Israël.

13. Ab oriente portæ tres, et ab aquilone portæ tres, et ab austro portæ tres : et ab occasu portæ tres.

14. Et murus civitatis habens fundamenta duodecim et in ipsis duodecim nomina duodecim Apostolorum Agni.

15. Et qui loquebatur mecum, habebat mensuram arundineam auream, ut metiretur civitatem, et portas ejus, et murum.

16. Et civitas in quadro posita est, et longitudo ejus tanta est quanta et latitudo ; et mensus est civitatem de arundine aurea per stadia duodecim millia ; et longi-

largeur et sa hauteur sont égales.

17. Et il mesura sa muraille (son épaisseur) qui est de cent quarante-quatre coudées, mesure d'homme, qui est celle d'un ange.

18. Et la construction de sa muraille était de jaspe, et la ville elle-même d'un or pur semblable à du verre pur.

19. Et les fondements de la muraille de la cité étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses : le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude,

20. Le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste.

21. Et les douze portes étaient douze perles : chacune des portes était faite d'une seule perle. Et la place de la cité était d'un or pur comme du verre transparent.

22. Et je n'y vis point de temple ; car son temple c'est le Seigneur Dieu tout-puissant, et l'Agneau.

tudo, et altitudo, et latitudo ejus æqualia sunt.

17. Et mensus est murum ejus centum quadraginta quatuor cubitorum, mensura hominis, quæ est Angeli.

18. Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide ; ipsa vero civitas aurum mundum simile vitro mundo.

19. Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata. Fundamentum primum, jaspis : secundum sapphirus : tertium, chalcedonius : quartum, smaragdus :

20. Quintum, sardonix : sextum, sardius : septimum chrysolithus : octavum, beryllus : nonum, topazius : decimum, chrysoprasus : undecimum, hyacinthus : duodecimum amethystus.

21. Et duodecim portæ, duodecim margaritæ sunt per singulas : et singulæ portæ erant ex singulis margaritis : et platea civitatis aurum mundum, tanquam vitrum perlucidum.

22. Et templum non vidi in ea : Dominus enim Deus omnipotens templum illius est, et Agnus.

23. Et la cité n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'illumine, et sa lampe est l'Agneau.

24. Et les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur.

25. Et ses portes ne se fermeront point au déclin du jour : car il n'y aura point de nuit.

26. Et l'on y apportera la gloire et l'honneur des nations.

27. Il n'y entrera rien de souillé ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge, mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de l'Agneau.

23. Et civitas non eget sole, neque luna, ut luceant in ea : nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus.

24. Et ambulabunt gentes in lumine ejus : et reges terræ afferent gloriam suam et honorem illum.

25. Et portæ ejus non claudentur per diem : nox enim non erit illic.

26. Et afferent gloriam et honorem gentium in illum.

27. Non intrabit in eam aliquod coinquinatum, aut abominationem faciens et mendacium, nisi qui scripti sunt in libro vitæ Agni.

ψ I. « Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle : car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'est plus. »

Dans cette huitième et dernière série de visions l'apôtre nous transporte des épreuves et des combats de l'Eglise militante et de la grande scène du jugement dernier, où les réprouvés ont été jetés dans l'étang de feu, dans les gloires et les félicités de l'Eglise triomphante. « Après avoir parlé du jugement des méchants, dit saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, XX, xvi, il faut que saint Jean nous apprenne aussi quelque chose de

celui des bons. Car il a déjà expliqué ce que Notre-Seigneur a exprimé en ce peu de mots : ceux-ci iront au supplice éternel ; il reste à expliquer ce qui suit immédiatement : Et les justes iront à la vie éternelle » (Matth., xxv, 46).

« Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle : car le premier ciel et la première terre avaient disparu » : A l'aspect du souverain Juge venant dans toute sa puissance et sa majesté, tout ce monde visible, le ciel et la terre, s'était enfui : « *a cujus conspectu fugit terra et cælum* » (xx, 11), et avait disparu ; et tous les éléments en avaient été dissous : « *per quem cæli ardentis solventur, et elementa ignis ardore tabescent* » (II Petr., III, 12), à l'instar de l'homme déchu et mortel. Car, tout ayant été créé pour l'homme et soumis à son empire : « *constituisti eum super opera manuum tuarum; omnia subjecisti sub pedibus ejus* » (Ps. VIII, 7, 8), et le corps du dernier homme étant tombé en ruine, tout le reste devait être détruit et tomber avec lui. Mais après le jugement tout se trouve reconstruit et renouvelé avec les corps des élus ressuscités et glorifiés à l'instar de leur Rédempteur qui a triomphé de la mort pour tous et qui est entré en pleine possession de son royaume. Car, « selon l'éternel dessein que Dieu s'était proposé, tout devait être restauré en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, au ciel et sur la terre, lorsque les temps seraient accomplis : « *proposuit in dispensatione plenitudinis temporum, instaurare omnia in Christo, quæ in cælis, et quæ in terra sunt, in ipso* » (Ephes., I, 9, 10).

L'homme étant donc devenu une créature nouvelle à l'image de son divin chef, le monde devait aussi devenir une demeure nouvelle digne du chef et de ses



membres glorifiés. « L'habitation, dit en effet l'ange de l'école, doit convenir à celui qui l'habite. Mais le monde étant fait pour être l'habitation de l'homme, il doit donc convenir à l'homme. Mais l'homme étant renouvelé, le monde doit donc l'être pareillement... C'est pourquoi le monde sera renouvelé en même temps que l'homme sera glorifié : *unde simul mundus innovabitur, et homo glorificabitur* » (3<sup>e</sup> suppl. q. xci, art. 1, c).

C'est aussi l'interprétation de saint Augustin, ou plutôt l'interprétation universelle : « par le feu de cette conflagration du monde, les qualités des éléments corruptibles qui convenaient à nos corps corruptibles, seront entièrement détruites ; et leur substance elle-même aura les qualités qui, par un admirable changement, conviennent à des corps immortels ; afin que le monde, renouvelé en mieux, ait de la proportion avec les corps des hommes ayant aussi reçu cette parfaite rénovation » (*Cité de Dieu*, XX, xvi).

Mais tous se demandent : quelles sont les parties de l'univers qui seront ainsi renouvelées ?

Tous en exceptent le ciel des cieux ou l'empyrée, la demeure des anges et des bienheureux. Destiné par le Créateur à devenir le séjour de toute sainteté et de toute immortalité, non seulement il reçut dès sa constitution tout son immuable et divin perfectionnement, mais il ne fut jamais souillé par le péché, pas même par celui des mauvais anges ; car l'instant qui vit leur faute, vit aussi leur éternel bannissement : « J'ai vu Satan, dit le Seigneur, tomber du ciel comme la foudre : *videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem* » (Luc., x, 18).

C'est en effet l'interprétation de saint Thomas : « *ex*

*culpâ etiam dæmonum cælum empyreum infectionem non contraxit, quia peccando statim e cælo expulsi sunt* » (3<sup>e</sup> suppl. q. LXXIV, art. IV ad 3). Il n'a donc aucun besoin ni d'être purifié, ni d'être perfectionné. Aussi l'humanité sainte du Sauveur le remplit-elle de sa gloire et possède-t-il déjà le corps immaculé aussi bien que l'âme de la Reine des cieux, ne cessant depuis l'Ascension de recevoir les âmes des élus.

Tous conviennent encore qu'au milieu de l'embrasement universel, la terre, avec son atmosphère ou son ciel aérien, sera entièrement renouvelée non par une destruction substantielle, mais par un changement en mieux de ses qualités et de ses éléments, pour être mise en complète harmonie avec tous les corps glorifiés.

Mais cette purification, cette parfaite rénovation du monde par l'embrasement universel s'étendra-t-elle encore jusqu'au ciel stellaire, embrasant les astres eux-mêmes, pour les délivrer de tout ce qu'ils auraient de défectueux et leur donner une forme plus splendide et plus pure ?

Les uns le nient avec saint Augustin et saint Thomas ; d'autres l'affirment avec saint Justin, saint Jérôme, Théodoret, saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Ambroise, saint Hilaire, et nous pourrions dire avec l'Eglise dans l'office des Morts : « *Quando cæli movendi sunt et terra* ». Car par les cieux elle entend autre chose que l'air.

Voici les arguments des premiers :

Premier argument : Saint Pierre, dans sa seconde épître (III, 5-7), compare aux eaux du déluge le feu de l'universelle conflagration qui purifiera et renouvellera le monde. Or les eaux du déluge ne s'élevèrent pas au

delà de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes (Gen., vii, 20). Donc le déluge de feu ne dépassera pas cette hauteur, qui ne comprend que le ciel aérien ; donc il n'atteindra pas les cieus supérieurs.

Mais on leur répond que d'une comparaison on ne saurait tirer un argument certain, surtout en comparant le déluge de feu qui consumera et renouvellera tout, avec le déluge d'eau qui n'engloutit que les hommes et les animaux ; que d'ailleurs saint Pierre distingue assez les cieus supérieurs du ciel aérien, lorsqu'il distingue expressément les cieus des éléments, lesquels éléments sont précisément le ciel aérien : « Alors, dit-il en effet, les cieus passeront dans le bruit d'une tempête effroyable, mais les éléments se dissoudront par l'ardeur du feu : *cæli magno impetu transient, elementa vero calore solventur* » ; et plus loin : « *per quem (adventum) cæli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent* (ibid., 12). » Ce qui est conforme à ce verset de l'Apoc. xx, 11 : « *a cujus aspectu fugit terra et cælum* », et à ces autres du psaume ci, 26, 27 : « Les cieus sont l'ouvrage de vos mains. Ils périront, et vous, vous êtes immuable ; et vous les changerez comme un vieux vêtement : *et opera manuum tuarum sunt cæli. Ipsi peribunt, tu autem permanes : et omnes sicut vestimentum veterascent et sicut opertorium mutabis eos.* »

Second argument : « Les cieus sont incorruptibles, non seulement d'après Aristote et les philosophes, mais aussi d'après les Ecritures, comme on le voit dans Job xxxvii, 18 : Est-ce toi, lui dit Eliu, qui as formé les cieus, aussi solides que s'ils étaient fondus d'airain : *Tu forsitan fabricatus es cælos, qui solidis-*  
10\*\*

*simi quasi ære fusi sunt ? »* Et dans le Psalmiste, CXLVIII, 6 : « Il les a établis pour toujours, pour les siècles des siècles : *statuit ea in æternum, et in seculum seculi.* »

On leur répond d'abord que l'opinion d'Aristote ne prouve rien, parce qu'elle prouverait trop : il ne soutenait que les cieux étaient incorruptibles que parce qu'il les croyait incréés et éternels ; et de plus, à l'opinion des philosophes péripatéticiens on oppose avec avantage celui des stoïciens et même des épicuriens, enseignant que le monde serait un jour détruit et renouvelé par le feu : « *Sidera sideribus incurrent, et omni flagrante materia, uno igne, quidquid nunc ex disposito lucet, ardebit* (Seneca, cap. ultimo, de *Consolat. ad Martiam*). »

« *Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus,  
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cæli  
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.* » (Ovid.)

Cette dernière opinion était même celle de tous les premiers chrétiens. Car comme les païens leur reprochaient de croire à la destruction du ciel et des astres par le feu, Minutius Félix qui écrivait à la fin du second siècle, se contentait de leur répondre que leurs propres philosophes enseignaient la même chose. Et c'est encore l'opinion la plus conforme aux données les mieux fondées de la science actuelle. Car on distingue aujourd'hui quatre sortes d'astres : les astres incandescents comme le soleil et les étoiles fixes, qui pourraient s'éteindre ; les astres éteints après avoir été incandescents, comme la terre qui conserve encore sa chaleur intérieure et son atmosphère, et les planètes en général ; les astres morts, comme la lune, qui n'a

plus ni chaleur intérieure ni par conséquent d'atmosphère, et tous les satellites qui ont passé comme la lune par les deux premières phases ; et enfin les nébuleuses qui ne paraissent être que des astres en formation. Toute cette brillante milice du ciel si admirablement rangée en bataille dès le commencement, à la voix de son Créateur, est donc composée, pour ainsi dire, de soldats de toute condition : les uns dans toute leur vigueur, les autres vieillissés ; les uns à peine formés, les autres épuisés et comme réduits à l'état de cadavres, et qui ne suivent l'armée que parce qu'ils sont emportés par son mouvement originel. Tous sont donc changeants et susceptibles de plus ou de moins de perfectionnement, et l'on voit même des taches dans les plus parfaits. Tous sont donc corruptibles. Comme l'homme voyageur, ils portent le poids mortel du temps, et, comme l'homme qui tombe, ils demandent à être relevés et à être régénérés pour l'éternité.

Pour combattre ce sentiment on cite, il est vrai, ce texte de Job : « Les cieus sont aussi solides que s'ils étaient fondus d'airain », et cet autre du Psalmiste : « Ils sont fondés pour toujours, pour les siècles des siècles. » Oui, « ils sont aussi solides que s'ils étaient fondus d'airain », mais d'un airain que l'on fait fondre de nouveau pour l'épurer davantage ; oui, « ils sont fondés pour toujours, pour les siècles des siècles » quant à leur substance, mais non quant à leurs défauts et à leurs imperfections, qui les rendraient indignes de l'homme ressuscité et glorifié pour l'éternité. Aussi à ces textes en oppose-t-on d'autres, non pour les combattre, mais pour les expliquer : « Toute la milice des cieus se dissoudra : *tabescet omnis militia cœlorum* » (Is., xxxiv, 4), ce que tous entendent du soleil,

de la lune et des étoiles. « Les cieus seront réduits comme en fumée : *cœli sicut fumus liquescent* » (id., LI, 6); « Voici que je crée de nouveaux cieus et une nouvelle terre : *Ecce ego creo cœlos novos et terram novam* » (id., LXV, 17). Tout en gardant leur même substance, la terre et les cieus seront tellement changés quant à leur figure et à leurs qualités, qu'ils seront comme une terre et des cieus tout nouveaux.

Troisième argument : « Le feu ne peut avoir d'action dans les cieus ni sur les astres. »

Qu'en sait-on, et pourquoi pas ? Celui qui fera jaillir l'étincelle qui embrasera et consumera notre globe, ne peut-il pas, d'un seul acte de sa volonté, faire jaillir ou promener la même étincelle dans toutes les sphères célestes pour créer, selon sa parole, de nouveaux cieus en même temps qu'il créera une nouvelle terre ? La conflagration universelle et la rénovation parfaite de notre globe, ne sauraient épuiser sa toute-puissance.

Quatrième argument : « Notre globe doit être purifié et renouvelé par le feu, parce qu'il fut souillé par le péché et que la corruption ne possédera point l'héritage incorruptible : « *neque corruptio incorruptelam possidebit* » (I Cor., xv, 50). Mais de quel péché auraient été souillés les cieus supérieurs ?

Mais les cieus ne contempnent-ils pas et le soleil n'éclaire-t-il pas tous les crimes de la terre, et toute leur milice n'y fut-elle pas adorée à la place du Créateur ? Ils sont donc aussi parmi ces nobles et sublimes créatures « qui attendent avec ardeur la révélation des enfants de Dieu, parce qu'elles sont assujetties à la vanité malgré elles, mais à cause de celui qui les y a assujetties, dans l'espérance qu'elles seront délivrées

elles-mêmes de cet asservissement à la corruption, pour participer à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Car nous savons que toute créature gémit, et qu'elle est jusqu'alors comme dans les douleurs de l'enfantement » (I Cor., VIII, 19-22). Les cieux supérieurs, l'Empyrée seul excepté, attendent donc eux-mêmes avec ardeur leur purification et leur rénovation, et saint Thomas finit par en reconnaître lui-même la nécessité, tout en prétendant que la cessation de mouvement leur tiendra lieu de purification : « *ipsa eorum quies et motus cessatio... loco purgationis erit* » (3 suppl., q. LXXIV, art. IV, c). Mais ce repos, cette cessation de leur mouvement suffirait-elle pour leur complète purification et leur entière rénovation, et répondrait-elle à la force des expressions de l'Écriture : « Voici que je crée des cieux nouveaux et une terre nouvelle : *Ecce ego creo celos novos et terram novam* », « et il ne sera plus fait mémoire des premiers : *et non erunt in memoriâ priora* » (Is., LXV, 17)? « Voici que je fais toutes choses nouvelles : *ecce nova facio omnia* » (Apocal., XXI, 5).

Cette seconde interprétation est bien plus conforme à l'Écriture, à la tradition et au sentiment général que tout cet univers visible ayant été créé pour l'homme, tous deux, l'univers visible et l'homme, doivent passer par la même purification et la même rénovation. Alors l'un et l'autre étant sortis de l'universelle conflagration glorieuse et immortels comme l'or de la fournaise, la figure du vieux monde est passée : *præterit enim figura hujus mundi* (I Cor., VII, 31) », et nous avons réellement de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et les mêmes cieux et la même terre, où habite la justice : « *novos vero celos et novam terram secun-*

*dum promissa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat »* (II Petr., III, 13).

Alors tous les cieux aussi bien que la terre : « *in quibus* » formeront l'immense et magnifique palais, la resplendissante et éternelle demeure de l'homme régénéré. La lune et tous les astres inférieurs auront l'éclat du soleil, et le soleil et tous les astres supérieurs seront sept fois plus resplendissants : « *erit lux lunæ sicut lux solis, et lux solis septemplexiter* » (Is., xxx, 26). Et comme la lumière sera élevée à sa plus haute perfection, elle fera ressortir toutes les beautés de cet état nouveau. « Tous les éléments, dit ici saint Thomas, auront leur clarté : *omnia elementa claritate quâdam vestientur*. La terre, aussi lumineuse que le soleil, sera transparente comme le verre et n'aura de nuit et de ténèbres que dans son centre où sera l'enfer : *non erit alicubi nox super terram, sed solùm in centro terræ ubi erit infernus* » (3<sup>e</sup> suppl., q. XCI, art. III ad 4). Car c'est dans l'enfer que le feu de la conflagration finale entraînera, avec les réprouvés, tout ce qui restera de grossier et d'impur après l'universelle purification ; de même que tout ce qui sera trouvé de beau et de noble s'élèvera dans le royaume céleste avec les élus : *ignis finalis conflagrationis in infernum cum reprobis demergetur. Igne conflagrationis involventur reprobi, ut quidquid turpe et fædum fuerit, in infernum detrudatur; sicut quidquid pulchrum et nobile reperietur, in regnum cæleste attolletur* » (3<sup>e</sup> suppl., q. LXXIV, art. IX, C). L'air sera plus subtil que l'éther, l'éther plus pur que la lumière, et la lumière immense. Et les yeux de l'homme nouveau n'ayant plus aucune des imperfections de l'homme terrestre et mortel, mais toutes les perfections de l'homme spiritualisé et im-



mortel, atteindront d'un seul regard d'une extrémité à l'autre des espaces éthérés partout où les portera la pensée, contemplant et comptant les globes innombrables comme le berger son troupeau reposant autour de lui à l'heure de midi. Car l'univers entier sera le domaine de l'homme ; il le possédera et il en jouira pleinement, et tous les corps célestes y raconteront la puissance et la gloire et les bontés de son Créateur et de son Sauveur bien plus clairement qu'aujourd'hui : « *Cœli enarrant gloriam Dei* » (Ps. xviii, 1), et il entendra parfaitement la voix, et il verra de ses yeux tout ce qu'ils racontent, et quoique dans l'Empyrée il contemple son Dieu face à face, « *facie ad faciem* » (I Cor., xiii, 12), et l'y voie tel qu'il est, « *sicuti est* » (I Joann., iii, 2), les corps célestes, dit encore saint Thomas, recevront une telle clarté dans cette rénovation, que l'homme y verra Dieu pour ainsi dire sensiblement : « *Corpora cœlestia majorem claritatem accipient in illâ innovatione, ut quasi sensibiliter Deus ab homine videatur* » (3 supp., q. XCI, art. iii, C).

Quelle joie, quelles délices, quel bonheur inénarrable pour l'homme glorifié, de voir, de contempler son Dieu partout, de le posséder dans son intimité et dans son immensité, d'en jouir par toutes les puissances de ses sens en même temps que par toutes les facultés de son âme ! Et ces cieux, ces mondes créés avec une si incompréhensible profusion, qui nous paraissent infinis et semés comme la poussière dans les champs de l'espace, non-seulement il les aura comme tous présents sous ses yeux, mais il les comprendra tous avec leurs mystères et leur fin, tant sera étendue la puissance de ses perçants regards et des lumières nouvelles de son intelligence !

Ainsi la terre et les cieux, revêtus de toutes les splendeurs des saints, « *in splendoribus sanctorum* », raconteront plus éloquemment que jamais, dans les siècles des siècles, la gloire, les bienfaits et l'amour de leur auteur, et leur transformation, leur transfiguration sera si admirable, si prodigieuse, que l'on pourra bien dire dans le style des Ecritures « que le premier ciel et la première terre ont disparu : *Hic mos est Scripturæ, ut hanc mundi transmutationem, in meliorem, ac magis gloriosam restitutionem, interitum ac perditionem dicant* » (S. Epiph., 64).

Et ainsi se concilient les divins oracles si contradictoires en apparence, insinuant tantôt la perpétuelle conservation, tantôt l'entière destruction de la terre et des cieux. Car si les Ecritures disent : « La terre demeure éternellement : *terra in æternum stat* » (Eccl., I, 4); les cieux sont affermis sur la parole de Dieu : *verbo Domini cæli firmati sunt* » (Ps. xxxii, 6); « Tous les ouvrages que Dieu a créés, subsistent à jamais : *omnia opera quæ fecit Deus, perseverant in perpetuum* » (Eccl., III, 14); elles disent aussi : « que les cieux et la terre passeront » (Matth., xxiv, 35; II Petr., III, 10); qu'ils périront, qu'ils vieilliront et seront changés comme un vieux vêtement : *Ipsi peribunt, tu autem permanes; et omnes sicut vestimentum veterascent. Et sicut opertorium mutabis eos et mutabuntur* » (Ps., ci, 27); « que Dieu en créera de nouveaux, et que l'on n'aura plus souvenir des premiers : *Ecce enim ego creo cælos novos et terram novam; et non erunt in memoriâ priora* » (Is., lxxv, 17).

Or le mot de l'énigme, la solution du problème et de ces contradictions, c'est que la terre et les cieux, après l'entière destruction de leurs qualités grossières

et de leurs éléments corruptibles, par une complète et merveilleuse rénovation, demeureront éternellement dans leur même et propre substance, à l'instar de la sainte humanité glorifiée du Sauveur et du corps ressuscité de ses saints. Comme eux ils peuvent donc dire dès maintenant avec Job : « Je sais que mon Rédempteur est vivant, que je ressusciterai moi aussi de mes ruines au dernier jour... Je le verrai moi-même et non un autre dans ma propre substance : *quem visurus sum ego ipse, et non alius* » (Job., xix, 25, 27).

Ce n'est donc pas en vain que toutes créatures, la terre et les cieux : la terre asservie au péché, mais arrosée du sang d'un Dieu et sanctifiée par les larmes des saints et des martyrs, et les cieux contemplateurs de tant d'iniquités, mais témoins aussi de tant de vertus, « gémissent et sont comme dans les douleurs de l'enfantement, attendant l'adoption des enfants de Dieu et la rédemption de nos corps » (Rom., viii, 21-23). Ils réclament cette universelle restauration que Dieu le Père a promis d'opérer par son Christ : « *Benedictus Deus et pater D. N. J. C... proposuit... instaurare omnia in Christo, quæ in cœlis, et quæ in terra sunt, in ipso* » (Eph.. 1, 3, 9, 10).

— « Et la mer n'est plus » : Ce texte ne se prête aucunement à l'interprétation de ceux qui pensent que la mer purifiée, mais non desséchée par le feu de l'universelle conflagration, serait aussi conservée quant à sa substance. Ici le verbe *abiit*, s'en alla, et ailleurs les verbes « *fugit* » (xx, 11), « *transient* » (II Petr. iii, 10), « *transibunt* » (Matth. xxiv, 35 ; Marc xiii, 31 ; Luc xxi, 33), fuir, passer, marquent fort bien un changement d'état ou de lieu ; mais un changement de

lieu ou d'état n'est pas un anéantissement. Mais l'expression : « et la mer n'est plus : *et mare jam non est* : και η θαλασσα ουκ εστιν επι » ne peut signifier que l'absolue cessation de son existence.

Néanmoins quelques-uns avec saint Thomas croient à sa conservation substantielle ; d'autres en doutent avec saint Augustin : « Nous lisons bien, dit-il, qu'il y aura un nouveau ciel et une nouvelle terre, mais pour une mer nouvelle, il ne me souvient pas d'en avoir jamais rien lu » (*Cité XX, xvi*). C'est pourquoi nous croyons devoir admettre, avec le V. Bède et beaucoup d'autres, vu le sens naturel du texte, son complet dessèchement et son abolition : « *omnino siccandum esse et abolendum.* »

Et pourquoi serait-elle conservée ? pour la beauté de ce bas univers ? Mais, dit saint Thomas lui-même, « la terre à sa surface aura la transparence du verre : *Terra erit in superficie exteriori pervia sicut vitrum.* »

Pour sa solidité et sa conservation ? comme le prétend Cornel. a Lapide, car, dit-il, « sans la mer et les eaux, la terre se fendrait et tomberait en poussière. » — Mais la terre alors sera ferme et incorruptible comme le cristal.

Serait-ce pour continuer de nourrir les êtres innombrables qui peuplent ses abîmes et entretenir la fraîcheur jusque sur les plus hautes montagnes par ses vapeurs qui, se résolvant en neiges, en pluies, en rosée, forment les sources et les fleuves, et vont porter l'abondance et la fécondité dans les plaines parmi les plantes et les animaux ? — Mais alors il n'y aura plus de plantes ni d'animaux : « *plantæ et animalia, quæ ad incorruptionem ordinari non possunt, non re-*

*manebunt in illâ mundi innovatione*; et le corps de l'homme spiritualisé : « *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale* (I Cor. xv, 44) » n'aura plus besoin de ces aliments grossiers pour se sustenter (S. Thomas). »

Ce serait encore moins pour mettrè en communication les îles et les continents ; car alors les corps des élus doués, pour ainsi dire, des qualités des esprits, se transporteront avec la facilité et la rapidité de la pensée, de sphères en sphères, dans l'immensité des cieux et seront comme à la fois dans l'Empyrée, séjour de leur gloire et de leur félicité, et sur la terre ancien théâtre de leurs combats et de leurs victoires.

La mer, image des tempêtes et des afflictions, et de la mobilité du siècle qui passe, serait-elle davantage la figure du siècle éternel, tranquille, immuable, fait à l'image de Dieu, où il n'y aura plus de changement ni ombre d'épreuve ou de révolution : « *apud quem non est transmutatio nec vicissitudinis obumbratio* » (Jacob, I, 17) ?

La figure serait trop faible, trop imparfaite. Mais ce seront ces eaux supérieures, au-dessus des cieux, révélées à Moïse (Gen. I, 7), et chantées par David : « *Et aquæ omnes, quæ super cælos sunt, laudent nomen Domini* (Ps. CXLVIII, 4) » et par Daniel : « *Benedicite, aquæ omnes quæ super cælos sunt, Domino* (III, 60) », eaux pures et limpides comme le verre et fermes comme le cristal, formant l'immense mer qui baigne les rivages de l'Empyrée, plus vaste des myriades de fois que la faible goutte d'eau amère qui baigne notre globe ; ce sont ces eaux, c'est cette mer céleste qui sera le miroir de l'immensité de Dieu, et où se refléteront la nouvelle terre, les nouveaux cieux, et la gloire et le

bonheur infinis des élus : « *Et in conspectu sedis tanquam mare vitreum, simile chrystallo* (IV, 6). »

C'est sur ces eaux immortelles, illuminées des feux de l'éternelle patrie, que tous ceux qui ont vaincu la bête, et son image, et le nombre de son nom, seront debout, triomphants à la suite de Pierre et les harpes à la main : « *Et vidi tanquam mare vitreum mistum igne, et eos qui vicerunt bestiam et imaginem ejus et numerum nominis ejus, stantes super mare vitreum, habentes citharas Dei* » (XV, 2). Et ils chanteront le cantique de Moïse, serviteur de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Elles sont grandes et admirables vos œuvres, Seigneur Dieu tout-puissant : elles sont justes et véritables vos voies, ô roi des siècles : « *Et cantantes canticum Moysi servi Dei, et canticum Agni, dicentes : Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine Deus omnipotens : justæ et veræ sunt viæ tuæ, Rex seculorum* » (ibid. 3).

Il n'y a donc plus de mer sur la terre renouvelée : elle n'y aurait plus de raison d'être : « *Et mare jam non est.* »

ÿ 2. « Et moi Jean, je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle descendant du ciel venant de Dieu, parée comme une épouse ornée pour son époux. »

Tout étant renouvelé et l'univers formant comme un palais tout divin, voici venir l'épouse du Roi des rois : « Et moi Jean, je vis la cité sainte... » : Au disciple bien-aimé du Seigneur et l'ami préféré de l'époux de contempler la Jérusalem nouvelle, l'Épouse de l'Agneau, et de nous en décrire la gloire et les splendeurs.

Elle est appelée

— « Cité : « *civitas : civium unitas* », dit saint Tho-

mas, parce que tous les habitants de la céleste patrie, anges et saints, n'y ont qu'un cœur et qu'une âme, et y sont étroitement unis par leur ardent amour pour Dieu et leur Sauveur et la plus tendre charité entre eux ;

— « Sainte » : parce qu'il n'y a que des saints et que tous y apportent les trésors de sainteté acquise au temps de l'épreuve et de l'exil et les y mettent en commun à la gloire du Dieu trois fois saint ;

— « Jérusalem nouvelle » : 1° Parce que, comme l'antique Jérusalem, conquise et magnifiquement édifée par David, devint la cité sacrée de tout le peuple choisi, le ciel conquis par les mérites de Jésus-Christ, seul héritier des promesses faites à David, devient la patrie de tout le peuple des élus ;

2° Parce que tous les biens figurés par la Jérusalem terrestre sont réalisés dans la Jérusalem céleste avec toutes les magnificences décrites par les prophètes ;

3° Elle est surtout « nouvelle », parce qu'on y entre avec des corps renouvelés et immortels et « que l'œil n'a jamais vu ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme goûté ce que Dieu y prépare à ses élus » (I Cor. II, 9). Car Jérusalem signifie vision de paix ; or ceux qui auront vaincu le monde et les puissances de ce monde, y jouiront d'une paix inénarrable, universelle et sans fin « en voyant Dieu face à face, tel qu'il est ».

— « Descendant du ciel venant de Dieu » : « *de cælo a Deo* », non par un mouvement local, mais par émanation : « *Non locali motu, sed emanatione* » Gagnæus, Dieu, le père des lumières, étant la source de tout don parfait et de toutes les grâces qui l'ont formée sur la terre et glorifiée dans le ciel : « *omne datum optimum,*

*et omne donum perfectum desursum est, descendens a patre luminum* » (Jacob 1, 17).

« Il est dit, ajoute saint Augustin, que cette cité descend du ciel, parce que la grâce dont Dieu la forma est céleste. C'est pourquoi il lui dit aussi, par Isaïe : « C'est moi le Seigneur qui t'ai créée et qui t'ai formée » (Is. XLIII, 1 ; XLIV, 2). Et en vérité elle est descendue du ciel dès le commencement, depuis que, dans le cours des siècles, ses citoyens s'accroissent par la grâce de Dieu, qui vient d'en haut, et qui leur est communiquée par les eaux de la régénération dans l'Esprit-Saint qui est envoyé du ciel. Mais par le dernier jugement de Dieu, qui se fera par Jésus-Christ son Fils, elle recevra une splendeur si grande et si nouvelle, qu'il ne lui restera plus aucuns vestiges de vétusté ; puisque les corps aussi passeront de la vieille corruption et de la mortalité à la gloire de l'incorruptibilité et de l'immortalité. » (*Cité XX, xvii.*)

— « Parée comme une épouse ornée pour son époux » : Avec quelle magnificence et quelle splendeur se présentera au Fils bien-aimé du Très-Haut l'épouse si longtemps attendue et si longtemps préparée !

Ses parures seront son innocence, sa justice, sa sainteté et toutes ses bonnes œuvres ; et tous ses trésors, tous ses mérites amassés dans la patience, la pénitence et la pratique de toutes les vertus ; et une infinité de dons ignorés du monde, qu'elle reçut de Dieu le Père par le Fils son époux et la communication de l'Esprit-Saint. Aussi l'Époux ravi de tant de richesses et de beauté, lui dira en la recevant pour toujours : « *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es ! Oculi tui columbarum absque eo quod intrinsecus latet... Tota pulchra es, amica mea, veni de Libano,*



*coronaberis*. Je vous ai enfin retirée du haut d'Amana, du sommet de Sanir et d'Hermon, des cavernes des lions, des montagnes des léopards. » (Cantic. iv, 1, 7, 8.)

Qui ne reconnaît ici le sublime contraste entre Jérusalem et Babylone : Jérusalem descendant du ciel, venant de Dieu pour recueillir tous les élus et remonter couronnée de gloire dans son royaume, et Babylone montant de l'abîme, pour corrompre les peuples et les rois pervers, et replongée avec eux et toutes les puissances de l'enfer dans l'étang de feu ?

ψ 3. « Et j'entendis une grande voix venant du trône, disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu, »

« Et j'entendis une grande voix venant du trône » : Le trône figure la gloire de Dieu ; la voix qui en vient est donc la voix même de Dieu. Elle est grande et solennelle, parce qu'elle annonce l'ouverture de l'éternité bienheureuse pour tous les élus dont les âmes viennent de se réunir à leurs corps glorifiés ;

— « Disant : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux » : Allusion à ces paroles du Lévitique : « Je placerai mon tabernacle au milieu de vous... Je demeurerai avec vous, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple. » (xxvi, 11, 12.)

Mais ici le tabernacle de Dieu n'est plus une simple tente portative dans la marche du désert, que l'on dressait le soir et que l'on levait le matin et où Dieu rendait ses oracles, c'est l'immense étendue de l'Empyrée, la demeure définitive des élus sous les voûtes

éternelles et dans les splendeurs du ciel des cieux : « *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo aut quis requiescet in monte sancto tuo ?* » (Ps. XIV, 1.)

Jésus-Christ néanmoins avait réalisé en partie la figure du tabernacle lévitique par le tabernacle de la nouvelle loi où il habitait réellement et substantiellement, mais comme un Dieu caché : « *Deus absconditus* » (Isaïe XLV, 15), sous les voiles sacramentels : « Car quoique Dieu soit maintenant avec les siens, dit saint Thomas, il ne paraît nullement être avec eux, parce que tout le temps qu'ils vivent dans cette mortalité, ils ne le contemplent point manifestement. Ce ne sera que lorsque ses saints seront glorifiés, que non seulement il habitera avec eux, mais qu'il leur apparaîtra dans toute sa gloire et que la magnificence de ses promesses s'accomplira dans toute sa plénitude : *sed tunc verè cum eis apparebit, quando se glorificatis illis revelata facie manifestabit.* »

C'est pourquoi l'Empyrée lui-même, quelque vaste et splendide qu'il soit, n'est appelé que le tabernacle, parce que c'est l'immensité, la gloire et l'incompréhensible majesté de Dieu et de l'Agneau qui est le temple de Dieu même : « *Dominus enim Deus omnipotens templum illius est ; et Agnus.* » (22 *infra*.)

— « Et ils seront son peuple » : Ils n'auront ni maîtres, ni seigneurs, ni rois ou Césars ; ils seront tout à Dieu qui sera leur seul Seigneur et leur seul Roi et l'objet de tous leurs désirs, de tout leur amour et de toutes leurs adorations ;

— « Et Dieu lui-même au milieu d'eux sera leur Dieu » : Il fera ses délices d'être avec eux comme le maître avec ses fidèles serviteurs, le père avec ses enfants, l'ami avec ses amis : « *Deliciæ meæ esse cum*

*filiis hominum* » (Prov. VIII, 31), les admettant dans une douce et divine familiarité, dans la plus ravissante intimité ; leur prodiguant honneur, gloire, richesses, science, sagesse, tous les biens, toutes les jouissances : « *Ego ostendam omne bonum tibi* » (Exod. XXXIII, 18), et cela en Dieu, sans mesure, sans exciter de jalousie, tous étant comblés. Ainsi par un soleil radieux tous sont réjouis par la douceur des mêmes rayons, dans un magnifique concert, tous ravis de la même harmonie sans que les jouissances des uns diminuent les jouissances des autres. Tous et chacun diront comme l'apôtre Thomas à Jésus : « Mon Seigneur et mon Dieu » ; comme François d'Assise : « Mon Dieu, mon amour et mon tout » ; comme David : « Je ne veux plus que vous au ciel et sur la terre... Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage, mon Dieu pour l'éternité : *Quid enim mihi est in cælo, et a te quid volui super terram ? Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum.* » (Ps. LXXII, 25, 26.)

ψ 4. « Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil ni cris ni douleur : parce que le premier état est passé. » Outre les Millénaires, quelques-uns, avec l'abbé Joachim et Ubertin de Casale, au XIII<sup>e</sup> siècle, et Bovet et Lafont-Sentenac de nos jours, ont voulu entendre ce verset de la vie présente. Nous ne leur répondrons que par ce passage de S. Augustin :

Après avoir démontré, avec la plus vive éloquence et les plus invincibles arguments, que ces paroles ne sauraient s'appliquer à l'Eglise militante, et que les plus grands saints, comme les prophètes et les apôtres, y versent les plus abondantes larmes, il conclut : « Et en vérité, dans ce livre de l'Apocalypse, beaucoup de

choses sont dites en termes voilés, pour exercer l'esprit du lecteur, et un petit nombre avec clarté, pour donner du jour au reste et servir à le découvrir : et la raison de son obscurité consiste principalement en ce que l'auteur y dit les mêmes choses en tant de façons, qu'il semble que c'en soit de diverses, lorsque l'on s'aperçoit que ce sont les mêmes dites diversement. Mais pour ces paroles, où il dit : Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et il n'y aura plus ni mort, ni deuil, ni cris, ni douleur, elles sont dites avec tant de clarté du siècle futur et de l'immortalité et de l'éternité des Saints (car alors seulement, et là seulement n'existeront plus tous ces maux), que nous ne devons plus rien chercher ni rien lire de clair dans les lettres sacrées, si nous trouvons cela obscur. » (*Cité de Dieu*, XX, xvii.)

« Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux » : « *Et auferet Dominus Deus lacrymam ab omni facie* » (Isaïe, xxv, 8).

Dieu ne sera pas seulement un ami, un père : comme la plus tendre des mères, il essuiera avec un amour infini toute larme de leurs yeux, les consolant, leur faisant oublier tous leurs maux passés ;

— « Et la mort ne sera plus » : « *præcipitabit mortem in sempiternum* » (Isaïe, *ibid.*). S. Paul dit aussi : « La mort, la dernière ennemie, sera détruite : *Novissima autem inimica destruetur mors* » (I Cor., xv, 26). Le péché n'étant plus, la mort aussi, peine du péché, ne sera plus.

— « Et il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni douleur » : Tout cet affreux cortège de maux et de misères qui accompagne l'humanité ; le deuil à la mort de tout ce qui nous est cher, parents et amis ; le cri

de l'innocent et du faible gémissant sous l'injustice du puissant ou la cruauté de l'oppresseur ; la douleur au milieu de maladies sans nombre, plus violentes les unes que les autres, qui attaquent et torturent l'homme sous mille formes, tout cet héritage du vieil Adam sera détruit et réparé par Jésus-Christ le nouvel Adam : « *Et sicut in Adam omnes moriuntur, ita in Christo omnes vivificabuntur.* » (I Cor., xv, 22.)

— « Parce que le premier état est passé » : parce que cette vie mortelle, qui est plutôt une mort qu'une vie, aura fait place à une éternité de repos, de joie et de bonheur inénarrable. « Quelle sera cette félicité, s'écrie S. Augustin, où il n'y aura plus aucun mal, où ne manquera plus aucun bien, où l'on ne sera occupé que de louer Dieu, qui sera tout en tous : *quanta erit illa felicitas, ubi nullum erit malum, nullum latebit bonum, vacabitur Dei laudibus, qui erit omnia in omnibus !* » (*Civit. Dei*, XXII, xxx, 1.)

¶ 5. « Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici que je fais toutes choses nouvelles. Et il me dit : Ecris, parce que ces paroles sont fidèles et véritables. »

« Et celui qui était assis sur le trône dit : Voici que je fais toutes choses nouvelles » : Celui qui est assis sur le trône, c'est Dieu ou plutôt Jésus-Christ lui-même, (xx, 11), qui dit : « Voici que je fais toutes choses nouvelles », et confirme tout ce qui précède (1, 4) : comme s'il disait : Le vieil homme et le vieux monde souillés, flétris et usés par le péché, tout a disparu. Il n'en reste plus que ce qui a été sanctifié et conservé par la grâce de ma Rédemption. Et de ces précieux et glorieux restes, de ces immortels éléments, voici que je fais un ciel nouveau, une terre nouvelle, un homme

nouveau, une vie nouvelle, tout un monde tellement renouvelé, qu'il n'y reste plus aucune trace de l'ancienne iniquité. Il n'est donc pas étonnant que la mort, le deuil, les cris, la douleur, tous les maux, toutes les misères en soient à jamais bannis, son unique essence étant la sainteté, la gloire, la félicité et l'immortalité : « *Ecce nova facio omnia.* »

— « Et il me dit : Ecris » : « L'écrit, dit S. Thomas, est pour la perpétuité » ;

— « Parce que ces paroles sont fidèles et véritables » : Ce vieux ciel, cette vieille terre, toute la figure de ce monde, usée, vieillie par le péché, passeront, mais mes paroles ne passeront point : « *cælum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt* » (Matth., xxiv, 35) ; « *præterit enim figura hujus mundi* » (I Cor., vii, 31).

ÿ 6. « Et il me dit : C'est fait. Je suis l'A et l'Ω, le commencement et la fin. A celui qui a soif je donnerai à boire à la source des eaux de la vie gratuitement. »

« Et il me dit : C'est fait » : « *Factum est* » : C'est le : « Tout est consommé : *Consummatum est* » du second avènement. Du haut de sa croix, Jésus-Christ, ayant accompli, par son premier avènement, la loi et les prophètes, toutes les figures et les ombres qui prophétisaient notre Rédemption, porté le coup mortel dans les flancs de la mort et enchaîné Satan, ouvert la voie du pardon à l'universelle iniquité, effacé l'arrêt primordial de notre condamnation, rendu au genre humain ses titres au royaume et à l'amour de son père, et rouvert le ciel à tout homme de bonne volonté, fit entendre cette immense et suprême clameur : « Tout est consommé : *Consummatum est* » (Joan., xix, 30).

Du haut de son trône, où il est assis à la droite de son

Père et établi juge des vivants et des morts, après avoir opéré l'universelle résurrection, le dernier jugement, la rénovation et le rétablissement de toutes choses dans la justice originelle, il prononce encore cette solennelle et suprême parole : « C'est fait : *factum est.* »

Il ne se fera plus rien de nouveau au ciel ou sur la terre : tout est accompli, consommé pour la gloire et la félicité de ses élus et son règne éternel.

— « Je suis l'Α et l'Ω, le commencement et la fin. » Je suis l'Α, le commencement, c'est-à-dire la cause et la raison de tout, le principe par lequel tout a commencé, par lequel tout a été créé, et sans lequel tout ne serait rien; et l'Ω, ou la fin pour laquelle tout a reçu l'être et la vie, pour laquelle tout doit subsister, et vers laquelle tout doit tendre sous peine de retomber dans le néant, ou plutôt dans un état pire que le néant. Brève, simple et sublime affirmation de sa divinité par Jésus-Christ, Verbe créateur et rédempteur, souverain Juge et souverain Rémunérateur. (Voyez plus haut, chap. I, §. 18.)

— « A celui qui a soif », soif de justice et de vérité, de Dieu et des choses de Dieu. Le juste brûle du désir de voir son Dieu, de lui plaire, de faire sa volonté, et ne soupire qu'après sa possession : « *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus* » (Ps. xli, 2). « *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum; quando veniam et apparebo ante faciem Dei?* » (Ibid., 3.)

— « Je donnerai à boire à la source des eaux de la vie » : Par la source des eaux de la vie, nous devons donc entendre la vision, la possession de Dieu même, et aussi, avec saint Ambroise, « la gloire de la patrie

céleste, qui, jaillissant du sein du Seigneur, ne cesse de rassasier toutes les âmes des justes de sa douceur inénarrable ». L'on est comme dans un océan de lumière, comme dans une mer immense, sans limites, de vie. Que celui donc qui a soif de gloire, de vérité et de vie, aille à lui et qu'il boive.

— « Gratuitement » : Gratuitement ? Grand mystère ! Car comment peut-on dire qu'ils sont entrés gratuitement au sein de la gloire et de la vie éternelle ceux qui, pour la conquérir, ont souffert tant d'adversités, répandu tant de larmes et de prières, distribué de si abondantes aumônes pour secourir les corps et les âmes de leurs frères, opéré d'innombrables bonnes œuvres, lutté sans cesse contre Satan, contre le monde et contre eux-mêmes, et souvent versé leur sang et sacrifié leur vie ?

« Dieu, répond saint Thomas, donne cette gloire gratuitement, parce que personne ne mérite la félicité éternelle, à moins qu'il n'ait reçu auparavant la grâce pour la mériter, et parce que la grâce, qui est un don gratuit, est nécessaire pour la mériter jusqu'à la fin. »

« Dieu la donne encore gratuitement, ajoute Albert le Grand après saint Paul, parce qu'il les récompense bien au delà de leurs mérites, et que toutes les souffrances, toutes les peines de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire future qui sera révélée en nous : *« non sunt condignæ passionēs hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis »* (Rom., VIII, 18).

Cette immensité de la récompense d'une part, et de l'autre la grandeur de la grâce qui la procure, sont si supérieures à nos faibles mérites et à tous nos efforts, que saint Augustin n'a pas craint de dire que c'est



la grâce qui produit en nous tout notre mérite; et que lorsque Dieu couronne nos mérites, il ne couronne que ses dons : « *Omne bonum meritum nostrum non in nobis facit nisi gratia, et cum Deus coronat merita nostra, nihil aliud coronat quam munera sua* » (Ep. cxciv, 19). Paroles bien capables de confondre toute présomption et tout orgueil de l'homme, mais dont il faut néanmoins déterminer et préciser le sens par ce canon du concile de Trente : « Si quelqu'un dit que les bonnes œuvres de l'homme justifié sont tellement les dons de Dieu, qu'elles ne soient plus aussi les mérites de l'homme lui-même justifié... qu'il soit anathème : *Si quis dixerit hominis justificati bona opera ita esse dona Dei, ut non sint etiam bona ipsius justificati merita... anathema sit.* » (Sess. VI, can. xxxii.) La grâce ne nous sauve pas sans nous, de même que nous ne saurions nous sauver sans la grâce. Mais à celui qui ne lui refuse pas sa bonne volonté et sa coopération, il sera donné une si riche couronne et des biens tels, qu'il pourrait se comparer au pauvre qui, avec son obole, achèterait un royaume, et qu'il lui semblera boire comme gratuitement dans un océan sans rivages de gloire et de délices : « *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!* » (Ps. xxx, 20.)

¶ 7. Celui qui vaincra, héritera de tous ces biens, et je serai son Dieu et il sera mon fils. »

« Celui qui vaincra héritera de tous ces biens » : Cette phrase explique la précédente et confirme le sens que nous avons donné au mot « gratuitement ». Il faut coopérer à la grâce, combattre et vaincre avec son secours, pour avoir droit au royaume de Dieu : « *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt*

*illud.* » (Matth., xi, 12). — Le grec porte : « héritera », la Vulgate : « possédera tous ces biens ». Le grec exprime la nature et l'effet de la grâce, qui est toute divine et qui défie l'homme, et prépare mieux à cette autre expression qui suit : « Et il sera mon fils. »

— « Et je serai son Dieu et il sera mon fils » : Tout commentaire de cette promesse en affaiblirait la magnificence, tant elle est claire, simple et sublime de tendresse et d'amour. Devenir fils de Dieu source du souverain bonheur, posséder en héritage tous ses biens, tous ses trésors, être éternellement dans son ciel comme dans la maison de son père, où tout ce qui est à lui est à vous, jamais les hommes n'auraient osé rêver tant de gloire ! Et cependant c'est la promesse du Père et l'engagement du Fils envers sa créature, si elle est fidèle à sa grâce. « Voyez, dit ailleurs saint Jean, quel amour nous a témoigné le père, de vouloir que nous soyons nommés et que nous soyons en effet enfants de Dieu » (1 Joan., iii, 1).

Ils étaient donc bien plus noblement ambitieux et bien plus grands que les Alexandre et les César et tous les conquérants de la terre, ces généreux martyrs qui bravaient la fureur des tyrans et livraient leurs corps aux flammes et aux plus affreux supplices pour conquérir des trônes et des couronnes éternels ! Et voilà la foi qui a vaincu le monde et le vaincra jusqu'à la fin des siècles.

ψ 8. « Mais pour les lâches et les incrédules et les exécrables et les homicides et les fornicateurs et les empoisonneurs et les idolâtres et tous les menteurs, leur partage sera dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort. »

« Mais pour les lâches : τῶν δειλοῦς » : Ceux qui

reculent et font défection dans les persécutions, en face des supplices et des tyrans ; les esclaves du respect humain qui n'osent professer leur foi et rougissent de leur Dieu ; tous ceux qui manquent de courage pour résister au monde, à Satan et à leurs passions : *Qui me erubuerit, et meos sermones : hunc Filius hominis erubescet* » (Luc., ix, 26).

— « Et les incrédules » : Ceux qui refusent de croire à Jésus-Christ et à son Eglise : « *Qui vero non crediderit, condemnabitur* » (Marc., xvi, 16).

— « Et les exécrables » : Ceux qui commettent des actes abominables, réprouvés de Dieu et des hommes, comme les scandaleux, qui font le mal avec impudence ou de sang-froid : « *corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis* » (Ps. xiii, 1). Par les exécrables, plusieurs entendent aussi tous les excommuniés.

— « Et les homicides » : de fait ou d'intention : « *omnis qui odit fratrem suum homicida est* » (Joan., iii, 15).

— « Et les fornicateurs » : Tous les impudiques de corps ou de consentement : « *Ego autem dico vobis, quia omnis qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mæchatus est eam in corde suo* » (Matth., v, 28).

— « Et les empoisonneurs » : qui tuent le corps par le poison et les âmes par les mauvaises doctrines.

— « Et les idolâtres » : Non seulement ceux qui adorent les idoles et les faux dieux, mais tous ceux aussi qui préfèrent au vrai Dieu leurs vices et leurs passions : « *quod est idolorum servitus* » (Ephes., v, 5).

— « Et les menteurs » : Calomnieurs, faussaires, faux témoins, parjures, violateurs de leurs promesses devant les hommes ou de leurs vœux en religion,

renégats, apostats, hérétiques ou impies, tous ceux qui enseignent quelque chose de contraire à la foi ou à la loi de Dieu, qui est la vérité par essence.

— « Leur part est dans l'étang brûlant de feu et de soufre » : Nous avons vu, chapp. xix, 20 ; xx, 9, que l'étang brûlant de feu et de soufre est proprement l'enfer. Mais pourquoi l'enfer est-il appelé un étang, un lac de feu et de soufre et non un fleuve, un torrent ? — Parce que de même que les eaux d'un lac, d'un étang, *stagnum*, sont toujours stagnantes, toujours les mêmes, ainsi le feu de l'enfer et le soufre qui alimente ce feu de l'enfer, ne s'écouleront, ne diminueront et ne passeront jamais ; toujours la même quantité de soufre se décomposant et se recomposant par la combustion, sans jamais perdre un atome, pour entretenir ce brasier effroyable : « *Est, inquam, in Gehenna sulphur, non aliud et aliud sibi succedens, sed idem semper numero permanens et constans, uti idem numero semperque sibi constans est ignis.* » (Corn. a Lap.)

— « C'est la seconde mort » : Nous avons vu que la première mort est l'envoi, avant le dernier jugement, de l'âme seule en enfer ; la seconde mort est l'envoi, après le jugement dernier, de l'âme unie au corps dans cette fournaise de feu inextinguible et de soufre inépuisable : « *in stagnum ignis ardentis sulphure.* »

¶ 9. « Et l'un des sept anges ayant les coupes pleines des sept dernières plaies vint, et il me parla, disant : Viens, et je te montrerai la fiancée, l'Épouse de l'Agneau. »

L'Ange qui montre ici à saint Jean l'Épouse de l'Agneau, est le même qui, au chap. xvii, 1, lui montre la condamnation de la grande prostituée. Dernière

preuve que si l'une est toute la société des élus, l'autre est l'universelle société des réprouvés ; car l'auteur sacré oppose toujours l'une à l'autre.

— « Disant : Viens, et je te montrerai la fiancée, l'épouse de l'Agneau » : Sous le nom de Fiancée est désignée l'Eglise militante, et sous celui d'Epouse l'Eglise triomphante : « Il est dit fiancée, remarque en effet saint Thomas, parce que pendant que nous sommes en cette vie, à cause de l'inconstance et de la versatilité de notre libre arbitre, notre union avec le Christ n'est pas irrévocable, d'où cette parole d'Osée : « Je vous fiancerai à moi dans la foi : *sponsabo te mihi in fide* » (II, 20). » Ce n'est qu'après la résurrection et dans le ciel que notre union sera irrévocablement consommée par la vision béatifique. »

Les fiançailles contractées dans l'Incarnation, furent solennisées sur le Calvaire, comme il est dit au Cantique des Cantiques : « Venez et voyez, filles de Sion, votre Roi sous le diadème (la couronne d'épines) dont l'a couronné sa mère (la synagogue) au jour de ses fiançailles » (III, 11).

C'est pourquoi saint Paul dit aux fidèles qui sont encore sur la terre : « Je vous ai fiancés à cet unique Epoux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure : *despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo* » (II Cor., XI, 2). Mais dans la gloire et les splendeurs du ciel seront célébrées les noces de l'Agneau et le couronnement de sa triomphante et immortelle Epouse, comme le chantent les élus au chap. XIX, 7 : « *Gaudeamus, et exultemus, et demus gloriam ei ; quia venerunt nuptiæ Agni, et uxor ejus præparavit se* ».

Mais pourquoi l'Eglise, comme militante, est-elle

appelée la Fiancée et comme Triomphante, l'Épouse de l'Agneau et non la Fiancée et l'Épouse du Roi des rois ou du Fils de Dieu ?

Parce que c'est surtout en imitant sa patience, sa douceur, sa mansuétude, et en se sacrifiant comme lui, qu'elle est restée victorieuse et qu'elle a rempli le ciel d'élus. Et Jésus-Christ lui-même n'était qu'un Agneau ; mais il effaçait les péchés du monde : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi* » (Joan., 1, 29), et il a fini par dominer la terre : « *Emitte Agnum, Domine, Dominatorem terræ* » (Isaïæ, xvi, 1).

‡ 10. « Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la cité, la sainte Jérusalem, descendant du ciel, venant de Dieu. »

Allusions à ce passage d'Isaïe : « *Et erit in novissimis diebus præparatus mons domus Domini in vertice montium* » (11, 2); et à l'antique Jérusalem construite sur l'une des plus hautes montagnes de la Judée, d'où elle dominait par son temple toute la contrée. Mais ici nous ne devons prendre de ces figures que le sens anagogique, pour nous représenter la nouvelle Jérusalem s'élevant dans le ciel des cieux, au sommet lui-même de l'Empyrée : « *in vertice montium* ».

« Et il me transporta en esprit » : Saint Jean est ravi par l'Ange en esprit, comme saint Paul jusqu'au troisième ciel ;

— « Sur une grande et haute montagne » : C'était le point le plus élevé de la cité sainte, d'où l'on dominait toute la nouvelle Jérusalem, de même que de la montagne de Sion l'on dominait toute l'antique Jérusalem. Saint Jean est donc au centre même et au sommet de la sainte cité.

L'interprétation de ceux qui par « la grande et haute

montagne », entendent une éminence en dehors de la cité, d'où l'on pourrait contempler et inspecter l'intérieur de la cité divine, n'est ni convenable ni rationnelle. Il n'y a et il ne peut rien y avoir au-dessus de l'Empyrée ni du sommet céleste où est assise la nouvelle et éternelle Jérusalem, et aucun regard profane et indiscret ne saurait y pénétrer, que celui des élus qui y sont déjà admis. Au reste, le contexte est formellement contraire à cette interprétation, puisqu'il est dit que l'Apôtre considère de près les murs de la cité, toute sa divine structure, qu'il y voit les noms des douze tribus d'Israël inscrits dans les douze fondements, et que l'Ange mesure sous ses yeux, avec son roseau d'or, la cité entière et son enceinte de pierres précieuses ; qu'il en contemple les places toutes d'or, le trône qui s'élève au milieu, le fleuve de vie qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau, et sur les rivages du fleuve, l'arbre de vie qui porte douze fruits chaque mois. C'est donc au sein même de la céleste Jérusalem que saint Jean fut transporté, pour en contempler et nous en décrire les merveilles qu'il y a vues de ses propres yeux.

— « Et il me montra la cité, la sainte Jérusalem, descendant du ciel venant de Dieu ». Voyez ὕ 2, ci-dessus.

ὕ 11. « Ayant la clarté de Dieu ; et sa lumière était semblable à une pierre la plus précieuse, telle qu'une pierre de jaspé transparent comme du cristal. »

« Ayant la clarté de Dieu » : Le grec δῶξα peut signifier également gloire et clarté ; mais ici c'est par clarté et lumière qu'il faut traduire, comme on le voit par ce qui suit, et particulièrement par le ὕ 23 : « La cité n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour

l'éclairer ; car c'est la gloire ou la clarté de Dieu : « εὐξῆς » , qui l'illumine. » Dieu reflète donc en elle toute sa gloire ou son infinie clarté comme en un pur et sublime miroir. « Ainsi, dit saint Ambroise, les eaux limpides recevant la lumière du soleil, en réfléchissent tous les rayons et sont comme un autre soleil ; ainsi, dit aussi saint Thomas, le fer prend la couleur du feu et en reçoit les propriétés, qu'il n'a point par lui-même. » « Quelle sera donc la clarté de la céleste Jérusalem, s'écrie à son tour Hugues de Saint-Victor, puisque celle que Dieu possède par plénitude, elle la recevra par la communication même de cette plénitude ! *ubi claritas quam Creator habet per plenitudinem, creaturæ dabitur per plenitudinis participationem !* » « Jérusalem, cité de Dieu, vous brillerez de la plus splendide lumière : *Jerusalem, civitas Dei... luce splendidâ fulgebis* » (Tob., XIII, 11, 13).

— « Et sa lumière était semblable à une pierre la plus précieuse » : πρῶτον : pierre la plus précieuse, en effet, puisqu'elle figure Dieu lui-même, comme la pierre d'Horeb Jésus-Christ : « *petra autem erat Christus* » (I Cor. x, 4) : pierre unique qui est la source de toute lumière et qui en versera des torrents dans le ciel sur tous les élus en les divinisant : « Nous savons que lorsqu'il apparaîtra, il nous rendra semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est : *scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est* » (I Joan., III, 2).

— « Telle qu'une pierre de jaspé transparent comme du cristal » : Le vrai jaspé antique, le seul dont il soit ici question, était l'une des pierres précieuses les plus dures, verte, et parfois entièrement transparente : « *Jaspis firmissimus, virens et pellucidus* » (Plin., lib.



XXXVII, cap. VIII), et parfois aussi opaque. C'était la plus antique des pierres précieuses : « *Antiquitatis gloriam retinet* » (id.). Il n'était donc pas « tout à fait opaque », comme le prétend M. l'abbé Drach, qui a aussi le tort de renvoyer aux dictionnaires des sciences, par Bouillet ou Deschanel, et aux encyclopédies modernes. Car la description et la notion des pierres précieuses ne sont plus les mêmes aujourd'hui que chez les anciens, comme nous le verrons plus loin ; or les anciens doivent être seuls consultés pour expliquer les anciens auteurs.

Le jaspé, on l'a déjà vu, chap. IV, 3, est l'emblème de la divinité. Par son antiquité et sa dureté, il symbolise l'éternité, et par sa verte couleur nuancée à l'infini, les infinies perfections du Dieu vivant. Il est en partie transparent et en partie opaque, parce que Dieu ici-bas est en partie visible et en partie caché : « *Deus absconditus* » (Is., XLV, 15), et que nous ne le voyons que comme dans un miroir et une énigme : « *Videmus nunc per speculum in ænigmate* » (I Cor., XIII, 12).

Mais ici il est dit que le jaspé est semblable au cristal, la plus transparente des pierres précieuses, parce que Dieu, dans la patrie céleste et par la vision intuitive et béatifique, fera resplendir toutes ses perfections et éclater sa beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, et transfigurera, pour ainsi dire, tous les élus par l'éclat de sa gloire : « Et sa lumière était semblable à une pierre la plus précieuse, telle qu'une pierre de jaspé transparent comme du cristal. »

Toute la Trinité coopère à cette divine transfiguration : « Le Père, dit S. Ambroise, figuré par la pierre innommée, ineffable, parce qu'il est par lui-même ; le

Fils, par le jaspé, la pierre la plus antique, parce qu'il est coéternel au Père ; et le Saint-Esprit, par le cristal, la pierre la plus transparente, parce qu'en lui se reflètent substantiellement les premières personnes, et qu'il est comme le prisme divin qui opère toute cette merveilleuse transformation de l'Eglise militante en Eglise triomphante et revêt toute la société des élus des splendeurs de la divinité : *Et lumen ejus simile lapidi pretioso tanquam lapidi jaspidis, sicut crystallum.* » Quelle ne sera donc pas la beauté de la céleste Jérusalem, puisqu'elle resplendira de toute la lumière des divines perfections de la glorieuse Trinité ! « *Similes ei erimus.* » (I Joan., III, 2.)

ψ 12. « Et elle avait une grande et haute muraille, ayant douze portes, et aux portes douze anges, et des noms inscrits, qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël. »

« Et elle avait une grande et haute muraille » : cette muraille ou rempart enceignant toute la cité, dont nous allons voir la grandeur immense et la hauteur prodigieuse, marque la force invincible, inexpugnable de la céleste Jérusalem et l'éternelle sécurité de ses habitants : « *Urbs fortitudinis nostræ Sion Salvator, ponetur in eâ murus et antemurale.* » (Is., XXVI, 1.)

C'est aussi comme le mur de l'irrévocable séparation entre Jérusalem et Babylone, entre les enfants de Dieu et les enfants des hommes, entre le ciel et l'enfer : « *Inter nos et vos chaos magnum firmatum est : ut hi qui volunt hinc transire ad vos, non possint, neque inde huc transmeare.* » (Luc, XVI, 26.) Car ce sublime rempart tout construit de pierres précieuses commença sur la terre par la grâce de Jésus-Christ, se fondant sur la foi, s'élevant par l'espérance, se cimentant par la

charité et les mérites de l'Eglise et des saints, pour recevoir au sein de la gloire et de la vision déifique sa perfection et son couronnement.

— « Ayant douze portes » : Par les douze portes, tous les saints docteurs entendent les douze apôtres ; mais il faut y voir aussi une première allusion au camp d'Israël en marche vers la terre promise et formant un carré dont chaque côté était occupé par trois tribus ayant chacune leur porte, ce qui faisait douze portes pour les douze tribus (Num. II, 2-34) ; et une seconde allusion aux douze portes de la Jérusalem d'Ezéchiel, qui figurait l'Eglise militante (XLVIII, 31) : admirable harmonie entre le sens historique et les sens allégorique et anagogique !

Le nombre douze est donc un nombre mystique et sacré dans les deux Testaments et signifie l'universalité, étant le multiple de trois par quatre : trois désignant la sainte Trinité, dont la foi explicite ou implicite est nécessaire pour le salut, et quatre, les quatre parties du monde d'où viennent tous les élus : « *Et venient ab Oriente, et Occidente, et Aquilone, et Austro, et accumbent in regno Dei* » (Luc, XIII, 29). Ainsi l'entendent saint Jérôme, saint Augustin, le V. Bède, et l'on peut dire tous les saints docteurs et les pères.

— « Et douze anges aux portes » : Ils sont là comme pour protéger l'entrée des élus et repousser tout ce qui serait indigne ou hostile. Mais nous reconnaissons aussi en eux les douze princes des anges conducteurs des fidèles, les chefs des anges gardiens « qui portèrent l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham » (Luc XVI, 22), et qui reçoivent tous les jours les âmes des justes au sortir de cette vie : « *Egredienti itaque animæ tuæ de corpore splendidus angelorum cætus occurrat... Ve-*

*niant illi obviam sancti angeli et perducant eam in civitatem cœlestem Jerusalem. » (Ordo commend. animæ.)*

On peut dire encore qu'ils sont comme les yeux du Seigneur veillant sur les remparts de la cité sainte : « *Muri tui coram oculis meis semper* » (Isaïe XLIX, 16).

— « Et des noms inscrits, qui sont les noms des douze tribus des enfants d'Israël » : Les noms des douze tribus des enfants d'Israël sont unis aux noms des douze apôtres, parce que l'antique Jacob fut la souche du nouvel Israël, parce que la foi des patriarches et celle des apôtres fut la même, et que l'ancien peuple et le nouveau peuple de Dieu ne forment plus qu'une seule et même Eglise triomphante, la Jérusalem éternelle.

ÿ 13. « Il y avait trois portes à l'orient, et trois portes au septentrion, et trois portes au midi, et trois portes à l'occident. »

Trois portes sont ouvertes sur chacune des quatre parties du monde, parce que l'Eglise, à la suite des douze apôtres, enseigne, baptise et recueille tous les élus dans tout l'univers au nom de la très sainte Trinité : « *Euntes ergo, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti* » (Math. XXVIII, 19).

ÿ 14. « Et la muraille de la cité avait douze fondements, et dans les fondements les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. »

Les douze apôtres, déjà figurés par les douze portes, le sont encore ici par les douze fondements du sublime rempart qui protège la cité céleste et en assure à jamais la sécurité et l'immutabilité. Ils sont appelés les douze fondements, parce qu'ils ont été choisis et posés par Jésus-Christ lui-même pour fonder son Eglise : « *Ego*

*elegi vos et posui vos* » (Joan., xv, 16); et parce que c'est sur les douze articles de leur symbole, ce divin résumé de toute la loi et de tous les prophètes, l'essence même de la doctrine de Jésus-Christ, qu'ils ont élevé l'éternel édifice de notre salut et de la gloire des élus : « Vous n'êtes donc plus des hôtes et des étrangers, dit saint Paul aux Ephésiens, mais vous êtes les concitoyens des saints et les membres de la maison de Dieu, étant édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes en Jésus-Christ, la principale pierre de l'angle : *Ergo non estis hospites et advenæ; sed estis cives sanctorum .... superædificati super fundamentum apostolorum et prophetarum ipso summo angulari lapide Christo Jesu* » (Ephes., II, 19, 20). « Pourquoi, dit saint Augustin, les apôtres et les prophètes en sont-ils les fondements ? parce que leur autorité soutient notre infirmité. Pourquoi en sont-ils les portes ? Parce que nous entrons par eux dans le royaume de Dieu ; car ce sont eux qui nous prêchent le royaume de Dieu. Et lorsque nous entrons par eux, nous entrons par le Christ ; car c'est lui qui est la porte. Et lorsque l'on dit qu'ils sont les douze portes de Jérusalem, c'est le Christ qui est l'unique porte, c'est le Christ qui est les douze portes, parce que le Christ est dans les douze portes » (Ps. LXXXVI, 1).

— « Et dans les fondements les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » : c'est-à-dire les apôtres ne sont pas de simples fondements, mais aussi les fondateurs et les architectes de l'immortelle cité, puisque leurs noms y sont inscrits, selon l'antique usage des fondateurs et des architectes ; mais toujours sous la suprême autorité de l'Agneau, le divin fondateur, le souverain architecte. Car ici l'Agneau dit tout.

Tout appartient à l'Agneau, et la cité, et les fondateurs, et les habitants : il est le principe et la fin, l'A et l'Ω de tout, la porte par laquelle tous entrent, le fondement sur lequel tout repose. Car il est l'auteur et la source de la grâce qui sanctifie l'Eglise militante sur la terre, et de la gloire qui couronne l'Eglise triomphante dans le ciel ; en un mot, le jasper divin et fondamental sur lequel viennent de toutes parts se ranger et s'élever, avec un ordre admirable, toutes les autres pierres précieuses qui entrent dans la construction et la perfection de la nouvelle et éternelle Jérusalem : « *Ipsa summo angulari lapide Christo Jesu, in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino* » (Ephes., II, 20-21).

Mais pourquoi est-il dit si expressément « que la sainte cité n'a que douze fondements, et que dans ces douze fondements ne sont écrits que les douze noms des douze apôtres de l'Agneau » ? Comment Paul, qui a travaillé plus abondamment qu'aucun d'eux : *Abundantius illis omnibus laboravi* » (I Cor., xv, 10), et Marc, et Barnabé, et Apollo, et, après eux, les Ignace, les Polycarpe, les Athanase, les Chrysostome, les Bernard, les Vincent Ferrier, les François Xavier, qui ont prêché l'évangile avec tant de zèle, converti tant d'âmes et tant contribué à l'édification de la cité céleste, comment ne sont-ils pas aussi comptés ? Ah ! c'est qu'ils ne prêchèrent pas une doctrine nouvelle, et que celle qu'ils annoncèrent était en tout conforme à celle des douze premiers, dont ils furent les continuateurs. Ils ne font donc qu'un avec eux. Mais ils ne sont ni d'autres portes ni d'autres fondements, et c'est par là qu'ils font resplendir aussi la beauté, l'harmonie et l'unité parfaite de la nouvelle Jérusalem.

v̄ 15. « Et celui qui me parlait avait pour mesure un roseau d'or, pour mesurer la cité, et ses portes, et sa muraille. »

« Et celui qui me parlait » : C'est toujours l'archange protecteur de l'Eglise universelle et le guide céleste du saint évangéliste.

— « avait pour mesure un roseau d'or, pour mesurer la cité, et ses portes, et sa muraille » : Ce roseau d'or dont l'ange mesure ici la divine cité, on peut penser, comme nous l'avons déjà vu au chap. xi, 1, que c'est le roseau de dérision que les Juifs mirent entre les mains du Sauveur en guise de sceptre, dont ils lui frappèrent la tête couronnée d'épines et avec lequel ils lui présentèrent l'éponge pleine de vinaigre pour l'abreuver dans sa soif sur la croix (Matth., xxvii, 29, 30, 48). Les souffrances et les humiliations de l'Homme-Dieu ne sont-elles pas, en effet, la mesure de la grandeur et de la gloire de l'éternelle Sion, de même qu'elles ont été la mesure de la grandeur et de la gloire de son divin chef : « *propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen* » (Philipp., ii, 9). Le roseau de la passion, devenu le roseau d'or entre les mains de l'ange pour mesurer la cité sainte, atteste que dans le ciel tout est conforme à l'image du Fils de Dieu, et que la gloire des élus dans la patrie est proportionnée aux épreuves et aux humiliations qu'ils souffrirent dans l'exil : « *Nam quos præscivit (Deus), et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui* » (Rom. viii, 29).

v̄ 16. « Et la cité est construite en carré, et sa longueur est aussi grande que sa largeur. Et il mesura la cité avec le roseau jusqu'à douze mille stades. Et sa longueur et sa hauteur sont égales. »

Ce n'est pas seulement un carré mais aussi un cube parfait, dont Jésus-Christ, son souverain fondateur en même temps que son divin fondement, est la pierre angulaire : « *Ecce ego mittam in fundamentis Sion lapidem, lapidem probatum, angularem, pretiosum in fundamento fundatum* » Isaïæ, xxviii, 16 ; Ps. cxvii, 22 ; Ephes., ii, 20 ; I Petr., ii, 6-7 ; *et passim*).

« Et la cité est construite en carré, et sa longueur est aussi grande que sa largeur » : Allusion à la Jérusalem d'Ezéchiel, qui était aussi carrée, mais qui admettait des faubourgs, parce qu'elle ne figurait que l'Eglise militante. Romulus et d'autres fondateurs de villes antiques avaient aussi donné à leurs capitales la forme carrée, comme étant la plus belle, la plus forte et la plus commode, malgré l'opinion de Vitruve et de quelques autres qui préfèrent la forme ronde.

La forme carrée de la nouvelle Jérusalem figure sa stabilité et son éternelle immutabilité.

— « Et il mesura la cité avec le roseau jusqu'à douze mille stades. Sa longueur et sa largeur et sa hauteur sont égales. »

« Il mesura la cité », c'est-à-dire le rempart ou mur d'enceinte qui renferme toute la cité et en détermine toute la capacité. Or la cité étant non seulement un carré mais un cube parfait, il mesure donc d'abord l'un des côtés qui lui donne la longueur, puis le côté adjacent qui lui donne la largeur, et ensuite la ligne verticale qui lui donne la hauteur ; et dans chacune de ces opérations il trouve exactement douze mille stades. C'est pourquoi saint Jean, qui en est le témoin attentif et divinement inspiré, en conclut que la longueur et la largeur et la hauteur en sont égales. La longueur est donc de douze mille stades, la largeur de



douze mille stades et la hauteur de douze mille stades. Rien dans le texte n'autorise donc l'opinion de ceux qui, par les douze stades, veulent entendre le pourtour ou le circuit de la cité. Car il n'y est point question de pourtour ou de circuit mais de longueur, de largeur et de hauteur qui sont égales : *æqualia*, selon la Vulgate, 152, selon le grec.

« Mais, dit-on, une telle ville formerait un cube qui couvrirait la plus grande partie du continent européen, auprès de laquelle toutes les antiques et modernes capitales ensemble : Ninive, Babylone, Rome, et la Jérusalem de Salomon et la Jérusalem figurative d'Ezéchiël, et toutes les cités modernes ne sauraient se comparer. Tous les hommes réunis depuis Adam, n'auraient jamais pu construire une ville pareille en longueur, en largeur et en hauteur. » — Oui, il faut s'écrier ici avec le prophète : « O Israël, qu'elle est grande la maison que Dieu prépare à ses élus depuis le commencement du monde, et qu'il est vaste le lieu de sa possession ! Il est grand et n'a pas de fin : il est élevé et immense : *O Israel, quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus ! Magnus est, et non habet finem : excelsus et immensus.* » (Baruch. III, 24-25). Oui, sous ces figures, nous devons reconnaître d'après saint Paul, que ce n'est qu'avec les saints dans le ciel que nous comprendrons quelle est la largeur, et la longueur, et la sublimité, et la profondeur de l'amour de Jésus-Christ, qui surpasse toute connaissance ici-bas : « *Ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas et profundum ; scire etiam supereminentem scientiæ charitatem Christi* » (Ephes., III, 18-19). Aussi ce ne sont pas les hommes seuls, ni les anges, mais

la grâce et les mérites de Jésus-Christ avec eux, qui ont construit cette glorieuse et prodigieuse cité.

ϣ. 17. « Et il mesura sa muraille (son épaisseur) qui est de cent quarante-quatre coudées, mesure d'homme, qui est celle d'un ange. »

« Et il mesura sa muraille », c'est-à-dire l'épaisseur de la muraille, « qui est de cent quarante-quatre coudées ». Il est évident, contrairement à ce que pensent quelques-uns, que cette mesure de la muraille n'est plus celle de sa hauteur, puisque nous venons de voir que sa hauteur ou la hauteur de la cité, marquée par sa muraille, est égale à sa longueur et à sa largeur. C'est donc ici la mesure de son épaisseur. « C'est l'épaisseur de la muraille, dit très-bien Bossuet, qui en marque la solidité, et partout une fermeté imperturbable » : ce qui est signifié par le nombre mystique parfait de cent quarante-quatre coudées, multiple de douze par douze. Cette épaisseur de la muraille est une allusion à l'épaisseur de ces hautes murailles des antiques cités de l'Orient, dont les sommets étaient couronnés de larges plates-formes où couraient de front plusieurs chariots, où les habitants se rassemblaient aux jours de fêtes : « *Filiæ discurrerunt super murum* » (Gen. XLIX, 22), et où les guerriers veillaient et se rangeaient en bataille : « *Super muros tuos, Jerusalem, posui custodes* » (Isaïæ, LXII, 6).

Les murs de Babylone, selon Hérodote, avaient cinquante coudées royales d'épaisseur et deux cents de hauteur. La Thèbes égyptienne, si connue sous le nom de Thèbes aux cent portes, n'était pas moins remarquable par ses hautes et larges plates-formes. Ils oublient donc ces importantes notions, tant sacrées que profanes, les interprètes qui n'entendent les cent

quarante-quatre coudées que d'une hauteur mesquine et non de l'épaisseur même de la muraille céleste. Ils n'en font plus concevoir l'idée grandiose, ni la force, ni la puissance, ne présentant plus qu'une muraille de Chine, sans raison d'être, sans signification, bien au-dessous de celle de l'antique Babylone. Aussi sont-ils réfutés par le texte même qui dit expressément que la muraille était grande et haute : « *Habebat murum magnum et altum* », et que cette hauteur égalait la longueur et la largeur de la cité qui sont de douze mille stades : « *Et mensus est civitatem de arundine aurea per stadia duodecim millia. Et longitudo, et altitudo, et latitudo ejus æqualia sunt.* »

C'est donc des hauteurs de ces sublimes et larges remparts que les filles de Sion viendront admirer le nouveau Joseph autrefois vendu par ses frères, et maintenant assis à la droite de son père, leur distribuant les trônes et les couronnes : « *Filiae discurre-runt super murum* » ; c'est là que tant de généreux combattants victorieux à la suite de leur chef, célébreront leurs triomphes et sa gloire, et de là que tous les immortels, anges et hommes, contempleront les splendeurs du trône de l'Éternel et toutes les merveilles de l'univers transfiguré et renouvelé : « *cælum novum et terram novam* ».

Car symboliquement la hauteur de la cité signifie la vision béatifique qui élève les élus jusqu'au trône de la majesté divine ; sa largeur, la possession et la jouissance du souverain bien et de tous les biens qui dilatent toutes les facultés de l'âme et la remplissent de délices infinies ; sa longueur, l'éternité : « *Domum tuam decet sanctitudo, Domine, in longitudinem dierum* » (Ps. xcii, 5).

Or la hauteur, la largeur et la longueur sont égales, parce que la vision et la possession du souverain bien n'auront jamais de fin. Et c'est pourquoi la cité céleste est au-dessus de toute proportion avec les cités terrestres.

— « Mesure d'homme, qui est celle d'un ange » : Pourquoi la mesure de l'homme est-elle aussi la mesure de l'ange ?

1° Parce que tous les élus, après la résurrection, sont comme des anges dans le ciel : « *In resurrectione enim neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli in caelo* » (Matth. xxii, 30), et qu'ils y seront égalés aux anges et comme eux les enfants de Dieu : « *æquales enim Angelis sunt, et filii sunt Dei* » (Luc. xx, 36);

2° Parce que les anges et les saints reçoivent pareillement leur part de gloire dans le ciel, et proportionnellement à leur correspondance à la grâce et à l'étendue de leur charité pendant qu'ils furent *in viâ*;

3° Parce que les saints remplaceront les anges déchus et que le nombre des places à conquérir est mesuré sur le nombre des places demeurées vides;

4° Parce que le même ciel et la même céleste Jérusalem sera l'éternelle et commune patrie des anges et des hommes, et qu'ils y jouiront de la même sécurité et de la même stabilité, ne formant tous qu'une seule et même Eglise triomphante, dans la vision d'un seul et même Dieu, leur Créateur, et de l'Agneau, leur Sauveur.

C'est pourquoi les bons anges sont si ardents pour le salut des hommes et les mauvais si acharnés à leur perdition.

Y 18. « Et la construction de sa muraille était de

jaspe, et la ville elle-même d'un or pur semblable à du verre pur. »

« Et la construction de sa muraille était de jaspe » : Allusion à Isaïe : « Et je te ferai des remparts de jaspe : *et ponam jaspidem propugnacula tua* » (LIV, 12).

Le jaspe, on l'a déjà vu § 11 plus haut et chap. IV, 3, est l'emblème par excellence de la divinité. Par sa fermeté : « *firmissimus* », sa verte couleur : « *virens* », sa transparence : « *pellucidus* », son antiquité : « *antiquitatis gloriam retinet* » (Pline), et ses nuances infinies, il est le plus haut symbole du Dieu vivant, véritable, éternel, tout-puissant et infini en toutes sortes de perfections. Or il est dit que les remparts de la cité céleste sont de jaspe, parce qu'ils sont essentiellement l'œuvre du Dieu vivant et du Christ, Fils du Dieu vivant, qui les commença sur la terre par la grâce de la Rédemption et les acheva dans le ciel par la gloire et le couronnement de la rétribution.

Mais pour mieux pénétrer dans la profondeur de ce symbole, disons avec saint Jérôme qu'il y a plusieurs sortes de jaspes : « *jaspidium multa sunt genera* » :

Le jaspe qui ressemble à l'émeraude : « *Alius enim est smaragdi habens similitudinem.* » Or l'émeraude, l'une des pierres précieuses les plus transparentes et du vert le plus parfait, a la propriété de communiquer sa beauté, ses qualités et, pour ainsi dire, sa nature à tout ce qui l'approche : Ainsi le Sauveur a communiqué le pouvoir d'être faits enfants de Dieu à tous ceux l'ont reçu : « *Quotquot autem receperunt eum, dedit potestatem filios Dei fieri* » (Joan. I, 12).

Le jaspe couleur de mer et comme parsemé de fleurs : « *Alius viridior mari et tinctus quasi floribus* » : C'est encore Jésus-Christ plongé comme dans une mer de

douleurs et qui, en régénérant le monde, a fait germer les fleurs de l'espérance et de toutes les vertus.

Le jaspé semblable à la neige et à l'écume des flots marins, où la clémence semble resplendir au milieu de gouttes de sang : « *Est et alius jaspis nivis et spumæ marinorum fluctuum similis, et clementer quasi mixto cruore subutilans.* » Nouvelle image du Sauveur qui, après avoir apaisé les flots et les tempêtes qui agitaient le genre humain, et avoir éteint les foudres de la justice divine, fait régner la clémence et la miséricorde.

Aussi le jaspé est-il ici le seul nommé : « *Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide* », quoique toute sorte d'autres pierres précieuses entrent dans la structure et l'ornementation du mur de la sainte cité : « *Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata.* » Car il est la pierre de l'angle, la pierre fondamentale sans laquelle rien ne peut s'élever : « *Sine me nihil potestis facere* » (Joan. xv, 5). Et c'est pourquoi, en jetant les fondements de l'éternel édifice, le Fils du Dieu vivant disait à son Père : « Père saint, gardez bien en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous... Que tous, ô Père, ne soient qu'un comme vous en moi et moi en vous, afin qu'eux-mêmes ne soient qu'un en nous » (Joan., xvii, 11, 21). Car le jaspé divin est le commencement, le milieu et le couronnement de tout : « *Quoniam ex ipso, et per ipsum, et in ipso sunt omnia ; ipsi gloria in sæcula* » (Rom., xi, 36).

— « Et la ville elle-même d'un or pur semblable à du verre pur. » Quelle immense surface, une surface de 144.000.000 de stades, toute ruisselante d'or, et de l'or le plus pur, puisqu'il est transparent comme le verre le plus pur, le plus limpide ! Et notre admiration

sera bien plus grande, si nous considérons que tout ce qui compose la ville, est aussi de l'or le plus fin. Car par « la ville elle-même », il faut entendre tout ce qui est renfermé dans la céleste enceinte, non seulement les places, les cours publics, mais aussi les maisons, les palais, tous les édifices qui s'élèvent autour du trône de Dieu, et où habitent, selon leurs divines hiérarchies les neuf chœurs d'anges et tous les ordres des élus. Car, dit le Seigneur : « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* » (Joan., xiv, 2).

Mais si la matière qui compose la cité est d'un si haut prix, l'art avec lequel est construite chaque demeure, est bien au-dessus de la matière. Car nous devons nous figurer tous les édifices comme autant de chefs-d'œuvre non de la main des hommes ou des anges, mais de la main du souverain architecte, de Dieu lui-même, puisqu'il en a conçu, préparé le plan de toute éternité pour ceux qui l'aiment : « *quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum* » (I Cor., II, 9); « *possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* » (Matth., xxv, 34).

Rien n'y reste donc plus à désirer de tout ce qui peut contribuer à la beauté, à l'harmonie, à la distinction des mérites, ainsi qu'à la gloire et à la félicité de chacun de ses immortels habitants.

Mais gardons-nous de nous en faire une idée vulgaire, comparant les demeures des anges et des saints à nos habitations matérielles, étroites, opaques, où nous cherchons un refuge contre les injures du temps et le dérèglement des saisons ou contre les attaques de nos ennemis, et qui ressemblent beaucoup plus à des prisons ou à des tombeaux qu'à la demeure d'êtres in-

telligents et libres. Une première différence sera d'être transparentes comme du verre, afin que tous les yeux ne cessent de contempler les œuvres de Dieu et Dieu lui-même et sa gloire, ni tous les cœurs de communiquer entre eux, de vivre dans la plus délicieuse et la plus sublime intimité, s'aimant et jouissant ensemble de tant de richesses et de magnificences, reportant à l'envi à l'auteur de toutes ces merveilles leur reconnaissance et leur amour : « Là, dit saint Grégoire le Grand, tous se connaîtront beaucoup mieux et bien plus intimement entre eux, qu'aucun ne se connaît ici-bas soi-même : *Sicque unusquisque tunc erit conspicabilis alteri, sicut nunc esse non potest conspicabilis sibi* » (*Moral. Lib. XVIII, cap. xxvii*). Et nul n'aura plus rien à craindre, ni à cacher à personne, ni aucun intérêt à se soustraire aux regards scrutateurs du public : tous n'auront que des merveilles de la clémence et de la bonté de Dieu à faire admirer en eux, et la malignité, la jalousie ou l'envie ne saurait avoir accès dans ce pur et heureux séjour ; on ne saurait y rencontrer un seul regard hostile ou perfide. Car la bienveillance et la bonté sont la perfection de la sainteté. Or dans la maison de notre Père des cieux tous sont saints et parfaits. Il n'y a donc que des amis, que des frères qu'aucun intérêt ne divise plus, que tout réunit dans l'amour du Père et la gloire du Fils par l'union du Saint-Esprit ; et l'on s'y aime de tout son amour, de toute son âme, Dieu par-dessus tout et ses frères comme soi-même, « parce que tous y sont semblables à Dieu : *scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus* », vivant de sa vie, de son amour et de sa gloire, dans la lumière, la pureté, la sainteté et la stabilité, comme l'y figurent si admirablement l'or qui a toute



la transparence du verre et le verre qui a toute la solidité de l'or.

O divin amour, toi qui embrases toute la cité céleste et dont Dieu est le centre et le foyer, tu divinises tout ! Et c'est pourquoi tous les habitants de la nouvelle Jérusalem, Epouse de l'Agneau et notre Mère, sont tous enfants de Dieu : « *Omnis qui diligit ex Deo natus est.* » Et cet état ne cessera plus jamais, parce que l'amour de Dieu n'y cessera jamais : « *Deus charitas est ; et qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo* » (I Joan. iv, 7, 16).

¶ 19. « Et les fondements de la muraille de la cité étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses : le premier était de jaspe, le second de saphir, le troisième de chalcédoine, le quatrième d'émeraude, »

¶ 20. « Le cinquième de sardonix, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. »

« Et les fondements de la muraille de la cité étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses » : Allusion à Isaïe, LIV, 11-13 : « Voici que je vais poser moi-même toutes vos pierres dans leur rang pour vous rebâtir, et je vous ferai des fondements de saphirs. Et je construirai vos remparts de jaspe, et vos portes de pierres sculptées, et toute votre enceinte de pierres précieuses. Et tous vos enfants seront instruits par le Seigneur ; et ils seront dans l'abondance de la paix. » Voyez encore Tobie, XIII, 21-22 : « *Portæ Jerusalem ex sapphiro et smaragdo ædificabuntur ; et ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus. Ex lapide candido et mundo omnes plateæ ejus sternetur, et per vicos ejus alleluia cantabitur.* »

Par les pierres précieuses de toutes sortes qui ornent les fondements, dit saint Ambroise, sont figurés tous les justes, et par les douze pierres fondamentales, les douze apôtres, parce que, dans la céleste béatitude, les apôtres et les autres prédicateurs auront pour ornement ceux qui auront cru par eux, puisque pour chacun d'eux ils recevront leur récompense. » C'est pourquoi saint Paul appelait ses chers Philippiens « sa joie et sa couronne : *Fratres charissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea* », les exhortant à rester fermes dans le Seigneur, afin d'avoir part à sa glorieuse et éternelle transfiguration : *qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritatis suæ* » (III, 21).

Quelle sera donc la gloire des apôtres qui brilleront non seulement de toutes les splendeurs de l'apostolat, et de leur propre sainteté, mais aussi de celle de tous ceux qui auront été instruits par eux, qui auront cru par eux, et qui par eux ayant acquis tous leurs mérites et leurs vertus, seront devenus comme autant de pierres précieuses vivantes et resplendissantes pour former leur immortel diadème !

Mais pourquoi, la céleste Jérusalem étant, avant tout, spirituelle, l'Esprit-Saint nous en décrit-il les murs et les fondements sous la figure d'une construction toute de pierres précieuses ?

Premièrement, parce que de même que l'étoile au ciel, la pierre précieuse sur la terre est tout ce qu'il y a de plus beau, de plus riche et de plus inaltérable.

« La pierre précieuse, dit un commentateur, est un symbole plein de charme. Les pierres de cette nature sont plus durables que le caillou et les métaux. Elles bravent le temps, ce destructeur souverain de tout ce

qui est périssable; elles tiennent peu de place dans l'espace. Elles s'abreuvent de la plus subtile de toutes les choses inanimées, de la lumière, et elles la font ensuite rayonner par torrents en couleurs éclatantes. Images des âmes parfaites qui s'abreuvent de la lumière de l'éternelle vérité, et qui s'embrasent des feux de l'amour divin. »

Secondement, parce que les anciens ne connaissaient rien qui pût leur être comparé en ce monde, les estimant non seulement du plus haut prix parmi les choses de prix, mais leur attribuant une origine toute céleste : *peculiarî cœli et stellarum influxu, in terræ visceribus gigni et formari*. Ils croyaient qu'elles contenaient un sens caché des choses divines, et qu'elles possédaient des vertus surnaturelles pour procurer tous les biens et remédier à tous les maux, comme on le voit dans Théophraste, Plin, Galien et autres anciens auteurs profanes. Mais Moïse, dans le Rational du grand-prêtre, image du ciel, où figuraient douze pierres précieuses avec les noms des douze tribus d'Israël (Exod., xxviii, 17-21), et les prophètes en divers passages, avaient consacré, déjà depuis longtemps, ces mystérieux emblèmes et leurs sublimes significations.

Mais ces pierres admirables ne seraient-elles que des emblèmes, de purs symboles? Ne seraient-elles pas aussi de splendides réalités, qui n'auraient assurément rien de terrestre comme les nôtres, mais qui seraient toutes célestes pour la construction de la glorieuse et éternelle Jérusalem? De savants interprètes le pensent. Ils se fondent sur ce texte de saint Jean et sur d'autres textes précis de l'Écriture, et sur la règle établie par saint Augustin et saint Thomas : « qu'il faut prendre dans leur sens propre les paroles de

l'Écriture toutes les fois qu'il n'en résulte rien d'absurde : *Verba enim scripturæ proprie ut sonant accipienda sunt, nisi quid absurdi ingerant.* » Car non seulement le sens propre ne conduit ici à aucune conséquence pareille, mais il paraît de beaucoup le plus raisonnable et le plus naturel. Si notre terre si grossière produit des pierres si merveilleuses, pourquoi l'Empyrée, d'une substance bien plus parfaite que la terre, le soleil et tous les autres astres qui nous envoient leur pure lumière, n'en produirait-il pas d'infiniment supérieures pour la construction de l'éternelle cité ? Et quant à cette glorieuse cité, si on ne voulait l'entendre que dans un sens tout spirituel, ne serait-ce pas vouloir priver les saints, après la résurrection, de tout spectacle sensible et de toutes les jouissances qui seraient conformes à leurs corps glorifiés ?

Car que les saints voient alors Dieu des yeux de l'âme à l'instar des anges, « face à face : *facie ad faciem* », « tel qu'il est : *sicuti est* », « qu'ils le connaissent comme ils en sont eux-mêmes connus : *Tunc cognoscam sicut cognitus sum* » (Joan. III, 2 ; I Cor. XIII, 2), que par la vision intuitive et béatifique, leur âme soit inondée d'un torrent de délices : « *Torrente voluptatis tuæ potabis eos* » (Ps., xxxv, 9), c'est une vérité certaine, l'Écriture est formelle. Mais verront-ils Dieu de même, sans intermédiaire, directement des yeux du corps ? Voilà une autre question. « Ils verront bien Dieu, dit saint Augustin, dans leurs corps : *visuri sunt Deum in corpore* ; mais le verront-ils par le corps même, comme par le corps nous voyons le soleil, la lune, les étoiles, la mer et la terre, et ce qui est en elle : *sed utrùm per ipsum sicut per corpus nunc videmus solem, lunam, stellas, mare ac*

*terram, et quæ sunt in eâ*, ce n'est pas une petite question : *non parva quæstio est.* » Et parcourant les divines Ecritures et démontrant qu'il est difficile ou impossible de le prouver par leurs exemples ou leurs témoignages : « *quod ullis exemplis sive Scripturarum testimoniis divinarum, vel difficile vel impossibile est ostendere* » (*Civit.* XXII, xxix), le saint Docteur dit expressément ailleurs « que l'on ne peut voir Dieu des yeux du corps ni avant ni après la résurrection ». (*De videndo Deo et de Trinitate.*) Saint Jérôme enseigne pareillement que ce qui est incorporel ne saurait être vu par des yeux corporels : « *Res incorporealis corporalibus oculis non videtur.* » C'est encore la conclusion de saint Thomas. (3a suppl., q. xcii, art. 11).

Concluons donc aussi qu'il est raisonnable, naturel, de ne pas prendre la céleste Jérusalem dans un sens tout spirituel, et que si on la prenait dans un sens purement spirituel, les yeux du corps qui se repaissent et se délectent de la beauté et de la variété des couleurs et des autres choses sensibles, n'auraient rien à y contempler, aucun objet pour s'y récréer, et qu'ils auraient été plus heureux sur la terre que dans le ciel : « *Feliciores fuissent in terrâ, quam erunt in cœlo.* » (*Corn. a Lap. hic.*)

Mais en prenant à la lettre les termes des prophètes et particulièrement ici les expressions de saint Jean, quelle immensité et quelle variété de richesses et de couleurs ! Quelles magnificences et quelles splendeurs pour les yeux du corps dans la cité céleste où l'or limpide comme le verre a été prodigué avec une profusion si bien ordonnée, dont les prodigieux remparts ont été édifiés avec toutes sortes de pierres précieuses,

rangées dans l'ordre le plus admirable, et où éclatent partout les infinies perfections de Dieu et où Dieu est tout en tout : « *Ut sit Deus omnia in omnibus* » ! (I Cor. xv, 28.)

« Il est grandement croyable, dit en effet saint Augustin, que nous verrons tellement alors les corps du ciel nouveau et de la terre nouvelle, que nous y découvrirons Dieu présent partout et gouvernant tout, non comme ici-bas où ce qui se peut voir de lui par les choses créées, ne se voit en quelque sorte que comme en un miroir et une énigme, et plus par la foi qu'autrement, mais comme nous voyons maintenant la vie des hommes vivants qui se présentent à nous. Car nous ne croyons pas qu'ils vivent, mais nous le voyons... Dieu nous sera si connu et si visible que nous le verrons par l'esprit au-dedans de nous, dans les autres, dans lui-même, dans le ciel nouveau et dans la terre nouvelle, et dans toute créature qui sera alors ; et que nous le verrons aussi par le corps dans tous les corps, en quelque part que nous jetions les yeux de notre corps spiritualisé. Nous verrons aussi, réciproquement, à nu, les pensées de chacun. » (Cité, XXII, xxix.)

C'est ce que saint Thomas résume dans ces conclusions : « Dans la grande renovation, les corps célestes recevront une telle clarté, que l'homme verra Dieu presque sensiblement : *corpora cœlestia majorem claritatem accipient in illâ innovatione, ut quasi sensibiliter Deus ab homine videatur.* » (Suppl. q. xci, Art. III.)

« Et comme les yeux de chair ne peuvent percevoir que les couleurs et les dimensions, et que les bienheureux ne pourront voir Dieu même après la résurrec-

tion, d'une vue corporelle, ils le contempleront dans les créatures sensibles et particulièrement dans le corps du Christ : « *cum visus coloris magnitudinisve tantummodo perceptivus sit, beati post resurrectionem Deum illorum expertem nullo modo visu corporali per se videre poterunt, sed tantum per accidens, in sensibilibus scilicet creaturis et præcipuè in corpore Christi.* » (Suppl. q, xcii, Art. II.)

Concluons aussi : premièrement que l'immense cité céleste, toute ruisselante d'or et resplendissante de pierres précieuses, ne doit pas être entendue uniquement dans le sens figuré et spirituel, et que si les saints y sont enivrés de toutes les délices par les yeux de l'âme et la vision déifique, ils y jouissent aussi des plus ravissants spectacles par les yeux du corps, afin que les âmes et les corps réunis et glorifiés soient comme plongés ensemble dans un océan de gloire et de bonheur ;

Secondement, que dans les douze pierres fondamentales et les autres pierres précieuses dont elles sont ornées : « *Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata* », on contempera la vie des apôtres et de tous ceux qui ont cru par eux, c'est-à-dire les infinis mystères de la grâce de Jésus-Christ dans l'Eglise militante et de sa gloire dans l'Eglise triomphante.

Mais avant d'en donner l'interprétation, qu'on nous permette quelques observations préliminaires essentielles :

## I

Tous les interprètes remarquent, avec saint Jérôme, que les douze pierres précieuses fondamentales sont

ici en même nombre que celles du Rational (Exod. xxviii, 17-21); que neuf sont absolument les mêmes; et que parmi les trois autres qui ont des noms différents, deux ne différeraient que par une impropriété d'expression de la part des traducteurs de l'Exode. Quant à l'Escarboucle, carbunculus du Rational, dont saint Jean change le nom en celui de Chalcédoine, on voit qu'il le fait par inspiration prophétique, comme on s'en convaincra au troisième article du symbole.

Le Rational, figure du ciel, portait inscrits sur chaque pierre les noms des douze fils de Jacob et prophétisait aussi les douze apôtres, fondements de l'Eglise militante et triomphante.

Les meilleurs commentateurs conviennent aussi que les douze pierres de l'Apocalypse, emblèmes des douze apôtres, le sont aussi des douze articles de leur symbole. Car les apôtres ne furent les pierres fondamentales de la cité de Dieu que parce que leur doctrine infaillible en fut l'immuable fondement. C'est la conséquence rigoureuse que l'on doit tirer des saints oracles, de l'interprétation des Pères et des définitions des conciles :

« Comme un sage architecte, dit saint Paul, j'ai posé les fondements de l'édifice ; » (I Cor. iii, 10).

« Les apôtres sont aussi appelés les fondements, dit saint Jérôme, parce qu'ils ont enseigné cette foi » (Ps. lxxxvi).

« Apprenez, ajoute saint Augustin, que le symbole est le fondement sur lequel s'est élevé l'édifice de l'Eglise » (liv. III de *Symbolo ad Catechum.*).

« C'est pourquoi, conclut le concile de Trente, le symbole qui est en usage dans la sainte Eglise ro-



maine... est le fondement ferme et unique contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais .» (Sess. III, de *Symbolo fidei*.)

Sur le Rational, les douze patriarches sont inscrits par ordre de naissance ; dans l'Apocalypse, les douze apôtres sont désignés par ordre de hiérarchie et de vocation, comme on le voit dans saint Matthieu, historien si exact, et si rigoureux observateur de l'ordre et du temps : « *Hic enim inter Evangelistas exactissimus est historicus, et ordinis ac temporis custos.* » (Ribera, *Corn. a Lap.*)

« Or voici, dit-il, les noms des douze apôtres : Le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André son frère ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu le publicain ; Jacques, fils d'Alphée, et Thaddée ; Simon le Cananéen et Judas Iscariote, celui qui le trahit. » (Matth. x, 2-4.)

On ne doit faire dans cet ordre que deux changements : Avant saint Thomas, placer saint Matthieu qui ne se nomme qu'après par humilité, comme nous l'apprend saint Jérôme, et à l'Iscariote substituer saint Matthias. Cet ordre du premier Evangéliste ne diffère plus qu'en un point de celui de saint Marc et de saint Luc : saint Marc met André au 4<sup>e</sup> rang et saint Luc place Simon le Cananéen avant saint Jude, dit Thaddée. Mais dans les points divergents saint Matthieu a toujours le témoignage de l'un des deux en sa faveur, excepté lorsqu'il se place après saint Thomas, ce qui montre à la fois son humilité et sa grande exactitude. Saint Jean ne donne aucune liste des apôtres ; il se contente de les nommer à mesure qu'ils entrent en scène. Il nous apprend néanmoins qu'André fut le premier

qui suivit Jésus-Christ. Saint Marc qui place André au 4<sup>e</sup> rang a donc contre lui les trois autres qui le placent immédiatement après saint Pierre. L'exactitude de saint Matthieu est inattaquable et l'interprétation des figures le démontre par surcroît.

## II

Mais il est une autre observation capitale à présenter, c'est que les véritables pierres précieuses dont il est question dans le Rational, l'Apocalypse et les prophètes, et dont la nature emblématique et les propriétés avaient été si bien étudiées par les anciens auteurs, tant sacrés que profanes, n'ont souvent aucune ressemblance ni le moindre rapport avec celles que l'on nomme aujourd'hui du même nom. C'est ce qu'avait parfaitement remarqué et constaté, il y a plus de deux siècles, Cornelius à Lapede, qui en avait fait une étude si approfondie. « Au sujet de plusieurs gemmes, dit-il, les nouveaux auteurs, Nilus, Anastasius et les autres modernes, diffèrent considérablement des anciens, c'est-à-dire de Théophraste et de Pline, que suivent Solinus, Isidore et les autres anciens : soit que les noms des gemmes aient été corrompus et changés ; soit que plusieurs gemmes antiques aient disparu et que de nouvelles espèces soient venues les remplacer, ou leur aient été substituées par les lapidaires, comme des lapidaires distingués, avec qui j'en ai conféré à Rome, me l'ont avoué ; et moi-même passant en revue toutes leurs pierreries les unes après les autres, les explorant attentivement des yeux et de la main, puis les comparant avec les descriptions que Pline en a faites, je me

suis convaincu du fait. Car j'ai vu que la sardoine autrefois opaque, est maintenant transparente ; que la topaze autrefois or et porreau, n'est plus maintenant que de l'or jaunâtre ; que le saphir autrefois couleur d'azur, brillant par ses points d'or et opaque, est maintenant violacé, sans points, et diaphane ; que le béryl autrefois d'un vert clair, est aujourd'hui blanc comme du verre, et qu'on lui donne même le nom de verre ; que l'hyacinthe autrefois azuré et violacé est maintenant couleur de miel » etc : Aussi Anselme Boetius (lib. II de gemmis, xxx), dit-il : « L'hyacinthe de Pline est aujourd'hui classée dans les espèces d'améthystes, de même que l'améthyste des anciens reçoit aujourd'hui le nom de grenat. Le temps et l'impéritie des lapidaires ont mis une telle confusion dans les noms des pierres précieuses que l'on a de la peine à établir quelque chose de certain sur cette matière. » C'est pourquoi il est important de suivre ici les anciens, comme Théophraste disciple d'Aristote et de Platon, qui vécut un peu avant les Septante, et Pline et Solinus : soit parce que ces deux derniers furent contemporains de saint Jean, surtout Pline, puisque dans tout son livre XLVII, il traite avec tant de soin et de développement de chaque pierre précieuse, que l'on dirait que saint Jean y fait allusion et s'y reporte ; soit parce que S. Jérôme, l'auteur de notre version latine, avoue franchement qu'il suit Pline, dont il recommande la fidélité et la science en cette matière (Corn. a Lap. ici même, § 19).

Ainsi s'exprimait de son temps ce grand commentateur sur la lithotomie et ses déviations. Mais que ne dirait-il pas aujourd'hui que l'innovation, la spéculation et la sophistication ont pénétré partout, dans l'art et le commerce du lapidaire non moins qu'ailleurs ;

où l'antique topaze a été dépouillée de ses vives couleurs d'or-porreau pour ne plus garder qu'une pâle couleur de feuille morte, à moins qu'elle ne soit détrônée par des topazes roses, qui pourraient figurer dans un magasin de nouveautés, mais non dans un muséum d'antiquités.

Or les gemmes actuelles ayant été pour la plupart inconnues de Moïse, de S. Jean et de leurs contemporains, ne sauraient symboliser les objets que ces écrivains sacrés avaient en vue, et les exégètes qui, pour les expliquer, s'en tiennent aujourd'hui à une nomenclature de convention récente, se jettent aveuglément et entraînent leurs lecteurs dans de violents anachronismes. Pour expliquer l'antiquité, il faut remonter à l'antiquité.

### III

Enfin, nous devons aussi nous faire une idée exacte de l'opinion que les anciens s'étaient formée sur ces pierres merveilleuses, sur leur nature et leur origine qu'ils croyaient céleste, sur leurs qualités et leurs propriétés, auxquelles ils attribuaient des influences sur les esprits et sur les corps, s'imaginant qu'elles avaient des vertus secrètes pour procurer tous les biens et conjurer tous les maux. « Que leur opinion ait été bien ou mal fondée en cela, dit fort bien Cornélius à Lapidé : *esto in eâ re non subsistat nec sit vera* », là n'est pas la question : la question est de savoir quelle était l'opinion, la croyance universelle, la croyance de tout le monde d'alors. Or l'Écriture, qui parle pour tout le monde et doit instruire tout le

monde, devait condescendre et s'accommoder à l'intelligence des hommes pour en tirer ses métaphores et ses figures, et se servir de leurs pierres connues pour leur faire connaître la pierre inconnue, et leur apprendre que c'est la seule qui donne ce que les autres promettent, qui réalise tout ce que les autres ne font que symboliser, instruisant ainsi tout le genre humain, lorsque tout le genre humain n'était pas seulement le vulgaire ignorant et naïf, mais aussi les peuples et les rois, et les précepteurs des princes et des rois : Aristote, Platon, Théophraste, Pline, Solinus, Dioscoride, Galien, qui tous n'ont pas moins d'estime pour les pierres précieuses que Moïse, David, Isaïe et saint Jean.

L'Égypte, par son écriture hiéroglyphique ou sacrée, la Grèce, par son imitation de l'Égypte, et Rome, par son amour des arts et des productions de la Grèce, avaient développé et poussé la science des symboles et des emblèmes au plus haut degré, comme, au reste, tous les peuples orientaux, sans parler du peuple hébreu, qui n'était lui-même qu'une grande figure symbolique et un emblème vivant. Aussi, lorsque les prophètes de l'ancienne et de la nouvelle loi parlaient de pierres précieuses, il n'était pas nécessaire qu'ils en expliquassent le sens : ils étaient compris de leur époque, des Juifs et des païens. Le rationaliste et l'incrédule qui raillent les savantes et profondes interprétations des Pères et des commentateurs, et le faux croyant qui les imite, sont donc mal venus à se récrier, lorsqu'ils ne comprennent pas : ils prouvent simplement qu'ils ignorent l'antiquité.

Quant à l'apôtre saint Jean, il est le plus grand maître dans la science allégorique et parabolique des

Orientaux ; il parle le mieux à son époque le langage de son époque, qu'il connaît à fond. Mais si l'on néglige ces simples notions et si l'on se refuse à entrer dans cette perspective, il est impossible d'apprécier son œuvre et de l'interpréter, de saisir le vrai sens, la délicatesse et les nuances de ses expressions et de ses figures si mesurées, si justes et si bien appropriées à son vaste et sublime sujet.

Que les pierres précieuses, qui étaient pour les anciens comme un objet de culte, et qui tenaient chez eux la première place parmi les choses du plus haut prix, ne leur aient pas donné tous les biens qu'ils s'en promettaient, elles n'en sont pas moins le plus merveilleux et le plus expressif symbole de la gloire immortelle et de la félicité intarissable que celui qui les a créées, et qui est lui-même la véritable pierre précieuse qui comblera tous nos désirs : « *petra autem erat Christus* » (I Cor., x, 4), réserve à ceux qui croient en lui. Et c'est pourquoi son disciple, sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, les fait entrer, avec une profusion si prodigieuse et dans un ordre si admirable, dans la construction de la nouvelle et éternelle Jérusalem.

« Le premier fondement était de jaspe » : Il figure saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ, et le premier article du Symbole.

#### DESCRIPTION DU JASPE

##### *Sa nature.*

Le jaspe, dit Pline, est la première et la plus antique des pierres précieuses : « *antiquitatis gloriam retinet.* » Il est très ferme, vert et transparent : « *Jaspis firmis-*

*simus est, virens et pellucidus.* » (Lib. XXXVII, cap. VIII.) On en trouve néanmoins moitié transparents, moitié opaques : « *Jaspis subinde opacus, subinde pellucidus.* » Il s'assimile aussi d'autres pierres précieuses, comme l'agate, l'onix et la sardoine. Alors Pline le nomme jaspagate, jasponyx, sardojaspe. Mais le plus excellent c'est le jaspe vert, qui varie depuis la splendide émeraude jusqu'à la sombre et verdâtre couleur de la mer ; et s'il a des macules rouges comme des gouttes de sang ou des teintes de pourpre, il est du plus haut prix. (Pline, saint Jérôme, Albert le Grand *et alii*.)

Le jaspe n'est pas d'une couleur simple, uniforme ; mais il est tacheté, ondé, veiné, nuancé à l'infini. « Car, dit Théophraste, s'il n'avait que la simple couleur de l'émeraude, ce ne serait plus qu'une émeraude. Ce sont ses ondes et ses nuances infinies qui le distinguent de toutes les autres pierres précieuses. »

#### *Ses propriétés.*

Galien, célèbre médecin de Marc-Aurèle, et Anselme Boétius, médecin de l'empereur Rodolphe II, et savant lapidaire, lui attribuaient les vertus curatives contre les plus redoutables maladies ; Dioscoride le regardait comme un talisman contre les venins et les poisons, les fantômes et les mauvais génies ; selon d'autres, avec le V. Bède, il guérissait les yeux malades et fortifiait la vue, et, selon Albert le Grand, il refrénait les dérèglements de la chair.

Sur le Rational (Exod., xxviii, 18), le jaspe portait inscrit le nom de Gad, qui signifie heureux, armé, rangé en bataille : « *Gad accinctus præliabitur ante*

*eum* » (*ibid.*, XLIX, 19), parce que la tribu de Gad marcha et combattit à la tête de toutes les autres tribus pour les mettre en possession de la terre promise.

1° *Le jaspé figure saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ.*

Le jaspé est la première des pierres précieuses : « *Antiquitatis gloriam retinet.* » (Plin.) Pierre est le chef des apôtres et le fondement de l'Eglise : « *Primus Simon, qui dicitur Petrus.* » (Matth., x, 2 ; Marc. III, 16 ; Luc., vi, 14.)

Le jaspé, par sa dureté : « *firmissimus* », sa verte couleur : « *virens* », et ses nuances infinies, est le plus haut emblème du Dieu éternel, vivant et infini, et de ce qui ne périt jamais : Pierre confessa le premier que Jésus-Christ est le Christ, le Fils du Dieu vivant : « *Tu es Christus filius Dei vivi* », et fut établi comme le fondement de l'Eglise qui ne périra jamais : « *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* » (Matth., xvi, 16, 18.)

Le jaspé transparent est parfois opaque : le courage et la vertu de Pierre s'éclipsèrent un instant, mais lui furent rendus par un seul regard du divin Maître, pour ne plus faiblir.

On attribuait au jaspé de guérir les yeux malades et de fortifier la vue : Pierre relevé de sa chute fortifie et confirme la foi de ses frères : « *Et tu aliquando conversus confirma fratres tuos.* » (Luc., xxii, 32.)

Le jaspé est ondé : « *undosus* », et couleur de mer : Pierre, selon la Tradition, avait le visage inondé de larmes si amères, qu'elles y creusaient de profonds



sillons, et qu'il répandait tous les jours, au chant du coq, pour expier son triple reniement.

On attribuait au jasje de réprimer les dérèglements de la chair et de chasser les démons : Pierre apprit aux Romains et aux Gentils à résister à leurs passions déréglées, à pratiquer la chasteté, à fuir l'idolâtrie, et à chasser les faux dieux, qui ne sont que des démons : « *omnes dii gentium dæmonia* » (Ps. xcv, 5).

Le jasje, dit Pline, s'unit et s'assimile les autres pierres, auxquelles il donne son nom : Pierre s'assimila le grec et le barbare pour en former le nouveau peuple de Dieu.

Le jasje est remarquable par ses nuances infinies : Pierre pratiqua et apprit à pratiquer toutes les vertus évangéliques depuis les plus communes jusqu'aux plus héroïques.

La plus excellente espèce de jasje est celle qui, à sa verdoyante couleur, mêle comme des gouttes de sang et quelque chose de la pourpre : « *Optima est, quæ purpuræ quidquam habet* » (Pline) : Tel fut Pierre qui, pour fonder l'Eglise, versa son sang à l'instar de son divin Maître, et fut crucifié à sa suite : « *Tu me sequere.* » (Joan., xxi, 22.)

Le jasje, par sa fermeté, sa dureté et sa verdure, symbolise la durée, l'éternité et la vie : Pierre, après sa mort, continue de vivre dans ses successeurs et son autorité et sa foi, dans l'Eglise, et, comme Gad, de marcher et de combattre à la tête des tribus du nouvel Israël, jusqu'à ce qu'elles soient entrées toutes en possession de la vraie terre promise.

2° *Le jaspé figure aussi le premier article du symbole :*  
 « *Je crois en Dieu le Père tout-puissant créateur  
 du ciel et de la terre.* »

Le jaspé est la première et la plus antique des pierres précieuses : « *Antiquitatis gloriam retinet* » : Or rien n'est avant ni au-dessus de Dieu, le Père tout-puissant, puisque c'est lui qui a tout créé, le ciel et la terre, toutes les choses qui y sont. C'est pourquoi Daniel l'appelle l'Ancien des jours : « *Antiquus dierum* » (VII, 9, 14, 22).

Le jaspé, par sa dureté ou sa fermeté : « *firmissimus* » et sa verte nature : « *virens* », ne désigne pas seulement le Dieu vivant et éternel : « *Vivo ego, dicit Dominus* » (Isaïæ, LXIX, 18), mais aussi sa toute-puissance dans la création du monde « *ex nihilo* », et sa force et sa vigueur dans le gouvernement et la conservation de toutes choses.

Le jaspé est varié, nuancé à l'infini : ainsi Dieu est infini en toutes sortes de perfections et il a créé une variété d'êtres sans nombre pour la beauté et la perfection de l'univers, et pour proclamer sa gloire.

Le jaspé est parfois moitié transparent, moitié opaque : « *Jaspis subinde opacus est, subinde pellucidus* » : Dieu est tantôt un Dieu caché : « *Tu es Deus absconditus* » (Isaïæ, XLV, 15), et tantôt un Dieu visible : « *cœli enarrant gloriam Dei* » (Ps., XVIII, 1) : caché pour l'idolâtre et l'impie, il devient comme visible pour les âmes pures et fidèles qui le craignent et qui l'aiment ; en attendant qu'elles le contemplent « face à face et tel qu'il est » dans les splendeurs de sa gloire.

Le jaspé, « la plus ancienne des pierres précieuses »,

figure encore le premier article du symbole, parce que c'est le plus ancien et le plus universel de tous les dogmes. Les peuples et les philosophes qui ne connurent que très imparfaitement les autres mystères et vérités du salut, crurent toujours au souverain Maître de l'univers et suprême auteur de toutes choses : « Car, dit saint Paul, ce qu'il y a d'invisible en Dieu, est devenu visible depuis la création du monde par la connaissance que ses créatures nous en donnent : sa puissance même éternelle et sa divinité éclatent dans ses ouvrages ; en sorte que ceux qui se disent sages sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâce » (Rom., I, 20-21).

Le jaspe, selon les anciens, fortifiait la vue, guérissait les maladies du corps et de l'âme, et mettait en fuite les démons : c'est lorsque les apôtres rappelèrent aux peuples Celui qui a créé le ciel et la terre, que les idoles et les faux dieux tombèrent, que le monde sortit de l'abîme de ses vices et de ses erreurs, et entra dans les voies du salut.

Le jaspe le plus précieux est celui où le vert s'allie avec la pourpre ou la couleur du sang : ainsi les martyrs versèrent leur sang pour ce premier article du symbole et de leur foi. Le vert symbolise aussi l'espérance des récompenses que le Dieu créateur promet à ceux qui le connaissent et l'adorent, et le sang, la justice et les châtiments dont il menace ceux qui le méconnaissent et l'outragent.

— « Le second de saphir » : Il figure saint André et le second article du symbole.

## DESCRIPTION DU SAPHIR

*Sa nature*

Les auteurs comme les langues antiques s'accordent sur cette pierre précieuse, en latin *sapphirus*, en grec σαπφειρος et en hébreu *sapphir*, qui, selon saint Jérôme, signifie *pulcher*, beau.

L'antique saphir, d'après Théophraste, Pline, saint Jérôme, saint Augustin et saint Isidore, était couleur d'azur, parsemé de petits points d'or étincelants comme des étoiles, ce qui en faisait comme un firmament en miniature et une vive image du ciel. C'est pourquoi il est dit que le Très-Haut ayant apparu à Moïse et aux septante vieillards d'Israël, « avait sous ses pieds comme un ouvrage de saphir semblable au ciel quand il est serein : « *Et viderunt Deum Israel ; et sub pedibus ejus quasi opus lapidis sapphirini, et quasi cœlum, cum serenum est.* » (Exod. xxiv, 10).

L'antique saphir était opaque, sans aucune veine ni poussière, mais avec des étincelles d'or brillantes comme des étoiles dans un ciel pur, et sans aucun mélange de violet. C'était la pierre sacrée des anciens, l'insigne des pontifes même chez les païens, et la seule agréable aux dieux, qui refusaient, disent les auteurs, de rendre leurs oracles et d'écouter les vœux des mortels, si les sacrifices ne leur étaient offerts sur un saphir, ou si le sacrificateur n'en portait dans son anneau. Selon Elien, les premiers juges chez les Egyptiens, qui étaient en même temps pontifes, portaient au cou un saphir sur lequel était inscrit le mot : « *Veritas* ».

Le saphir est encore aujourd'hui un insigne des évêques et des cardinaux, qui le reçoivent du souverain Pontife. Seulement, ce que l'on appelle saphir est plutôt l'hyacinthe, qui, en réveillant aussi l'idée du ciel, rappelle par sa teinte violacée la Rédemption et la Pénitence, et reste pareillement un emblème admirable du pontificat.

### *Ses propriétés.*

Dioscorides, célèbre lapidaire sous Auguste, et cité par Pline, Galien et saint Grégoire de Nysse, lui attribuaient d'éclaircir et de fortifier la vue, de cicatriser les blessures et les ulcères internes et externes, et de guérir les piqûres du scorpion. Selon Avicennes, savant médecin arabe, et Albert le Grand, il chassait la mélancolie et dissipait les humeurs mélancoliques, et, selon d'autres, il procurait la joie. Saint Thomas dit qu'il affermissait l'espérance par sa vive image du ciel : « *Sancti enim habitant in cœlo per spem* ». Pline ajoute qu'il était invincible à la main des hommes : « *Scalpi non potest* ».

Sur le Rational, le saphir portait le nom de Nephthali (Exod., xxviii, 18), dont Jacob avait dit : « *Nephthali est comme un cerf rapide, et la grâce accompagnera ses paroles : « Nephthali cervus emissus, et dans eloquia pulchritudinis* » (Gen., xlix, 21), parce que la plupart des apôtres sortirent de cette tribu, et, comme des cerfs légers, portèrent dans tout l'univers l'heureuse nouvelle du salut.

1° *Le Saphir figure André, frère de Simon-Pierre, et le second des douze apôtres* (Matth., x, 2 ; Luc., vi, 14).

Le saphir, couleur du ciel, dès qu'il est frappé des rayons du soleil, devient comme un autre ciel : aussitôt qu'André, de la tribu de Nephthali, voit se lever le soleil de justice, il est tout embrasé d'amour pour lui, et, après avoir logé deux jours chez son divin Maître, il devient comme un ciel nouveau pour raconter la gloire de Dieu : « *Cæli enarrant gloriam Dei* » (Ps., xviii, 1).

Le saphir est parsemé de points d'or qui scintillent comme les étoiles au firmament : par sa foi et son amour, André amène au Messie non seulement Pierre, son frère, et les premiers disciples, mais d'innombrables élus qui brillent comme autant d'étoiles au firmament de l'Église.

Le saphir est l'emblème du sacerdoce et du pontificat : André fut appelé le premier pour être prêtre et pontife de la nouvelle loi.

Le saphir est opaque : André, quoique l'aîné de Pierre et appelé le premier, s'éclipse devant son frère et ne marche qu'après lui, depuis qu'il est choisi pour être le prince des apôtres et le chef du royaume de Dieu.

Le saphir éclaircit et fortifie la vue, guérit de la morsure des reptiles les plus venimeux et arrête la corruption des plaies les plus dangereuses et les plus ulcérées : André ouvrit les yeux aux barbares populations de la Thrace et de la Scythie, les arracha aux ténèbres et à la corruption de l'idolâtrie, au culte des

démons, et leur fit contempler et aimer la pure lumière de la loi évangélique.

Le saphir chasse la tristesse et les humeurs mélancoliques, rend joyeux au milieu des tourments et des horreurs de la mort, et ne peut être vaincu par la main de l'homme : « *scalpi non potest* » : André, dont le nom signifie l'homme mâle et courageux, *ανηρ, ανδρως, vir fortis*, fut plein de joie et d'allégresse dans son affreux supplice, et réalisa tout ce que signifie son nom et son emblème, s'écriant à la vue de sa croix : « O douce croix, qui as reçu la gloire et la splendeur des membres de mon Seigneur, croix longtemps désirée, tendrement aimée, recherchée sans relâche, et enfin préparée au cœur qui te souhaite, reçois-moi de la main des hommes, et rends-moi à mon Maître, afin qu'il me reçoive par toi, lui qui m'a racheté par toi ». (Office de saint André, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> leç., 11 Noct.)

Et continuant de prêcher attaché à sa croix, et de verser comme des torrents de lumière sur l'Achaïe, il en attendrit et convertit le peuple, et triompha du barbare Egée, plus barbare que le Thrace et le Scythe.

2<sup>o</sup> *Le saphir figure aussi le second article du symbole : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre Seigneur ».*

Le saphir est une image du ciel : Jésus-Christ est tout céleste : « *Primus homo de terrâ, terrenus ; secundus homo de cœlo, cœlestis* » (I Cor., xv, 45).

Le bel azur que nous contempions au ciel et que reproduit le saphir, n'est autre chose que la profondeur de la lumière inondant l'immensité des cieux : Jésus-Christ, le Verbe de Dieu et la splendeur du

Père, est lui-même l'océan infini de la lumière divine : Dieu de Dieu, lumière incréée de la lumière incréée : « *Deum de Deo, lumen de lumine* ».

Le saphir s'abreuvant des rayons du soleil, les reflète par torrents : Jésus-Christ, l'essence divine, contenant tous les rayons de la lumière éternelle, les répand sans mesure dans le monde : « *Ego sum lux mundi... Ego lux in mundum veni* » (Joan., VIII, 12 ; XII, 46).

Mais le vrai saphir est opaque et intérieurement impénétrable : « *opacus et densus* » : la divinité de Jésus-Christ est cachée par son humanité, et sa génération divine et humaine, éternelle d'un Père vierge et mortelle d'une vierge Mère, est inscrutable et inénarrable : « *generationem ejus quis enarrabit ?* » (Isaïe, LIII, 8.)

Le saphir est l'emblème du sacerdoce : Jésus-Christ est le prêtre et le pontife éternel : « *Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* » (Ps., CIX, 4).

Le saphir, dans l'opinion antique, était la lumière des yeux, la joie et la force des cœurs, la guérison et la santé des esprits et des corps, et détruisait l'effet des plus mortels venins ; Jésus-Christ est venu nous ouvrir les yeux sur nos erreurs, abolir le péché source de tous nos maux, détruire l'aiguillon de la mort peine du péché, et nous rendre le courage et l'espérance.

Le saphir est semé de mille étincelles d'or brillantes comme des étoiles et des flammes ardentes : Jésus-Christ, la charité incréée et l'amour originel par lequel avec le Père il produit l'Esprit-Saint, embrase les âmes du feu de son amour et, les illuminant de l'indéfectible lumière de sa grâce en ce monde et de sa gloire en l'autre, en fait comme autant d'immortelles étoiles dans son ciel : « *quasi stellæ in perpetuas æternitates* » (Dan., XII, 3).



— « Le troisième de chalcédoine » : figure Jacques le Majeur et le troisième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE LA CHALCÉDOINE

##### *Sa nature et ses propriétés*

La chalcédoine, *χαλκιδών*, d'après saint Isidore, le V. Bède, Arétas, l'abbé Joachim et Cornelius a Lapide, est la même que l'escarboucle, le *carbunculus* qui figure au 4<sup>e</sup> rang sur le rational et qui portait inscrit le nom de Dan (Exod., xxviii, 18). Mais comme S. Jean supprime, comme on l'a vu (vii, 5, 8), le nom de cette tribu, il remplace le nom de la pierre où elle était inscrite, par celui de chalcédoine, qui est éminemment prophétique, comme on va le voir.

La chalcédoine n'est donc pas « le diamant ni une espèce d'ambre », ainsi que le veulent quelques-uns, ni « une pierre bleu de ciel, ni une variété d'agate, d'un blanc laiteux légèrement bleuâtre », ainsi que le prétendent quelques autres avec les dictionnaires encyclopédiques modernes prétendus scientifiques, puisque les interprètes les plus autorisés la rangent parmi les rubis.

L'escarboucle et la chalcédoine sont donc une même pierre précieuse, l'antique *carbunculus*, *carbo ignitus*, charbon ardent comme l'airain fin dans la fournaise, différant de nom, mais ayant la même nature, et par conséquent ce que Pline et les anciens ont dit de la nature et des propriétés de l'un, appartient à l'autre.

Or, selon les anciens auteurs sacrés et profanes, elle naissait d'une pluie divine : « *Nascitur... imbre divino* » (Pline, liv. XXXVII, chap. vii), dans le sein

d'une autre pierre couleur rose : « *Nasci solet in quadam lapideâ matrice rosei coloris* » (Anselmus Boetius) souvent dans la même carrière que le saphir. Ni les acides, ni le feu, ni l'eau ne pouvaient lui nuire ; ils la rendaient au contraire plus belle et plus vive. Elle s'embrasait dans l'eau : « *Carbunculi... et aquis perfusi inardescunt* » (Pline), et restait froide au milieu du feu : « *ignibus incalescunt* » (Pline et Aristote, liv. IV des Météores, texte 48), d'où l'épithète d'απυρωτος, *apyrotus*, insensible au feu. Selon saint Augustin et saint Isidore, elle resplendissait au milieu des ténèbres, et selon plusieurs autres, étant réchauffée au soleil ou à la main, elle acquérait toutes les propriétés de l'aimant. C'est en lui donnant une forme concave, en la taillant, qu'on lui donne toute sa puissance, dit saint Ambroise, et c'est lorsqu'elle est élevée en haut, qu'elle répand sa plus grande lumière, ajoute Pline : « *Tunc lucem magis detegit, quando sursum attollitur.* »

1° *La chalcédoine figure saint Jacques le Majeur, le troisième dans l'ordre de vocation des apôtres* (Matth., x, 3 ; Luc, vi, 14).

On trouve l'escarboucle ou chalcédoine dans la même carrière que le saphir : c'est sur le même rivage que Jésus-Christ rencontra André et Jacques le Majeur et ses premiers apôtres, qui, laissant leurs filets, abandonnèrent tout pour le suivre.

On pensait, dit Pline, que cette pierre naissait d'une pluie divine : « *nascitur imbre divino* » : c'est en effet par les eaux divines de sa grâce que le Sauveur transforma les fils de Zébédée en enfants du tonnerre, et

leur donna la puissance de la foudre avec la douceur de la colombe.

Elle est comme un charbon ardent : « *carbo ignitus* : Tel fut l'ardent amour de Jacques le Majeur pour son divin Maître et son zèle pour le salut des âmes.

Elle est comme l'airain fin dans la fournaise : « *Similis aurichalco, sicut in camino ardenti* » : sous ses pieds, semblables à de l'airain dans un feu ardent, il brisa l'empire du démon.

Réchauffée au soleil ou à la main, elle acquiert les propriétés de l'aimant : sous la main et le regard de son divin Maître, Jacques lui attira des multitudes nombreuses, depuis les montagnes de la Judée jusqu'aux montagnes des Espagnes.

Elle luisait au milieu de la nuit et des plus profondes ténèbres : le frère de Jean luisait aussi au milieu des ténèbres du siècle et de la profonde nuit du paganisme.

Loin d'être endommagée par les acides, le feu et l'eau, elle ne s'en colorait que d'une plus vive couleur : ainsi l'ardeur du zèle et de la charité du fils aîné de Zébédée s'accroît au milieu des persécutions et des tribulations et lui procure la gloire d'être le premier martyr parmi les apôtres.

Mais elle brillait de son plus vif éclat lorsqu'en la taillant, on lui donnait une forme concave : Ce fut au milieu de son martyre que pardonnant à Hermogène et à Josias, ses persécuteurs et les auteurs de sa mort, et qu'embrassant ses ennemis, il les convertit et les gagna à Jésus-Christ : « Ses lampes sont des lampes de feu et de flammes ; les grandes eaux des tribulations n'ont pu éteindre sa charité, ni les fleuves des persécutions la submerger : *Lampades ejus, lampades*

*ignis atque flammarum : aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem, nec flumina obruent illam* » (Cantic., VIII, 6).

Mais c'est surtout quand on l'élève vers le ciel, qu'elle répand son plus puissant éclat : « *Tunc lucem... magis detegit, quando sursum attollitur* » (Plin.) : c'est après sa mort, lorsque son âme eut franchi les parvis éternels, que saint Jacques, remarque l'histoire de l'Eglise, attira plus particulièrement les nations à la foi, et les peuples accoururent à son tombeau.

2° *La chalcédoine figure aussi le troisième article du symbole : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. »*

Cette pierre est toute de feu : l'Incarnation est le mystère de l'immense et ardent amour de Dieu, qui est tout amour : « *Deus charitas est* » (I Joan. IV, 8, 16).

La couleur du feu symbolise l'Esprit-Saint descendant sur l'Eglise et les apôtres : or, l'Incarnation est l'ouvrage de l'Esprit-Saint.

La chalcédoine est formée au sein d'une autre pierre précieuse, couleur de la rose, la reine des fleurs : « *Nasci solet in quâdam lapideâ matrice rosei coloris* » : or le corps adorable du Sauveur fut formé dans le sein de la glorieuse vierge Marie, la Rose mystique, la plus pure et la Reine des vierges.

Sa formation était attribuée à la vertu d'une pluie divine : « *Nascitur imbre divino* » (Plin.) : c'est par la vertu divine du Saint-Esprit que fut conçu au sein de la nouvelle Eve le corps trois fois saint du Fils de Dieu : « *Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus*

*Altissimi obumbrabit tibi. Ideoque et quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* » (Luc, 1, 35).

Selon Pline et Aristote, le maître de Théophraste, cette gemme admirable a le privilège de rester froide, même au milieu des flammes les plus ardentes : « *ignibus non incalescere* » : Or la conception du Fils de Dieu s'accomplit sans qu'aucune étincelle de la concupiscence atteignît jamais la Vierge immaculée, la plus pure des vierges, et la plus privilégiée, la plus parfaite des créatures.

Elle luit dans les ténèbres : « *ignitus ut carbo lucet in tenebris* » : Jésus-Christ est aussi la lumière qui luit dans les ténèbres et que les ténèbres ne comprennent point, quoiqu'il soit la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : « *Et lux in tenebris lucet, et tenebræ non comprehenderunt... erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* » (Joan. 1, 5, 9).

Elle a les propriétés de l'aimant, elle est plus resplendissante après avoir passé par les épreuves des acides, de l'eau et du feu, et c'est lorsqu'elle est élevée en haut qu'elle brille du plus puissant éclat : Or c'est après avoir bu dans le torrent des humiliations, et après toutes les douleurs de sa passion, que Jésus-Christ, élevé en croix, attire tout à lui : *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* » (Joan., XII, 32.)

Dans cette gemme admirable, toute de feu, les deux éléments sont tellement unis ensemble, que le feu ne paraît plus qu'une gemme, et que la gemme ne paraît que du feu, « comme l'airain incandescent » (1, 15 plus haut) ou « le buisson ardent » (Exod. III, 2) ne paraissent plus qu'une flamme : ainsi le Verbe de

Dieu, dans le mystère de l'Incarnation, s'est tellement uni l'humanité par l'union hypostatique, que Dieu est véritablement homme et l'homme véritablement Dieu : « *ut Deus sit homo et homo Deus* », et que tous les attributs de Dieu peuvent se rapporter à l'homme, et tous les attributs de l'homme s'appliquer à Dieu : « *ac omnia attributa Dei tribuantur homini, et vicissim omnia attributa hominis tribuantur Deo et Verbo* ». *S. Gregorius Nazianz.* (*S. Cyrillus, S. Justinus, Corn. a Lap. et omnes Patres et theologi.*)

Et c'est pourquoi l'apôtre, par une inspiration prophétique de l'Esprit-Saint qui voit toutes les hérésies futures, change le nom du *carbunculus* qui figurait avec le nom de Dan au 4<sup>e</sup> rang du Rational, en celui de Chalcédoine, nom du quatrième concile œcuménique, où fut vengé le troisième article du symbole, où fut condamné Eutychès qui soutenait qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature, parce qu'il n'y avait en lui qu'une seule personne, où fut renouvelée la condamnation de Nestorius, qui avait enseigné au contraire qu'il y avait dans notre Sauveur deux personnes, parce qu'il y avait en lui deux natures, et où resta triomphante la maternité divine de la Vierge des vierges, proclamée à jamais Θεοτοκος, la véritable mère de Dieu : « *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. Quia fecit mihi magna qui potens est* » (*Luc., 1, 48-49*).

— « Le quatrième d'émeraude » : Figure saint Jean et le quatrième article du Symbole.

## DESCRIPTION DE L'ÉMERAUDE

*Sa nature et ses propriétés.*

Émeraude, en hébreu *Bareket*, *ceraunius*, *fulgurans*, signifie éclair, foudre, tonnerre. Συμπεφυδός, en grec, a la même signification. L'antique émeraude avait un tout autre éclat que l'émeraude moderne : « On raconte, dit Pline, que dans l'île de Chypre on éleva sur le tombeau du roi Hermias un lion de marbre, auquel on donna des yeux d'émeraude. Il lançait de si terribles regards jusqu'au fond de la mer, qu'il effrayait et mettait en fuite tous les poissons : Ce qui étonna longtemps les pêcheurs qui n'en virent plus dans leurs filets, jusqu'à ce qu'on eût ôté au lion ses deux yeux d'émeraude. » (Liv. XXXVII, v.)

Les émeraudes sont si agréables et d'un si beau vert, qu'aucune verdure ni autre couleur ne saurait leur être comparée : « *Nullius coloris aspectus jucundior est... quoniam nihil omnino viridius comparatum illis viret* » (*ibid.* cap. xvi). En effet, la vue de cette pierre précieuse charme tellement les yeux, qu'ils ne s'en rassasient jamais ; car elle a aussi la douceur de l'huile vierge la plus délicieuse et la propriété de communiquer sa ravissante couleur à tout ce qui l'entoure. Elle reflète si admirablement les objets que les anciens s'en faisaient les plus précieux miroirs, et Néron s'en servait pour y contempler les spectacles et les combats des gladiateurs. Les lapidaires ajoutaient à sa puissance en lui donnant une forme concave. (*Pline et alii passim.*)

Par sa fermeté elle avait de l'affinité avec l'airain, et

à cause de sa couleur on la croyait fille du jaspé. On les trouvait ensemble avec l'airain.

Il est évident qu'une gemme si merveilleuse passait, chez les anciens, pour un talisman, *amuletum*, tout-puissant contre les maladies, les venins, les poisons et autres maux qui conspirent contre l'humanité.

Elle était la troisième dans le Rational (Exod. xxviii, 17), et portait le nom de Juda, chef des douze tribus, dont le sceptre fut toujours vert et domina jusqu'à la venue du Messie : « *Non auferetur sceptrum de Juda et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio Gentium* » (Gen. xlix, 10).

1° *L'émeraude figure saint Jean, le quatrième des Apôtres* (Matth., x, 3 ; Luc vi, 14).

L'émeraude signifie, en grec et en hébreu, foudre, tonnerre : *fulgurans* : or le divin Maître imposa au fils de Zébédée le nom de fils du tonnerre : « *Et imposuit eis nomen Boanerges, quod est, filii tonitruum* » (Marc, iii, 17), et Jean en fit briller les éclairs et retentir les éclats au commencement de son Evangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu », et dans toute sa sublime Apocalypse.

La couleur de l'émeraude a la douceur de l'huile vierge : Jean resplendit par sa charité et sa virginité.

L'émeraude a de l'affinité avec le jaspé qui symbolise la divinité : or Jean fut le bien-aimé du Fils du Dieu vivant, le plus près de son cœur, celui qui reposa sur son sein pendant la cène et à qui il légua sa divine Mère.

Selon Théophraste, père de la science lapidaire, le



jaspe a plus que de l'affinité avec l'émeraude : « Il en est la mère : *Jaspis viridis est mater smaragdi* » ; et selon saint Ildefonse, le jaspe figure aussi Marie, la Vierge des vierges, fécondée par l'Esprit-Saint, déifiée par son enfantement : « *per Spiritum-Sanctum fecundata, per partum deificata* » : or l'Évangile nous apprend en effet que la mère de Dieu est aussi la mère de Jean : « Jésus donc voyant sa mère et le disciple qu'il aimait, debout, dit à sa Mère : femme, voilà votre fils. Ensuite il dit au disciple : Voilà votre Mère. Et dès cette heure le disciple la reçut comme sienne » (J. xix, 26-27). « Et le Seigneur, dit Thomas de Ville-neuve, imprima dans le cœur de Marie, pour son disciple, un amour au-dessus de tout amour maternel, et dans le cœur de son disciple un amour pour Marie, au-dessus de tout amour filial. »

L'émeraude a la fermeté de l'airain, au milieu duquel elle se trouve avec le jaspe : l'apôtre vierge fut comme d'airain dans l'huile bouillante, où il fut plongé par Domitien à la porte Latine, d'où il sortit plus vigoureux et plus vert : « *viridior atque vegetior* », ainsi que de toutes les tribulations qu'il eut à endurer jusqu'à l'âge de près de cent un ans.

De l'émeraude on faisait les plus parfaits miroirs : Le divin apôtre et évangéliste fut le miroir le plus fidèle de la chasteté, de la sainteté et de la charité de Jésus-Christ, ne cessant de répéter : « Mes enfants, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres : *Filioli, charissimi, diligamus nos invicem* » (I Joan. *passim* et iv, 7-8).

L'émeraude communique sa délicieuse couleur à tout ce qui l'approche : « *Smaragdi aerem resque alias sibi vicinas suo virore imbuunt* » (Pline) : et aussi l'ami

du Seigneur, par son exemple, sa parole et ses divins écrits, communiqua à ceux qui le virent et l'entendirent, comme à ceux qui le lisent et le méditent, la pureté de la doctrine, l'horreur du vice et des hérésies, le goût de la vérité et de la vertu, et un ardent amour pour Jésus-Christ et pour nos frères.

2° *L'émeraude figure aussi le quatrième article du symbole : « Il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, il est mort et il a été enseveli. »*

L'émeraude a l'éclat du tonnerre et de la foudre : à l'instar de la foudre et du tonnerre, qui ébranlent la terre et les cieux et retentissent jusqu'au fond des abîmes, le mystère de la passion et de la mort de l'Homme-Dieu étonna les anges et les hommes, alla frapper les démons de terreur jusqu'au sein des enfers, et brisa leur empire.

Le jaspé est la mère de l'émeraude : « *Jaspis viridis est mater smaragdi* » (Théophrast.) : la création est comme la matrice et le fondement de la Rédemption ; car il fallait que le Christ vivifiât ce qui avait péri par le péché, et, par sa passion et sa mort, réparât et renouvelât le monde : « *Nihil nasci profuit, nisi redimi profuisset.* »

L'émeraude est la fille du jaspé qui par sa verdeur et ses nuances infinies, symbolise la puissance de Dieu et ses infinies perfections : Jésus-Christ crucifié est la puissance et la sagesse même de Dieu : « *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.. ipsis autem Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem et Dei sapientiam* » (I Cor. 1, 23, 24).

L'émeraude a la fermeté du jaspé : Jésus-Christ, en

présence de Pilate et de la puissance romaine, au milieu de la fureur des Juifs et de la rage de l'enfer, montre une patience divine et une force invincible.

Elle est comme l'airain : Jésus du haut de sa croix est lui-même le vrai serpent d'airain, foudroyant les démons, ces serpents de feu : « *ignitos serpentes* », qui répandaient la mort sur tout le genre humain, et tous ceux qui le contempent avec amour sont guéris de la morsure et du venin du vieux serpent : « *Fac serpentem æneum, et pone eum pro signo ; qui percussus aspexerit eum ; vivet* » (Num., XXI, 8). Car de même que l'émeraude a la couleur de l'huile vierge la plus onctueuse et la plus délicieuse, Jésus-Christ du haut du Calvaire répand l'huile de la miséricorde sur le monde entier, adoucissant, guérissant les plaies les plus profondes, les plus ulcérées causées par le péché : « *Oleum effusum nomen tuum* » (Cantic., 1, 2) ; et de même que l'émeraude communique sa vive couleur à tout ce qui s'en approche, Jésus-Christ communique ses mérites infinis à toute l'humanité repentante, la relève, la régénère, la fait revivre et reverdir, et avec le pardon et l'amitié de son Père lui procure la gloire et l'immortalité : « *Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret : ut omnis qui credit in eum, non pereat, sed habeat vitam æternam* » (Joan., III, 14-16).

On taille et l'on creuse, pour ainsi dire, l'émeraude en lui donnant une forme concave, pour faire paraître toute sa puissance et sa splendeur : « *Smaragdōs gemmarii elaborant concavos, ut visum colligant* » (Plin.). Jésus-Christ a eu les mains et les pieds percés, son côté ouvert, et l'on a compté tous ses os : « *foderunt manus meas et pedes meos : dinumeraverunt omnia ossa mea* » (Ps. XXI, 17, 18) ; et c'est par ses plaies

glorieuses qu'il a sauvé le monde et conquis l'univers.

Sur l'émeraude du Rational était inscrit le nom de la tribu de Juda, qui devait porter le sceptre jusqu'à la venue du Messie : « *Non auferetur sceptrum de Juda... donec veniat qui mittendus est* » : C'est au milieu de sa passion que Jésus-Christ affirme qu'il est roi : « *Rex sum ego* » (Joan., XVIII, 37); et c'est le titre qui lui est affirmé sur la croix : « *Jesus Nazarenus Rex Judæorum* » (id., XIX, 19).

Enfin l'émeraude est un parfait miroir : or la passion du Sauveur est aussi le miroir le plus parfait où l'on voit l'immense amour de Dieu et sa redoutable justice ; où tous les saints n'ont cessé de contempler pour connaître Dieu et se connaître eux-mêmes ; où ils ont reconnu leur sublime dignité et leurs devoirs envers lui ; où ils ont vu clairement la laideur et l'énormité du péché et les beautés de la vertu, et compris la grandeur de la gloire que Dieu prépare à ceux qui le craignent et qui l'aiment, et les terribles châtiments qu'il réserve à ceux qui le méprisent et l'outragent. Oui, Seigneur, dirons-nous avec saint Augustin, vous nous avez fait de votre corps un miroir pour nos âmes : « *Fecisti, Domine, de corpore tuo speculum animæ meæ.* »

— « Le cinquième de sardonix » : Il figure saint Philippe, le cinquième apôtre, et le cinquième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE LA SARDONYX

##### *Sa nature et ses propriétés.*

La sardonix, sardoine-onyx, était, comme son nom l'indique, un composé naturel de la sardoine, couleur

de chair, et de l'onyx, couleur de l'ongle humain couvrant la chair, et toutes deux étant transparentes : « *velut carnibus ungue hominis imposito, et utroque translucido* » (Plin., XXXVII, vi). Ce que l'on nomme aujourd'hui de ce nom, une variété d'agates d'un jaune fauve ou orangé, n'a aucun rapport avec l'antique sardonix. Elle se distinguait aussi par un triple cercle formant un arc-en-ciel : la bande supérieure étant rouge, la bande du milieu blanche et l'inférieure noire. Ainsi la décrivent Solinus, Pline, S. Isidore, Alcazar et Cornelius a Lapide.

On l'enchâssait dans les anneaux pour servir de sceau, parce qu'elle était presque la seule qui pût être bien sculptée, et qui, à cause de sa dureté, ne retenait aucune parcelle de cire. Ce fut, dit Pline, le premier Scipion l'Africain, qui en introduisit l'usage chez les Romains.

Sur le Rational, l'onyx ou sardonix portait le nom de Manassé à cause de sa candeur et de la douceur de ses mœurs.

1° *Elle figure saint Philippe, le cinquième des apôtres*  
(Matth. x, 3; Marc. iii, 18; Luc. vi, 14).

Sa blancheur et sa transparence désignent la douceur et la candeur de l'apôtre, dont la seule vue inspirait une telle confiance aux Gentils, qu'ils l'abordaient de préférence en disant : « Seigneur, nous voudrions voir Jésus : *Domine, volumus Jesum videre* » (Joan., xii, 21). Et lui-même avec une admirable candeur disait à Jésus : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit : *Domine ostende nobis Patrem et suffi-*

*cit nobis.* » (id. xiv, 8). Et le divin Maître voyant en lui une âme si pure et si naïve, lui répondait : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père : *Philippe, qui videt me, videt et Patrem.* » (ibid. 9). Puis le doux Sauveur, « qui aime à cacher les plus sublimes mystères aux sages et aux savants, et à les révéler aux humbles et aux petits », l'entretenait sur l'insondable mystère de la Trinité, sur l'union des trois personnes entre elles et avec ceux qui croient en lui, et comment l'Esprit-Saint viendrait opérer et consommer avec ses disciples cette éternelle union : « *Quia ego sum in Patre, et vos in me, et ego in vobis... Et ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum* » (Id., xiv, 16-20). Mystère que figure l'admirable gemme par les trois couleurs de son iris.

Elle servait de sceau sans s'imprégner de la cire sur laquelle elle s'imprimait : Philippe imprimait aussi dans les âmes le caractère et les traits de son divin Maître sans rien contracter de ce qu'elles avaient de terrestre, et quoiqu'il marchât au milieu des vices et des erreurs des nations, ses pieds étaient toujours purs, et son cœur et son âme diaphanes ne cessaient de percevoir les communications du Père des lumières par la parole du Fils et les irradiations de l'Esprit-Saint, ce qui est encore symbolisé par le triple cercle en arc-en-ciel de la sardonyx :

Le cercle inférieur est de couleur noire pour figurer les humiliations et les persécutions que rencontrait l'apôtre dans sa course apostolique, et marquer qu'il foulait aux pieds tout ce qui est profane et périssable ; le cercle du milieu est blanc pour désigner le doux éclat de ses vertus évangéliques, et le cercle supérieur

de feu ou de pourpre pour signifier qu'il était toujours sous l'influence de l'Esprit-Saint, brûlant d'amour pour son divin Maître, de zèle pour le salut des âmes et qu'il a couronné toutes ses vertus par la pourpre du martyre.

Car de même que la sardonyx unit d'une manière admirable l'incarnat à la blancheur, Philippe unissait non moins admirablement l'ardente charité à la douce candeur ; et c'est pourquoi le Sauveur le traita avec une si affectueuse familiarité, pouvant dire de lui comme au livre des Cantiques : « *dilectus meus candidus et rubicundus* » (v, 10).

2° *La sardonyx figure aussi le cinquième article du symbole : « Il est descendu aux enfers ».*

Elle est nuancée de trois couleurs en forme d'arc-en-ciel : c'est le symbole des trois jours que le corps du Sauveur passe dans le tombeau et son âme dans les limbes.

Ces trois couleurs forment comme trois zones : La zone supérieure est rouge : C'est l'emblème de la Rédemption et du divin Rédempteur tout empourpré du feu de son amour et du sang de sa passion ; la zone du milieu est blanche et figure les âmes des justes de l'ancienne loi qui avaient vécu dans l'attente et l'espérance du Messie, qui furent admises dans les limbes et le sein d'Abraham et qui ont été blanchies dans le sang de l'Agneau ; la zone inférieure est noire et désigne les ténèbres de l'enfer où sont plongés les réprouvés pour avoir méprisé les promesses et les grâces de la Rédemption.

La sardonyx était le plus parfait des sceaux : La descente de Jésus-Christ aux enfers est le sceau authentique qui scelle et confirme, en présence de tous les patriarches, la vérité de sa passion, de sa mort, de sa résurrection prochaine et le plein accomplissement de toutes les antiques promesses.

Le sceau de sardonyx ne retenait rien de la cire qui recevait son empreinte : Jésus, le sceau glorieux de son Père, ne retiendra de même, au sein de l'empire de la mort, rien de la corruption et des traits de la mort. Car il y descend en vainqueur et en triomphateur pour lui enlever ses armes et détruire son aigillon, « afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse qu'il est dans la gloire de son Père » (Philipp. II, 10). La mort est frappée à mort dans sa victoire, l'enfer humilié, Satan terrassé et enchaîné dans l'abîme, et tous les saints consolés et pleins d'espérance dans les limbes.

Enfin sur la précieuse gemme paraît un arc-en-ciel : Jésus-Christ, la véritable arche d'alliance, annonce à tous les patriarches, à tous les prophètes, à tous les justes, que leur bannissement est fini, qu'il va leur ouvrir les cieux, et, par son ascension, les introduire dans les joies de l'éternelle patrie.

— « Le sixième de sardoine » : Il figure saint Barthélemy et le sixième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE LA SARDOINE

##### *Sa nature et ses propriétés*

La sardoine, *sardius*, que Pline et Solinus nomment



aussi *sarda*, était couleur de chair : « Elle a une telle ressemblance avec la chair, dit Pline, que l'on dirait la chair de l'homme transformée en pierre précieuse, transparente et resplendissante : *colore similis est carni perspicuæ ac pellucidæ, ita ut caro humana in gemmam pellucidam ac splendentem videatur conversa* » (Lib. XXXVII, cap. vi). Les Hébreux la nommaient *oden*, rouge ou chair d'Adam, tant elle avait de ressemblance avec la chair de l'homme.

Elle prenait naissance au cœur d'un rocher : « *generatur in saxi corde* » et n'avait aucune macule ou vapeur pour en obscurcir ou en amortir l'éclat, comme il arrive à d'autres gemmes. C'est pourquoi sa couleur de chair était si parfaite et si resplendissante.

On la trouvait avec l'améthyste, souvent n'en faisant qu'une seule. Aussi les auteurs disent qu'elle en était la mère.

On lui attribuait de frapper de terreur les bêtes fauves, de guérir les tumeurs et les blessures faites avec le fer, d'arrêter l'effusion du sang, de rendre l'esprit pénétrant, de ranimer l'espérance et de procurer la joie. (S. Epiphane, Arétas, A. Boétius, Albert le Grand *et alii.*)

Sur le Rational, elle portait le nom de Ruben, le premier né des enfants de Jacob.

1° *Elle figure saint Barthélemy, le sixième des apôtres*  
(Matth. x, 3; Marc. iii, 18; Luc. vi, 14).

*Nota.* Reconnaissons d'abord, avec l'abbé Rupert, Cornelius à Lapidé et d'autres bons interprètes, que le Nathanaël de saint Jean et le Barthélemy des autres

évangélistes ne sont que le même personnage, le même apôtre. Car les trois premiers évangélistes qui nomment Barthélemy, ne nomment jamais Nathanaël, et saint Jean, qui nomme Nathanaël, ne nomme jamais Barthélemy, et il nomme toujours Nathanaël parmi les apôtres : « *Erant simul Simon Petrus, et Thomas, qui dicitur Didymus, et Nathanael, qui erat a Cana Galilææ, et filii Zebedæi* » (xxi, 2). Il se nomme même après lui par humilité. Or les évangélistes ne font point figurer un simple disciple au sein du collège apostolique. Ajoutons que Nathanaël, ayant été appelé en même temps que l'apôtre Philippe, ne peut être qu'un apôtre, l'apôtre Barthélemy, les simples disciples ayant été appelés bien après : « *post hæc autem designavit Dominus et alios septuaginta duos* » (Luc., x, 1).

La sardoine n'a ni macule ni vapeur qui en ternisse la transparence et la limpidité : « *nullam habet maculam, aut vaporem, uti aliæ gemmæ, qui ipsius splendorem hebetet aut offuscet* » : Or le divin Maître lui-même rend à Barthélemy, dit Nathanaël, ce témoignage, qu'il n'y avait en lui aucun artifice ou déguisement, qu'il était d'une sincérité parfaite : « *Ecce verè Israelita, in quo dolus non est* » (Joan., 1, 47).

On attribuait à la sardoine de donner à l'esprit de pénétrer les mystères : « *dat ingenii acumen ad percipienda mysteria* » : Aussitôt que Jésus eut révélé à l'ami de Philippe qu'il lisait dans son cœur et connaissait le secret de sa vie, il reconnut le Messie, et s'écria : « Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël : *Rabbi, tu es Filius Dei, tu es rex Israel* » (Joann., 1, 49).

On attribuait aussi à la sardoine de porter à la joie :

« *gaudium accendit* » : Barthélemy suivit aussitôt avec allégresse le divin Maître, le Fils de Dieu.

« On dirait que cette pierre est la chair de l'homme transformée en pierre précieuse transparente et resplendissante » (Pline) : Image énergique du martyr de saint Barthélemy, excorié tout vivant pour sa foi à son Dieu et à son Sauveur, et dont les chairs vives et palpitantes resplendissent aux yeux des anges et terrifient les démons.

2° *La sardoine figure aussi le sixième article du symbole* : « *Le troisième jour, il est ressuscité des morts* ».

*Nota.* Il serait oiseux de réfuter ceux qui mêlent cet article avec le précédent, la résurrection étant trop distincte de la descente aux enfers.

La sardoine est engendrée au sein d'un rocher : « *generatur in saxi corde* » : C'est au sein même du tombeau que Joseph d'Arimathie avait taillé dans le roc : « *quod exciderat in petrâ* » (Matth., xxvii, 60), que Jésus prend une nouvelle vie, une naissance nouvelle, comme le chante l'Eglise avec le prophète royal : « *Filius meus es tu, ego hodie genui te* » (introït de Pâques et ps. ii, 7).

La sardoine est la première de toutes les pierres précieuses inscrites sur le Rational d'Aaron (Exod., xxviii, 17), et désigne Ruben, premier-né des enfants de Jacob : Jésus-Christ est le premier-né des morts : « *primogenitus mortuorum* » (I, 5), c'est-à-dire le premier ressuscité de toute la race d'Adam.

La sardoine frappe de terreur les bêtes fauves :

« *feris terrorem incutit* » : Jésus sortant victorieux de son tombeau, frappe d'épouvante les soldats qui le gardent, les Juifs qui l'ont condamné, et les démons jusqu'au sein des enfers, parce que, en triomphant de la mort, il a renversé leur empire.

La sardoine procure la joie : « *gaudium accendit* » : Jésus-Christ ressuscité, se manifestant à ses disciples, dissipe leur tristesse et leur abattement, relève leurs espérances et les remplit d'une telle joie, d'une telle allégresse, qu'ils la communiquent à tous les vrais Israélites et vont l'annoncer dans le monde entier.

La sardoine est comme de la chair vivante, mais translucide et resplendissante, avec une apparence de feu : Jésus-Christ, après sa résurrection, apparaît à ses disciples pendant quarante jours dans sa chair glorieuse, transfigurée, spiritualisée, plus légère que la flamme, plus subtile que le feu : « *Venit Jesus, januis clausis, et stetit in medio, et dixit : pax vobis* » (Joan., xx, 26).

La sardoine, dans l'opinion de l'antiquité, guérissait les plus mortelles blessures et les plus dangereuses tumeurs qui corrompent la chair et le sang : C'est en prêchant la résurrection du Sauveur que les apôtres guérissent les tumeurs des vices et des erreurs qui corrompaient le genre humain, les blessures mortelles que lui avait faites le péché, et qu'ils régénèrent l'humanité, profondément meurtrie depuis la chute originelle.

Enfin la sardoine, écrivent les meilleurs auteurs, est la mère de l'améthyste, qui figure le douzième article du symbole : « la résurrection de la chair et la vie éternelle » : Or la résurrection de Jésus-Christ est le fondement, le gage et le modèle de la résurrec-

tion générale et de l'éternelle vie des élus : « *Ego sum resurrectio et vita* » (Joan., xi, 25).

— « Le septième de chrysolithe » : Il figure saint Matthieu et le septième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE LA CHRYSOLITHE

##### *Sa nature et ses propriétés.*

La chrysolithe, or-pierre, est couleur d'or, transparente et d'un éclat tel que l'or pâlit en comparaison : « *Chrysolithus aureo colore translucet, eoque ita ardente, ut aurum cum eo collatum albicare videatur* » (Pline). Sous ce nom on pourrait comprendre les topazes, les hyacinthes, qui sont aussi couleur d'or ; mais la topaze en diffère par une teinte de vert et l'hyacinthe par une teinte de violet, tandis que notre chrysolithe se distingue par une nuance de mer : « *Chrysolithus anro similis est cum marini coloris similitudine* » (S. Isidore). C'est pourquoi en hébreu elle est appelée Tharsis, c'est-à-dire marine : « *quasi visio Tharsis* », que la Vulgate traduit : « *quasi visio maris* » (Ezech. I, 16). La chrysolithe orientale brille d'un or pur, transparent comme le verre, ainsi qu'il est dit de l'or de la céleste Jérusalem : « *platea civitatis aurum mundum, tanquam vitreum perlucidum* » (21 *infra*). Celle d'Europe, d'un éclat plus faible, est plus ou moins nuancée de noir, ce qui la distingue du cristal.

Les anciens auteurs disent encore que la chrysolithe paraît d'or pendant le jour et de feu pendant la nuit et qu'elle est un talisman contre la pusillanimité, les terreurs nocturnes et la mélancolie, et par consé-

quent contre les démons qui profitent de la tristesse et de la mélancolie pour tenter les âmes.

Sur la chrysolithe du Rational était inscrit le nom d'Ephraïm, la tribu d'or ou royale parmi les dix tribus séparées (Exod. xxviii, 20).

1° *La chrysolithe figure saint Matthieu, le septième des apôtres, selon saint Marc, III, 18, et selon saint Luc, VI, 15, quoique lui-même se nomme après saint Thomas, par humilité, comme le remarque saint Jérôme.*

La chrysolithe a la couleur de l'or, emblème du solide amour de l'apôtre pour Jésus-Christ.

Elle a la transparence du verre, autre emblème de la pureté de la foi et de la doctrine du premier évangéliste.

L'éclat de l'or de la chrysolithe est tel que tout autre or pâlit en sa présence : au premier appel de Jésus Matthieu quitte son comptoir pour le suivre : « *Et surgens (a telonio) secutus est eum* » (Matth. ix, 9) ; car tout l'or du monde a pâli en présence des promesses de Jésus-Christ et de l'espérance des trésors célestes. Aussi par sa foi et sa fidélité à la grâce du Fils de Dieu, il mérite de devenir lui-même commel'or translucide et immortel de la cité céleste et l'un des douze fondements de la nouvelle Jérusalem.

Mais il fut publicain et pécheur, et il ne peut entrer dans le royaume de Dieu que par la pénitence : il sera donc pénitent. C'est ce que signifie encore la chrysolithe : à son éclatante couleur de l'or, elle unit la couleur de Tharsis ou de la mer qui par l'amertume de ses

eaux, symbolise la pénitence que s'impose le fils d'Alphée.

Dans la splendeur de l'or, notre pierre précieuse admet aussi des ombres noires, autre symbole de l'austérité et de l'humilité de l'apôtre évangéliste, qui, dans ses divins récits, rappelle sa condition de publicain par son nom de Matthieu, et se range après Thomas, tandis que les autres évangélistes le désignent par le nom de Lévi et le placent avant Didyme.

La chrysolithe, plus brillante que l'or pendant le jour, resplendit la nuit comme du feu : « *de die videri aureum, de nocte igneum* » (ita multi). Le fils d'Alphée ne se contentera pas de briller par la pureté de sa foi, le zèle de sa prédication et l'ardeur de sa charité ; il sera le premier apôtre et le premier évangéliste qui écrira avec détail et exactitude la vie de l'Homme-Dieu, l'évangile de son divin Maître, pour éclairer les peuples et les nations assis à l'ombre de la mort, pour servir de phare à l'Eglise voyageuse sur un océan de tempêtes, pour l'illuminer et la diriger à travers les ténèbres des hérésies et la nuit des temps, jusqu'à ce qu'elle ait abordé avec tous ses membres dans la patrie où resplendissent l'or inaltérable de la charité et l'indéfectible lumière de la vérité : « *Scripsit præ cæteris Evangelistis, fusè et exactè Christi Evangelium, quo quasi ignea fax noctem hujus sæculi et Ecclesiæ illuminat* » (Corn. a Lap.).

2° La chrysolithe figure aussi le septième article du symbole : « Il est monté aux cieux, il est assis à la droite de Dieu, le Père tout-puissant. »

La chrysolithe, qui a tout l'éclat de l'or, symbolise

non seulement la royauté et la divinité, mais aussi le triomphe. Car on donnait à l'or, dit Pline, l'épithète de triomphal : « *aurum triumphale* » (lib. IX, cap. xxxvi), parce que les triomphateurs étaient revêtus de vêtements où la blancheur du fin lin éclatait au milieu des splendeurs de l'or : Jésus-Christ monte au ciel non seulement avec toute la majesté de la royauté et toute la gloire de la divinité, mais son Ascension est aussi le triomphe éclatant de son humanité ; et il rentre en triomphateur au sein de l'inaccessible lumière : « *Lucem inhabitat inaccessibilem* » (I Tim., vi, 16), où il va s'asseoir à la droite de son Père, où il est couronné de gloire et d'honneur : « *Gloria et honore coronasti eum* » (Ps. viii, 6).

La chrysolithe est la figure des biens que procure l'or, et l'or, dans l'opinion des hommes, procure tous les biens, et par son incorruptibilité, elle représente aussi l'éternité : Or Jésus-Christ, le possesseur et le distributeur du royaume des cieux, donne seul tous les biens véritables, les biens qui ne périssent plus, la félicité et la gloire qui ne s'obscurcissent ni ne se ternissent plus. Car la chrysolithe n'est pas un corps opaque, mais diaphane, translucide. Or tous les rayons de la gloire et de la félicité du Père, toutes ses infinies perfections se réfléchissent dans le Fils et, par le Fils, se reflètent dans chacun de ses membres, dans chacun de ses élus : « *Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est* » (I Joan., iii, 2).

Enfin la chrysolithe, selon l'antiquité, était un talisman souverain contre la pusillanimité, les vaines terreurs, la tristesse et la mélancolie, les suggestions et la malice des mauvais génies et des démons : Mais la méditation sur l'Ascension de notre Sauveur n'en



est-elle pas le plus efficace préservatif et le remède souverain? Car si nous considérons qu'il est notre chef, notre ami, notre frère; qu'il est allé s'asseoir à la droite de son père et notre père pour nous en frayer le chemin et y soutenir notre cause et nos plus chers intérêts, notre courage n'en sera-t-il pas ranimé et nos cœurs remplis de confiance et de joie? Pourrions-nous n'être pas fermes et invincibles en combattant sous les regards d'un chef si bon et si puissant, contre nos ennemis et ses ennemis, quelque redoutables qu'ils soient et quoiqu'ils nous attaquent au milieu de la nuit et des ténèbres d'un monde pervers? Car du haut du ciel ne nous illumine-t-il pas de sa gloire et ne nous soutient-il pas par sa grâce? « *Vade autem ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad patrem meum et patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum* » (Joan., xx, 17). Il est donc monté vers son père et notre père, vers son Dieu et notre Dieu, pour nous envoyer des secours en même temps qu'il nous y prépare des trônes et des couronnes et les palmes de la victoire.

Et si parfois, par mollesse ou fragilité, nous nous laissons blesser, renverser dans les péripéties d'une lutte terrible et incessante, ne savons-nous pas que nous avons en lui le plus éloquent et le plus généreux des avocats auprès de son père et notre père? « Si quelqu'un a péché, dit en effet le meilleur des interprètes, le plus intime confident des secrets de son cœur, nous avons pour avocat près du Père Jésus-Christ notre Juste », qui fait valoir près de lui sa propre justice pour notre défense : « *Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud patrem Jesum Christum Justum* » (I Joan., II, 1).

— « Le huitième de béryl » : Il désigne saint Thomas et le huitième article du symbole.

#### DESCRIPTION DU BÉRYL

##### *Sa nature et ses propriétés.*

Le béryl, selon Solinus et Pline, contemporains de saint Jean, est de la couleur de la mer, c'est-à-dire d'un vert tirant sur l'azur. C'est à la fois la couleur glauque de l'olive et des yeux de l'aigle et du lion.

Les lapidaires le taillent en hexagone, parce qu'il est terne si sa couleur sourde n'est excitée par la répercussion de ses angles : « *poliuntur (berylli) omnes sexangulâ formâ artificum ingeniis : quoniam hebescunt nî color surdus repercussu angulorum excitetur* » (Plin., XXXVII, v). Alors il lance des étincelles d'or, quoiqu'il n'ait rien de la couleur de l'or. Car il ne ressemble aucunement aux autres gemmes qui sont estimées pour leur or : les béryls du plus haut prix sont ceux qui sont sans or et tout nus. « On les vante comme étant les seules gemmes qui n'aiment point l'or, dit Pline : *Solos gemmarum esse prædicant, qui carere auro malunt.* »

C'était la pierre royale chez les Indiens. « Les rois de l'Inde, dit Solinus, aiment à en former de longs cylindres : « *Indici reges hoc genus gemmarum in longissimos cylindros amant fingere.* » On voit, en effet, dans Quinte-Curce que le roi indien Sophitès offrit à Alexandre un sceptre d'or tout orné de béryls : « *Baculum aureum berylli distinguebant.* » (Lib. IX, alinéa 1.)

On leur attribuait d'exciter et d'animer les guerriers au combat, d'éclaircir et de fortifier la vue, de réprimer les passions désordonnées, et beaucoup d'autres propriétés ; mais celles-ci suffirent à notre objet.

Le béryl du Rational portait le nom de Benjamin, le dernier né des enfants de Jacob.

1° *Il figure saint Thomas, le huitième apôtre selon saint Marc, III, 18, et saint Luc, VI, 15, quoique saint Matthieu se place après par humilité, comme l'a remarqué saint Jérôme.*

Le béryl était la pierre la plus précieuse et royale des Indiens : saint Thomas fut l'apôtre des Indes, et le premier il y porta la foi, la pierre précieuse de l'Évangile.

Benjamin, inscrit sur le béryl du Rational, était le dernier né des enfants de Jacob : de tous les apôtres choisis par le Seigneur, Thomas fut le dernier né à la foi en sa résurrection, et le dernier qui confessa sa divinité.

La parfaite couleur de mer, qui distingue le béryl, est l'emblème des orages et des tempêtes : le cœur de Thomas, avant qu'il eût vu de ses yeux et touché de ses mains les plaies de son Sauveur, fut livré aux orages et aux tempêtes du doute et de l'incrédulité.

La couleur glauque du béryl est aussi la couleur des yeux de l'aigle : Jésus-Christ donna des regards d'aigle à son apôtre, lorsqu'il lui montra avec une infinie miséricorde ses divines cicatrices, et lui mit les doigts dans son côté, en lui disant : « Parce que vous avez vu, Thomas, vous avez cru ; heureux ceux qui

n'ont point vu et qui ont cru » (Joann., xx, 29). Et le disciple illuminé par la grâce et pénétrant les profondeurs du mystère de la Résurrection, et désormais fidèle, tombe aux pieds de son divin Maître, en lui disant : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus, et Deus meus* » (ibid., 28).

Le béryl se taille en hexagone, afin que, par la répercussion de ses six angles, il soit forcé de rendre tout son éclat en lançant des étincelles d'or et de flammes (Pline) : or le nombre six, nombre mystique des six jours de la création, symbolise les épreuves, les labeurs et les tribulations de cette vie. Ainsi Thomas fut comme taillé en hexagone, soumis à sa terrible épreuve, afin qu'il connût, par sa propre expérience, les ravages du doute et de l'incrédulité, et qu'il procurât par son zèle et sa charité, à ceux qui en sont envahis, la fermeté dans la foi. Car le béryl a aussi la couleur de l'olive, dont la force et la douceur, symbolisant la grâce, font les vrais athlètes de Jésus-Christ. « Or, dit saint Grégoire, l'infidélité de Thomas a plus servi à notre foi que la foi des disciples croyants et fidèles, parce que n'ayant cru qu'après avoir vu de ses yeux, touché de ses mains, il dissipe par son expérience tout doute de notre part, et nous affermit dans la foi. » (Hom. 26 in Evang.)

Aussi n'est-il pas le moins admirable des douze fondements de l'éternelle Jérusalem.

2° *Le béryl figure aussi le huitième article du symbole : « d'où il viendra juger les vivants et les morts ».*

Par sa couleur glauque il signifie l'épouvante, car

cette couleur ne rappelle pas seulement la mer et ses épouvantables tempêtes, mais les yeux glauques, qui, quoique beaux, inspirent la terreur. Tels sont les yeux du lion, de l'aigle, du dragon et des plus terribles animaux. C'est ce qu'exprimaient les Grecs par le verbe γλαυκιᾶν, lancer des regards terribles, regards qui frappaient Job d'épouvante : « *Terribilibus oculis me intuitus est* » (xvi, 10) : tels seront bien davantage sur les impies les regards du souverain Juge.

Le béryl est diaphane, limpide : dans ce grand jour aussi le fond des consciences et des cœurs sera diaphane, transparent comme le verre. Tout sera révélé, chacun lira dans son propre cœur et dans le cœur de chacun, et il n'y aura plus aucun secret, pas plus pour l'homme que pour le souverain scrutateur des cœurs et des reins :

« *Cunctaque cunctorum cunctis arcana patebunt.* »  
(Sibylla et omnes doctores.)

Le béryl est l'unique pierre précieuse qui n'aime point l'or : « *solos gemmarum esse qui carere auro malunt* » (*Plinius*) ; emblème de la rigoureuse équité et de l'impartialité inexorable du Juge souverain, qui ne se laissera corrompre ou influencer ni par l'or ni par aucun intérêt ou faveur.

Le béryl est une pierre nue : « *Et nudus pulchrior est* » : Nouveau et terrible symbole du jugement dernier où tous les hommes paraîtront comme nus : les titres et les dignités ne compteront pour rien et tous en seront dépouillés, et ils seront jugés avec leurs seuls et propres mérites ou démérites, et récompensés ou punis selon leurs bonnes ou mauvaises œuvres :

« *Et judicatum est de singulis secundum opera ipsorum.* » (xx, 13).

Dans l'opinion de l'antiquité, le béryl avait la vertu d'exciter et d'animer les guerriers au combat. Ainsi la pensée du jugement secoue la tiédeur et la torpeur des âmes indifférentes et molles, excite les âmes généreuses et les enflamme d'ardeur dans les combats contre le monde, les démons et les passions.

Le béryl rendait les regards perçants et détruisait les humeurs vicieuses qui corrompent la chair et le sang : la pensée du jugement nous ouvre les yeux sur notre avenir éternel et sur la nécessité du salut, réprime les appétits de la chair et arrête le dérèglement de nos passions. C'est le remède prescrit à chaque page de l'Évangile ; c'est à ce puissant remède que recourent tous les saints pour sauver leur âme. Ainsi y recourait saint Jérôme pour combattre ses dangereux et trop séduisants souvenirs de Rome et du monde, lorsque, au fond de sa solitude, non loin de la terrible vallée de Josaphat, il se figurait entendre retentir sans cesse à ses oreilles cette voix de la dernière trompette : « *Levez-vous, ô morts, venez au jugement : Surgite, mortui, venite ad judicium.* »

— « Le neuvième de topaze » : Il figure saint Jacques le Mineur et le neuvième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE LA TOPAZE

##### *Sa nature et ses propriétés.*

Topaze, dit Pline, signifie cherchée : « *dicitur Topazius, id est quæsitus* », parce que l'on cherchait cette

Pierre précieuse dans l'île de Topaze, île nébuleuse qu'il fallait chercher elle-même à travers les flots orageux de la mer Rouge, sans cesse battue par les tempêtes. *Topazin* en troglodyte, langue que l'on parlait dans cette contrée, et *τοπάζειν* en grec, signifient en effet chercher, « *quærere* ».

Quelques-uns néanmoins tirent son nom de l'hébreu *paç*, or, gemme d'or, et saint Grégoire le Grand, du grec *τοπάζειν* ; *omme*, tout », parce qu'elle resplendit de toutes les couleurs : « *omni colore resplendet.* »

La vraie topaze des anciens était couleur d'or, fondue dans la couleur des feuilles de porreau et diaphane. Ainsi la décrivent plus spécialement Strabon, A. Boetius, Alcazar et ceux qui suivent les anciens : elle différait donc de la verte émeraude par son or, de la chrysolithe par sa verdure, et de la chrysoprase, qui était aussi or-porreau, par sa transparence, cette dernière étant opaque.

La pierre que les modernes appellent du même nom mais qui est sans verdure et qui varie d'une couleur jaunâtre à la couleur jaune ou même rose, comme on en voyait parmi les bijoux aliénés de la couronne, n'a donc rien de commun avec l'antique topaze que le nom. Car ce qui constitue la vraie topaze antique, c'est sa couleur *porreau* resplendissant dans l'*or transparent* comme le verre.

C'était la plus grande de toutes les pierres précieuses : « On en trouvait, dit Pline, de quatre coupées, telle que celle de la statue d'Arsinoé, épouse de Ptolémée Philadelphie. » Elle était aussi la plus délicate, selon le même auteur, et la seule de ces nobles gemmes qui souffre de la lime et s'altère par l'usage : « *Est delicatissima, quia sola nobilium gemmarum*

*linam sentit, et usu atteritur.* » Si vous voulez la polir et la rendre plus belle, ajoute saint Ambroise, vous ne faites naître que des aspérités, vu qu'elle est de sa nature d'une forme exquise et parfaitement polie et sculptée : « *Si eum polire et levigare velis, asperari magis, cum ipse naturâ suâ sit euglyphus.* » (Ps. cxviii : *super aurum et topazion.*) « Au soleil, elle a la splendeur du soleil », dit encore saint Ambroise, et Strabon la trouve tout à fait semblable aux rayons du soleil : « *Topazius enim radio solis est simillimus.* »

Elle était du plus grand prix et faisait les délices des rois : « *Olim topazius fuit pretiosissimus, et regibus in deliciis* », et David ne trouvait en ce monde rien au-dessus de l'or et de la topaze que la fidélité à la loi du Seigneur : « *Ideoque dilexi mandata tua super aurum et topazion* » (Ps. cxviii, 127).

Strabon dit qu'on la trouvait plus facilement pendant la nuit que pendant le jour : « *Topazius facilius noctu quàm die invenitur.* »

On lui attribuait de comprimer les vices et les passions, de favoriser la fécondité, de procurer la beauté et la pureté de la voix, et de rendre insensible aux douleurs de la mort. Elle tenait toutes ces propriétés de sa couleur et nature de porreau. « Or le porreau, dit Pline, contribue beaucoup à la fécondité : *porrum fecunditati multum confert.* » Et Aristote écrit que les perdrix n'ont une voix si aiguë et si sonore, que parce qu'elles sont très avides de cette plante : « *perdices adeo esse argutas et canoras, quia porri sint edacissimæ* ». Pline raconte de son côté que Néron, si désireux et si soigneux de posséder une belle voix et d'en développer toute la mélodie, ne se nourrissait, à certains jours, que de porreaux : « *Unde Nero statis*



*diebus nonnisi porro vescebatur ; erat enim vocis canoræ avidissimus.* » Le même auteur affirme encore que le jus de porreau rend insensible aux tourments de la mort : « *eo hausto mortem sine ullo cruciatu perferri* » (lib. XIX, cap. vi). Et il cite l'exemple de Méla, accusé sous Tibère, et qui, ayant bu le poids de trois deniers du suc de porreau, expira sans douleur : « *Mela cum esset reus ex procuratione, Tiberio principe, succo porri ad trium denariorum pondus hausto, sine ullo cruciatu expiravit.* » On disait aussi qu'avec un anneau de topaze au doigt, on pourrait tremper sans danger sa main dans l'huile bouillante, ce qu'il vaudrait pourtant mieux croire que d'en faire l'expérience.

Sur la topaze du Rational était inscrit le nom de Siméon.

1° Elle figure saint Jacques le Mineur, le neuvième des apôtres (Matth., x, 3; Marc, iii, 18; Luc, vi, 15).

La topaze éclairée des rayons du soleil, en produisait si fidèlement l'image que l'on aurait dit le soleil même : « *Topazius enim radio solis est simillimus* » (Strabo) : Jacques le Mineur, appelé selon l'usage hébraïque le frère, c'est-à-dire, le cousin du Seigneur, avait, dit saint Ignace, martyr quasi contemporain, dans tous ses traits, sa personne et sa vie, une telle ressemblance avec le Sauveur, que l'on croyait voir le Sauveur lui-même en le voyant, et que l'on accourait à Jérusalem pour contempler le Fils de Dieu dans le fils d'Alphée.

La topaze antique mêlait l'or, symbole de la foi et de l'amour divin, et le vert porreau, si admirablement nuancés et si resplendissants, qu'elle paraissait revêtue de toutes les couleurs : « *omni colore resplendens* » (S. Greg. M.) : Jacques, frère du Seigneur, mettant en pratique tous les préceptes et tous les conseils de son divin parent, resplendissait de toutes les vertus, et la force de son amour et la verdeur de sa foi furent toujours si constantes et si vives « qu'à partir du moment qu'il eut bu le calice du Seigneur, dit saint Jérôme, il jura de ne plus prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il l'eût vu ressuscité d'entre les morts ». Et tant de vertus ne se démentirent plus jusqu'à son glorieux martyre.

La topaze était l'emblème de l'empire et de la victoire sur soi-même : Jacques vécut particulièrement dans une perpétuelle virginité (S. Epiphane, liv. III, c. 11).

Par sa couleur porreau la topaze symbolise l'austérité et la frugalité : Le fils d'Alphée, qui était d'une exquisite douceur et d'une tendre charité pour tous, était de la plus austère sévérité pour lui-même. Il s'abstenait de vin et de viande, et il trouvait que l'eau était une boisson trop agréable. Il se nourrissait d'un pain souvent trempé de ses larmes. Il marchait nu-pieds. Il était si assidu à l'oraison que ses genoux avaient contracté une dureté prodigieuse : « *Adeo ut genua ex genuflexione callosa haberet instar cameli.* »

On attribuait à la topaze de favoriser la fécondité : *fecunditati multum confert* (Pline) : Jacques le Mineur ayant été créé premier évêque de Jérusalem, convertit un grand nombre de Juifs, les engendrant à Jésus-Christ et à la vie éternelle : « *Creatus primus episcopus*

*Hierosolymorum multos Judæos ad Christum convertit* » (Corn. a Lap.).

La sainteté évangélique éclatait tellement dans toute sa vie qu'il n'y paraissait plus rien de l'homme et qu'il n'était connu de tous que sous le nom du Juste, et Josèphe, quoique juif non converti, apporte pour cause de la ruine de Jérusalem par Titus « la mort même qu'elle avait fait souffrir à Jacques le Juste » (*Antiquit. juives*, liv. XX, chap., viii).

Enfin il ne se contenta pas de briller de toutes les vertus comme la topaze de toutes les couleurs ; il en donne aussi les leçons dans son admirable épître qui resplendit au milieu de toutes les autres pierres précieuses de l'Écriture, et il y anime les chrétiens à la patience dans les épreuves et les tribulations, au mépris des richesses, à la charité, à la miséricorde, à toutes les vertus et perfections du divin Maître.

2° *La topaze figure aussi le neuvième article du symbole : « Je crois au Saint-Esprit. »*

La topaze est d'une ressemblance parfaite avec les rayons du soleil : « *Topazius enim radio solis simillimus* » (Strabo) : L'Esprit-Saint procédant du Père et du Fils, est tout semblable au Père et au Fils, et Dieu lui-même.

La topaze resplendit de toutes les couleurs : « *Omni colore resplendet* » (S. Greg. Magnus) : L'Esprit-Saint possède toutes les perfections divines et communique tous les dons : l'illumination, la sanctification, l'amour des choses éternelles et le mépris des temporelles ; l'allégresse dans le service de Dieu, la générosité de

l'âme pour entreprendre les œuvres héroïques, la force pour les accomplir, et tous les moyens pour attirer et gagner les âmes à Jésus-Christ, formant par la grâce, dans la vallée des larmes, la Jérusalem céleste, et la couronnant de gloire dans les splendeurs éternelles.

De même que la chrysolithe couleur d'or figure Jésus-Christ montant au ciel, la topaze qui est aussi couleur d'or et lui ressemble, figure l'Esprit-Saint envoyé par Jésus-Christ à son Eglise, pour être après lui la lumière du monde : « *Cum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem* » (Joan., xvi, 13).

A sa couleur d'or la topaze joint la couleur vert-porreau ; et selon Pline et Aristote, le porreau rend les voix claires et sonores : Aussitôt que l'Esprit-Saint fut descendu sur les apôtres, leurs voix claires et sonores se firent entendre du monde entier.

Le porreau procure la fécondité : « *fecunditati multum confert* » (Plinius) : Dès que les apôtres furent remplis de l'Esprit-Saint, l'Eglise vieillie et devenue stérile avec la synagogue, est douée tout à coup d'une incroyable fécondité. Il faut qu'elle multiplie ses tentes, élargisse, dilate ses pavillons pour recevoir les nombreux enfants qui lui arrivent de toutes parts : « *Lauda, sterilis quæ non paris... dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende... ad dexteram enim et ad lævam penetrabis ; et semen tuum gentes hæreditabit* » (Isaïe, liv, 1-3). Et aujourd'hui ses tabernacles couvrent l'univers.

La topaze endort les douleurs et rend insensible aux horreurs de la mort. Mais l'Esprit-Saint, pendant tous les premiers siècles de l'Eglise, n'a-t-il pas rendu les apôtres et les martyrs comme insensibles aux tour-

ments et aux plus affreux supplices, et ne fait-il pas que l'Eglise demeure comme imperturbable au milieu des orages et des tempêtes qui ne cessent de l'assaillir dans le cours des âges ?

La topaze procure l'empire sur ses passions et sur soi-même : dès que l'Esprit-Saint eut été donné à l'Eglise, les hommes apprirent à se vaincre eux-mêmes, à triompher de leurs vices et de leurs mauvais penchants, et le monde devint un monde nouveau : « *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur : et renovabis faciem terræ* » (Ps. ciii, 30).

La topaze était la plus grande et la plus splendide des pierres précieuses, et faisait les délices des rois : Mais l'Esprit-Saint est le plus splendide et le plus royal de tous les dons, puisqu'il renferme tous les dons et toutes les perfections, et nous confirme dans leur possession. Aussi est-ce lui que demandent et recherchent les âmes grandes et généreuses, et qu'implorait le roi David : « *et Spiritu principali confirma me* » (Ps. l, 14). Certes, il ne demandait pas l'esprit du monde, l'esprit des politiques, des faux savants, des sectes et des partis, ces esprits des démons qui, sous mille masques, perdent les peuples et les rois ; mais cet Esprit divin, principal, qui fait les prédestinés, qui élève le pauvre du sein de la bassesse pour le faire asseoir avec les princes de son peuple, à qui sont destinés les couronnes et les royaumes qui ne périssent plus : « *Et Spiritu principali confirma me.* »

Mais cet Esprit principal, il faut le chercher, *quæ-rere*, ταναζειν, comme l'indique le nom de la gemme symbolique et comme le commande celui qui l'a promis : « *quærite et invenietis... Pater vester de cælo dabit Spiritum bonum petentibus se* » (Luc., xi, 9, 13).

On cherche la topaze hors de l'Égypte, à travers les flots de la mer Rouge, dont les eaux épargnent et sanctifient les vrais Hébreux et engloutissent les Égyptiens : pour participer aux dons de l'Esprit-Saint, il faut sortir du pays des idoles et des coupables voluptés.

On la trouve dans l'île même de Topaze battue par les orages et les tempêtes, qui semblent vouloir en défendre l'accès ; et on la découvre plus facilement pendant la nuit que pendant le jour : « *topazius facilius noctu quam die invenitur* » (Strabo) : et aussi l'Esprit-Saint se communique plus facilement à nous au milieu des épreuves qu'au milieu des joies de la prospérité. Car il est l'esprit consolateur, et il console non ceux qui sont heureux et contents du monde, mais ceux qui sont dans l'affliction, le malheur et les tribulations, parce qu'ils sont plus propres à devenir l'image de celui qui l'a promis et l'envoie, et qui mourut sur la croix avant de s'asseoir à la droite de son Père.

Mais ce don royal, divin, une fois que nous le possédons, nous devons le conserver précieusement ; car tous les auteurs nous avertissent que la topaze est délicate, « *topazius delicatissimus* » : Or, l'Esprit-Saint a la même délicatesse et se contriste facilement, comme nous en avertit saint Paul : « *Nolite contristare Spiritum Sanctum Dei* » (Ephes., iv, 30).

Pourquoi, mon Dieu, cet Esprit principal qui n'est autre que vous-même, votre propre esprit, n'est-il pas recherché du monde entier ? Et pourquoi l'univers ne se laisse-t-il pas gouverner par lui ? mais pourquoi un si grand nombre le chassent-ils après l'avoir reçu ? Faites, ô Jésus, mon Sauveur, vous qui

nous l'envoyez, que je me dirige en tout par lui, que je ne le contriste jamais, et que je n'écoute et ne suive que ses saintes aspirations : « *Spiritu principali confirma me.* »

— « Le dixième de chrysoprase » : Il figure saint Jude et le dixième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE LA CHRYSOPRASE

##### *Sa nature et ses propriétés.*

La chrysoprase, χρυσος πρασιν, or porreau, avait la couleur de l'or fondue avec la couleur du porreau, en quoi elle ressemblait à la topaze ; mais elle en différait par son or mat quasi couleur de fougère sèche : « *filicis arescentis fere colorem referens* », et par son opacité.

Elle avait beaucoup des propriétés et des vertus de la topaze, et, comme elle, resplendissait dans les ténèbres.

Elle ne figure point sur le Rational, qui, à sa place, porte l'agate avec le nom d'Issachar. Plusieurs pensent néanmoins que l'agate du Rational pourrait être la corallagate qui, disent-ils, a de l'affinité avec la chrysoprase et pourrait être classée parmi les agates vert-pomme modernes. Pour nous, nous pensons que saint Jean, évangéliste et prophète, qui a déjà changé le nom de l'escarboucle, *carbunculus*, du Rational, en celui de la chalcédoine, *chalcedonius*, de l'Apocalypse, a remplacé l'agate mosaïque, elle-même symbole de la synagogue figurative, par la chrysoprase emblème de l'Eglise, qui seule introduit les vrais Hébreux dans la

véritable terre promise. Car si la chrysoprase est une figure admirable de l'Eglise, comme nous l'allons voir, l'agate n'est pas une figure moins merveilleuse de la synagogue préfigurant l'Eglise, qui fait succéder la réalité à la figure.

En effet, selon Pline, l'agate représentait des choses divines, variées, admirables, sans aucun secours de l'art mais par la seule spontanéité de la nature. Et il cite comme exemple une agate possédée par le roi Pyrrhus « où l'on voyait les neuf Muses et Apollon tenant sa lyre, et aussi chacune des Muses avec ses insignes : *Pyrrhus rex habuisse traditur achatem, in quâ novem Musæ et Apollo citharam tenens spectarentur, non arte, sed sponte naturæ ita discurrentibus maculis, ut Musis quoque singulis sua redderentur insignia.* » (Lib. XXXVII, 1.) A Boétius, célèbre médecin et lapidaire de l'empereur Rodolphe II, affirme en avoir possédé une où était l'image d'un évêque avec sa mitre. D'autres auteurs rapportent en avoir vu ou possédé de pareilles. C'était donc au moins l'opinion antique que l'agate figurait des choses merveilleuses ou divines. L'agate est donc un emblème admirable de la synagogue, où, selon saint Paul, tout arrivait en figure, « *omnia in figurâ contingebant illis* » (I Cor., x, 11).

Mais la figure ayant fait place à la réalité, la synagogue à l'Eglise, l'agate du Rational devait être remplacée par la chrysoprase de la nouvelle Jérusalem.



1° *La chrysoprase figure saint Jude, dit Thaddée et Lebbé, frère de Jacques le Mineur, et le dixième des apôtres* (Matth., x, 3 ; Marc, iii, 18).

L'or de la chrysoprase signifie la foi et la charité : Jude, plein de l'amour de Dieu et du salut des âmes, prêcha la foi dans la Syrie, la Mésopotamie, et alla conquérir la Perse, qui autrefois avait conquis une partie du monde.

Le porreau dans la chrysoprase symbolise la fécondité : « *fecunditati multum confert* » : Jude enfanta partout des multitudes d'âmes à Jésus-Christ, et reçut le surnom de Thaddée, qui en syro-chaldaïque signifie abondant, généreux, miséricordieux : « *Mammeus, mamma bonorum omnium.* »

Dans la chrysoprase, la couleur de l'or, emblème de la foi et de la charité, s'unissait si harmonieusement à la couleur vert-porreau, symbole de la force et de la vie, que cette pierre précieuse, quoique opaque, ravissait les regards : Jude Thaddée, par sa fidèle correspondance à la grâce, unissait si admirablement la force et l'ardeur de la foi et de la charité à toutes les autres vertus apostoliques, qu'il était aimable à Dieu et aux hommes et recevait encore le surnom de Lebbé, Corculus, c'est-à-dire le Sage, dit saint Jérôme. « Car, dit Pline, on nommait *Corculi* ceux qui étaient extrêmement sensés et prudents » (lib. VII, cap. xxxi). Et, ajoute Cicéron, « on surnomma Scipion Nasica *Corculus*, pour avoir été nommé deux fois consul à cause de sa prudence » (Tuscul. 1).

C'est pourquoi Jésus révélait particulièrement à

Jude le Sage et le Miséricordieux le grand mystère de son amour et de l'amour de son Père pour les âmes aimantes et fidèles : « Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi et je me manifesterai à lui. » Et Lebbé demandant au Sauveur : « D'où vient, Seigneur, que vous vous manifesterez vous-même à nous et non pas au monde ? » Jésus lui répondait avec une bonté et une tendresse ineffables : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui » (Joan., XIV, 21-23).

Cette beauté de l'âme de Jude, qui lui méritait de la bouche divine la promesse qu'il serait la demeure du Père et du Fils, resplendissait sur sa figure, comme le rapporte saint Bonaventure dans son discours sur cet apôtre : « Le roi Abgare ayant vu sur son visage une splendeur extraordinaire et sa figure merveilleusement radieuse, adora Dieu, en disant : « Il est vraiment le disciple du Christ Jésus, fils du Dieu vivant. »

On attribuait à la chrysoprase de porter à la générosité et au mépris des richesses : Or, Eusèbe rapporte que le même Abgare, roi d'Edesse en Mésopotamie, voulant récompenser l'apôtre avec de l'or pour tous les bienfaits qu'il en avait reçus, car il l'avait converti avec tout son peuple, le sage et digne disciple de Celui « qui n'avait pas voulu avoir où reposer sa tête, refusa les présents royaux avec cette réponse vraiment apostolique : « Si nous abandonnons nos propres biens, comment recevrons-nous ceux des autres ? » (Eusèb., liv. I, chap. XIII.)

On attribuait à la chrysoprase de fortifier les yeux et de rendre la vue perçante : Jude aperçoit avec des

regards d'aigle et signale non seulement les premiers hérésiarques de son époque : simoniens, nicolaïtes, gnostiques, mais il peint avec les traits énergiques des prophètes, tous les hérétiques futurs. Aussi saint Barthélemy, au rapport de saint Denis (cap. 1 de *Mystica Theologia*), a-t-il dit de son épître : « C'est une grande et courte théologie » ; et saint Jérôme, *ad Paul* : « C'est une brève et longue épître » : brève en paroles, mais longue par l'étendue et la profondeur de ses vues.

2° *La chrysoprase figure aussi le dixième article du symbole : « La sainte Église catholique, la communion des saints. »*

La chrysoprase est d'un or mat et de couleurs moins vives que la topaze ; c'est que la topaze figure l'Esprit-Saint qui est l'Époux, et la chrysoprase l'Église qui est l'Épouse. Or, dans la nature, parmi les oiseaux qui nous avertissent de nous élever vers le ciel, le mâle brille toujours de couleurs plus vives que sa compagne moins brillamment vêtue, et qui ne semble faire consister ses soins et son bonheur qu'à écouter la voix de l'Époux et admirer ses chants, et lui donner une famille semblable à lui : telle l'Église, recevant toute sa beauté et sa fécondité de l'Esprit-Saint, ne cherche qu'à suivre ses inspirations et à lui former une nombreuse famille « d'adorateurs en esprit et en vérité » (Joan., iv, 23).

La chrysoprase, par sa verdure, tient du jaspe, figure du Père ; par son or, de la chrysolithe, figure de Jésus-Christ ; et par son vert-porreau, de la topaze, figure de

l'Esprit-Saint : or l'Eglise est l'ouvrage de toute la Trinité, et quiconque résiste à l'Eglise, résiste à Dieu et à l'Esprit-Saint et ne saurait avoir part au royaume des cieux ; « car celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui ne reconnaît pas l'Eglise pour mère » (Saint Cyprien et saint Augustin).

L'or et la verdure de la chrysoprase sont si parfaitement unis ensemble, qu'ils ne forment plus qu'une même couleur et une seule gemme : image admirable de la communion des saints, l'Eglise militante, l'Eglise souffrante et l'Eglise triomphante ne formant qu'une seule et même Eglise.

La chrysoprase est opaque : l'Eglise aussi n'a aucune lumière par elle-même, mais la reçoit toute du Père des lumières, « *a Patre luminum* », par Jésus-Christ son Fils, et la communication du Saint-Esprit qui est tout feu et tout amour, et illumine les cœurs opaques et terrestres des hommes pour les élever et former la société des élus.

L'or dans la chrysoprase, symbolise la foi et la charité, et le vert-porreau l'espérance et la guérison de nos maux : dans l'Eglise nous croyons, nous espérons par Jésus-Christ et la grâce du Saint-Esprit, les biens éternels dont nous recevons les titres dans le baptême, les gages dans l'eucharistie, et les moyens dans tous les sacrements ; et en aimant celui qui nous aima le premier, nous avons la ferme confiance de les obtenir.

L'agate du Rational ne contenait que des figures vides, inefficaces, parce que tout sous la synagogue n'était que figure : « *omnia in figura contingebant illis* ». La chrysoprase, dans la nouvelle Jérusalem, désigne la réalité et la pleine efficacité de tous les moyens de salut.

La chrysoprase rend les yeux perçants : l'Eglise découvre infailliblement et nous signale toutes les erreurs et les hérésies où pourraient sombrer notre foi et nos espérances.

Elle luit dans les ténèbres : l'Eglise aussi luit dans les ténèbres et la nuit du siècle, et paraît plus belle et plus divine au milieu de l'adversité et des plus formidables persécutions.

Elle comprime les passions, détache les cœurs de la cupidité et de l'amour des choses terrestres : l'Eglise ne cesse de nous crier : « *Sursum corda !* » et sa conversation est dans le ciel : « *nostra conversatio in cœlis est* » (Philipp., III, 20). Car, comme l'Epoux, l'Epouse voudrait que le cœur de tous ses enfants fût toujours où est leur trésor : « *Ubi est thesaurus tuus, ibi et cor tuum.* » (Matth. VI, 21.)

— « Le onzième d'hyacinthe » : il désigne Simon le Cananéen, et le onzième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE L'HYACINTHE

##### *Sa nature et ses propriétés.*

L'hyacinthe est ainsi nommée de la fleur connue sous le même nom. L'antique hyacinthe était couleur d'azur avec une teinte violacée : « *cæruleo colore, qui modicè violaceo diluitur* » (Pline, saint Jérôme, saint Grégoire de Nysse, saint Grég. le Gr., saint Eucher et Corn. a Lap.). Elle est donc semblable sinon identique au saphir moderne, qui est aussi couleur d'azur et légèrement violet. Quant aux pierreries couleur

d'or et de miel, et aux grenats d'un rouge tirant sur le jaune, que l'on décore aujourd'hui du nom d'hyacinthe, elles n'ont de commun avec l'antique hyacinthe que cette dénomination que leur applique la joaillerie moderne.

L'hyacinthe, d'après Solinus, changeait à l'instar du ciel, brillante s'il était serein, obscure s'il s'obscurcissait, et s'éteignant s'il se couvrait de nuages, tant sa couleur était tendre et délicate. Elle était néanmoins d'une dureté qui ne cédait qu'au diamant, qui seul pouvait la tailler. Elle s'échauffait difficilement, et mise dans la bouche, elle restait froide. (Solinus, saint Isidore et plusieurs autres auteurs.)

Elle était l'emblème de la douleur et de la commiseration comme la tendre fleur son omonyme, sur laquelle Pline lisait, aussi bien qu'Ovide, l'exclamation plaintive : *Ai!*

« *Ipsæ suos gemitus foliis inscribit, et Ai! Ai*  
« *Flos habet inscriptum.* »

Comme cette fleur, elle était un remède efficace contre les morsures des insectes venimeux, des scorpions et des serpents, et contre le mal royal (jaunisse) : « *Tormentibus et araneorum morsibus resistit, et contra serpentes et scorpiones, morbumque regium... datur.* » (Plinius, lib. XXI, cap. xxvi). D'autres anciens auteurs attribuaient à la gemme de fondre les tumeurs et les humeurs vicieuses, de rendre l'âme et le corps sain, de procurer la joie et le sommeil, de réprimer les affections désordonnées, d'inspirer un amour chaste, de faire tomber les chaînes des captifs, de rendre victorieux, de détourner la foudre et de faire retrouver la paix.

Sur le Rational figurait le *ligurius* au lieu de l'hyacinthe. Mais on peut conclure, d'après Josèphe, Pline, saint Jérôme et Corn. a Lap., que c'était la même pierre sous un nom différent. Or le *ligurius* ou l'hyacinthe du Rational portait le nom d'Aser qui signifie heureux, *beatitudo, felicitas*.

1° *L'hyacinthe désigne Simon le Cananéen, le onzième des apôtres* (Matth., x, 4; Marc. III, 18.)

La couleur dominante de l'hyacinthe était la couleur d'azur ou de ciel : Simon fut comme céleste par sa naissance et sa vie. Fils d'Alphée Cléophas, frère de saint Joseph, comme Jacques le Mineur, et Jude dit Thaddée et Lebbé, il était aussi frère du Seigneur, c'est-à-dire, dans la langue hébraïque, proche parent du Fils de Dieu, de la glorieuse Reine du ciel et de saint Joseph chef de la divine famille. (Cornel. a Lap. *Proæmium in Epist. S. Judæ apost.*) Et sa vie et ses vertus répondaient à sa sublime origine, puisque l'Évangile le surnomme le Zélé, « *Zelotes* », ou « *Cananæus* », le Cananéen, non qu'il fût de Chanaan, mais de Cana, qui signifie aussi zèle, et parce qu'il était la fidèle image du véritable zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La pierre d'hyacinthe était d'une dureté à ne pouvoir être taillée que par le diamant : Simon, insensible à la vaine gloire, aux charmes et aux caresses du siècle comme aux coups et aux violences des persécutions, ne se laissa tailler et gouverner que par l'unique et divin diamant qui est l'Esprit de Jésus-Christ, son seul maître et unique vainqueur.

La couleur de l'hyacinthe brille, se voile et semble disparaître avec le ciel : Simon, dans son zèle ardent et mesuré, n'était attentif qu'à se conformer à la volonté du ciel, ne consultant que Dieu et n'obéissant qu'aux inspirations de sa grâce.

A la couleur d'azur l'antique hyacinthe mêlait le violet, couleur de la cendre, du deuil et de la pénitence, et la fleur qui lui donna son nom et ses significations, porte sur ses tendres feuilles le cri de la douleur et des gémissements : l'apôtre zélé, le vrai Cananéen, s'attristait de voir les peuples et son propre peuple méconnaître leur Sauveur, et s'affligeait profondément de la perte de tant d'âmes qui sont le prix de son sang.

Enfin le violet de l'hyacinthe est la couleur de la pourpre mêlée à l'azur du ciel : symbole du martyr de Simon le Cananéen, qui répandit son sang pour le témoignage de Jésus et la conquête du royaume de Dieu.

2° *L'hyacinthe désigne aussi le onzième article du symbole : « La rémission des péchés. »*

Cette précieuse gemme tire son nom et ses significations de la fleur qui porte dans ses tendres feuilles le cri de la douleur et de la commisération : Ai! Jésus-Christ est plein de commisération et d'une immense miséricorde pour les pécheurs. C'est pour cela que le grand prêtre, qui sous l'ancienne loi en était la figure, portait une tunique d'hyacinthe, pour l'avertir d'avoir compassion des pécheurs et de prier pour eux.

Mais Jésus-Christ, le souverain prêtre, n'a pas pour



les pécheurs une compassion stérile, et ne se contente pas d'interpeller pour eux : « *qui etiam interpellat pro nobis* » (Rom. VIII, 34) ; pour eux aussi il a versé son sang et à ce prix institué les sacrements. C'est ce qu'exprime le violet formé de la double couleur du sang et de l'azur, le sang indiquant la Rédemption, et la couleur du ciel rappelant que Celui qui l'a répandu venait du ciel au nom de son Père, et qu'il était Dieu, parce que Dieu seul peut effacer les péchés : « *Quis potest dimittere peccata nisi solus Deus ?* » (Marc, II, 7.)

On attribuait à l'hyacinthe de faire tomber les chaînes des captifs : par la Rédemption et la rémission de nos fautes, nous passons de la captivité du démon dans la liberté et la gloire des enfants de Dieu : « *transtulit nos in regnum Filii dilectionis suæ, in quo habemus Redemptionem per sanguinem ejus, remissionem peccatorum* » (Coloss. I, 13).

Mais pour la rémission de nos péchés, il ne suffit pas de la compassion de notre Rédempteur, il faut aussi qu'à sa miséricorde infinie nous mêlions nos gémissements sur nos propres désordres, nous imitions sa commisération pour nous. C'est ce que voit dans l'hyacinthe, toute l'antiquité sacrée et profane :

« *Flosque novus scripto gemitus imitabere nostros.* » (Ov.)

Mais si le violet de l'hyacinthe désigne la commisération du Seigneur et le regret mortel que nous devons concevoir de l'avoir offensé, l'azur signifie que nous ne devons cesser d'élever nos soupirs vers le ciel avec le désir de mener une vie nouvelle et céleste, et l'espoir du pardon, conditions surnaturelles néces-

saires pour rentrer dans l'amitié de notre Dieu que nous avons outragé.

« Mise dans la bouche, dit Solinus, l'hyacinthe devenait froide : *et in os missus frigescebat* ». L'aveu sincère de nos fautes, dans le sacrement de pénitence, refroidit toutes nos passions.

La couleur de l'hyacinthe resplendit par un ciel pur, s'obscurcit et se plonge comme dans le deuil, s'il devient sombre et orageux : quel symbole admirable de la clémence et de la miséricorde divine, qui convie les anges à se réjouir sur la conversion du pécheur, et à verser des larmes s'il retombe dans ses iniquités et son endurcissement : « *Angeli pacis amare flebunt!* » (Isaïæ, xxxiii, 7).

L'hyacinthe, dit Pline, était efficace contre la morsure des insectes venimeux, des serpents et des scorpions : le baptême et la pénitence détruisent le venin de l'antique serpent et de ses mauvais anges, et réparent les profonds ravages du péché.

L'hyacinthe préservait de la foudre : Le pardon et la condonation de nos fautes conjurent les foudres de Dieu.

Ses autres vertus étaient de guérir les ulcères, les tumeurs et autres infirmités, de fortifier la vue, de délivrer les captifs, de rendre victorieux. Mais ne sont-ce pas là autant d'effets de la pénitence ? Par elle, nos âmes ne sont-elles pas affranchies du joug du démon, nos cœurs guéris des ulcères du péché, nos yeux éclairés sur ses désordres et sur l'abîme qu'il ouvre sous nos pas, et ne devenons-nous pas plus forts contre nos passions et contre tous les ennemis de notre salut ?

L'hyacinthe procurait la paix et la joie : de quelle

paix, de quelle joie ne jouit point celui qui est réconcilié avec son Dieu, avec les anges et les hommes, et avec soi-même?

Enfin le ligurius, l'hyacinthe du Rational, portait le nom d'Aser, qui signifie heureux : Heureux, en effet, ceux dont les iniquités ont été remises et les péchés couverts. Heureux l'homme à qui le Seigneur n'imputera plus son péché : « *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata. Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum* » (Ps. xxxi, 1-2).

— « Le douzième d'améthyste » : Il figure saint Matthias et le douzième article du symbole.

#### DESCRIPTION DE L'AMÉTHYSTE

##### *Sa nature et ses propriétés.*

L'antique améthyste, α-μεθυστος, non ivre, était transparente : « *perlucens* », et resplendissait, selon Pline, de la quadruple couleur de la violette, de la pourpre, du vin et de la rose. Elle approchait de la couleur du vin, mais finissait en violette ; on lui voyait un certain éclat de la pourpre non entièrement de feu, mais disparaissant dans la couleur du vin : « *Amethystum usque ad vini colorem accedere sed in violam desinere, et fulgorem quemdam purpuræ in illâ cerni, non ex toto igneum, sed in vini colorem deficientem.* » Sa beauté l'emportait sur tout, lorsque, élevée vers le ciel, il en jaillissait, comme de l'escarboucle au milieu de la pourpre, une splendeur légèrement rose : « *Præcellens debet esse in suspectu, velut ex carbunculo re-*

*fulgens quidam in purpurâ leviter roseus nitor.* » Rien n'était si agréable aux yeux ; c'était la gemme de la beauté et des grâces : « *gemmam veneris* » (Plinius, lib. XXXVII, cap. ix).

Son nom d'améthyste, non ivre, lui venait, d'après cet auteur, de ce qu'elle ne s'enivrait ou ne se colorait jamais complètement de la couleur du vin. Aristote, au contraire, prétend qu'on la nommait ainsi parce qu'elle garantissait de l'ivresse. Pline et Plutarque se rient de cette étymologie du docte Stagirite. Mais Pline lui-même attribue cette vertu à la violette, qui donne l'une des quatre couleurs de l'améthyste, et, d'après le savant naturaliste, les ivrognes qui voudraient dissiper les fumées du vin n'auraient qu'à se couronner de violettes ou à flairer des bouquets de cette fleur : « *Viola crapulam et gravedines capitis impositis coronis, olfactuque discutit* » (lib. XXI, cap. xix). Et Plutarque, de son côté, soutient que l'améthyste a la force de l'aimant : « *Amethystum habere vim attrahendi sibi vicina* ». (*De audienda poetica.*)

D'autres prétendaient que par la combustion l'améthyste se changeait en diamant si parfait, que les plus habiles lapidaires n'en pouvaient faire la différence.

Nous avons vu que la sardoine était la mère de l'améthyste, et qu'on les trouvait dans la même roche et souvent unies ensemble.

Elle était surtout d'une beauté sans pareille, lorsqu'elle était élevée vers le ciel : « *præcellens debet esse in suspectu* » (Plinius).

On attribuait à l'améthyste de dissiper les torpeurs du sommeil, de rendre vigilant, content de son sort, et de faire les heureux.

Sur l'améthyste du Rational était inscrit le nom de Zabulon, qui, en hébreu, signifie habitation, demeure, « *habitaculum* ».

1° *L'améthyste figure saint Matthias, le douzième des apôtres (Actes, 1, 26).*

L'améthyste, au milieu des flammes ardentes, se change en diamant : *adamas*, α-δαμαω, indomptable : sous les feux de l'Esprit-Saint, au jour de la Pentecôte, Matthias, le seul que le Sauveur n'avait pas élevé au nombre des douze, devient tout à coup, comme eux, un diamant indomptable aux puissances de ce monde, et ne se dirige plus que par les inspirations de l'Esprit-Saint.

L'améthyste était la gemme des grâces : Matthias signifie la grâce, le don de Dieu, « *donum Dei, donatus à Deo* ».

L'une des couleurs de l'améthyste est la violette, la plus humble des fleurs : Matthias, selon le V. Bède, signifie encore l'humble de Dieu, « *parvus Dei* », et venant le dernier des apôtres, il ne cessa de vivre dans l'humilité.

A la couleur de la violette l'améthyste unit celle de la rose, emblème de la modestie et de l'amour divin : Matthias, élevé à l'apostolat préférablement à tous les autres disciples, allia toujours la plus grande modestie au plus ardent amour pour la gloire de son Dieu et le salut des âmes.

L'améthyste, α-μεθυστος, *non-ivre*, est ainsi nommée, parce qu'elle préservait de l'ivresse ou n'atteignait jamais la couleur du vin : Matthias sort du Cénacle

avec les autres apôtres, rempli du Saint-Esprit et parlant diverses langues, et il s'entend dire aussi par les Juifs : « Ils sont pleins du vin nouveau : *quia musto pleni sunt isti.* » Mais Pierre répond aussi pour lui : « *Non, ils ne sont pas ivres, comme vous le pensez : Non enim, sicut vos aestimatis, hi ebrii sunt,* puisque c'est la troisième heure du jour ; mais c'est l'accomplissement de la parole de vos prophètes : dans les derniers jours, je répandrai mon esprit sur toute chair et vos fils prophétiseront. » (Actes, II, 13-17 ; Isaïe XLIV, 3 ; Joël II, 28.)

Aux autres couleurs, l'améthyste joint celle de la pourpre qui orne les martyrs et les rois : saint Matthias cimentait de son sang l'édifice de l'Eglise, et par toutes ses vertus apostoliques mérita de s'asseoir dans les splendeurs de la gloire du royaume de Dieu, parmi les douze princes, les douze fondements de la céleste Jérusalem : « *Qui se humiliat exaltabitur.* » (Luc. XIV, 11.)

2° *L'améthyste figure aussi le douzième article du symbole : « la résurrection de la chair, la vie éternelle », deux choses qui, n'ayant que le même objet, n'en font qu'une : « Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur » (Rom. VI, 9).*

La Sardoine, disent les auteurs, est mère de l'améthyste. On les trouve dans le cœur de la même roche et souvent unies ensemble : « *Sardius est mater amethysti ; generantur in saxi corde unde in nonnullis gemmis una parte sardius altera amethystus cernitur.* Or la sardoine figure le sixième article du symbole : « Le

troisième jour il est ressuscité des morts ». La résurrection du chef est, en effet, le fondement, le gage et le modèle de la résurrection de ses membres : « Puisque Jésus-Christ est ressuscité, dit saint Paul, comment quelques-uns peuvent-ils dire qu'il n'y a pas de résurrection des morts ? ... Mais Jésus-Christ est ressuscité comme les prémices de ceux qui dorment... et comme tous meurent en Adam tous seront vivifiés dans le Christ, et tous selon leur ordre, le Christ comme les prémices, et ensuite ceux qui sont au Christ, qui ont cru à son avènement. » (1 Cor. xv, 12-23).

L'améthyste dissipe les torpeurs du sommeil : Jésus-Christ, les prémices de ceux qui dorment, secouera les torpeurs du profond sommeil où sont plongées toutes les générations depuis Adam.

C'est dans le cœur de la même roche qu'est engendrée la splendide améthyste aussi bien que la resplendissante sardoine : « *generantur in saxi corde* . » Au son de la dernière trompette, tous les corps des élus, à l'instar du corps victorieux de leur chef, sortiront glorieux des rochers de leurs tombeaux, fussent-ils au sein des mers, dans les plus profondes entrailles de la terre, et seront transfigurés : « *In momento, in ictu oculi, in novissimâ tubâ; canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti et nos immutabimur.* (Ibid. 52.)

« L'améthyste était belle et paraissait surtout dans toute sa beauté, lorsqu'elle était élevée vers le ciel » (Pline) : Les élus seront beaux après la résurrection, et surtout lorsqu'ils s'élèveront en présence de tout l'univers, vers les cieux, dans toutes les splendeurs de la gloire, formant une immense et éblouissante couronne autour du Christ triomphant, pour aller s'asseoir avec

lui chacun sur leurs trônes, et prendre possession du royaume de leur Père.

Sur l'améthyste du Rational était écrit le nom de Zabulon, qui signifie habitation, demeure, « *habitaculum* » : Alors tous les élus seront en possession de leur éternelle patrie, de leur demeure éternelle.

L'améthyste a la couleur du vin : Or le vin signifie les joies de l'infinie béatitude selon cette parole du Psalmiste : « et vous les enivrerez d'un torrent de délices » (xxxv, 9) ; et cette autre du Sauveur même : « Pour moi, je vous dis : je ne boirai plus ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai tout nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » (Matth., xxvi, 29.)

Elle brille de la splendeur de la pourpre, emblème de la royauté : Or, dans le ciel tous les élus seront rois, en qualité « d'enfants de Dieu » (1 Joan., III, 12), « d'héritiers de son royaume et de cohéritiers de Jésus-Christ » (Rom., VIII, 17).

La pourpre est aussi l'un des emblèmes du sacerdoce car, dans l'ancienne loi, l'ephod que portait le souverain pontife était couleur de pourpre : Or tous les élus dans le ciel seront les prêtres éternels de Dieu : « *Vos autem, genus electum, regale sacerdotium* » (1 Petr., II, 9) ; « *Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes* » (Ap., v, 10) ; car c'est à la résurrection que paraîtra tant de gloire et de splendeur.

On attribuait à l'améthyste de rendre content de son sort et de faire les heureux : Or que pourraient envier ou souhaiter encore les élus en possédant Dieu lui-même, lorsque chacun sera comblé selon tous ses désirs et qu'ils nageront comme dans un océan de gloire et de félicité, au sein de l'infini ?



L'améthyste, enfin, avait les propriétés de l'aimant : Et aussi la pensée de la résurrection et de la vie éternelle attire les cœurs et les détache de tout ce qui est passager et terrestre : « Toutes les fois, dit saint Jérôme, que l'ambition du siècle et sa vaine gloire menaceront de séduire votre âme, transportez-vous en esprit dans le ciel. » (*Ad Eustochium.*)

ψ 21. « Et les douze portes étaient douze perles : chacune des portes était faite d'une seule perle. Et la place de la cité était d'un or pur comme du verre transparent. »

Nouvel emblème de la gloire des apôtres et de la beauté de la céleste Jérusalem. Tout y est d'une richesse, d'une magnificence, d'une splendeur parfaite.

« Et les douze portes étaient douze perles : chacune des portes était faite d'une seule perle » : Les perles, chez les anciens, étaient encore au-dessus des pierres précieuses ; c'était le superlatif de la splendeur et de la magnificence, comme en témoignent à l'envi les auteurs sacrés et profanes :

« Celui qui a trouvé une perle de grand prix, dit le Seigneur, s'en va, et il vend tout ce qu'il possède et l'achète : *Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam.* » (Matth., XIII, 46.) Pline en parle comme l'Évangile : « Les perles, dit-il, tiennent le premier rang et le sommet parmi toutes les choses de prix : *principium et culmen omnium rerum pretii margaritæ tenent.* » Et rappelant qu'on ne les trouve jamais seules dans leur coquillage, mais toujours unies deux à deux, et qu'on les nomme pour cela *unions*, tels que les deux fameux unions de Cléopâtre, d'un prix fabuleux, il nous

apprend qu'elles faisaient les délices des Romains : « *Unde nomen unionum romanæ scilicet imposuere delicia.* » (Lib. ix, cap. xxv.)

De quel prix et de quelle grandeur ne sont donc pas les douze perles qui forment les douze portes de la cité céleste ! Car il faut qu'elles soient en rapport avec les immenses et merveilleuses proportions de cette haute et vaste cité, que ses portes soient grandes et élevées, puisqu'elles s'ouvriront dans tout leur éclat lorsque entrera le roi de gloire avec tous ses élus après son triomphe au jugement dernier, lorsque s'accomplira la parole du Psalmiste : « Ouvrez vos portes, princes de la cité de Dieu ; élevez-vous, portes éternellés ; et entrera le roi de gloire : *Attollite portas, principes, vestras ; elevamini, portæ æternales ; et introibit rex gloriæ.* » (Ps. xxiii, 8). Et c'est par elles que les peuples et les rois apporteront dans l'éternelle cité leur gloire et leur honneur, tous leurs impérissables trésors, toutes les richesses des nations : « *Et reges terræ afferent gloriam et honorem... et afferent gloriam et honorem gentium in illam.* » (v̄v̄ 24, 26, *infra*.)

Ces portes et ces perles qui les composent sont donc d'une grandeur prodigieuse. Or c'est sa grandeur qui fait la principale beauté et la grande valeur de la perle. Quel symbole des infinies richesses de la cité céleste ! Mais aussi quelle admirable figure de la divine mission des apôtres et des merveilles opérées en eux par la grâce, et par eux dans le monde !

Car, selon l'antiquité, les perles étaient autant un produit du ciel que de la mer où elles prennent naissance : « Le temps venu d'être fécondées, dit Pline, les conques qui les produisent s'ouvrent à la douce chaleur du soleil et conçoivent beaucoup plus de ses

brillants rayons et de la rosée du ciel que des effluves de la mer ; c'est pourquoi leur produit retenant plus de l'un que de l'autre, garde la couleur de la lumière et toutes les apparences célestes : *Sic concipere gravidasque fieri ex cœli rore ideoque plus cœli quam maris habere, ac cœli colorem, lucem et speciem præ se ferre* » (lib. IX, cap. xxxiii). Tels les apôtres naissant et vivant au milieu de l'océan du siècle, mais réchauffés et illuminés des feux de l'Esprit divin, ont retenu plus du ciel que de la terre, et sont devenus l'ornement et la gloire de la céleste Jérusalem après avoir été la lumière du monde.

Selon le même Pline (IX, xxxv), et Origène (*Tract. in Matth.*, xiii, 45), il existe un coquillage au sein des mers, qui contient la reine des perles, autour duquel se rangent tous les coquillages de la même famille. C'est à s'en rendre maîtres qu'aspirent les plus habiles pêcheurs, parce qu'en le possédant, ils posséderaient tous les trésors. En Jésus-Christ aussi se trouve la reine des perles, la plénitude de tous les biens : « *quia in ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter* » (Coloss. ii, 9). C'est pourquoi les apôtres ont tout abandonné pour le posséder, et à leur suite sont venus tous les élus.

Ce qui fait la beauté et le prix de la perle, dit encore Pline, c'est sa blancheur, sa grandeur, sa sphéricité, son poli et son poids : « *omnis dos in candore, magnitudine, orbe, levore, pondere* » : Sa blancheur, dans les apôtres, c'était la pureté de leur foi et la sainteté de leur vie ; sa grandeur, leur courage à conquérir le monde ; sa sphéricité, une sphère se meut dans tous les sens, c'était leur parfaite obéissance ; son poli ou sa nudité, leur détachement de tout ; son poids, l'abon-

dance de leurs bonnes œuvres, et la foi et la charité avec lesquelles elles étaient opérées.

Mais toutes ces qualités, ajoute le même auteur, sont rarement réunies dans la perle, comme dans toutes les choses humaines : « *non promptis rebus* » : Elles le furent dans les apôtres, parce qu'ils avaient toujours les yeux fixés sur la Perle des perles, Jésus-Christ. Et voilà pourquoi ils sont les douze perlés formant les douze portes ouvertes pour faire entrer tous les élus dans l'éternelle et glorieuse Jérusalem.

— « Et la place de la cité était d'un or pur comme du verre transparent. » La fin de ce verset est comme le complément de la fin du verset 18 où il est dit : « Et la ville elle-même était d'un or pur semblable à du verre pur. » Ainsi, non seulement les édifices, les maisons, les palais, toutes les habitations, mais aussi toutes les places, les cours, tout le sol ou le pavé céleste sont d'un or pur transparent comme le verre le plus limpide. « L'or pur comme du verre pur », c'est la chrysolithe qui figure le septième article du symbole : « Jésus-Christ monté au ciel et assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant », parce que tout y est transfiguré en Jésus-Christ et à l'image de Jésus-Christ glorifié. Ainsi cette immense cité de douze mille stades de longueur, de largeur et de hauteur, est donc toute ruisselante de l'or le plus fin et le plus éclatant, ses vastes remparts tout de pierres précieuses, et ses portes sont des perles les plus splendides et les plus parfaites. Quelles richesses, quelles splendeurs et quelles magnificences dans l'éternelle demeure que Jésus-Christ a préparée à ses élus !

ÿ 22. Et je n'y vis point de temple : car son temple c'est le Seigneur Dieu tout-puissant, et l'Agneau. »

« Et je n'y vis point de temple » : Nos temples sont ici-bas nécessaires pour y offrir nos prières et nos sacrifices, et, depuis la Rédemption, l'auguste Victime qui expie nos péchés. Ils nous figurent le ciel, et sont pour l'exilé l'image de la patrie, de la maison de Dieu, et la porte du ciel : « *Non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli* » (Gen. xxviii, 17). Et c'est pourquoi Moïse édifia avec tant de magnificence son tabernacle, Salomon son temple, et tous les peuples, par une antique tradition de la Révélation divine, leurs temples et leurs autels.

Mais dans le ciel où nous serons rétablis dans la patrie, où n'existera plus l'image mais la réalité, où « nous comtemplerons Dieu face à face », et où nous ne pécherons plus, à quoi bon des autels expiatoires et des temples figuratifs ?

— « Car son temple c'est le Seigneur Dieu tout-puissant » : Dieu est à lui-même son propre temple ; car il n'habite pas hors de lui-même, mais au sein de sa gloire, et il est aussi le temple de ses anges et de ses saints : de ses anges qu'il couvre de son infinie majesté, devant laquelle ils sont dans une perpétuelle adoration ; et de ses saints qu'il environne de toutes les splendeurs de son amour et à qui il se manifeste dans toutes ses infinies perfections, « *sicuti est* ».

Mais pourquoi est-il dit ici : « Le Seigneur Dieu tout-puissant ? » — Parce que c'est surtout en récompensant ses élus, qu'il fait éclater sa toute-puissance. Certes, le monde entier manifeste sa puissance « et raconte sa gloire », et elle y est éclatante ; mais il l'a créé comme en se jouant : « *Ludens in orbe terrarum* » (Prov. viii, 31), et il pouvait faire un monde plus beau. Mais il est trois choses, disent les saints docteurs, où

il a déployé et comme épuisé toute sa puissance : « Dans l'Incarnation, où son Fils unique se fait homme ; dans la Maternité divine, où une femme et une vierge devient la propre Mère de son Fils, et dans la récompense de ses saints, où il se manifeste et se donne lui-même tout à eux : « *Ego merces tua magna nimis* » (Gen. xv, 1).

— « Et l'Agneau » : L'Agneau en est aussi et doublement le temple, et comme Verbe égal au Père, et comme Christ, par la gloire infinie de son humanité qui ravit les anges et les hommes dans la contemplation de son âme qui nous a tant aimés, et de son corps immolé pour nous mais maintenant glorifié ; et ils l'adorent, non seulement comme Sauveur et Rédempteur, mais comme Rénovateur de toutes choses, qui a comme créé un nouvel univers « dont la figure ne passera plus », et donné toutes ses splendeurs à la nouvelle et éternelle Jérusalem : « *Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi... proposuit... instaurare omnia in Christo, quæ in cælis, et quæ in terrâ sunt, in ipso.* » (Ephes. 1, 3, 9, 10.)

Ils ne comprennent donc pas ce verset, et ils blasphèment ce qu'ils ignorent, les hérétiques et les impies qui l'opposent à l'Eglise, lui reprochant d'enfermer et d'adorer Dieu dans des temples matériels, en lui criant : « Elargissez Dieu. » Ils ne voient pas qu'il s'agit ici de l'Eglise triomphante, et que si nous adorons Dieu ici-bas dans des vestibules terrestres, c'est pour nous préparer à l'adorer et à le contempler face à face dans le temple de sa gloire et de sa majesté infinie.

‡ 23. « Et la cité n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer : car la gloire de Dieu l'illumine, et sa lampe est l'Agneau. »

« Et la cité n'a pas besoin de soleil ni de lune pour l'éclairer : car la gloire de Dieu l'illumine » : Dieu, l'auteur et la source de toute lumière, soleil incréé et éternel, lumière infinie, éclaire d'un éclat souverain les anges et toute l'immensité de l'Empyrée. Les élus admis dans sa clarté n'ont donc plus besoin ni de soleil ni de lune, ni de toute autre lumière matérielle. Notre soleil lui-même n'y serait plus que ténèbres, et moins qu'un corps opaque dans une profonde nuit.

— « Et sa lampe est l'Agneau » : La lampe ici-bas, dans nos demeures, remplace pendant la nuit le soleil absent, et au firmament, la lune et les étoiles remplissent le même emploi. Comment donc est-il dit ici que l'Agneau est la lampe de la céleste Jérusalem, puisque son soleil, qui est Dieu même, ne souffre aucun déclin, et que sa lumière qui est infinie, qui ne diminue jamais, n'a aucun besoin de flambeau pour la suppléer ?

Oui, Dieu illumine de sa gloire, dans la cité sainte, toutes les célestes intelligences, et sa clarté ne saurait souffrir aucune diminution, et les élus le verront éternellement comme dans un océan de lumière, tel qu'il est : « *sicuti est* », des yeux de l'âme ; mais des yeux du corps, pourront-ils en contempler pareillement et directement la divine essence ?

Saint Augustin, comme on l'a vu aux ¶¶ 19 et 20, après avoir examiné la question dans sa *Cité de Dieu*, XXII, xxix, 6, sans bien conclure, conclut expressément, dans son traité *de videndo Deo et de Trinitate*, que l'on ne peut voir Dieu des yeux du corps ni avant ni après la résurrection, et saint Jérôme dit aussi formellement que ce qui est incorporel ne saurait être vu par des yeux corporels : « *Res incorporalis corporalibus oculis non videtur.* »

Mais alors comment les yeux du corps seront-ils admis à partager les joies de l'âme et à jouir des infinies perfections de Dieu ?

Saint Thomas répond : « Dans la grande rénovation, les corps célestes recevront une telle clarté, que l'homme verra Dieu presque sensiblement... Et ses yeux corporels le contempleront dans les créatures sensibles et principalement dans le corps du Christ. » (Voyez  $\text{v}^{\text{v}}$  19 et 20.) C'est donc la glorieuse humanité de Jésus-Christ qui sera l'éclatant flambeau qui illuminera nos yeux corporels et les fera jouir de tous les spectacles et de toutes les délices de l'infini. Alors s'accomplira, dans toute son éminente et sublime réalité, cette parole du Sauveur à son apôtre Philippe : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père : *Philippe, qui videt me, videt et Patrem.* » (Joann., xiv, 9.)

Ainsi, par tous les sens transfigurés du corps aussi bien que par toutes les facultés divinisées de l'âme, les élus vivront dans le souverain océan de la lumière et des joies célestes, et en contemplant les splendeurs et les perfections de l'humanité de leur Sauveur, ils s'élèveront jusque dans le sein de l'inaccessible Trinité : « *Nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus.* »

$\text{v}^{\text{v}}$  24. « Et les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. »

« Et les nations marcheront à sa lumière » : Sa lumière se rapporte à la cité : car, en grec, il y a  $\alpha\upsilon\tau\eta\varsigma$ , d'elle.

« Les nations marcheront à la lumière » de l'Eglise triomphante, c'est-à-dire, selon saint Thomas, se



réjouiront *librement* dans son éternelle clarté : « *Tunc in æterna ipsius claritate libere gaudebunt* », de même qu'il est dit que les vierges y *suivent* l'Agneau partout où il *va* : « *Hi sequuntur Agnum quocumque ierit.* » (xiv, 4). Le verbe *marcher*, quoi qu'en disent quelques-uns, ne désigne donc pas nécessairement l'Eglise militante, comme le prouvent plusieurs exemplaires grecs qui portent « les nations de ceux qui ont été sauvés ». Elles ne sont donc plus dans la voie, mais dans la patrie, où elles marchent et se réjouissent librement au sein de la gloire et de l'éternelle félicité. Le bonheur en effet n'est pas d'être toujours immobile. Cette locution est aussi une expression antithétique, pour exprimer qu'au lieu de marcher dans les ténèbres et les périls de l'exil, elles marchent à la grande lumière et dans la sécurité de la patrie.

— « Et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur » : Les princes inférieurs apportent à leurs souverains leurs tributs et leurs hommages pour reconnaître leur suzeraineté. Les rois de la terre reconnaîtront qu'ils tenaient tout du roi du ciel, que leur gloire et leur honneur n'étaient rien en comparaison de la gloire et de l'honneur des habitants de la nouvelle Jérusalem, et ils seront heureux d'y être admis comme les moindres des élus, tant le royaume des cieux l'emporte sur les royaumes de la terre.

Allusion au chap. lx d'Isaïe : « *ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui... Affertur ad te fortitudo gentium, et reges eorum adducentur tibi... Gloria Libani ad te veniet... Erit tibi Dominus in lucem sempiternam.* » Isaïe, dit très bien Cornelius a Lapide, parle littéralement de l'Eglise militante et

anagogiquement de l'Eglise triomphante. Saint Jean, au contraire, ne parle ici à la lettre que de l'Eglise triomphante : « *Joannes vero ad litteram hinc loquitur de triumphante* ».

ÿ 25. « Et ses portes ne se fermeront point au déclin du jour : car il n'y aura point de nuit. »

Allusion à l'antique usage de fermer les portes des villes à la tombée de la nuit, par crainte des surprises de l'ennemi. Mais, dans la céleste Jérusalem, il n'y aura plus ni nuit, ni ennemis, ni persécutions, ni rien à craindre ; ce sera la paix, la sécurité dans l'amour et la clarté du Seigneur, et le grand jour de l'éternité.

ÿ 26. « Et l'on y apportera la gloire et l'honneur des nations. »

Ce que l'apôtre vient de dire des rois, il le dit maintenant des nations sanctifiées. Tout ce qu'elles auront acquis de gloire, d'honneur, de mérites, de vertus, de richesses spirituelles, elles en embelliront la cité sainte et en feront hommage au Seigneur, leur roi immortel : « *Afferte Domino gloriam et honorem, afferte Domino gloriam nomini ejus* » (Ps. xxviii, 2). Aux richesses propres du royaume des cieux, quelles richesses et quels trésors immenses ajoutés par les nations des saints, sous l'inspiration de la grâce et du Saint-Esprit, et amassés selon les préceptes et les conseils du Seigneur : « *Thesaurizate autem vobis thesauros in cælo, ubi neque ærugo neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, neque furantur !* » (Matth., vi, 20).

Ne nous étonnons pas si tout dans la cité divine est construit et resplendissant d'or, de pierres précieuses et de perles. C'est, sans doute, l'ouvrage de Dieu et de l'Esprit-Saint, mais aussi la gloire, l'honneur, les mérites et les trésors des rois et des nations

aidés de la grâce de Jésus-Christ et qui ont cru à sa parole.

v̄ 27. « Il n'y entrera rien de souillé ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge, mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau. »

« Il n'y entrera rien de souillé ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge » : Il venait de dire que « les rois et les nations y apporteraient leur gloire et leur honneur » : mais de peur que l'on ne croie qu'il s'agit de tous les rois et nations idolâtres et infidèles, indistinctement, il s'explique et dit qu'il n'est question que de ceux qui sont fidèles, purs et saints.

— « Il n'y entrera rien de souillé » : par le consentement au péché, qui est la souillure du cœur ;

— « Ni aucun de ceux qui commettent l'abomination » : par les actions mauvaises, qui sont la souillure du corps ;

— « Et le mensonge » : Ce sont toutes les paroles et doctrines perverses, hérétiques et impies, qui sont la souillure de la bouche et souillent tout l'homme : « *quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquant hominem* » (Matth., xv, 18).

Sous ces trois désignations sont généralement compris tous les péchés qui excluent de la cité sainte, plus pure que notre lumière, puisque sa lumière est la clarté de Dieu même et de l'Agneau, et que la tache la plus légère, la plus imperceptible à nos regards mortels, serait une souillure qui ternirait et attristerait les cieus. Aussi toute âme entachée de la moindre souillure, si elle n'a fini de se purifier sur la terre, doit-elle passer par les flammes expiatoires avant de paraître

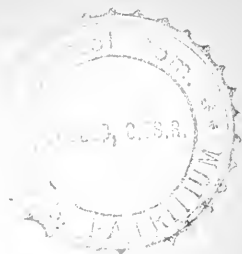
tre en la présence du Dieu trois fois saint, et de ses anges et de ses saints. Car tous y sont immaculés : « *populus tuus omnes justi* » (Isaïæ, LX, 21). Or comment les infidèles, les impies et les pécheurs impénitents pourraient-ils y être admis chargés du poids de leurs iniquités ?

— « Mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau » : Ceux-là sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, qui observent ses commandements : « *Si autem vis ad vitam ingredi, serva mandata* » (Matth., XIX, 17) ; qui gardent la foi et opèrent les œuvres de la foi : « *quos tuos fide et opere futuros esse prænoscis* » (*Ecclesia in oratione pro vivis et defunctis*) ; qui ont vaincu Satan, le monde et leurs passions, et persévéré jusqu'à la fin : « *Qui vicerit, sic vestietur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de libro vitæ* » (III, 5, *suprà*).

---

## CHAPITRE XXII

---



Suite de la description de la céleste Jérusalem. — Fleuve de vie et arbre de vie. — Epilogue. — Prochain avènement du Seigneur. — Heureux qui garde les paroles de cette prophétie. — N'y rien ajouter et n'en rien diminuer. — Jésus en est le dernier mot. — Salut aux lecteurs.

1. Et il me montra un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal, procédant du trône de Dieu et de l'Agneau.

2. Au milieu de la place de la cité et sur les deux rivages du fleuve était l'arbre de vie portant douze fruits, rendant son fruit tous les mois, et ses feuilles sont pour la santé des nations.

3. Et il n'y aura plus aucune malédiction. Et le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront.

4. Et ils verront sa face, et son nom sera écrit sur leurs fronts.

5. Et il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront plus besoin de lumière de lampe et de lumière de soleil, parce

Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tamquam crystallum procedentem de sede Dei et Agni.

2. In medio plateæ ejus ex utraque parte fluminis lignum vitæ, afferens fructus duodecim, per menses singulos reddens fructum suum, et folia ligni ad sanitatem Gentium.

3. Et omne maledictum non erit amplius : sed sedes Dei et Agni in illa erunt, et servi ejus servient illi.

4. Et videbunt faciem ejus, et nomen ejus in frontibus eorum.

5. Et nox ultra non erit : et non egebunt lumine lucernæ, neque lumine solis, quoniam Dominus Deus

que le Seigneur Dieu les illuminera, et ils régneront dans les siècles des siècles.

6. Et il me dit : Ces paroles sont fidèles et véritables, et le Seigneur le Dieu des esprits des prophètes a envoyé son ange pour faire connaître à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt.

7. Et voici que je viens promptement. Heureux qui garde les paroles de la prophétie de ce livre.

8. Et c'est moi Jean qui ai entendu et vu ces choses : et après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai pour l'adorer aux pieds de l'ange qui me les montrait.

9. Et il me dit : Garde-toi de le faire ; car je suis serviteur comme toi et comme tes frères les prophètes et ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre : Adore Dieu.

10. Et il me dit : Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre : Car le temps est proche.

11. Que celui qui commet l'injustice la commette encore, et que celui qui est souillé se souille encore, et que le juste se justifie encore et que celui qui est saint se sanctifie encore.

illuminabit illos, et regnabunt in sæcula sæculorum.

6. Et dixit mihi : Hæc verba fidelissima sunt, et vera. Et Dominus Deus spirituum prophetarum misit Angelum suum ostendere servis suis quæ oportet fieri cito.

7. Et ecce venio velociter. Beatus qui custodit verba prophetiæ libri hujus.

8. Et ego Joannes, qui audi vi et vidi hæc. Et postquam audissem, et vidissem, cecidi ut adorarem ante pedes angeli, qui mihi hæc ostendebat.

9. Et dixit mihi : Vide ne feceris : conservus enim tuus sum, et fratrum tuorum Prophetarum, et eorum qui servant verba prophetiæ libri hujus : Deum adora.

10. Et dicit mihi : Ne signaveris verba prophetiæ libri hujus : tempus enim prope est.

11. Qui nocet, noceat adhuc : et qui in sordibus est, sordescat adhuc : et qui justus est, justificetur adhuc : et sanctus, sanctificetur adhuc.

12. Voici que je viens promptement, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon ses œuvres.

13. Je suis l'Α et l'Ω, le premier et le dernier, le commencement et la fin.

14. Heureux ceux qui lavent leurs vêtements (dans le sang de l'Agneau), afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie et qu'ils entrent par les portes dans la cité.

15. Dehors les chiens et les empoisonneurs et les impudiques et les homicides et les idolâtres et quiconque chérit et opère le mensonge.

16. Moi Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous attester ces choses dans les Eglises. Je suis la racine et la race de David, l'étoile resplendissante et l'étoile du matin.

17. Et l'Esprit et l'Epouse disent : Venez. Et que celui qui entend dise : Venez. Et que celui qui a soif vienne et que celui qui veut, reçoive l'eau de la vie gratuitement.

18. Car je proteste à tous ceux qui entendent les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute, Dieu ajoutera sur lui les plaies écrites dans ce livre.

12. Ecce venio cito, et merces mea mecum est, reddere unicuique secundum opera sua.

13. Ego sum alpha et omega, primus et novissimus, principium et finis.

14. Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni, ut sit potestas eorum in ligno vitæ, et per portas intrent in civitatem.

15. Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.

16 Ego Jesus misi Angelum meum, testificari vobis hæc in Ecclesiis. Ego sum radix, et genus David, stella splendida et matutina.

17. Et spiritus et sponsa dicunt: Veni. Et qui audit, dicat: Veni. Et qui sitit, veniat: et qui vult, accipiat aquam vitæ, gratis.

18. Contestor enim omni audienti verba prophetiæ libri hujus: Si quis apposuerit ad hæc, apponet Deus super illum plagas scriptas in libro isto.

19. Et si quelqu'un retranche des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part du livre de vie et de la cité sainte et des promesses qui ont été écrites dans ce livre.

20. Celui qui atteste ces choses dit : Oui, je viens bientôt. Amen, venez, Seigneur Jésus.

21. Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous : Amen.

19. Et si quis diminuerit de verbis libri prophetiæ hujus, auferet Deus partem ejus de libro vitæ, et de civitate sancta, et de his quæ scripta sunt in libro isto.

20. Dicit qui testimonium perhibet istorum : Etiam venio cito. Amen. Veni, Domine Jesu.

21. Gratia Domini nostri Jesu Christi cum omnibus vobis. Amen.

ψ 1. « Et il me montra un fleuve d'eau vive, limpide comme du cristal, procédant du trône de Dieu et de l'Agneau. »

Allusions :

1° Au fleuve qui jaillissait au sein du paradis terrestre pour arroser ce lieu de délices : *Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradysum* » (Gen., II, 10), et il signifie ici que les joies de l'état d'innocence sont rendues à l'homme dans le ciel avec surabondance ; 2° au fleuve de la cité d'Ezéchiël, qui sortait du sanctuaire du temple à l'orient : « *Et ecce aquæ egrediebantur subter limen domûs ad orientem* » (XLVII, 1-2). Il figurait l'abondance des grâces qui coulent dans l'Eglise militante, et préfigurait la gloire et la surabondance des délices dont Dieu inonde les élus dans l'Eglise triomphante, n'étant que l'image de celui de saint Jean.

Ce fleuve d'Ezéchiël, dit en effet saint Jérôme, est de l'Eglise militante, celui de saint Jean, de l'Eglise triomphante : « *Ille enim Ezechielis est Ecclesiæ mili-*



*tantis, hic vero Joannis est triumphantis.* » Au fleuve de la doctrine et de la sagesse dans l'état de grâce répond le fleuve de la sagesse céleste et de la vision béatifique.

L'apôtre reproduit sous une autre mais semblable figure la parole du divin Maître : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif : mais l'eau que je lui donnerai deviendra une source qui jaillira dans la vie éternelle : *qui autem biberit ex aquâ quam dabo ei, non sitiet in æternum : sed aqua quam dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam* » (Joan., IV, 13, 14).

Mais que figure plus précisément cette eau jaillissante dans la vie éternelle, ce fleuve des eaux de la vie qui procède du trône de Dieu et de l'Agneau ?

Saint Jean, d'après le divin Sauveur, nous en donne lui-même l'interprétation dans un autre passage de son Evangile. Le Seigneur ayant dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son cœur. » « Or, ajoute saint Jean, il disait cela de l'Esprit-Saint que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui. Car l'Esprit-Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié : *Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum ; nondum enim erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus* » (VII, 37-39).

Ce fleuve procédant du trône de Dieu, dit en effet saint Ambroise, est l'Esprit-Saint que boit celui qui croit en Jésus-Christ, comme il le dit lui-même : Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il boive... Le fleuve est donc l'Esprit-Saint. Celui-ci est donc dans le trône de Dieu : « *Ergo flumen est Spiritus. Hic*

*igitur est in sede Dei* » (Lib. III de *Spiritu sancto*, cap. XXI).

« Ce fleuve, dit aussi l'abbé Rupert, c'est l'Esprit-Saint qui procède du Père et du Fils, de même que le fleuve est dit émaner du trône de Dieu et de l'Agneau. Car, de même que l'Esprit-Saint est la source abondante de la grâce, il est aussi la source intarissable de la gloire, des délices et de la félicité des élus. » Ainsi l'entendent beaucoup d'autres.

Ceux qui ne voient dans le fleuve de vie que les saintes Ecritures ou la prédication de l'Évangile, ou la grâce sanctifiante, ne s'élèvent pas au-dessus du sens accommodatice ou moral ; car il n'est plus ici question de l'Église militante et de ses moyens de salut, mais de la gloire de l'Église triomphante, et là seulement s'accomplira dans toute sa plénitude la parole du Sauveur : « Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. » Car sur la terre on aura toujours soif d'un bonheur plus grand, de la vision de Dieu et de la possession de l'Infini, et l'on n'y cessera de dire avec Jésus-Christ sur sa croix : « *Sitio* » (Joan., XIX, 28). Et plus les saints les plus éminents seront pénétrés des divines pages des Ecritures et de l'Évangile, et plus ils boiront abondamment aux eaux de la grâce, plus ils soupireront avec ardeur et diront avec David : « Mon âme a soif du Dieu fort, du Dieu vivant : quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de mon Dieu ? *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum ; quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?* » (Ps. XLI, 3), désirant avec saint Paul voir briser les liens de leurs corps pour être unis à Jésus-Christ : « *desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.* » (Philipp., I, 23.)

Ainsi les Ecritures nous représentent le Saint-Esprit, ou plutôt ce divin Paraclet se représente lui-même, selon les effets qu'il veut produire, tantôt comme l'ombre de la vertu du Très-Haut couvrant la Vierge qui va devenir la Mère de son Dieu, tantôt sous la figure d'une colombe descendant sur le Sauveur qui va entrer dans la carrière de sa prédication, tantôt sous le symbole de langues de feu illuminant les apôtres qui vont embraser l'univers de l'Esprit nouveau. Mais ici, dans la céleste Jérusalem, il se représente sous l'image d'un grand fleuve communiquant à tous les élus la gloire et la jouissance de tous les biens : « *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei* » (Ps. XLV, 5). C'est un fleuve enivrant la maison de Dieu de toutes les délices et un torrent de volupté : « *inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos* » (Ps. xxxv, 9); c'est un fleuve de paix et un torrent qui remplit toute la cité de gloire : « *declinabo super eam quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam* » (Isaïæ, LXVI, 12). Esprit infini, tout-puissant, il y couronne son œuvre de sanctification par les magnificences de la béatitude et de la glorification.

— « Limpide comme du cristal » : limpide ou splendide non seulement parce qu'il est la pureté et la sainteté par essence, mais parce que, après avoir purifié, en vertu des mérites de Jésus-Christ, l'Eglise d'ici-bas, il l'a introduite dans les clartés éternelles, exempte de la plus imperceptible souillure : « *Ego sum, ego ipse qui deleo iniquitates tuas propter me* » (Isaïæ, XLIII, 25).

— « Comme du cristal » : à cause de sa perpétuité, parce que la gloire et les délices qu'il communique aux élus sont aussi inaltérables que le cristal, qui ne

se corrompt jamais. « Dans la rémunération, dit saint Bernard, c'est un fleuve, parce qu'il coule et s'écoule ; un torrent, parce qu'il est abondant, ne diminue jamais. » (*Sermo de diversis.*)

— Procédant du trône de Dieu et de l'Agneau » : Voilà donc l'adorable mystère de la Trinité exprimé dans toute sa profondeur et sa précision : le Père, de qui descend tout don parfait, dans le trône ; le Fils également dans le trône, mais sous la figure d'un Agneau immolé pour effacer les péchés du monde ; et le Saint-Esprit, figuré par les eaux du fleuve de vie, procédant du trône de Dieu et de l'Agneau, c'est-à-dire du Père et du Fils, pour nous glorifier après nous avoir sanctifiés. Il est remarquable que l'expression latine *procedentem* aussi bien que celle du grec original *εκπορευομενον* sont l'expression propre, consacrée, pour exprimer l'émanation ou la procession du Saint-Esprit des deux premières personnes, et que l'article du symbole de Nicée : « *Credo... Et in Spiritum sanctum Dominum et vivificantem, qui ex Patre Filioque procedit* », se trouve la parfaite traduction du verset de l'Apocalypse. Qui ne voit que *vivificantem* est l'équivalent de « *fluvium aquæ vitæ* » et « *qui ex Patre Filioque procedit* », le parfait synonyme de « *procedentem de sede Dei et Agni* » ? Le verset de l'Apocalypse et l'article du *Credo* expriment donc la même nature divine de trois personnes. Car le trône où règnent ensemble Dieu et l'Agneau signifie nécessairement la même nature du Père et du Fils. Le trône de Dieu c'est l'essence même de Dieu. Car il n'habite pas, il ne repose pas hors de lui-même ; son trône n'est pas d'une substance étrangère à sa nature, comme les trônes caducs d'or où reposent les majestés terrestres et mortelles. Son trône

c'est sa gloire, sa toute-puissance, sa souveraine essence, où il repose heureux en lui-même et par lui-même au sein de ses infinies perfections et de ses éternelles splendeurs. Donc, quand il est dit que « le fleuve de vie procède du trône de Dieu et de l'Agneau », c'est comme si l'on disait qu'il est de la même nature, de la même essence que Dieu et l'Agneau, ce qui ne convient qu'à l'Esprit-Saint, semblable, égal en tout aux deux premières personnes.

Ainsi Dieu a tellement aimé le monde : « *Sic enim Deus dilexit mundum* » (Joan., III, 16), que toute la Trinité a concouru à le relever : le Père en lui donnant son Fils, le Fils en s'immolant pour lui, et le Saint-Esprit en lui communiquant ses dons par la grâce dans le temps et la gloire dans l'éternité : « *Et ostendit mihi fluvium aquæ vitæ, splendidum tanquam crystallum, procedentem de sede Dei et Agni* » : « *Credo... Et in Spiritum Sanctum Dominum et vivificantem; qui ex Patre Filioque procedit.* »

¶ 2. « Au milieu de la place de la cité et sur les deux rivages du fleuve était l'arbre de vie portant douze fruits, rendant son fruit tous les mois, et les feuilles de l'arbre sont pour la santé des nations. »

« Au milieu de la place de la cité et sur les deux rivages du fleuve était l'arbre de vie » : La place de la cité et l'arbre de vie sont ici au singulier pour le pluriel; car il ne peut pas n'y avoir qu'une seule place dans cette immense cité ni qu'un seul arbre sur les vastes rivages du fleuve divin, qui est comme une mer, pour que les fruits d'immortalité en soient à la portée de tout le peuple des élus.

L'arbre de vie est une nouvelle et double allusion :

1° A l'arbre de vie du paradis terrestre (Gen., II, 9),

dont toutes les joies et les délices nous sont libéralement restituées.

2° A la vision allégorique d'Ezéchiel : « Et il s'élèvera sur les deux rivages du torrent toutes sortes d'arbres à fruit : leurs feuilles ne tomberont point, et ils ne manqueront jamais de fruits : ils en porteront de nouveaux tous les mois, parce que les eaux sortiront du sanctuaire : et leurs fruits seront la nourriture, et leurs feuilles la guérison des peuples » (XLVII, 12), pour nous montrer que la félicité et toutes les jouissances de la cité céleste ont leur racine et leur fondement dans le mystère de la grâce et de ses opérations dans la cité d'ici-bas et en sont comme le développement et le couronnement.

Dans le paradis terrestre il y avait toutes sortes d'arbres beaux à la vue et délicieux au goût, y compris l'arbre de vie, et l'arbre de la science du bien et du mal : « *Produxitque Dominus Deus de humo omne lignum pulchrum visu, et ad vescendum suave : lignum etiam vitæ in medio paradisi, lignumque scientiæ boni et mali.* » Dans le paradis céleste il n'y a qu'une seule sorte d'arbres, qui sont tous l'arbre de vie et d'immortalité « produisant son fruit tous les mois et dont les feuilles sont pour la santé des nations », parce que là, comme il est dit au verset suivant, il n'y a plus d'épreuves, et que la gloire et la félicité y sont inamissibles.

Mais quel est cet arbre de vie ?

Quelques-uns entendent la croix, quelques autres le sacrement de l'Eucharistie. Mais ce n'est qu'un sentiment pieux, saint Jean nous entretenant de l'Eglise triomphante.

D'autres avec André de Césarée et Viégas pensent

que les arbres de vie sont les anges et les hommes, ou encore les justes de l'Ancien Testament sur un rivage du fleuve et les saints du Nouveau sur l'autre rive. Mais Jésus-Christ nous apprend que l'arbre de vie est la nourriture des habitants célestes et non les habitants célestes eux-mêmes : « A celui qui vaincra, dit-il, je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei* » (II, 7).

Avec le V. Bède, l'abbé Rupert, Gagnée et beaucoup d'autres, nous reconnaissons dans l'arbre de vie Jésus-Christ lui-même, le Réparateur de la faute d'Adam, qui nous rend au centuple dans le ciel par la vision béatifique de son humanité et de sa divinité, toutes les délices du paradis terrestre. Seul, il est le véritable arbre de vie : « Arbre, dit Albert le Grand, par son humanité, de vie par sa divinité : *lignum propter humanitatem, vitæ propter divinitatem.* » C'est lui, lui seul qui a rendu à la race d'Adam l'amitié de son Père et qui conserve aux habitants du paradis céleste la vie immortelle, comme le premier arbre de vie l'eût conservée, s'ils eussent été fidèles à s'en nourrir, aux habitants du paradis terrestre; et après nous avoir guéris par ses blessures, nourris, dans les épreuves et les infirmités de l'exil, de sa chair et de son sang, et déposé en nous, par l'Eucharistie, le principe et le gage de la vie et de la résurrection : « *Ego sum resurrectio et vita* » (Joan., XI, 25), il continue dans le ciel par la vision, la possession et la jouissance de lui-même, de nous nourrir de l'immortalité, en sorte que nous ne vivons plus qu'avec lui, de lui, par lui et pour lui : « *Qui manducat me, et ipse vivet propter me* » (id., VI, 55).

Et n'est-ce pas le profond mystère qu'il révélait à ses apôtres en instituant le sacrement de son amour dans la cène des suprêmes adieux : « Or, je vous dis : je ne boirai plus ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père : *Dico autem vobis : non bibam amodo de hoc genimine vitis, usque in diem illum, cum illud bibam vobiscum novum in regno Patris mei.* » (Matth., xxvi, 29; Marc, xiv, 25)? Remarquons bien cette expression : « Jusqu'au jour où je le boirai *nouveau, novum*, dans le royaume de mon Père. » N'est-ce pas dire : Ce fruit de la vraie vigne qui est moi-même : « *Ego sum vitis vera* » (Joan., xv, 1), ce fruit du véritable arbre de vie, qui est ma chair, mon sang, mon âme, ma divinité, tout moi-même, je vous le donne maintenant sous des signes sensibles mais pourtant voilé et comme un Dieu caché : « *Deus absconditus* » (Is., xlv, 15, dans le sacrement de mon ardent amour; mais dans le royaume de mon Père, je vous le donnerai sous une forme toute nouvelle, d'une manière visible, dans les splendeurs de mon humanité et de ma divinité, afin que vous mangiez et que vous buviez non seulement à ma table : « *ut edatis et bibatis super mensam meam* » (Luc, xxii, 30), mais que vous vous nourrissiez de moi-même avec moi-même : *cum illud bibam vobiscum novum.* » Car de même que je me communie ici moi-même avec vous, je me communierai aussi d'une manière ineffable dans les splendeurs de ma gloire avec tous mes élus. Ils n'auront donc rien à regretter du premier arbre de vie devant lequel l'homme nouvellement créé passa sans en manger pour aller goûter de l'arbre de mort. Mais moi, je vous nourrirai de ce fruit de mon immor-



talité, afin que vous soyez consommés avec mon Père et avec moi dans la gloire et les jouissances infinies de l'éternelle unité : « *Ut omnes unum sint, sicut tu, Pater, in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint* » (Joan., xvii, 21).

— « Portant douze fruits, rendant son fruit tous les mois » : Le nombre douze rappelle les douze apôtres, fondements du royaume de Dieu, et l'universalité des biens dont sont comblés tous ceux qui par les apôtres ont cru en Jésus-Christ ; et l'arbre de vie qui rend son fruit tous les mois, signifie l'inconcevable fécondité, l'incalculable abondance et la perpétuité de la vie que procure la vision béatifique, ainsi que l'éternelle jeunesse des élus, dont les jouissances, les joies et les délices les rassasient sans cesse sans les lasser jamais, parce qu'elles sont toujours nouvelles.

— « Et les feuilles de l'arbre sont pour la santé des nations » : Dans Ezéchiél (xlvi, 12), les feuilles de l'arbre mystique étaient pour la guérison des nations : « *ad medicinam* », parce que les nations étaient encore *in viâ*, malades et mortellement blessées par le péché. Ici les nations sont toutes saines, toutes saintes, dans les joies de la patrie, et n'ont plus besoin que d'y être maintenues en santé : « *Et folia ligni ad sanitatem gentium.* »

Mais quelles sont proprement les feuilles de l'arbre de vie ? Les feuilles protègent de leur ombre les enfants du père de famille, en même temps qu'elles font l'ornement et la beauté de l'arbre. Par les feuilles de l'arbre mystique dans la cité d'ici-bas, selon Ezéchiél, on entend communément la parole de Dieu, la prédication de l'Évangile, les cérémonies saintes et les rites sacrés dans l'administration des sacrements, tous les

accessoires du culte qui, par l'opération de la grâce et de l'Esprit-Saint, guérissent les âmes, les fortifient, cicatrisent les plaies que leur avait faites le péché, les préservent de nouvelles chutes et de nouvelles blessures, et les rendent dignes de la gloire et de la vie éternelle.

Mais ici les nations sanctifiées possèdent déjà cette vie et cette gloire inamissibles. Dans le ciel, les feuilles de l'arbre de vie sont donc tous les accessoires de vie béatifique qui sont l'ornement du paradis céleste et font la joie et les délices des élus : elles sont, pour l'âme, la compréhension, la possession et la jouissance du souverain bien et de la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; et pour le corps, la pleine santé, la vigueur et la force, l'agilité, la clarté, la subtilité, l'impassibilité et, selon le sentiment commun des Pères et des commentateurs, une admirable délectation de tous les sens. Car, selon saint Augustin, saint Ambroise, saint Basile, saint Grégoire le Grand, saint Anselme, saint Thomas et beaucoup d'autres, que citent et que suivent Suarez et Cornelius a Lapide, les sens des bienheureux auront aussi leurs merveilleuses et propres jouissances, leurs voluptés saintes « *quod oculus non vidit, nec auris audivit* » (I Cor., II, 9) ; et bien des choses, dans cette vive et sublime description de la céleste Jérusalem, peuvent être prises à la lettre : « *ad litteram, uti sonant, accipi possunt.* »

En effet, le bonheur d'Adam en l'état d'innocence et de sainteté n'était pas tout spirituel, et ses sens étaient aussi délectés, ravis du spectacle et des beautés du paradis terrestre et des merveilles de la créa-

tion, qui lui révélaient la gloire et l'amour de son Créateur. Or, saint Jean et les autres écrivains sacrés, qui y font de continuelles allusions, semblent assez nous insinuer que quelque chose de cet état sensible, mais infiniment plus parfait, sera rétabli à la résurrection. Et Jésus-Christ, le nouvel Adam, qui a si largement réparé les ruines du premier, lorsqu'il nous peint les délices et les beautés de la maison de son Père, se sert d'images et de figures qui sont loin d'infirmier ce sentiment.

¶ 3. « Et il n'y aura plus aucune malédiction. Et le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront. »

« Et il n'y aura plus aucune malédiction » : La malédiction est prise ici pour le péché, la cause, l'effet et la peine de toute malédiction. Dans le paradis terrestre, séjour d'épreuve auquel il est fait allusion, on pouvait pécher et encourir la malédiction suivie de la mort et de tous les maux de cette vie ; dans la cité terrestre, malgré la réparation et le bienfait de la Rédemption, on peut être infidèle à la grâce, et provoquer la colère de Dieu et la malédiction éternelle ; dans le ciel, plus aucune cause ni aucune suite de la malédiction première, tous y étant impeccables, et leur gloire et leur bonheur parfaits y étant inamissibles : « *Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum ; et mors ultra non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra, quia prima abierunt* » (xxi, 4).

— « Et le trône de Dieu et de l'Agneau y sera » : Le trône de Dieu et de l'Agneau, c'est un seul et même trône, la toute-puissance, la gloire immense et les infinies perfections de Dieu, où repose l'humanité

du Fils avec le Père et le Saint-Esprit. Or, par l'Agneau, notre divin Sauveur, nous contemplons Dieu dans son essence, dans toutes les splendeurs de sa majesté; nous vivons dans son amour et sa douce familiarité, nous nous divinisons; nous participons à sa science, à sa clarté, à sa sainteté, et par conséquent nous devenons immortels et impeccables. « Nous savons, dit saint Jean, que, lorsque Dieu apparaîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est : *Scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus; quoniam videbimus eum sicuti est* » (I Joan., III, 2).

Voilà pourquoi « il n'y aura plus de malédiction », parce que nous serons immuables comme Dieu, en qui il n'y a aucun changement ni ombre de révolution : « *apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio* » (Jacob., 1, 17).

— « Et ses serviteurs le serviront » : Servir Dieu, et surtout le servir dans le ciel, c'est régner : « *cui servire regnare est* ». Le fils du roi qui sert son père avec amour, est roi lui-même. Or, nous sommes tous les enfants de Dieu : « *Filii Dei sumus* » (Joan., *ibid.*).

‡ 4. « Et ils verront sa face, et son nom sera écrit sur leurs fronts. »

« Et ils verront sa face » : Sa face se rapporte à Dieu et à l'Agneau; *ejus* est au singulier, pour marquer leur unité et leur consubstantialité : « *Et nos unum sumus.* » (Joa., XVII, 22). Ils le verront non plus comme en un miroir et une énigme, des yeux de la foi, comme aujourd'hui, mais immédiatement, manifestement, clairement, comme un fils voit son père et un ami son ami, présent, et ils le connaîtront non plus en partie par ses ouvrages, mais dans sa propre

essence, comme ils en sont eux-mêmes connus : « *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem : nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* » (I Cor., XIII, 12).

— « Et son nom sera écrit sur leurs fronts » : Allusion au grand prêtre qui, sous l'ancienne loi, portait sur son front une lame d'or où était écrit : « *Sanctum Domino* » (Exod., XXVIII, 33-38).

Ils seront si semblables à Dieu, et la gloire de sa divinité se reflétera et resplendira avec tant d'éclat sur leurs visages, que son nom paraîtra écrit sur leurs fronts comme étant les vrais enfants de Dieu : « *Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii nominemur et simus* » (I Joan., III, 1). « Mais, ajoute saint Paul, si nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers : héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ : « *si autem filii et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* » (Rom., VIII, 16-17).

Quelle sera donc l'élévation, la sublimité des saints comblés de tout l'amour, de toutes les prédilections de la Trinité ! Le Père, avec une tendresse ineffable, essuiera toute larme de leurs yeux ; l'Esprit-Saint, fleuve de vie, les inondera des torrents de sa gloire ; le Fils, arbre de vie, les nourrira de fruits toujours nouveaux. La vision béatifique, face à face, de Dieu et de l'Agneau sera comme l'apothéose de toute l'humanité sanctifiée, rendant tous les élus participants de la nature divine : « *divinæ consortes naturæ* » (II Petr., I, 4).

¶ 5. « Et il n'y aura plus de nuit, et ils n'auront plus besoin de lumière de lampe et de lumière de soleil, parce que le Seigneur Dieu les illuminera, et ils régneront dans les siècles des siècles. »

Isaïe avait dit : « Tu n'auras plus de soleil pour luire pendant le jour, ni la lumière de la lune pour t'éclairer ; mais le Seigneur sera ton éternelle lumière, et ton Dieu sera ta gloire. » (LX, 19.)

« Et il n'y aura plus de nuit » : Saint Jean répète, pour mieux l'inculquer, ce qui a été dit au chap. XXI, 23 et 25.

Il n'y aura plus de nuit, mais le grand jour de l'éternité ; il n'y aura plus de nuit ni pour les corps ni pour les âmes, la clarté de Dieu illuminant l'opacité de tous les corps, et sa lumière, la grande lumière de la vérité, dissipant toutes les ignorances, toutes les erreurs.

— « Et ils n'auront plus besoin de lumière de lampe et de lumière de soleil » : physiquement, à quoi leur serviraient la lune, les étoiles et le soleil créés, en présence du soleil incréé ? Et spirituellement, à quoi bon les docteurs et les prophètes, lorsque toutes les ombres auront disparu et que toutes les figures et toutes les prophéties auront été accomplies et dévoilées au grand jour de la lumière indéfectible ? « *Sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur* » (I Cor., XIII, 8). L'Eglise elle-même aura terminé sa mission, lorsqu'elle aura fini de sanctifier et d'introduire les prédestinés au sein de Dieu même.

— « Parce que le Seigneur Dieu les illuminera » : Par « le Seigneur Dieu » nous entendons les trois personnes divines : le Père d'où vient toute lumière, le Saint-Esprit qui communique toute lumière, mais particulièrement l'Homme-Dieu, « la splendeur du Père, la lumière de la lumière », qui a lui pour toutes les âmes de bonne volonté dans les ténèbres de ce

monde, et qui resplendira de tout son éclat dans les splendeurs éternelles, où tous les élus le contempleront et des yeux de l'âme et des yeux du corps. Alors en lui et par lui ils comprendront, ils connaîtront, ils verront toutes les vérités, tous les mystères du monde spirituel et tous les secrets de la nature corporelle. Tout homme connaîtra, comprendra tout, aussi bien le plus simple d'esprit que le plus grand génie, parce qu'en Jésus-Christ il verra tout intuitivement. « L'homme, dit le Seigneur par Jérémie, n'instruira plus l'homme, ni le savant son frère, en disant : connaissez le Seigneur : car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand » (xxx, 34).

« Tous, dit aussi Isaïe, seront instruits par le Seigneur lui-même : « *universos filios tuos doctos a Domino* » (liv, 13). Enfin, c'est le divin Maître lui-même qui nous affirme que tous seront enseignés de Dieu : « *Et erunt omnes docibiles Dei* » (Joann., vi, 45).

La science d'Adam, lorsqu'il sortit orné de grâces et d'innocence des mains de son Créateur, et qu'il conversait avec ses anges, était grande, et les plus vastes génies qui en ont pu recueillir et réunir quelques rayons, ont été célèbres dans le monde. Et cependant le plus sage des sages parmi les profanes avouait, après ses profondes méditations, qu'il ne savait rien ; et le grand apôtre, la lumière du royaume de Dieu ici-bas, reconnaissait que l'on n'y voyait les choses que « comme en un miroir et une énigme ». Mais qu'est-ce que les connaissances des plus sublimes génies ou la science d'Adam, qui en savait plus que tous ceux de sa race, comparée à l'intuition du plus petit des élus ?

Ce n'est donc que lorsque nous apparaîtrons devant

« le Dieu des sciences » (I Reg., II, 3), que nous aurons la plénitude de la science, que nous verrons, que nous connaissons, que nous comprendrons tout en lui et par lui, parce que nous serons semblables à lui, et que nous le verrons tel qu'il est : « *Scimus quoniam cùm apparuerit, similes ei erimus; quoniam videbimus sicuti est.* » Et il nous illuminera de sa pleine lumière : « *quoniam Dominus Deus illuminabit illos* ».

— « Et ils régneront dans les siècles des siècles » : c'est-à-dire éternellement. Il venait de dire au v 3 : « Et ses serviteurs le serviront ». Il définit maintenant la nature de ce service : c'est le service de rois auprès du Roi des rois. Car rien n'est au-dessus des élus, « les enfants et les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ : *Si autem filii et hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi* ».

« Là-haut, là-haut, dirons-nous avec saint Anselme, sont tous les biens du corps et de l'âme, tels que l'œil n'en vit, que l'oreille n'en entendit, que le cœur de l'homme n'en imagina jamais. Pourquoi donc, ô homme, te répands-tu partout, cherchant les biens de ton âme et de ton corps? Aime le seul bien où sont tous les biens, et il suffit. Désire le bien simple, qui est tout bien, et c'est assez. Car que chéris-tu, ô ma chair? que désires-tu, ô mon âme? Là, là est tout ce que vous aimez, tout ce que vous désirez. Si la beauté vous charme, les justes brilleront comme le soleil. Si l'agilité, ou la force, ou la liberté du corps auquel rien ne puisse résister, ils seront semblables aux anges de Dieu : parce qu'on sème un corps animal, et il surgira un corps spirituel, en puissance, sinon en nature. Si une vie longue et saine, là est la saine éternité, et la



santé éternelle : parce que les justes vivront éternellement, et le salut des justes vient du Seigneur. Si la satiété, ils seront rassasiés lorsque apparaîtra la gloire de Dieu. Si l'ivresse, ils seront enivrés de l'abondance de la maison de Dieu. Si la mélodie, là les chœurs des anges chantent sans fin les louanges de Dieu. Si la volupté quelconque, non immonde mais pure, Dieu les abreuvera d'un torrent de volupté. Si la sagesse, la sagesse de Dieu se manifestera elle-même à eux. Si l'amitié, ils aimeront Dieu plus qu'eux-mêmes, et s'entr'aimeront comme eux-mêmes, et Dieu les aimera plus qu'eux-mêmes. Si la concorde, ils n'auront tous qu'une volonté, parce qu'ils n'auront tous que la volonté de Dieu. Si la puissance, ils seront tout-puissants dans leur volonté comme Dieu dans la sienne. Car comme Dieu pourra tout ce qu'il voudra, par lui-même, ils pourront tout ce qu'ils voudront, par lui : parce que de même qu'ils ne voudront que ce qu'il veut, ainsi il voudra tout ce qu'ils veulent, et ce qu'il voudra ne pourra point ne pas être. Si l'honneur et les richesses, Dieu établira ses bons et fidèles serviteurs sur ses nombreux trésors; bien plus, ils seront appelés enfants de Dieu et dieux eux-mêmes; et où sera le Fils, là ils seront aussi, étant les héritiers de Dieu et les cohéritiers du Christ. Si la vraie sécurité, certes ils sont assurés que jamais, et en aucune sorte, ces choses ou plutôt ce bien ne leur manquera, de même qu'ils sont assurés qu'ils ne le perdront jamais spontanément, ni que Dieu, qui les aime, ne l'enlèvera à ceux qui l'aiment, et que rien de plus puissant que Dieu ne les séparera malgré Dieu et malgré eux. Or quelle joie et quelle grande joie, où est un tel et si grand bien? O cœur humain, cœur indigent, cœur qui as éprouvé

tant de maux, ou plutôt qui es accablé de maux, combien tu te réjouirais si tu étais dans l'abondance de tous ces biens ! » (In Proslogio, xxv.)

« Là, dit aussi saint Grégoire, est la lumière sans déclin, la joie sans soupir, le désir sans tourment, l'amour sans tristesse, la satiété sans dégoût, la prospérité sans le vice, la vie sans la mort, le salut sans langueur. Là les saints et les humbles de cœur, là les esprits et les âmes des justes, là tous les citoyens de la patrie céleste et les ordres des esprits bienheureux contemplent leur roi dans sa splendeur, et tressaillent de joie dans la gloire de sa puissance. En tous règne la charité parfaite, en tous une seule et même allégresse, un seul et même bonheur. O bon Jésus, Verbe du Père, splendeur de sa grâce, après la contemplation duquel les Anges aspirent de toute l'ardeur de leurs désirs, apprenez-moi à faire votre volonté, afin que retiré d'ici-bas par votre doux Esprit, je parvienne à l'heureuse cité, où est le jour éternel et en tous un seul et même esprit, où est une sécurité certaine et une éternité pleine de sécurité, une tranquillité éternelle et une tranquille félicité, une suavité bienheureuse et un bonheur plein de suavité : où étant Dieu avec le Père et le Saint-Esprit vous vivez et réglez dans l'infinité des siècles des siècles. Amen. »

---

## EPILOGUE

OU

## CONCLUSION DE TOUTE CETTE PROPHÉTIE

ψ 6. « Et il me dit : Ces paroles sont fidèles et véritables; et le Seigneur Dieu des esprits des prophètes a envoyé son Ange pour faire connaître à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt. »

« Et il me dit » : C'est l'Ange, guide céleste de l'apôtre, qui, après lui avoir montré la nouvelle Jérusalem et les autres merveilles, lui dit :

— « Ces paroles sont fidèles et véritables » : Répétition de ce qu'il avait déjà certifié au chap. XXI, 5. « Il le répète deux fois, dit saint Ambroise, afin que personne, prétextant l'obscurité des figures et l'in vraisemblance de tant de magnificences qui paraissent impossibles à la lettre, ne reste incrédule. »

« Ces paroles sont très fidèles et véritables, ajoute saint Thomas, parce que tout ce qui est montré en figures et en paroles, s'accomplira fidèlement » ; « parce que, dit Albert le Grand, tout ce qui est promis sera donné » ;

« Parce que, dit encore Haymon, ce sont les paroles du vrai Dieu qui ne trompe jamais. »

« L'Ange, conclut enfin le V. Bède, ne doutait pas de la ferme confiance de l'Apôtre ; mais il affirmait cette vision véritable à toute l'Eglise, où il savait qu'il y aurait des faibles dans la foi. »

— « Et le Seigneur Dieu des esprits des prophètes » : Le Seigneur Dieu des esprits des prophètes c'est Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, qui envoie l'Esprit-Saint non seulement à ses apôtres et à son Eglise mais aussi aux prophètes ; et « les esprits des prophètes » c'est l'Esprit-Saint, un, unique dans son essence, mais multiple dans ses dons et ses communications : « *Spiritus intelligentiæ sanctus, unicus, multiplex* » (Sapient., vii, 22), parlant en divers temps, sous diverses formes, de diverses manières par les prophètes : « *Multifariam, multisque modis loquens in prophetis* » (Hebr., i, 1). C'est pourquoi l'écrivain sacré saluant, au commencement de cette Révélation, les sept Eglises au nom des trois personnes divines, désigne la troisième par les sept Esprits : « *Gratia vobis, et pax ab eo qui est..., et a septem spiritibus* » (1, 4).

— « A envoyé son Ange pour faire connaître à ses serviteurs les choses qui doivent arriver bientôt » : C'est aussi Jésus-Christ, comme il est dit formellement plus bas, v̄ 16, et comme l'enseigne expressément saint Paul, qui envoie les Anges : « Tous les Anges ne sont-ils pas ses ministres, ses administrateurs, qu'il envoie pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut ? » (Hebr., i, 14.) Ici « il a envoyé son Ange à saint Jean et par lui à tous les fidèles, à toute l'Eglise, pour annoncer les choses qui doivent arriver *bientôt* », non seulement parce que de grands événements se préparent et que déjà se lève l'âge des martyrs, mais parce que le siècle présent, comparé à l'éternité, passe comme un éclair.

v̄ 7. « Et voici que je viens promptement. Heureux qui garde les paroles de la prophétie de ce livre. »

« Et voici que je viens promptement » : A cette voix on reconnaît le divin Maître et le souverain Juge qui intervient ici à la fin comme au commencement (1, 8).

— « Heureux qui garde les paroles de la prophétie de ce livre » : Car toutes les paroles en sont aussi sacrées que les paroles de l'Évangile. C'est sa suprême Révélation et la seule qu'il ait intitulée et signée de son nom : « *Apocalypsis Jesu Christi* » (1, 1). Heureux donc celui qui en médite et en pratique les paroles : il ne sera pas séduit par les séductions du monde, *ni surpris à l'arrivée de son Seigneur* », et il aura part à toute la magnificence des divines promesses (Matth., xxiv, 42-44).

ψ 8. « Et c'est moi, Jean qui ai entendu et vu ces choses : Et après les avoir entendues et les avoir vues, je me jetai, pour l'adorer, aux pieds de l'Ange qui me les montrait. »

« Et c'est moi, Jean, qui ai entendu et vu ces choses » : Cette déclaration de saint Jean est encore ici, comme au commencement (1, 9), la souscription ou signature en toutes lettres par laquelle il atteste à toute l'Église que c'est à lui-même que Jésus-Christ a fait par son Ange, cette Révélation. Dans son Évangile au contraire, il se contente de se désigner par une périphrase, qui équivaut néanmoins à son propre nom : « Ce disciple que Jésus aimait... c'est lui-même qui rend témoignage de ces choses et les a écrites » (Joan., xxi, 20, 24).

C'est pourtant sur cette légère différence que de fins critiques se fondent pour nier l'authenticité de l'Évangile, parce que saint Jean ne se nomme pas expressément, et pour contester celle de l'Apocalypse,

parce qu'il se nomme en toutes lettres. Pauvre critique ! On te donne un nom prétentieux et on fait de toi une sottise.

Mais tous les Pères grecs et latins, depuis sa publication, excepté saint Denis d'Alexandrie, qui, d'abord mal informé, a dit non, puis, mieux informé, a fini par dire oui avec tous, ont reconnu l'authenticité de la divine Révélation ; et l'Eglise ne cessa jamais d'en admettre l'authenticité aussi bien que la canonicité. L'une et l'autre n'ont été contestées que par les hérétiques et par ceux dont elle condamnait les pernicieuses doctrines et les mauvaises mœurs.

— « Et après les avoir entendues et les avoir lues, je me jetai, pour l'adorer, aux pieds de l'Ange qui me les montrait » : L'apôtre veut renouveler ici envers l'Ange le même hommage de reconnaissance et de vénération qu'au chap. xix, 10. Il sait ce qu'il fait ; il ne confond pas Dieu et ses anges, et il connaît les diverses significations du verbe et de l'action d'*adorer* dans les langues d'Orient. Apôtre, prophète et évangéliste, il sait parfaitement que, s'il ne doit le culte de latrie qu'à Dieu, il doit plus qu'un simple honneur de civilité à son céleste messenger, qui n'est autre que l'archange Michel, honoré par les saints mêmes dans le ciel. C'est donc l'honneur de *dulie* et l'hommage de sa profonde gratitude pour les ravissants spectacles qu'il vient de lui expliquer, qu'il lui rend en se prosternant à ses pieds.

Ÿ 9. « Et il me dit : Garde-toi de le faire : car je suis serviteur comme toi et comme tes frères les prophètes et ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre : adore Dieu. » C'est la même réponse de l'Ange à l'apôtre qu'au chap. xix, 10 (voyez-y le com-

mentaire), si ce n'est qu'il ajoute après « serviteur... : et comme ceux qui gardent les paroles de la prophétie de ce livre ».

Admirons de nouveau non seulement la modestie de l'ange et son respect pour le disciple bien-aimé, l'apôtre, le prophète et l'évangéliste du Sauveur, mais aussi sa vénération pour ceux qui sont rachetés du sang de Jésus-Christ et gardent la parole de Dieu : « Avant l'Incarnation, dit en effet saint Grégoire le Grand, nous lisons, dans l'Ancien Testament, que l'homme se prosternait en présence de l'Ange, qui l'agréait ; mais après la venue du Médiateur, lorsque Jean veut rendre à l'Ange cet honneur, il en est empêché. Pourquoi cela ? Pourquoi les anges recevaient-ils volontiers auparavant ce qu'ils refusent après de la part de l'homme ? C'est qu'ils voient la nature humaine élevée désormais au-dessus de la nature angélique, et ils ne peuvent plus la regarder comme leur étant inférieure depuis qu'elle a été si honorée et préférée par son divin chef. » (Job., liv. XXVII, chap. xxix.)

— « Adore Dieu » : c'est-à-dire : c'est à Dieu, l'auteur de toutes ces merveilles, que tu dois tes hommages et ta reconnaissance, et non à moi, qui n'en suis que le simple messager ; et disons-lui ensemble : « *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* » (Ps. cxiii). Non seulement l'ange n'a pas à repousser ici le culte de latrie, que l'apôtre ne lui rend pas, mais il ne veut pas même recevoir l'expression de la gratitude qu'un égal reçoit d'un égal : il veut que toute louange, reconnaissance et amour soient rapportés à Dieu seul.

v̄ 10. « Et il me dit : Ne scelle pas les paroles de la prophétie de ce livre : car le temps est proche. »

Aux prophètes de l'ancienne loi il "était souvent ordonné de sceller leurs prophéties, parce qu'elles ne devaient s'accomplir que dans un avenir lointain : « *Tu ergo visionem signa, quia post multos dies erit* » (Dan., VIII, 26 ; XII, 4). Ici, au contraire, il est prescrit à saint Jean de ne point sceller la sienne, parce qu'elle s'accomplira bientôt et que beaucoup d'événements, comme la fureur des Juifs, la séduction des hérétiques et les persécutions des idolâtres, sont entrés en voie d'accomplissement. Elle doit être toujours ouverte, afin que tous les fidèles puissent venir y ranimer sans cesse leur foi et leur courage au milieu des épreuves et des tribulations.

Mais pourquoi des événements et des mystères si importants pour l'instruction et l'édification des peuples sont-ils si profondément cachés sous le voile des figures et des énigmes ? « Ce n'est point, répond saint Thomas, à cause des serviteurs fidèles que Jésus-Christ a mis ces précieux trésors sous clef, mais à cause des ravisseurs qui y auraient porté leurs mains sacrilèges. Et ce n'est que par leur faute qu'ils en sont privés : car non seulement ils ont aussi sous leurs mains les autres oracles les plus manifestes de la sainte Ecriture ; mais s'ils voulaient sortir de leurs vices et de leurs ténèbres, abandonner leur malice et pratiquer la vertu et les bonnes œuvres, ils seraient aussi éclairés de la grâce divine, et arriveraient à la connaissance des trésors cachés. »

— « Car le temps est proche » : Si le temps était proche au moment où l'Ange prescrivait au prophète de ne point sceller sa prophétie, il est plus que proche pour nous, et nous sommes entraînés dans ses derniers tourbillons. Car les cinq premiers âges sont passés, et



le sixième, qui a commencé avec la grande Révolution de 93, qui continue d'ébranler le monde, finira par le règne formidable et la prompte chute de l'Antechrist ; puis sonnera la septième et dernière trompette, au son de laquelle ressusciteront les morts, pour paraître au jugement : « *In novissimâ tubâ mortui resurgent* » (I Cor., xv, 52).

Cette dernière prophétie n'est donc presque plus scellée pour nous, et déjà nous pouvons y lire comme dans une simple et lumineuse histoire.

¶ 11. « Que celui qui commet l'injustice la commette encore, et que celui qui est souillé se souille encore, et que le juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore. »

L'Ecclésiaste avait dit aussi : « Réjouis-toi donc, jeune homme, dans ta jeunesse... et marche dans les voies de ton cœur et la concupiscence de tes yeux : et sache pour tout cela que Dieu t'amènera à son jugement » (xi, 9) ;

Et Jérémie : « Réjouis-toi et vis dans le plaisir, fille d'Edom : Le calice de la vengeance arrivera aussi jusqu'à toi, tu seras enivrée et mise à nu » (Thren., iv, 21).

Terribles ironies, justes sarcasmes de l'Esprit-Saint, qui voudrait réveiller l'impie et l'insensé qui lui résistent et s'obstinent à se perdre.

Mais il faut aussi que l'homme en cette vie donne la mesure de sa malice ou de sa bonne volonté, de ses bonnes ou de ses mauvaises œuvres, et fasse déborder sur lui le calice de la colère ou de la miséricorde. Le champ de cette vie est un champ de liberté où chacun peut amasser des trésors de mérites ou de démérites, pour faire éclater, pendant l'éternité, ou la justice de

Dieu sous le poids des châtiments, ou ses miséricordes sous le poids des récompenses. Chacun a le choix, et la libre élection avec la grâce de Jésus-Christ, qu'il peut recevoir ou mépriser, mais devant rendre compte, à la fin, de sa coopération ou de ses mépris.

— « Et que le juste se justifie encore, et que celui qui est saint se sanctifie encore » : Le saint concile de Trente se sert de ce texte pour prouver que l'on peut toujours progresser dans la justice et la sainteté par les bonnes œuvres (sess. VI, chap. x et canon xxiv); et tout le monde connaît cette grande maxime des saints docteurs « que ne pas vouloir avancer dans la voie du salut, c'est reculer : *quia nolle proficere non nisi deficere est* » (S. Bernardus).

✠ 12. « Voici que je viens promptement, et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres. »

Allusion aux chapp. XL, 10, et XLII, 11, d'Isaïe : « Voici que le Seigneur Dieu viendra dans sa puissance, et son bras exercera sa domination ; voici que sa récompense est avec lui. » « Voici que ton sauveur vient, voici sa récompense avec lui. » « Aucun labeur ne doit vous paraître dur, aucun temps vous sembler long en présence de la grandeur de la gloire et de l'heureuse éternité qu'il va vous acquérir. » (V. Bède.)

Mais pourquoi le Sauveur dit-il : « Ma récompense est avec moi » ?

Parce que tous les trésors du ciel sont dans sa main, et qu'il n'a qu'à l'ouvrir pour en combler ses élus ;

« Parce que, dit saint Thomas, il a la miséricorde pour récompenser les justes, et la toute-puissance pour châtier les coupables. »

« Jésus-Christ, dit saint Ambroise, a toujours sa

récompense avec lui, parce que c'est de lui que procèdent tous les mérites de ses serviteurs dans le siècle présent et leur gloire dans le siècle futur. Et il n'est pas comme les princes, qui promettent et qui, par indigence ou autres causes, ne peuvent remplir leurs promesses ; car ses trésors sont toujours ouverts et toujours inépuisables. »

Ici, comme un roi magnifique à l'heure du combat, il déploie devant son armée les palmes, les couronnes, tous les prix enviés des vainqueurs, pour les exciter à combattre vaillamment pour sa gloire.

— « Pour rendre à chacun selon ses œuvres » : Parmi les hommes, que de bonnes actions méconnues, calomniées, oubliées ! que de mauvaises louées, honorées, récompensées ! Mais auprès de Celui qui voit tout, qui compte et pèse tout, aucune action, quelque obscure qu'elle soit, pas même un verre d'eau froide donné en son nom, sans récompense, aucun crime, même le plus caché, sans châtement, et tous recevront à proportion de leurs mérites ou de leurs démérites.

ψ 13. « Je suis l'Α et l'Ω, le premier et le dernier, le commencement et la fin. »

« Je suis l'Α et l'Ω » : On sait que l'Alpha est la première lettre et l'Oméga la dernière de la langue grecque, où fut écrite cette divine Révélation. Voyez chapp. 1, 8, et XXI, 6. Dans cette troisième répétition Jésus affirme avec une nouvelle énergie sa divinité et son humanité : sa divinité par l'Α initial et son humanité par l'Ω final : « *In α verbi divinitatem, in ω susceptam humanitatem designat.* » (V. Beda.)

Jésus-Christ est l'Alpha, parce qu'il est le principe au sein du Père : « *In principio erat Verbum et Verbum erat apud Deum* » et le commencement de toutes

choses : « *omnia per ipsum facta sunt* » ; et il est l'oméga, parce qu'étant éternel, il s'est fait mortel non seulement « au-dessous des anges », mais, dit Isaïe, « le dernier des hommes, n'ayant plus ni beauté ni éclat, considéré comme un lépreux et abandonné de Dieu à cause de nos iniquités et brisé pour nos crimes » (LIII, 2-5), afin de relever l'humanité et, en nous faisant enfants de Dieu, de nous introduire par sa grâce dans la plénitude de sa gloire : « *Et Verbum caro factum est... dedit potestatem filios Dei fieri his qui credunt in nomine ejus... Et de plenitudine ejus omnes accepimus.* » (Joan., I, 1-16.)

De l'A, l'unité et le commencement, dit en effet Tertullien, on descend par les autres lettres jusqu'à l'Ω, qui est la consommation et la fin ; puis on remonte de l'Ω, par les mêmes lettres, jusqu'au premier principe, l'A, qui est la source et l'origine. Ainsi le Verbe descend de l'unité divine, du sein du Père, et après s'être comme anéanti dans le sein d'une vierge : « *semetipsum exinanivit* » (Philipp. II, 7), et par sa mort sur la croix, il remonte par sa Résurrection et son Ascension, dans le sein de son Père et s'assoit à sa droite, d'où il ramène toutes choses à leur commencement et rétablit tout l'homme dans le paradis comme il fut dès le principe : « *Et in Christo omnia revocantur ad initium... et postremo totus homo in paradysum revocatur ubi ab initio fuit.* » (Tertull., *de Monogamia*, cap. v.)

En un mot, il est l'Alpha, parce qu'il est la cause efficiente, première, et l'oméga, la cause finale de toutes choses dans la Création et la Rédemption, et qu'avant lui il n'y a rien et que rien ne peut venir après lui et sans lui.

Moralement : Jésus se compare aux lettres de l'alphabet parce qu'il est lui-même la sagesse qui fait les vrais lettrés, les vrais sages : « Nous prêchons, dit saint Paul, Jésus-Christ, qui est la Sagesse de Dieu : *Nos autem prædicamus Christum... Dei sapientiam* » (I Cor., I, 22-24). Et cette divine Sagesse, comme les lettres de l'alphabet, est si communicative, qu'elle se donne abondamment à tous ceux qui l'invoquent, aux plus simples comme aux plus doctes : « *Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter* » (Jacob., I, 5). C'est encore ce que signifie l'alpha, qui, selon Albert le Grand, veut dire demande, prière : *petitio* ; ἀλεξωνω, ἀλεξζω signifie aussi trouver, obtenir, s'enrichir : « *Petite et dabitur vobis : quærite et invenietis* » (Matth., VII, 7). La Sagesse incarnée est de plus tellement puissante et efficace qu'elle nous rend participants de la nature divine : « *divinæ consortes naturæ* » (II Petr., I, 4). Et, selon le même commentateur, la Sagesse divine nous appelle et nous allons à elle par deux considérations : par la pensée de notre origine ou principe, l'A, et la méditation de notre fin dernière, l'Ω. Mystiquement, comme lettre numérale, l'A exprime l'unité, et l'Ω 800, nombre incalculable, cent, dans les Ecritures, signifiant déjà un nombre indéfini ; d'autre part, le nombre 8 ou octonaire désigne l'éternité et les huit béatitudes qui résument toutes les promesses évangéliques. L'A et l'Ω signifient donc *qu'un seul* par sa grâce et ses divines promesses a enfanté un nombre incalculable d'élus pour remplir la nouvelle et éternelle Jérusalem, et que cet unique Générateur est Jésus, car Jésus, Ιησους en grec, contient le nombre 888, nombre mystique élevé à la plus haute puissance, pour figurer la multitude

innombrable de ses saints, et leur bonheur et leur gloire dans son éternité.

Admirable symbole du nom de celui qu'Isaïe appelle le père du siècle futur, le chef des élus, dont le règne de paix n'aura point de fin : « *pater futuri sæculi, princeps pacis. Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis* » (ix, 6-7).

— « Le premier et le dernier, le commencement et la fin » : Synonymes explicatifs et confirmatifs de l'affirmation qui précède : « Je suis l'A et l'Ω. » Rien avant lui, rien après : Il est le souverain du temps et de l'éternité : « *Ego ipse sum. Ante me non est formatus Deus, et post me non erit* » (Isaïæ, XLIII, 10).

ÿ 14. « Heureux ceux qui lavent leurs vêtements (dans le sang de l'Agneau, Vulgate), afin qu'ils aient droit à l'arbre de la vie et qu'ils entrent par les portes dans la cité. »

Les vêtements que doivent revêtir les prédestinés pour entrer dans la cité céleste et pouvoir manger de l'arbre de vie, sont la grâce sanctifiante, la pureté, la sainteté, l'innocence conservée ou réparée. Par la vertu du sang de l'Agneau, ils en sont revêtus dans le baptême et, vu l'humaine fragilité, lorsqu'ils en ternissent ou en effacent l'éclat, ils les lavent dans ce même sang divin par le sacrement de pénitence, et les font resplendir soit par les autres sacrements, soit par la foi, l'espérance, la charité et toutes les vertus ou œuvres chrétiennes, et parfois par le martyre. Alors ils peuvent pénétrer dans la cité sainte, dont chacune des portes est une perle radieuse comme la lumière, et les chérubins au glaive de flamme leur en protégeront, bien loin de leur en défendre, l'entrée (xxi, 12, *supra* et Gen. iii, 24). Il leur est permis de franchir ses

murs tout brillants de pierres précieuses, de marcher dans ses places toutes d'un or transparent comme le cristal, et de se nourrir, au milieu d'un torrent de gloire du fruit de l'arbre de vie et de l'immortalité. Car ils ont pratiqué la loi du Seigneur : « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata* » (Matth., xix, 17).

ψ 15. Dehors les chiens, et les empoisonneurs, et les impudiques, et les homicides, et les idolâtres, et quiconque chérit et opère le mensonge. »

Terrible anathème, qui exclut à jamais de la cité sainte tous les pécheurs impénitents ! C'est la répétition de ce qui a été dit au chap. xxi, 8 et 27, mais plus vive et plus énergique. « Je ne sais, au reste, ajoute Bossuet, s'il se trouve aucun endroit de l'Écriture où les terreurs soient mieux mêlées avec les consolations qu'on les y voit dans ces deux chapitres. Tout attire dans cette cité bienheureuse ; tout y est riche et éclatant ; mais aussi tout y inspire de la frayeur ; car on nous y marque encore plus de pureté que de richesse... On ne voit que trop que tout ce qui est souillé n'en peut approcher. »

« Dehors les chiens » : Dehors ou loin d'ici les chiens, par lesquels il faut entendre, avec saint Paul (Philipp., iii, 2), tous les persécuteurs, détracteurs ou calomnieux impudents, tels qu'on les voit aujourd'hui dans la presse incrédule, et les mille organes de la franc-maçonnerie, faisant retentir le monde de leurs aboiements, et poursuivant l'Église de leurs virulentes attaques et de leurs morsures rabiques.

— « Et les empoisonneurs et les impudiques... » : Voyez chap. xxi, 8 et 27.

ψ 16. « Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous attester ces choses dans les Églises. Je suis la racine

et la race de David, l'étoile resplendissante et l'étoile du matin. »

« Moi, Jésus, j'ai envoyé mon ange pour vous attester ces choses dans les Eglises » : Jésus-Christ nous affirme ici de nouveau à la fin ce qu'il nous avait déjà certifié au commencement (I, 1), qu'il est lui-même l'auteur de cette Révélation ; qu'il nous l'a manifestée par son ange, son messenger au ciel, et par son disciple, son témoin et son historien sur la terre, pour l'attester dans toutes les Eglises, c'est-à-dire dans l'Eglise universelle, jusqu'à la fin des temps, afin que tous les fidèles soient excités au soin de leur salut, à la constance dans la foi, et à subir le martyre même, s'il le fallait.

— « Je suis la racine et la race de David » : Allusion au chap. xi, 1-2, d'Isaïe.

Selon André de Césarée, l'abbé Rupert, Albert le Grand et beaucoup d'autres, Jésus se dit la racine de David pour affirmer sa divinité, et la race ou postérité de David, pour désigner son humanité : En tant que Créateur et source de la vie, il est, en effet, la racine, le principe, non seulement de David, mais de toutes choses, comme la racine qui porte et nourrit tout arbre et toute plante, les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits. Or en lui et par lui nous vivons et nous nous mouvons, et nous sommes : « *In ipso vivimus, et movemur, et sumus* » (Act. xvii, 28).

Et la race, *genus David*, désigne son humanité, parce que, comme Christ et Messie, il est né du sang de David : « *Qui factus est ex semine David secundum carnem* » (Rom., 1, 2).

— « L'étoile resplendissante et l'étoile du matin » : Allusion aux Nombres (xxiv, 17) : « Une étoile se lèvera de Jacob, et un sceptre surgira d'Israël ».



Jésus se dit « l'étoile resplendissante » parce que, par sa doctrine, sa vie et ses miracles, il éclaire la nuit de ce monde, et « l'étoile du matin », parce qu'en ressuscitant, il nous a montré comme l'aurore de notre propre résurrection. « Jésus-Christ, dit S. Grégoire, apparaissant vivant après sa mort, s'est fait pour nous l'étoile du matin, parce qu'en nous montrant dans lui-même l'exemple de la résurrection, il nous indique quelle sera la splendeur de la lumière qui suivra. » (*Moral.*, XXIX, cap. xvii.)

¶ 17. « Et l'Esprit et l'Epouse disent : Venez. Et que celui qui entend dise : Venez. Et que celui qui a soif vienne, et que celui qui veut reçoive l'eau de la vie gratuitement. »

« Et l'Esprit et l'Epouse disent : Venez » : Jésus-Christ, le divin Epoux, venait de dire : « Voici que je viens bientôt... Voici que je viens promptement, et ma récompense avec moi » (7 et 12). C'est à cette promesse que l'Esprit-Saint et l'Eglise, la divine Epouse, dirigée par l'Esprit-Saint, répondent : « Venez, *veni* », dans le désir ardent de sa venue.

Que l'Epouse, au milieu des tribulations et des épreuves de l'exil, soupire après sa délivrance, après la possession de l'Epoux et la révélation de sa gloire, on le conçoit ; mais comment l'Esprit-Saint peut-il soupirer si ardemment lui-même après sa venue ? Ah ! c'est qu'il est aussi comme un exilé sur la terre, y étant envoyé pour continuer et achever l'œuvre du Fils jusqu'à l'entière formation de son corps mystique, jusqu'à la sanctification du dernier de ses membres, et qu'aucun ne peut être sanctifié sans lui : « *Si quis autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* » Car c'est par cet Esprit puissant et fécond que tous

deviennent les enfants de Dieu : « *quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* » C'est lui qui les élève au-dessus des infirmités et des faiblesses de leur nature : « *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* » C'est lui, lui seul, qui leur apprend à soupirer, à gémir au milieu des périls et des séductions de ce monde, à porter tous leurs désirs, toutes leurs espérances vers le ciel, et qui pousse lui-même pour eux des gémissements inénarrables : « *Sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus* », afin qu'après avoir ressuscité le chef d'entre les morts, il puisse ressusciter aussi ses membres mortels, et les revêtir des splendeurs de l'immortalité : « *qui suscitavit Jesum Christum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis* » (Roman., VIII, 9-26).

C'est donc pour hâter le jour où il pourra réunir tous les membres à leur chef, et leur communiquer sa gloire et son immortalité, qu'il dit avec l'Épouse à l'Époux : « Venez, *Veni* ».

Mais l'Épouse inspirée, gouvernée par ce même Esprit, ne cesse d'exhaler ses soupirs au milieu des douleurs de son long enfantement, et de dire d'une manière ineffable à son divin Époux : « Venez » : hâtez-vous de détruire dans les cœurs le règne du péché; multipliez vos élus, complétez-en le nombre; achevez de former votre royaume sur la terre, pour le transporter enfin dans le ciel : « *adveniat regnum tuum* ». « Venez » exercer votre jugement. Mais avant de faire éclater la grandeur de vos justices, épuisez, consommez vos miséricordes; achevez de vous former tous les adorateurs qui doivent sortir de mon sein pour

vous louer, vous bénir éternellement : « *adveniat regnum tuum* » (Matth., vi, 10).

Vous dites : « Voici que je viens bientôt. » Ah ! ne tardez pas. Dans l'épuisement des combats, entourée d'ennemis qui se multiplient avec la malice des temps, qui se livrent à toutes les fureurs de leur aveuglement volontaire, qui repoussent toutes mes avances maternelles, et foulent aux pieds le sang de leur Rédemption, comme votre prophète « je suis dévorée de zèle et de douleur, parce que les enfants d'Israël ont abandonné eux-mêmes votre pacte. Ils ont détruit vos autels, tué vos prophètes avec le glaive d'une parole satanique, et ils cherchent ma vie pour me la ravir après l'avoir flétrie, déshonorée » (III Reg. xix, 10). Je suis consumée dans les angoisses avec le petit nombre de ceux qui vous restent, soupirant avec eux après votre possession, comme le cerf épuisé après l'eau des fontaines : quand seront-ils en sûreté devant votre face ? « *Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum : quando veniam et apparebo ante faciem Dei ?* » (Ps. xli, 3.)

— « Que celui qui entend, dise : Venez » : Que celui qui entend et comprend les choses de Dieu, qui entend la voix de l'Esprit divin le solliciter intérieurement et celle de l'Épouse le presser extérieurement de se donner à Jésus-Christ, dise : « Venez. » Venez établir d'abord votre règne dans mon cœur sur les ruines du péché, pour me rendre digne de régner ensuite avec vous dans votre héritage.

— « Que celui qui a soif vienne » : Que celui qui a soif de justice en ce monde et de gloire en l'autre, « vienne » ; c'est-à-dire, qu'il fasse de généreux efforts et corresponde à la grâce ; qu'il ne reste pas oisif

toute la journée de cette vie : « *Quid hic statis tota die otiosi?* » (Matth., xx, 6), « différant de jour en jour » le soin de sa conversion ou le renouvellement de son amour et de sa fidélité au service de Dieu ; mais qu'il se lève comme l'enfant prodigue et sorte du péché comme la Madeleine et la Samaritaine. Car Dieu, pour nous sauver, a besoin de nous, de notre concours, de nos efforts : « Celui qui vous a créé sans vous, nous crie saint Augustin, ne vous justifiera pas sans vous. Il vous a créé sans que vous le sussiez, il ne vous justifie pas sans que vous le vouliez : *Qui fecit te sine te, non te justificat sine te. Fecit nescientem, justificat volentem.* » (Serm. CLXIX, 13.)

— « Et que celui qui veut, reçoive l'eau de la vie gratuitement » : Sans volonté point de salut. Mais toute volonté sincère reçoit la récompense et la couronne : « *Pax hominibus bonæ voluntatis.* » (Luc., II, 14.) Et Dieu est d'une telle munificence qu'il se contente parfois de cette bonne volonté, de cette simple soif de la justice qui fait les prédestinés, et qu'il leur épargne les rudes épreuves, les pénibles travaux, les héroïques sacrifices : « *Deus enim ita munificus est, ut magnos labores non requirat, sed tantum sitiri appetat.* » (S. Greg. Nazianzenus.) Car il reçoit même les plus grands pécheurs pour leur dernier soupir, si ce dernier soupir est sincèrement pour lui : « *Hodie mecum eris in paradiso.* » (Luc., xxiii, 43.)

— « Gratuitement » : Il est dit *gratuitement*, non seulement parce que la première grâce d'où découlent toutes les œuvres méritoires est entièrement gratuite, mais aussi parce que tous les mérites des saints n'ont aucune proportion avec l'immensité des récompenses qu'ils recevront dans le ciel : « *Non enim sunt con-*

*dignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis.* » (Rom. VIII, 18.)

« Dieu, dit Blanc Saint-Bonnet, a créé l'homme en quelque sorte le moins possible et a fait moindre la nature pour faire plus vaste la part de la grâce et du mérite par la grâce. » Mais si la part de la grâce est si supérieure à celle de la nature, quelle ne sera point la part de la gloire ! Il est donc vrai de dire que Dieu donne à qui le veut, l'eau de la vie, la grâce d'abord puis la gloire, *gratuitement*. Ainsi le prophétisait Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux ; et vous qui n'avez point d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez ; venez, achetez sans argent et sans aucun échange, le vin et le lait... Car vous sortirez avec joie et vous serez amenés en paix ; à votre arrivée les montagnes et les collines chanteront vos louanges. » Isaïæ, LV, 1, 12.)

Les montagnes et les collines ne sont-elles pas ici tous les chœurs des Anges qui, dans leur ravissement, chantent la gloire et les félicités infinies des saints ? « Gloire à Dieu au plus haut des cieus et paix », et triomphe, non plus « sur la terre » mais au ciel « aux hommes de bonne volonté ! »

ὕ. 18. « Car je proteste à tous ceux qui entendent les paroles de la prophétie de ce livre : Si quelqu'un y ajoute, Dieu ajoutera sur lui les plaies écrites dans ce livre. »

ὕ. 19. « Et si quelqu'un retranche des paroles du livre de cette prophétie, Dieu retranchera sa part du livre de vie et de la cité sainte et des promesses qui ont été écrites dans ce livre. »

Moïse avait déjà dit : « Vous n'ajouterez rien aux paroles que je vous dis et vous n'en retrancherez

rien. » (Deut., IV, 2 ; XII, 32.) La voix du Sinaï était moins formidable.

L'auteur, Jésus-Christ lui-même, atteste que toutes les paroles de cette prophétie en sont sacrées et autant de divins oracles.

Evidemment ses terribles anathèmes ne tombent pas sur les commentateurs de bonne foi qui, dit le V. Bède, exposent avec simplicité le sens qu'ils croient le meilleur, sans mutiler en rien la prophétie : « *Non propter eos qui simpliciter quod sentiunt, dicunt, in nullo prophetiâ mutilatâ* », mais sur les interpolateurs, copistes téméraires, interprètes de mauvaise foi et sur les hérétiques qui falsifieraient, ajouteraient ou retrancheraient des expressions pour établir leurs mauvaises doctrines : « *Hæreticos ergo maledixit, qui in Scripturis divinis ad confirmandam hæresim suam quædam falsa apponebant et quædam detrahebant quæ eorum hæresi videbantur esse contraria* » (S. Ambrosius), comme le firent dès les premiers siècles les gnostiques et les judaïsants, et ce Marcion que Tertullien appelait pour cela « le rat ou rongeur du Pont : *comestorem sive murem Ponticum* », et comme le font de nos jours tous ces rongeurs des instituts, des universités et des académies, qui non seulement interpolent, falsifient les textes sacrés, mais en nient la canonicité, ce qui est retrancher toute la révélation elle-même.

C'est pourquoi dans l'interprétation de l'Apocalypse comme de toutes les Ecritures, nous devons nous attacher rigoureusement au texte original, authentique, ou aux versions approuvées par l'Eglise et sous son autorité et selon l'interprétation traditionnelle et le sentiment le plus commun des Pères et des saints

Docteurs : « *Tenete traditiones* » (II Thess., II, 14) ; « *ad traditum nobis ab initio sermonem revertamur.* » (S. Polycarp., Epist. ad Philipp.)

ψ. 20. « Celui qui atteste ces choses dit : Oui, je viens bientôt. Amen, venez, Seigneur Jésus. »

« Celui qui atteste ces choses » : C'est Jésus-Christ, le divin auteur de cette Révélation et la vérité souveraine, qui affirme de nouveau la mission de son ange et confirme tout le récit de son apôtre ;

— « Dit : Oui, je viens bientôt » : Il répond à la voix et aux ardents soupirs de l'Esprit et de l'Épouse qui lui disent : « Venez. » Et c'est pour la troisième fois, dans ce seul chapitre, qu'il annonce son suprême et prochain avènement.

Ce que les hommes appellent le temps, la durée des siècles, n'est qu'un point entre deux éternités, et la vie de l'homme est comme une fleur qui, à peine éclose, se flétrit et tombe aux premières ardeurs du soleil, au moindre souffle de l'orage. Il passe comme le messager rapide, comme l'oiseau qui fend les airs, comme la flèche lancée par un bras vigoureux, ne laissant point de trace de son passage, comme une ombre, comme une vapeur qui paraît et disparaît : « *Vapor est ad modicum parens et deinceps exterminabitur.* » (Jacob., IV, 15 ; Sapien., V, 9-12.) « Le Seigneur ne retarde donc point sa promesse comme quelques-uns se l'imaginent : *Non tardat Dominus promissionem suam sicut quidam existimant.* » (II, Petr., III, 9.) Encore un peu de temps et celui qui doit venir, viendra, et il ne tardera pas : « *Adhuc enim modicum aliquid tantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit.* » (Heb., X, 37.) Il est donc bien aveugle et insensé l'incrédule, l'impie qui, dans son court

passage, veut se créer ici-bas une demeure permanente et insulte en passant celui qui, dans son immuable éternité, l'attend pour le juger. Que lui servira, à son redoutable tribunal, d'avoir grossi le poids de ses iniquités et d'avoir amassé pour les siècles des siècles des trésors de colère ? Pour nous, enfants de Dieu, rachetés de son sang pour régner avec lui, pensons toujours que la figure de ce monde passe, et passe rapidement : « *Præterit enim figura hujus mundi.* » (I, Cor., VII, 31.)

— « *Amen*, venez, Seigneur Jésus » : Ce sont ici les paroles de saint Jean. Par l'*Amen* il souhaite et il affirme l'avènement du Sauveur ; et en ajoutant « venez, Seigneur Jésus », il unit ses désirs et ses soupirs à ceux de l'Esprit et de l'Épouse, et lui demande aussi de venir promptement. Car il entend sa parole et il a soif de sa possession : « *audit et sitit* ». C'est Jésus, son Maître, son Dieu, qu'il connaît si doux dans sa voix, si doux dans ses traits, si doux dans son nom, si doux dans ses opérations, mais bien plus doux lorsqu'il apparaîtra dans les splendeurs de sa gloire et de son amour à ses élus : « *Ipsè enim Jesus, qui dulcis est in voce, dulcis in facie, dulcis in nomine, dulcis in opere, dulcior apparebit in deitatis visione.* » (S. Bernardus.)

« Et parce que sa charité est éminente, ajoute saint Thomas, il dit avec confiance : « Venez ». Il n'a rien à craindre de sa venue, puisque, comme il l'enseigne lui-même, la crainte n'est pas dans l'amour, mais le parfait amour chasse la crainte : « *Timor non est in charitate, sed perfecta charitas foras mittit timorem* » (I Joan., IV, 18). Et il nous apprend à dire de tout notre cœur, de toute notre âme, ce que nous ne disons



trop souvent que des lèvres : « *adveniat regnum tuum* ». Venez, oh ! venez. »

Nous sommes affaissés sous le poids de nos péchés ; par nos larmes et nos supplications disons : « Venez », afin qu'il rentre dans nous-mêmes d'où nous l'avons repoussé, et qu'il nous couvre de sa miséricorde.

Nous sommes plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de la concupiscence du siècle ; disons-lui : « Venez », et il nous illuminera des lumières de sa sagesse, pour nous remettre dans le droit chemin que nous avons perdu.

Notre plus perfide ennemi c'est notre cœur, foyer de toutes les passions ; disons-lui : Venez détruire le vieil homme et sur ses ruines faire régner l'homme nouveau.

Nous sommes assaillis d'ennemis invisibles : disons-lui : « Venez », et il les dissipera par sa puissance invisible.

Nous sommes aussi assiégés d'ennemis visibles, et avec quelle fureur ils nous attaquent si nous sommes debout, et avec quelle rage ils nous foulent aux pieds s'ils parviennent à nous renverser ! Ah ! c'est alors que nous devons implorer sa venue, afin que, par la patience et la charité, nous ne soyons pas vaincus par le mal, mais que nous soyons victorieux du mal par le bien.

Mais, Seigneur, vous nous avez réservés à ces temps plus particulièrement mauvais, à ces temps périlleux prédits par votre apôtre : « *in novissimis diebus instabunt tempora periculosa* » (II Tim., III, 1-9), où tous vos ennemis semblent conjurés comme dans un infernal complot contre votre peuple ; où les puissances de ce monde ont dépossédé, dépouillé votre Epouse,

mis la main sur l'arche sainte ; où leur enseignement d'Etat, comme une chaire de pestilence, corrompt les générations dès le berceau, menaçant de suspendre la vie évangélique ; où du haut de leurs tribunes tombent comme la foudre des lois d'iniquité qui écrasent le droit, l'honneur et la liberté des gens de bien et laissent toute licence aux pervers. Aussi l'irrégion, l'impiété, le blasphème, l'athéisme, le matérialisme, un sensualisme effréné, le mépris de toute autorité divine et humaine, l'anarchie, la hideuse anarchie, envahissent la terre, soulèvent les peuples, menaçant de faire voler tous les trônes en éclats et de renverser de fond en comble l'ordre social. Ah ! venez, secourez votre Eglise, éclairez les peuples et les rois ; qu'ils déposent leurs préventions, leurs préjugés, leur animosité contre elle, et que, la reconnaissant pour mère, ils lui rendent ses libertés et ses droits, afin qu'elle les préserve d'un désastre, d'un naufrage universel. Hâtez-vous de la rétablir, de l'agrandir, de la fortifier pour la préparer à sa grande lutte contre son plus formidable ennemi, l'Antechrist, qui monte de l'abîme. Rempportez enfin votre suprême victoire et remplissez de vos élus votre éternelle Jérusalem : « Venez, oh ! venez, Seigneur Jésus : *veni, Domine Jesu.* »

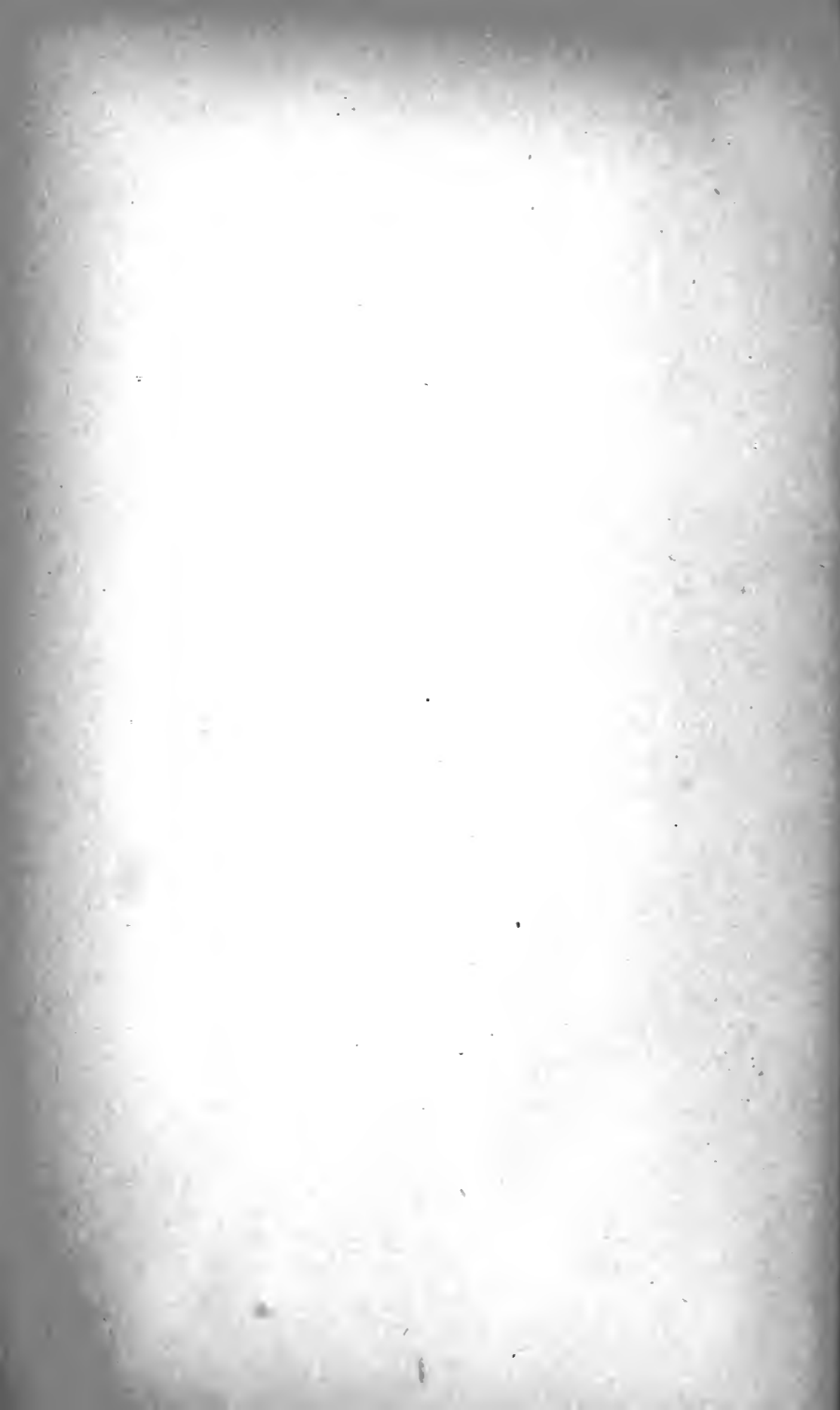
— « Jésus » ; voilà le dernier mot de cette prophétie et de toutes les Ecritures, comme il en est le premier : « *in capite libri scriptum est de me* » (Hebr., x, 7 et Ps. xxxix, 8) ; soit que par « *in capite libri* » l'on entende, avec saint Jérôme, le premier verset de la Genèse : « *in principio Geneseos* », que Tertullien, saint Hilaire et beaucoup d'autres, « *plerique* », dit le même saint Jérôme, interprètent : « par le principe, c'est-à-dire par le Fils, Dieu créa le ciel et la terre », ce qui est

confirmé par cette réponse de Jésus-Christ aux Juifs, lorsqu'ils lui demandaient : « Qui êtes-vous : *Tu quis es?* — C'est moi qui suis le principe, moi qui vous parle : *dixit eis Jesus : principium, qui et loquor vobis* » (Joan., viii, 25); soit que par la « tête du livre : *in capite libri* » l'on entende, comme on le fait aussi communément, la somme, « *summam* » ou la substance et la totalité des divins oracles. Jésus est donc, comme il ne cesse de le répéter ici, l'Α et l'Ω, le premier principe et la fin de toute la loi, la vérité de toutes ses figures, le corps de toutes ses ombres et l'âme de toutes ses prophéties. Heureux si nous en faisons aussi le principe, le milieu et la fin de toutes nos pensées, de toutes nos œuvres, de tous nos désirs, afin qu'il soit notre résurrection et notre vie éternelle : « *ego sum resurrectio et vita* » (Joan., xi, 25).

ψ 21. « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous : *Amen.* »

Ce dernier verset n'est plus qu'une formule de salutation et de bénédiction par laquelle les apôtres finissent leurs lettres.

Jean, dont le nom signifie la grâce de Dieu : « *Joannes gratia Dei* », souhaite ici, comme au commencement (i, 4-5), à tous ses lecteurs la grâce de Jésus-Christ, qui seule, avec notre bon vouloir, nous mettra en possession de tous les biens qui nous ont été montrés et promis dans cette Révélation : « *Amen* : Ainsi-soit-il. »



# TABLE DES MATIÈRES

## DU TROISIÈME VOLUME

---

### CHAPITRE XVIII

	Pages
Suite de la sixième série de visions. — Ruine de la grande Babylone. — Dieu exhorte son peuple à en sortir. — Lamentations des rois et de tous ceux qu'elle a séduits. — Figures et causes de sa ruine totale .....	1

### CHAPITRE XIX

Complément de la sixième série de visions. — Réjouissances dans le ciel sur la ruine de Babylone. — Préparation des noces de l'Agneau. — Le Verbe de Dieu descend avec toutes les armées célestes. — Il combat contre la bête et les rois de la terre. — Grand châtiement de tous ses ennemis.....	33
--	----

### CHAPITRE XX

Septième série de visions. — Ce chapitre xx est le résumé des dix-neuf précédents, et cette septième série de visions, la récapitulation des six autres ou de toute l'Apocalypse, depuis le premier jusqu'au second avènement de Jésus-Christ. — Dragon enchaîné pour mille ans et règne des âmes des martyrs et des saints avec Jésus-Christ pendant mille ans. — Le dragon déchaîné séduit les nations. — Gog et Magog. — Leurs armées dévorées par le feu du ciel. — Jugement général.....	73
---	----

## CHAPITRE XXI

L'Octave éternelle ou la huitième série de visions : XXI et XXII. — Ciel nouveau et terre nouvelle. — Splen- deurs de la nouvelle Jérusalem. — Les Apôtres en sont les fondements. — Ses murailles de pierres pré- cieuses et ses places toutes d'or. — Dieu et l'Agneau en sont le temple et la lumière. — Il n'y entre rien d'impur.....	137
Observations préliminaires essentielles sur les pierres précieuses et en particulier sur celles du Rational et de l'Apocalypse.....	197
DESCRIPTION DU JASPE.....	204
Sa nature .....	204
Ses propriétés.....	205
1 <sup>o</sup> Le jasper figure saint Pierre, vicaire de Jésus-Christ..	206
2 <sup>o</sup> Le jasper figure aussi le premier article du Symbole : « Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant, créateur du ciel et de la terre. ».....	208
DESCRIPTION DU SAPHIR.....	210
Sa nature.....	210
Ses propriétés.....	211
1 <sup>o</sup> Le saphir figure André, frère de Simon Pierre, et le second des douze Apôtres.....	212
2 <sup>o</sup> Le saphir figure aussi le second article du Symbole : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre Sei- gneur. ».....	213
DESCRIPTION DE LA CHALCÉDOINE.....	215
Sa nature et ses propriétés.....	215
1 <sup>o</sup> La chalcédoine figure saint Jacques le Majeur, le troi- sième dans l'ordre de vocation des Apôtres.....	216
2 <sup>o</sup> La chalcédoine figure aussi le troisième article du Symbole : « Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. ».....	218
DESCRIPTION DE L'ÉMERAUDE.....	221
Sa nature et ses propriétés.....	221
1 <sup>o</sup> L'émeraude figure saint Jean, le quatrième des Apôtres.	222

2° L'émeraude figure aussi le quatrième article du Symbole : « Il a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, il est mort et il a été enseveli. ».....	224
DESCRIPTION DE LA SARDONYX.....	226
Sa nature et ses propriétés.....	226
1° Elle figure saint Philippe, le cinquième des Apôtres..	227
2° La sardonyx figure aussi le cinquième article du Symbole : « Il est descendu aux enfers. ».....	229
DESCRIPTION DE LA SARDOINE.....	230
Sa nature et ses propriétés.....	230
1° Elle figure saint Barthélemy, le sixième des Apôtres..	231
2° La sardoine figure aussi le sixième article du Symbole : « Le troisième jour il est ressuscité des morts. »....	233
DESCRIPTION DE LA CHRYSOLITHE.....	235
Sa nature et ses propriétés.....	235
1° La chrysolithe figure saint Matthieu, le septième des Apôtres, selon saint Marc et saint Luc, quoique lui-même se nomme après saint Thomas, par humilité, comme le remarque saint Jérôme.....	236
2° La chrysolithe figure aussi le septième article du Symbole : « Il est monté aux cieux, il est assis à la droite de Dieu, le Père Tout-Puissant. ».....	237
DESCRIPTION DU BÉRYL.....	240
Sa nature et ses propriétés.....	240
1° Il figure saint Thomas, le huitième Apôtre selon saint Marc et saint Luc, quoique saint Matthieu se place après par humilité, comme l'a remarqué saint Jérôme.	241
2° Le béryl figure aussi le huitième article du Symbole : « D'où il viendra juger les vivants et les morts. »....	242
DESCRIPTION DE LA TOPAZE.....	244
Sa nature et ses propriétés.....	244
1° Elle figure saint Jacques le Mineur, le neuvième des Apôtres.....	247
2° La topaze figure aussi le neuvième article du Symbole : « Je crois au Saint-Esprit. ».....	249

DESCRIPTION DE LA CHRYSOPRASE .....	253
1 <sup>o</sup> La chrysoprase figure saint Jude, dit Thaddée et Lebbé, frère de Jacques le Mineur, et le dixième des Apôtres.	255
2 <sup>o</sup> La chrysoprase figure aussi le dixième article du Sym- bole : « La sainte Eglise catholique, la communion des Saints. » .....	257
DESCRIPTION DE L'HYACINTHE.....	259
Sa nature et ses propriétés.....	259
1 <sup>o</sup> L'hyacinthe désigne Simon le Cananéen, le onzième des Apôtres .....	261
2 <sup>o</sup> L'hyacinthe désigne aussi le onzième article du Sym- bole : « La rémission des péchés. » .....	262
DESCRIPTION DE L'AMÉTHYSTE.....	265
Sa nature et ses propriétés.....	265
1 <sup>o</sup> L'améthyste figure saint Matthias, le douzième des Apôtres .....	267
2 <sup>o</sup> L'améthyste figure aussi le douzième article du Sym- bole : « La résurrection de la chair, la vie éternelle. » Deux choses qui, n'ayant que le même objet, n'en font qu'une : « <i>Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.</i> » .....	268

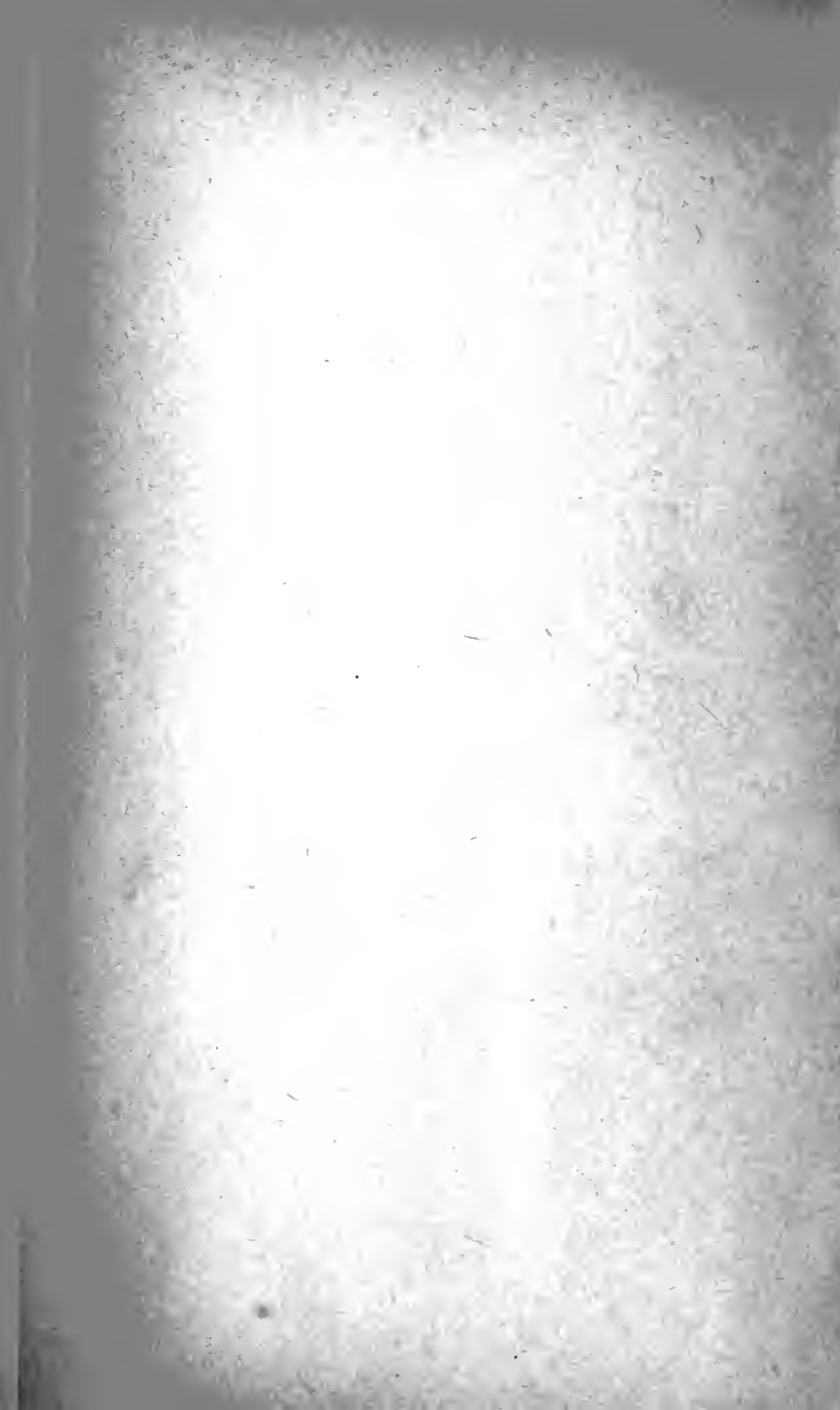
## CHAPITRE XXII

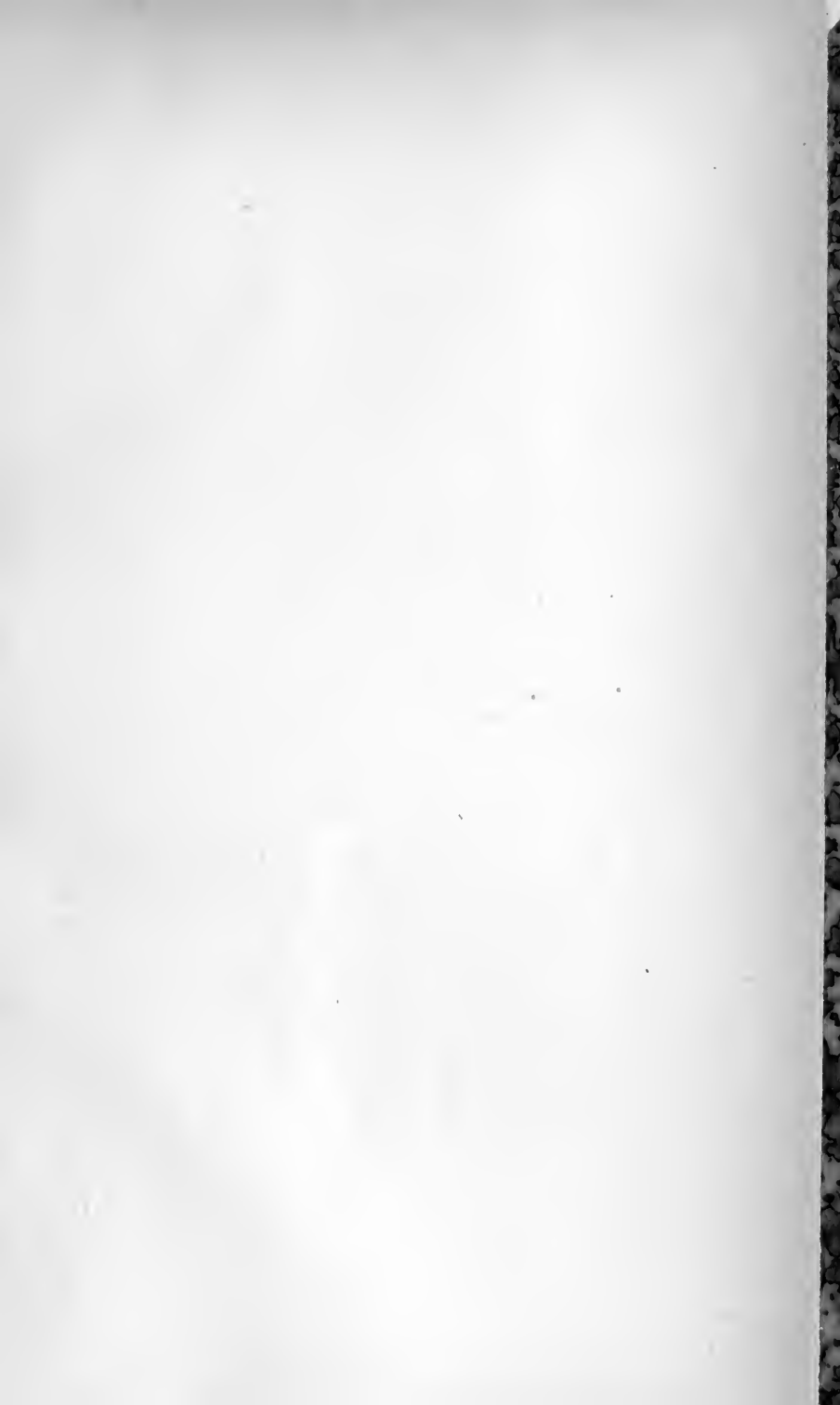
Suite de la description de la céleste Jérusalem. — Fleuve de vie et arbre de vie. — Epilogue. — Prochain avè- nement du Seigneur. — Heureux qui garde les pa- roles de cette prophétie. — N'y rien ajouter et n'en rien diminuer. — Jésus en est le dernier mot. — Sa- lut aux lecteurs.....	283
---	-----

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME

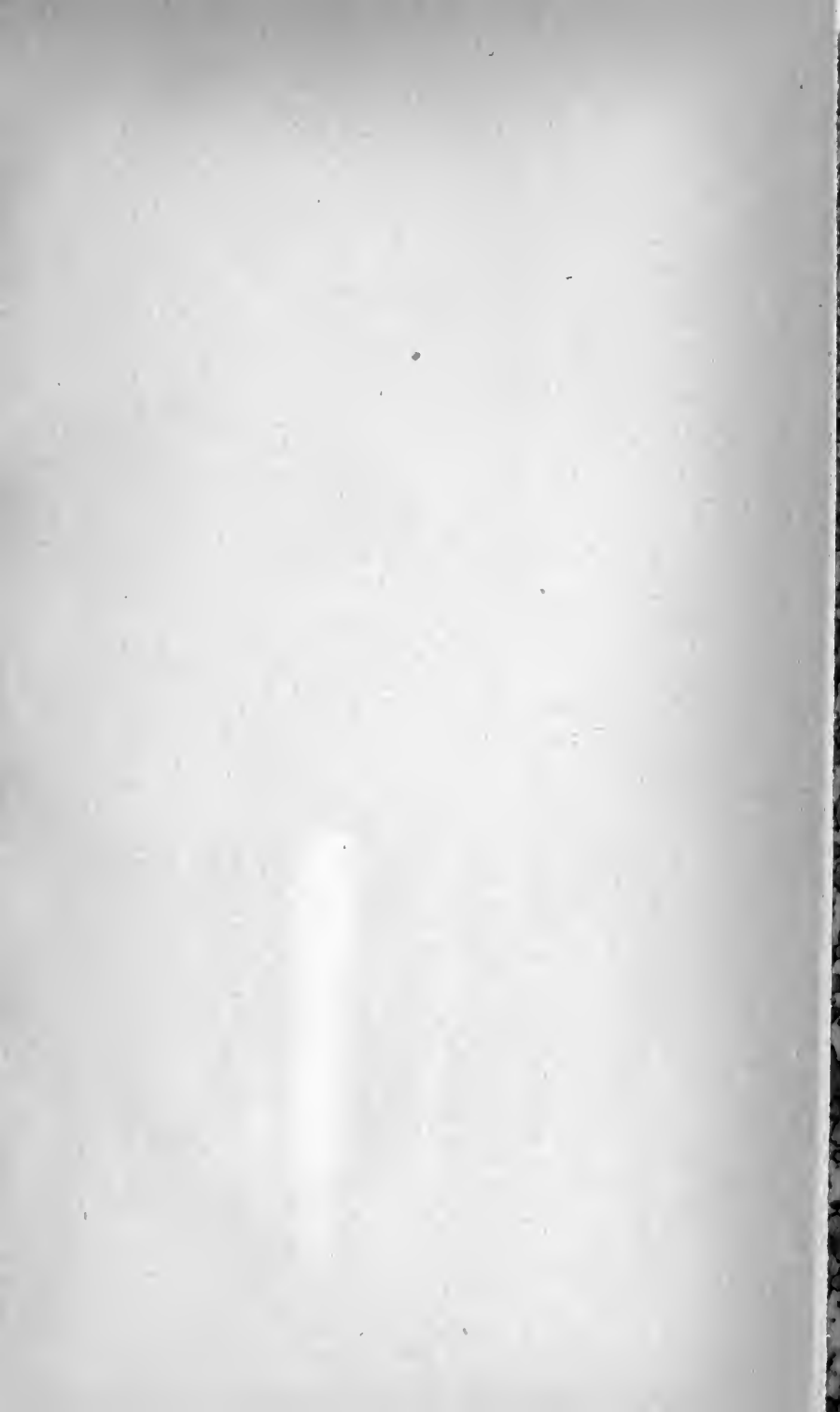














BS 2822 1889 v.3 SMC  
Bible. N.T. Revelation. Lati  
L'Apocalypse 47232001

AWZ-8864

n. 3

